This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Not in Bodleian

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 63

OXFORD
1992

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES

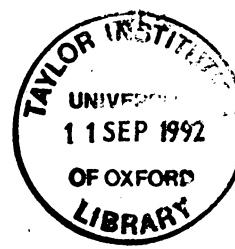
AMUSANTS.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES;
Et se trouve
A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, Rue Saint-Jacques,
près celle du Plâtre.

M. DCC LXXXI.

Digitized by Google



Digitized by Google

LE SAGE
HONTEUX DE L'ÊTRE,
CONTE.

QUE le brillant tourbillon du monde m'excede, s'écrioit *Dorval!* Que ſes ſoupers divins m'ennuient! Que je ſuis las d'être cité, recherché, imité; d'afficher des travers que je mépriſe, de parler un jargon que j'entends à peine, de créer de nouvelles modes & de nouveaux mots; enfin d'être à tout Paris, & de ne pouvoir être à moi! Jamais on ne ſe donna tant de peine pour acquérir le titre d'homme eſtimable, que moi pour mériter celui de fat. Quittons un rôle qui m'a ſi bien réuſſi: il m'eſt étranger, & je veux finir par celui qui m'eſt propre.

Ainſi parloit *Dorval*, l'homme à la mode, mais qui au fond rougiſſoit de l'être. Ce diſ-

Digitized by Google

cours peignoit ſon vrai caractère. *Dorval*, parvenu à l'âge de trente ans, en regrettoit douze perdus dans la diſſipation. Il avoit en lui de quoi ſe rectifier : un eſprit juſte, quoique brillant ; un cœur ſenſible, quoique partagé. Douze ans de travers n'avoient pu anéantir cet heureux naturel, & *Dorval* n'aſpiroit qu'à ſe montrer tel que la nature l'avoit fait naître. Une ſeule difficulté l'arrêtoit. Comment changer de rôle ſi ſubitement ? croira-t-on à cette métamorphoſe ?... Eh ! que m'importe que l'on croie ou que l'on doute, ajoutoit *Dorval ?* je veux déſormais vivre pour moi. On me prêtera ſans doute bien des ridicules : j'ai, ſans rien prêter, de quoi prendre ma revanche. Tout conſidéré cependant, il crut devoir encore diſſimuler. On n'apperçut aucun changement, ni dans ſa conduite, ni dans ſes diſcours ; mais il étoit difficile que cette contrainte ſubſiſtât long-temps. *Dorval* épioit l'occaſion de s'en dédommager : elle ſe préſenta d'elle-même. Il étoit lié avec le Chevalier de *Séricourt*, plus jeune que lui de quelques années. *Séricourt* ſe glorifioit même d'avoir paru dans le monde ſous ſes auſpices, d'avoir profité de ſes leçons. Il eſt vrai que jamais éleve ne ſaiſit mieux celles de ſon maître : il eſt vrai auſſi que jamais vocation ne fut moins équivoque. *Séricourt* étoit par nature ce que *Dorval* n'étoit que par ſyſtême.

Que deviens-tu donc, lui diſoit un jour

Digitized by Google

ce disciple zèlé ; on ne te rencontre nulle part ; & ce qui est bien moins concevable, on te trouve chez toi. Il ne te manque plus que d'y être un *Platon* à la main. Sçais-tu qu'il ne me sera bientôt plus permis de me dire ton élève ? Qui le croiroit ? *Dorval* fut embarrassé par ce discours. Loin de faire parler la raison, il eut recours au persifflage. Ne puis-je pas, disoit-il, prendre quelques jours de repos ? le moyen de suffire à tout ! Les Gens du Palais ont leurs vacances ; crois-tu que nous méritions moins d'avoir les nôtres ? Beaucoup mieux, reprit *Séricourt* ; mais que dira la tendre *Dorimène*, elle qui veut être aimée avec tant d'exactitude ? — Elle s'accoutumera à l'être comme tant d'autres. — Et la vive *Éliane*, qui ne sçut jamais attendre ? — Elle attendra. — Tu vas perdre sans retour la prude *Araminte* : une Prude ne veut point être négligée. — Elle s'y fera. — Pour la coquette *Églé*, que de coups-d'œil elle aura prodigués durant ton absence ! — Elle m'en dedommagera. Il faut pourtant, ajouta *Séricourt*, quitter dès demain ta solitude. — Eh ! pourquoi dès demain ? — C'est que je t'ai engagé : je t'ai promis à la Comtesse. — Je n'ignore pas que tu fais les honneurs de sa maison ; mais voudrois-tu aussi m'y installer ? — Pourquoi non ? Je t'exhorte de faire de ton mieux ; & je m'engage à faire du mien pour te produire. — Avoue, mon cher, qu'il y a-là bien du

Digitized by Google

désintéressement ou de la présomption. N'êtes-vous pas au mieux l'un avec l'autre, la Comtesse & toi? — Je l'ai cru & elle aussi, mais nous nous trompions tous deux. C'est une chose merveilleuse que notre embarras mutuel. — Toi, embarrassé? — Parbleu, on le seroit à moins. Que dire à une femme à laquelle on a tout dit, & qui elle-même ne sçauroit que répondre? — J'entends; tu me délégues ton embarras: mais si tu vas redoubler le sien? — Non, elle te distingue. Je t'avouerai même que ce qui l'avoit d'abord prévenue en ma faveur, c'est l'honneur que j'ai d'être ton élève... Fort bien, disoit *Dorval* en lui-même; je vois qu'il faudra maintenir auprès d'elle ma reputation: c'est assez mal remplir mes projets de retraite. Ce n'est pas tout, poursuivit *Séricourt;* il faut nous rendre dès aujourd'hui à sa campagne: elle y prépare une fête brillante, & je veux que tu en sois le héros. — Une fête! & pour qui? — Pour son mari. — Quoi! se sont-ils rapprochés? — La bonne plaisanterie! Est-ce qu'on se rapproche? La Comtesse, en femme raisonnable, permet une fois par an à son mari de se croire quelque chose dans sa maison. De son côté, il est assez discret pour ne point abuser de cette indulgence. *Dorval* opposa quelques difficultés à ce départ subit, mais il n'eut point la force d'insister. Veux-tu, disoit *Séricourt*, laisser le Comte tête-à-tête avec sa femme? Il se croiroit en bonne fortune.

Digitized by Google

Le château de la Comteſſe n'étoit éloigné de Paris que de huit lieues. Déjà *Dorval* & *Séricourt* en avoient franchi la moitié. Ils voyageoient chacun dans leur voiture, qui l'une & l'autre étoient des plus brillantes. Une voiture d'une autre eſpece, un ſimple char de campagne attelé de deux bœufs, fixa tout-à-coup l'attention des deux voyageurs. On voyoit ſur le char une jeune fille vêtue de blanc, couronnée de fleurs, & d'une beauté ſingulière. Elle étoit aſſiſe ſur un monceau d'épis nouvellement moiſſonnés. D'une main, elle tenoit une faucille ornée galamment; de l'autre, un faiſceau de liens raſſemblés avec des rubans de diverſes couleurs: des gerbes, liées comme ce faiſceau, s'élevoient pour elle en forme de trône. Telle ſans doute parut Cérès, avant que d'être la mere de Proſerpine; ou telle fut Proſerpine, avant que d'être enlevée à ſa mere. Autour de ce char, s'avançoit gaiment une troupe de jeunes gens des deux ſexes. Le ſon de quelques inſtrumens, la plûpart champêtres, égayoit & régloit leur marche. Plus loin, on voyoit venir les peres de ces jeunes gens. Tout ce cortége avoit quelque choſe de frappant & de nouveau. *Séricourt* en dérangea un peu l'ordre, tant ſa voiture friſa de près le char de la jeune perſonne. Elle eſt divine, s'écria-t-il, avec un ton & un regard qui la deconcerterent; elle eſt divine: mais il faut troquer ces fleurs contre des diamans,

Digitized by Google

& cette ruſtique voiture contre un leſte vis-à-vis. La ruſtique voiture avançoit toujours ; ce qui empêcha *Séricourt* d'en dire davantage. Quant à *Dorval*, il avoit ordonné à ſes gens de laiſſer le chemin libre & de s'arrêter. Il contemploit ce ſpectacle avec ſurpriſe, mais encore avec plus d'intérêt. Il ſe rappella que c'étoit l'uſage, en certains lieux, de terminer ainſi la recolte, & de choiſir pour reine des moiſſons la plus jolie fille du village. On ne pouvoit, diſoit-il, mieux choiſir. Que de tréſors, qui n'ont peut-être pour aſyle qu'une miſérable cabane! Quel palais ne pourroient-ils pas embellir ? Ses regards étoient abſolument fixés ſur cette reine champêtre ; ils ne firent qu'augmenter ſon embarras, & cet embarras l'embelliſſoit encore. *Dorval* crut même découvrir que ce trouble ne reſſembloit point au premier, c'eſt-à-dire, à celui que le perſifflage de *Séricourt* avoit cauſé à la belle villageoiſe. Cette idée fit ſur lui une impreſſion qui l'étonna ; mais elle n'étonnera point ceux qui ſçavent que dans une villageoiſe, comme dans une Princeſſe, les droits de la beauté ſont les mêmes. Des yeux qui n'ont rien dit encore, ſont bien éloquents lorſqu'ils eſſaient de parler.

Dorval ne pourſuivit ſa route qu'à regret. Il vit *Séricourt* occupé à queſtionner un de ceux qui fermoient ce cortége ruſtique. Cet homme étoit un peu mieux vêtu qu'un vil-

Digitized by Google

lageois ordinaire; mais du reſte, il en affectoit la ſimplicité. Que ſignifie, lui demandoit *Séricourt*, cet appareil ſingulier? Que la moiſſon eſt finie, répondit l'homme champêtre. — J'ignorois qu'on en célébrât ainſi la clôture. — Bien d'autres que vous l'ignorent. C'eſt un ancien uſage que je fais revivre: il amuſe cette jeuneſſe, & tout amuſement conſole. — Eſt-ce auſſi pour vous conſoler, que cette jolie enfant a été choiſie par vous? — Je ne l'ai point choiſie, elle a été élue. — Avoit-elle des concurrentes? Si cela eſt, il faudra venir ſe pourvoir ici. — L'emplette pourroit bien ne pas vous ſatisfaire. Nos villageoiſes ſont ſi ſimples! — On les forme. Par exemple, je veux que cette jolie enfant qu'on promene, perde avant ſix ſemaines le tic de rougir. — Je vous réponds qu'elle rougira encore dans ſix mois. C'eſt un tic dont j'eſpere qu'elle ne ſe defera point. — Avez-vous quelqu'intérêt qu'elle le garde? — Cela pourroit être. J'ai auſſi quelque crédit auprès d'elle. — Ce crédit-là, mon cher, eſt un peu ſujet à caution; mais n'importe: ne pourriez-vous pas l'employer en ma faveur? — Auprès d'elle? — Bien entendu. — Oui-da! la commiſſion a ſon mérite. Oh! je vous réponds de m'en acquitter comme je dois. — Il me ſemble, bon-homme, que vous plaiſantez? — Point du tout: je parle auſſi ſérieuſement que vous-même. — Je vous crois le ſens commun; ainſi vous

Digitized by Google

ſentez qu'on ne plaiſante point un homme de ma ſorte... — Ah! Monſieur, interrompit le Villageois; n'auriez-vous point le malheur d'être homme de qualité? — Sans doute, je le ſuis. Qu'entendez-vous par ce *malheur?* — Peut-être auſſi êtes-vous bien en Cour? — On ne peut y être mieux. — Hélas! tant pis. Je gage même que vous faites les délices de la bonne compagnie? — Je m'en flatte. — J'en ſuis déſeſpéré pour vous. Je vois auſſi que vous avez dû trouver peu de cruelles. — Eſt-ce qu'on en trouve? Je ne m'en ſuis point encore apperçu. — Monſieur, fuyez ce malheureux village; vous en rencontreriez. — Comment? — Cette petite *Cécile*, qui vous paroît ſi jolie.... — Hé bien? — Hé bien! plus un homme de Cour eſt aimable, plus il l'effraie. — Elle s'apprivoiſera. — J'en doute. On lui a furieuſement gâté l'eſprit à ce ſujet. — C'eſt apparemment quelque ruſtre.... — C'eſt ſon propre pere. — On commencera par le convertir. La philoſophie villageoiſe ne tient guères contre certains arguments.... — C'eſt un homme bien opiniâtre, je vous en avertis. — Opiniâtre, comme on l'eſt dans ces ſortes d'occaſions! — Celui-là l'eſt dans toutes. Je vais en deux mots vous le faire connoître. Il prêche ſans ceſſe à tout le village, qu'on n'eſt heureux que quand on eſt petit, & quand on n'approche point des Grands. Il dit avoir eu le malheur de les chercher, & enſuite le bon-

Digitized by Google

heur de les fuir. Il les fuit encore... — C'eſt apparemment, interrompit *Sériccourt*, quelque miſantrope ſubalterne? — Point du tout, c'eſt un homme fort gai; & ce qui eſt encore plus rare, on ne le voit jamais triſte. — Et que fait-il dans ce village? — Il fait valoir ſon bien. — Ce bien eſt-il conſidérable? Non, mais il lui paroît ſuffiſant. — Et *Cécile*, quelles ſont ſes occupations? — Celles qu'on donne à une jeune fille qu'on ne veut pas fatiguer. — Ce qui me conſole, reprit *Sériccourt*, c'eſt qu'on a reſpecté la fraîcheur de ſon teint. — Oh! pour cela, ſon pere y veille lui-même. Il dit que quand une femme eſt belle, ce qu'elle peut faire de mieux, c'eſt de l'être toujours. — Il a raiſon. Parbleu, je veux l'en remercier. — Il n'y a pas de quoi, repliqua l'inconnu en ſouriant. Alors il s'éloigne avec vîteſſe, & *Sériccourt* demeure étonné pour la première fois.

Dorval ne put entendre qu'une partie de ce dialogue: mais il devina aiſément le ſurplus. Cet homme, diſoit-il, n'eſt rien moins qu'un payſan. C'eſt un rôle qu'il joue, ſoit par ſyſtême, ſoit par caprice. J'aimerois mieux que ce fût par ſyſtême. Je médite moi-même un perſonnage qui pourra ſembler auſſi bizarre que le ſien. *Sériccourt*, de ſon côté, avoit ſon projet. Il faudra bien, diſoit-il, apprivoiſer cet homme, ou recourir à d'autres voies pour retirer cette enfant d'eſclavage. Que dis-tu de cette rencontre? cria-t-il

Digitized by Google

à *Dorval*, qui le regardoit en riant. Je dis, reprit ce dernier, qu'on peut être belle dans un char traîné par des bœufs, & homme d'esprit sous un habit rustique. Avoue cependant, reprit *Sérícourt*, que cet homme d'esprit a besoin qu'on le forme. Il veut enterrer cette jeune *Cécile* dans son village; elle est faite pour quelque chose de mieux. Je lui destine la place de *Rhodope*. Il est bon d'observer que cette *Rhodope* étoit une courtisane aux gages de *Sérícourt*. La comparaison déplut à *Dorval*, il alloit en démontrer l'injustice; mais *Sérícourt* avoit poursuivi sa route, & son rival fut contraint de l'imiter. D'ailleurs, c'étoit se déclarer hautement le partisan de la raison, & le foible de notre Sage étoit de n'oser le paroître. L'image de *Cécile* ne le quittoit cependant pas. On arrive. Ah! c'est *Dorval*, s'écria la Comtesse, avant même que celui-ci l'eût apperçue: c'est *Dorval*, nous ne craignons plus ni l'ennui ni le pédantisme; il sçaura bien leur en imposer. Ce discours embarrassa *Dorval*. Hé bien! disoit-il en lui-même, ne voilà-t-il pas de nouvelles entraves? Puis-je démentir ici mon premier rôle? Non, il faut le soutenir, mais en continuant de l'apprécier ce qu'il vaut.

En effet, il le soutint. Il avoit dans *Sérícourt* un émule qui n'épargnoit rien pour l'effacer, & à qui ce rôle étoit naturel. Croiriez-vous, disoit-il à la Comtesse, que le sé-

Digitized by Google

rieux gagne *Dorval* de jour en jour? C'eſt un homme qui s'enterre chez lui, & il n'a pas fallu moins que votre nom pour l'arracher à ſon boudoir. Je ſuis, reprit-elle, flattée de la diſtinction: mais il eſt affreux de ſe ſéqueſtrer ainſi! c'eſt déroger bien ſubitement. Madame, reprit *Dorval*, d'un ton libre, je ſuis ferme dans mes principes; mais j'avoue que certains cercles me ſemblent quelquefois ſi ennuyeux!..—Quoi! Marquis, vous pourriez vous ennuyer?—Madame; je n'ai pas le privilége excluſif de ne m'ennuyer jamais. Je l'ai moi, reprit la Comteſſe, & l'uſage en eſt facile. Premièrement, je m'amuſe de tout. Et moi auſſi, ajouta *Sérieourt*. Mais, Madame, répliqua *Dorval*, tout n'eſt pas amuſant. Pardonnez-moi, reprit la Comteſſe, tout peut l'être pour nous: cela dépend de notre manière de voir. Les objets prennent à nos yeux la teinte de notre ame. Si elle eſt triſte, ils ſeront lugubres; ſi elle eſt gaie, tout le noir diſparoîtra. Ne prenons rien au ſérieux, l'ennui ſe gardera de nous approcher. J'ai vû, ajouta *Dorval*, des gens ſérieux qui ne s'ennuyoient point. C'eſt, reprit la Comteſſe, qu'ils s'amuſoient à être graves. Pour vous, Marquis, je crains que *Sérieourt* n'ait dit vrai; vous deviendrez grave ſérieuſement.—Je n'en crois rien, mais enfin qu'en réſulteroit-il?—Un million de brocards. Tant de gens que vous avez perſiflés, déſolés, pren-

Digitized by Google

droient leur revanche. On vous redoutoit; on vous bravera, vous ſerez honni, tympaniſé. On n'attribuera point votre changement au choix volontaire d'un nouveau rôle, mais plûtôt à l'incapacité de ſoutenir celui que vous aviez d'abord pris. —— Oh! pour celui-là, Madame; j'ai fait mes preuves.—— Il faut les réitérer, Monſieur.——Qu'à cela ne tienne, je ſuis en fonds. Mais vous, Madame, quelles ſont ici vos reſſources? La campagne fournit peu. —— Beaucoup, Monſieur, au contraire, beaucoup. Ce ne ſont pas les mêmes ridicules qu'à Paris; mais, enfin, ce ſont des ridicules. Par exemple; j'ai pour voiſine une Baronne qui l'eſt depuis un demi-ſiécle, & qui ne ſoupçonne pas de plus beau titre. Elle habite conſtamment un château bâti par un de ſes ayeux qui ſuivoit l'arrière-ban à la journée des *Eperons*. La forme de ce château eſt ſacrée pour elle: jamais elle ne comprendra qu'il puiſſe y en avoir un ſans tourelles & ſans pont-levis. Sa garenne & ſon colombier ont auſſi beaucoup de part dans les diſtinctions qu'elle exige. On ne la verra jamais s'abſenter un dimanche, tant elle eſt jalouſe des droits honorifiques de ſa paroiſſe. J'eſpere cependant que nous pourrons nous en amuſer. D'ailleurs j'ai des vaſſaux: je ne leur impoſe pas de pénibles corvées, mais je cherche à lire dans ces âmes groſſières, & j'y lis quelquefois bien des choſes. J'y vois que

Digitized by Google

la nature toute ſimple ne l'eſt point à l'excès. Les plus déliés d'entr'eux ſe jouent des autres : cette règle eſt la même pour tous les hommes. A propos de gens groſſiers, il eſt bon de vous prévenir que ce ſont mes vaſſaux qui font les honneurs de la fête que je prépare... Il eſt vrai, interrompit *Séricourt*, que dans une fête pour un mari, tout doit être ſingulier. Je ſçais, reprit la Comteſſe, combien cela friſe le ridicule ; mais j'en cours volontiers les riſques. Peut-on faire moins pour un mari, qui veut bien n'en pas exiger davantage ? Il eſt délicieux ! & depuis que nous ne nous aimons plus, nous ſommes les meilleurs amis du monde. Je conçois cela, reprit *Séricourt* ; mais puiſque vous nous bornez au ſimple rôle de ſpectateurs, au moins choiſiſſez bien les actrices. Ah ! de mon mieux, répliqua la Comteſſe. Une d'entr'elles, & c'eſt la principale, m'a coûté plus d'une démarche. Je ne doute pas non plus que mon mari n'en ſoit très-content. Elle eſt donc jolie, demanda *Séricourt*. Elle eſt aſſez bien, reprit la Comteſſe. Elle eſt donc pour le moins jolie, diſoit *Dorval* en lui-même ; & en parlant ainſi, il ſongeoit à *Cécile*.

Le lendemain, jour fixé pour la fête, le Comte parut chez lui. Meſſieurs, dit-il à *Dorval* & à *Séricourt*, vous ſerez témoins d'une complaiſance réciproque. Madame exige que je me laiſſe aujourd'hui glorifier, &

Digitized by Google

elle-même veut bien contribuer à ma gloire. Mais quoi ! tout me paroît bien calme ! Je ſuis déſolée, reprit la Comteſſe : je voulois vous gratifier d'un Opera-Comique à grandes ariettes; nos acteurs m'ont manqué. C'eſt dommage, reprit le Comte : il n'eſt point de bonne fête ſans Opera-Comique. Mais quel étoit le titre du vôtre ? — *Le bon Seigneur.* Ce titre n'eſt pas heureux, ajouta *Dorval ;* j'ai déjà vû.... Oh bien ! interrompit la Comteſſe, nous nous bornerons au Spectacle de la Nature ; celui-là en vaut bien d'autres. On prit la route du jardin. Il étoit vaſte, bien orné ; & ce qui eſt encore plus rare, heureuſement varié. On arrive au parterre, au milieu duquel on appercevoit une Statue de *Flore.* Elle tenoit en main un bouquet, & étoit entourée d'autres ſtatues, qui, à l'exception de deux, ſe tenoient toutes par des guirlandes : ce qui formoit un cercle où l'on ne pouvoit pénétrer que par un ſeul endroit. Vous êtes ſurpris, dit la Comteſſe à ſon époux, de voir des ſtatues coloriſées. On m'a aſſuré que les plus anciennes, dans la Gréce, l'étoient ; & qu'on prétend renouveller cet uſage parmi nous. J'ai voulu vous en donner les prémices. Alors, elle le conduiſit elle-même juſqu'auprès de *Flore ;* qui à l'inſtant ceſſa de paroître ſtatue, & préſenta au Comte ſon bouquet, avec une grace naïve, qui charma les Spectateurs. Mais

Digitized by Google

Dorval & *Sérícourt* n'étoient guères moins ſurpris que charmés. Ils retrouvoient dans cette *Flore* la jeune *Cérès*, qu'ils avoient rencontrée en route; ou, pour mieux dire, *Flore* & *Céres* n'étoient autre choſe que *Cécile*.

Dès ce moment, les autres parties de la fête n'intéreſſerent plus ni *Dorval*, ni *Séricourt*. Le premier diſſimula de ſon mieux: mais *Séricourt* ne ſavoit pas ſe contraindre. Il aborda la prétendue *Flore*. Quoi! toujours Déeſſe, lui dit-il? En vérité, ce rôle vous ſied à merveille; mais celui qui vous eſt propre, ne vous ſiéroit pas moins. Auſſi vais-je le reprendre, lui répondit *Cécile*, & je n'en ai jamais ambitionné d'autre. Quoi! la connoiſſiez-vous, lui demanda la Comteſſe? Alors *Séricourt* lui détailla la rencontre de la veille. Et vous, *Dorval*, ajouta de nouveau la Comteſſe, l'aviez-vous auſſi remarquée? il ſeroit plaiſant qu'elle vous eût rendus rivaux. *Dorval* fut prêt à répondre d'une manière qui auroit déplu à celle qui l'interrogeoit; cependant il ſe modéra. Il n'oſa même prendre ſur ſoi de répondre ſérieuſement. Le ton léger, le perſifflage, lui ſervit à déguiſer ce qu'il éprouvoit. Prendre un autre ton, c'étoit ſe mettre en butte à celui-là; & c'étoit à quoi il ne vouloit point encore s'expoſer. Mais quelle fut ſa douleur & ſa ſurpriſe? *Cécile*, qui n'avoit fait nulle attention au propos

Digitized by Google

de *Séricourt*, parut attriſtée du ſien. Elle baiſſoit les yeux; mais il avoit cru y voir du dépit & de la confuſion. Quoi! diſoit-il, à voix baſſe, je l'aime, & j'ai pu me réſoudre à l'humilier? Eſt-elle faite pour qu'on l'humilie? les graces dans une femme ſont des titres de nobleſſe; & dès-lors, eſt-il une femme plus noble que *Cécile?* J'ai cependant paru la confondre avec ſes compagnes. Quelle injuſtice! peut-être viens-je de me fermer ſon cœur pour jamais? Cette réflexion le mettoit hors de lui-même: il étoit prêt à tomber aux genoux de *Cécile*, pour déſavouer & réparer cette injure.

Les divertiſſemens continuoient, & lui fournirent enfin l'occaſion de s'expliquer avec elle, ſans être obſervé. Daignez, lui dit-il, oublier à jamais la réponſe qu'il m'a fallu faire à la Comteſſe. Mon ſeul but a été de lui faire prendre le change. L'aveu réel de ce que je reſſens pour vous, ne doit être fait qu'à vous. Je ſaiſis le moment de vous en inſtruire; je ſaiſirai tous les moyens de vous le prouver. Me le permettez-vous, charmante *Cécile?* Monſieur, lui répondit-elle, d'une voix tremblante, je ſuis fille; & je n'ai rien à vous permettre. Au moins, ajouta *Dorval*, ne me le défendez pas. Vous êtes ſi fort au-deſſus de moi, reprit *Cécile*, que je n'ai rien non plus à vous défendre; mais mon pere eſt tellement prévenu contre

les

Digitized by Google

les Grands, qu'il ne croira rien de tout ce que vous pourrez dire, & qu'il me défendra de le croire. — Ne l'en croyez pas lui-même : je ſçaurai bien le guérir de cette prévention. — Cela eſt impoſſible. — Mais n'a-t-il pas permis que vous vinſſiez chez le Comte ? — Nous ſommes ſes vaſſaux ; &, d'ailleurs, Monſieur le Comte eſt le ſeul Grand qu'il eſtime. — Il m'eſtimera auſſi, je vous le proteſte. — Comment ferez-vous ? — J'en ai un moyen sûr ; mais conſentez-vous que je l'emploie ? Oui, reprit *Cécile* en s'éloignant ; je conſens à tout ce qui peut vous faire eſtimer de mon pere. Les dernières paroles de *Cécile* comblerent de joie *Dorval*. Il les répétoit avec complaiſance. *Oui, je conſens à tout ce qui peut vous faire eſtimer de mon pere* : l'heureux tour d'expreſſion, diſoit-il ! Eſt-ce ainſi qu'une ſimple payſanne s'exprime ? D'ailleurs, le ton avec lequel ces mots ont été prononcés en dit encore plus. *Cécile* n'eſt ni ne peut être une perſonne vulgaire. Un voile placé à deſſein, nous dérobe ſa naiſſance : il faut lever ce voile. Mais enfin, s'il arrive que je me ſois trompé, il faudra bien aimer *Cécile*, telle que le haſard l'aura fait naître.

Quelques éclats de rire le tirerent de ſa rêverie. Ils partoient de *Séricourt* & de la Comteſſe, qui avoient remarqué la fin de ce dialogue, & le ſérieux dans lequel *Dorval* étoit tombé. C'eſt de l'héroïque, diſoit *Sé-*

Digitized by Google

ricourt; ou, tout au moins, c'eſt de l'égloque. Pour être un parfait berger, il ne lui manquera bientôt plus qu'une houlette. Je veux la lui offrir & l'orner moi-même, diſoit la Comteſſe. Il me paroît avoir lu l'*Astrée*; il ne manquera pas de me comparer à la Nymphe de *Montbriſon* qu'il ſacrifie à ſa bergère. *Dorval* reſta un peu confus. Son premier mouvement fut de répondre avec franchiſe : mais *Cécile* n'avoit rien entendu de ſes diſcours; elle s'étoit éloignée : *Dorval* crut devoir diſſimuler encore. Il oſa même reprendre le ton qu'il ſe propoſoit d'abjurer; ou plûtôt il n'oſa en prendre d'autre. Madame, dit-il à la Comteſſe, je tiens *Céladon* pour un modèle fort décrié; je ne me calque point ſur de pareils originaux, & je vous déclare que j'euſſe pris au mot la Nymphe de *Montbriſon*. Mais, ajouta la Comteſſe, vous n'euſſiez pas non plus dédaigné la belle *Astrée?* Je ne dédaigne rien de ce qui eſt beau, répliqua *Dorval*. Paſſe encore pour cela, dit alors *Séricourt*; il n'eſt pas totalement égaré : on peut le ramener, & c'eſt vous, Madame, que ce ſoin regarde. — Moi? — Vous-même. S'il devenoit transfuge dans toute la rigueur du mot, avouez que cela vous feroit peu d'honneur. — Je vous jure, Chevalier, que je ne vois point en quoi ma gloire ſeroit compromiſe. — Rien de plus palpable, Madame. Je vois *Dorval* prêt à démentir toute ſa conduite paſſée. Il nous

Digitized by Google

échappera, & dans quel cas ! Lorſqu'un ſeul de vos regards auroit dû le fixer. C'eſt pour vous un triomphe de moins ; & ne pas triompher dans certaines occaſions, c'eſt... C'eſt être vaincue, n'eſt-ce pas ? interrompit la Comteſſe. Mais qui vous a dit que je vouluſſe vaincre de cette manière ? D'ailleurs, on ne violente point les gens ; & ſi le Marquis eſt bien réſolu d'embraſſer la réforme, je ne m'oppoſe point à ſa vocation.

Ma vocation n'a point changé, Madame, reprit *Dorval*, que ce perſifflage embarraſſoit de plus en plus, & qui perſiſtoit à rendre le change : il vous ſera bien facile d'en juger par vous-même. Oh ! je ne m'oblige à rien, répliqua-t-elle ; & puis, n'admirez-vous pas l'eſpece de convention qui nous occupe ? C'eſt dommage que mon mari n'en vienne pas lui-même régler les articles ! Eh, Madame, s'écria *Sericourt*, un mari ne peut-il pas être occupé de la même manière ? Voyez le vôtre : il me paroît avoir auſſi plus d'un article à régler. Comment donc ! dit en riant la Comteſſe ; il me ſemble en converſation bien ſérieuſe avec *Cécile* ! Vous verrez que cette charmante *Flore* va raſſembler autour d'elle plus d'un *Zéphire*. Je penſe, reprit *Sericourt*, que le Comte veut juger ſi cette ſtatue s'eſt effectivement animée pour lui. De pareilles ſtatues, ajouta la Comteſſe, s'animent toujours ſans prodige. *Dorval* ne joignit point ſon mot à toutes ces plaiſan-

Digitized by Google

teries. Il trouvoit qu'en effet le Comte parloit à *Cécile* avec bien du recueillement. Trouverai-je en lui un rival, disoit-il en lui-même? *Cécile* m'en a parlé comme du seul Grand que son pere estimât: qui sçait si elle ne va pas encore plus loin que son pere? D'un autre côté, les attentions du Comte pouvoient avoir des causes différentes. Elles pouvoient signifier que *Cécile* étoit née au-dessus de l'état qu'elle affichoit, & que le Comte étoit informé de ce mystère. Cette idée s'accordoit trop avec son penchant, pour ne pas lui donner la préférence.

Il resta huit jours au château de la Comtesse; mais il ne s'occupa guères que de *Cécile*, & des moyens de la mieux connoître. Il chargea de cette recherche un de ses gens qui avoit toute sa confiance. Cet homme étoit intelligent: le moyen qui lui parut le plus simple, fut de se déguiser, son habit de livrée pouvant le rendre suspect. Il s'annonça pour un homme qui vouloit faire dans le village certaines emplettes de grains. Ce prétexte le mit à même de questionner à son aise les habitants du lieu. Il apprit que *Dalicourt* (c'est le nom du pere de *Cécile*) étoit étranger dans ce canton; qu'il ne l'habitoit que depuis quelques années; qu'il y avoit acquis un domaine suffisant pour faire subsister sa famille, & que son principal amusement étoit de le cultiver lui-même. A-t-il des enfants, demanda l'adroit député?

Digitized by Google

Il n'a, lui répondit-on, qu'une fille; mais c'eſt un préſent du ciel: nos campagnes n'en offrent guères de ſemblables. C'eſt la beauté, la douceur même: il faut encore y ajouter la ſageſſe. Elle eſt tout cela, ſans paroître s'en douter. On voit bien qu'elle eſt née au-deſſus de nos filles; cependant elle eſt preſque vêtue comme elles, & ſon pere ne l'eſt guères mieux que nous. Il eſt de tous nos amuſements, & ſa fille n'en prend non plus qu'avec les nôtres. Voilà qui eſt ſingulier, reprit le queſtionneur! mais ne peut-on ſçavoir enfin qui eſt cet homme? Voilà tout ce que nous en ſçavons, répliqua le villageois: on dit ſeulement que Monſieur le Comte le conſidere & lui veut du bien. — Monſieur le Comte ne protége-t-il pas encore mieux ſa fille? — Ma foi, reprit l'homme de village, s'il la protége, ce n'eſt que de loin; car il ne vient pas ici deux fois par an. Il étoit facile à l'émiſſaire de s'introduire juſques chez *Dalicourt*; mais il jugea avec raiſon qu'il ne lui en diroit pas plus que ce payſan, ou plûtôt qu'il lui en diroit moins. Il retourna donc auprès de ſon maître, & lui répéta ce qu'il avoit entendu. Ce récit flatta & raſſura *Dorval*. Il ſongea aux moyens d'effectuer ſous peu de jours le projet qu'il avoit formé: projet un peu romaneſque, mais qu'il eſpéroit devoir le conduire à un heureux denouement.

Le haſard parut encore le favoriſer. La Ba-

Digitized by Google

ronne dont on a vû ci-devant la Comteſſe tracer un portrait ſatyrique, cette Baronne n'avoit point aſſiſté à la fête : elle étoit malade alors, & ſa maladie n'avoit depuis fait que s'accroître. Elle mourut le jour même que *Dorval* devoit retourner à Paris. Dès ce moment, il forma le projet d'acheter ce vieux château, qui touchoit pour ainſi dire au village habité par *Cécile*. Heureuſement encore, l'héritier de la Baronne n'étoit pas auſſi épris qu'elle des honneurs de la Baronnie. Il ne ſe rendit point difficile ſur les conditions ; & d'ailleurs, *Dorval* étoit réſolu de ſouſcrire à tout. Il ſe vit enfin Baron avec plus de joie, qu'un Baron Allemand n'en auroit de ſe voir Prince de l'Empire.

Dorval mit dans cet arrangement tout le ſecret poſſible. Ni la Comteſſe ni *Séricourt* n'en furent informés ; & la conduite qu'il ſe propoſoit de tenir, lui perſuadoit qu'il pourroit garder long-temps avec eux l'*incognito*. Le voiſinage de la Comteſſe l'inquiétoit peu ; elle habitoit rarement cette campagne. Le point le plus important étoit de lui en impoſer à Paris, de même qu'à *Séricourt* & à tant d'autres. *Dorval* ne pouvoit encore ſe réſoudre à être authentiquement philoſophe. De plus, il étoit perſuadé qne cet éclat nuiroit à ſes deſſeins amoureux. Peut-être il avoit raiſon ; mais dût-il avoir tort, il ſe feroit toujours conduit de même. Il prit donc le parti de ſuppoſer une affaire

Digitized by Google

qui l'éloignoit pour quelque temps de la capitale, & il parut dans sa nouvelle Baronnie en simple particulier : car il ne lui étoit pas moins essentiel que le pere de *Cécile* ne le soupçonnât point homme de Cour. Son domestique étoit peu nombreux, son extérieur étoit modeste. Il parut faire peu de cas des droits honorifiques dont la Baronne avoit été si jalouse. Presque tous furent supprimés : il ne réserva que ceux auxquels il ne pouvoit sans affectation renoncer. Il n'y eut plus ni servitudes, ni corvées pour ses vassaux. Il voulut cependant les connoître tous ; mais ce fut pour être utile à ceux qui en avoient besoin. On le vit descendre dans les moindres détails, & pourvoir à tout. Un de ses premiers soins fut aussi de faire abattre les tourelles antiques, & tout ce qui donnoit à son château un air de forteresse : il trouvoit cette forme des plus ridicules, vû les temps & les lieux. Elle répugnoit sur-tout à sa façon de penser. Je veux, disoit-il à quelques-uns de ses inférieurs qui l'entouroient, je veux, mes enfants, que tout serve à me rapprocher de vous. Je veux être votre ami, plûtôt que votre supérieur. Nous nous entr'aiderons : voilà tous les devoirs que je vous impose. Ces bonnes gens pleuroient de joie en l'écoutant. Ah ! lui disoit un vieillard, qui pleuroit comme les autres, si tous les Seigneurs pensoient & agissoient comme vous, on se consoleroit aisément d'être leur vassal ;

Digitized by Google

mais il leur faut des esclaves. Ils croient qu'un homme qui n'a ni château ni lévriers, n'est pas un homme. Vous ne les imitez pas, & vous y gagnez : chacun de nous vous aime ; c'est-là, je crois, la plus belle des récompenses. *Dorval*, en ce moment, l'éprouvoit. La satisfaction de ces pauvres gens lui en causoit une absolument nouvelle pour lui. L'amour lui-même n'en avoit plus tout l'honneur. Il avoit d'abord tracé à *Dorval* ce plan de conduite ; mais l'humanité, la grandeur d'âme présidoient à l'exécution. C'étoit déjà pour le nouveau sage un plaisir indépendant de ceux que lui promettoit l'amour.

Le nouveau Sage ne renonçoit cependant pas à ces derniers. Il étoit sans cesse occupé de l'image de *Cécile*, & des moyens de se lier avec *Dalicourt*. Lui faire une visite sans nul prétexte apparent, c'étoit s'exposer à une mauvaise réception ; ce qui tiroit fort à conséquence pour l'avenir. D'un autre côté, attendre que *Dalicourt* vînt de lui-même le visiter ; c'étoit se flatter inutilement. *Dorval* s'arrêta au premier parti ; mais il avoit de quoi motiver sa démarche. En parcourant certains papiers, il reconnut que la feue Baronne étoit en procès avec *Dalicourt*, de qui le domaine étoit en partie dans sa dépendance. *Dorval*, en achetant la terre, avoit aussi acheté le procès, & ce ne fut pas ce qu'il estima le moins dans cette acquisition. Ce qu'il desiroit le plus, étoit que *Dalicourt* eût

Digitized by Google

eût tort, afin de lui faire le sacrifice de ses droits. Il se trouva au contraire que *Dalicourt* avoit raison; ce qui mortifia beaucoup son adversaire. Quel gré me sçaura-t-il de ma démarche, disoit *Dorval*? Il croira que la crainte seule d'être condamné me la fait faire... Mais qu'importe? reprenoit-il, elle sera faite; je verrai du moins *Cécile*, & c'est toujours beaucoup. Il ne tarda point à se rendre chez *Dalicourt*. La maison qu'occupoit ce dernier étoit séparée des autres, & avoit un peu plus d'apparence. Plus *Dorval* en approchoit, plus il étoit ému; mais sa surprise égaloit son émotion. Quoi, disoit-il! cette humble demeure m'en impose! j'éprouve à son aspect ce que ne me fit jamais éprouver celui des plus superbes palais; celui de tant d'asyles du luxe & de la volupté! je pénétre dans ceux-là avec indifférence & sans précaution: je n'approche de celui-ci qu'avec recueillement, avec respect. Il est donc vrai que l'amour se joue des titres dont se pare l'orgueil? Il éleve, il abaisse à son gré. On croit être ce qu'il veut qu'on soit; on voit les objets comme il veut qu'on les apperçoive. Cette maison rustique est à mes yeux plus qu'un palais; & celle qui l'habite, l'aimable *Cécile*, a tous les titres que l'apparence lui refuse.

Dorval, en raisonnant ainsi, se trouve à la porte de *Dalicourt*; elle étoit ouverte,

une partie de ſes titres ; devoit-elle ſeconder ſon artifice ? Toutes ces raiſons furent expoſées au nouveau Baron, qui les combattit de ſon mieux. Avouez, lui diſoit-il, que la prévention de *Dalicourt* eſt injuſte ; j'eſpére l'en convaincre, & enſuite me faire connoître. Ah ! reprit *Cécile*, vous ne le convaincrez que bien difficilement. Je ſuis sûr de mon fait, repliqua *Dorval*. Plût au Ciel ! ajouta *Cécile* ; & jamais ſouhait ne fut plus ſincère. *Dalicourt* étoit au fond de ſon verger ; il vit venir ſa fille ſuivie d'un inconnu ; car il n'avoit point fixé *Dorval* à la premiere rencontre ; & d'ailleurs l'extrême différence des habits ſuffiſoit ſeule pour le lui faire méconnoître. *Dalicourt* lui demanda ce qui pouvoit lui mériter ſa viſite ? Je viens, Monſieur, reprit *Dorval*, mettre fin à certaine tracaſſerie que feue Madame la Baronne vous a ſuſcitée. J'ai acquis ſes droits ; mais je n'eus jamais deſſein de la remplacer dans une injuſtice. Quoi ! Monſieur, reprit *Dalicourt*, ce qu'on publie à votre avantage eſt donc réel ? Quoi ! vous avez des vaſſaux, & vous ne les opprimez pas ? Vous avez même l'indulgence d'avouer qu'ils peuvent avoir raiſon ? Je fais plus, reprit *Dorval*, je conviendrai qu'ils l'ont preſque toujours : mais convenez vous-même qu'on vous a trop prévenu contre toute eſpéce de Seigneur ? — Je n'en crois rien ; d'ail-

Digitized by Google

leurs, je n'agis que d'après une longue expérience. — Quoi ! vous les placerez tous dans la même classe ? — J'en excepte un, & peut-être ferez-vous le second ? — Je pourrois de mon côté vous en nommer plusieurs. Oh ! s'il vous plaît, reprit *Dalicourt*, tenons-nous en à ces deux là : ce n'est pas se rendre trop difficile.

Durant ce discours, *Cécile* avoit cru devoir s'éloigner ; mais soit dessein, soit hasard, elle passoit d'un lieu du verger à l'autre ; de maniere qu'elle sembloit se multiplier. C'étoit à chaque instant pour *Dorval* un plaisir tout nouveau. Il la suivoit des yeux avec encore plus d'attention qu'il n'en mettoit à réfuter *Dalicourt*. Ce dernier lui proposa de se reposer sous un berceau du jardin ; il y joignit l'offre d'une collation champêtre. Tous mes gens sont occupés au dehors, ajouta *Dalicourt* ; mais il nous reste *Cécile*, & elle sçait les remplacer au besoin : vous verrez que nous n'en serons pas plus mal servis. Je le crois, reprit *Dorval* ; mais je ne le souffrirai point. Eh, pourquoi ? interrompit *Dalicourt* ; est-ce parce qu'elle est un peu jolie ?... Un peu, repliqua vivement *Dorval* ; dites belle, au-delà de toute expression. Comme il vous plaira, ajouta *Dalicourt* ; mais il me semble que cela ne gâte rien. Telle que vous la voyez, elle fera le bonheur de quelque Campagnard... Elle fera celui de tel homme

Digitized by Google

que ce puiſſe être, interrompit de nouveau *Dorval*. — Oh ! je veux qu'il habite la campagne, & qu'il ſoit ce que je ſuis ; rien de plus, rien de moins. Ce diſcours fit pâlir le nouveau Baron. C'eſt donc en vain, diſoit-il en lui-même, que j'ai renoncé au faſte de la Cour & de la Ville, que je ſuis devenu ſimple Seigneur de Paroiſſe ? On va me trouver encore d'un rang trop élevé. Peut-être auſſi *Dalicourt* eſt-il au-deſſus du rang qu'il affiche : différens traits me l'annoncent ; mais après tout, rien ne me l'atteſte.

Dalicourt appella ſa fille qui ne ſe tenoit pas fort éloignée. Voilà, lui dit-il, Monſieur le Baron qui veut bien accepter quelques rafraîchiſſemens : je te charge du ſoin de le bien traiter. *Cécile* rougit beaucoup, & *Dorval* n'étoit guères moins ému. C'étoit peu d'avoir vû *Cécile*, de lui avoir parlé ; il alloit être ſervi par elle. Il enviſageoit cette collation comme un repas bien délicieux. Elle fut bien-tôt ſervie ; quoique *Cécile* parût fort troublée, & que la main lui tremblât. Votre préſence lui en impoſe, diſoit *Dalicourt* à *Dorval* : vous êtes, après le Seigneur de ce Village, l'homme le plus diſtingué qu'elle ait vû ici. *Dorval*, feignant de ne pas connoître ce Seigneur, demanda qui il etoit. C'eſt le Comte d'O... répond *Dalicourt*. Mais, reprit *Dorval*, il a donc auſſi trouvé grace devant vous ? Et cette

Digitized by Google

grace s'étend loin ; car le Comte d'O... eſt un très-grand Seigneur. C'eſt ce qu'il ne m'a jamais fait obſerver, ajouta le Philoſophe Villageois ; nous vivons en amis, & nous nous voyons aſſez rarement pour que cela ne tire point trop à conſéquence. Ils vivent en amis ! diſoit tout bas *Dorval*. Ces mots venoient à l'appui de ſa conjecture. Il s'aſſit auprès d'une table de pierre, placée & ſcellée au milieu du berceau. *Dalicourt* en fit autant. Cette ſituation parut ſingulière à *Dorval*, tout amoureux qu'il étoit. Il ſongeoit malgré lui, aux ſarcaſmes qu'elle fourniroit à la Comteſſe & à *Sérícourt*, s'ils pouvoient en être témoins. Il eſt vrai pourtant que *Dorval* n'eût point fait ces réflexions, ſi *Cécile* elle-même eût été aſſiſe à cette table : mais il n'oſoit demander cette faveur à *Dalicourt*. Ce dernier le prévint. Je vois, lui dit-il, que vous plaignez beaucoup la peine de celle qui vous ſert : c'eſt une compaſſion dont je vous ſais bon gré ; car on doit ſavoir gré de tout, à ceux qui pourroient ne ſe croire obligés à rien. Ecoute, *Cécile*, viens prendre place ici : Monſieur le Baron voudra bien t'y ſouffrir. Le Baron n'y étoit que trop diſpoſé. Peu s'en fallut que ſa joie n'éclatât juſqu'au point de le trahir. Avec quel empreſſement il ſervoit *Cécile* ! mais *Dalicourt*, ſans rien ſoupçonner, le mit encore plus à ſon aiſe ;

Digitized by Google

Il voulut, au contraire, que ce fut *Cécile* qui le servît. On présume aisément qu'il trouvoit délicieux tout ce qu'elle lui offroit. Il demanda du fruit. C'étoit le même que *Cécile* avoit cueilli de sa propre main : *Dorval* se garda bien d'en enlever la superficie. Mais, lui disoit *Dalicourt*, votre poire en seroit meilleure si elle étoit pelée. Elle en seroit moins bonne pour moi, reprit *Dorval*; il mangeoit avidement la poire sans la peler.

Ecoute, *Cécile*, reprit *Dalicourt*, ne t'accoutume point à vivre avec les Barons. Eh, pourquoi, demanda celui-ci fort allarmé? — C'est qu'elle est destinée à vivre avec ses égaux. — Ne suis-je pas du nombre? — Il y a quelque chose à déduire. Peu s'en faut que nous ne vous devions un tribut. — Vous sçavez si j'abuse de ce prétendu droit envers personne? — Vous en avez du moins le pouvoir. — Je ne l'ai que pour l'oublier. — Il vaudroit mieux encore ne l'avoir pas. — Votre morale est un peu sévère. Auriez-vous lu certain discours de certain Philosophe? — Oui-dà; j'ai quelque fois tué le tems à lire. Mais de quel discours parlez-vous? — Ma foi le titre m'échappe. Je me rappelle seulement qu'on veut y ramener les hommes à l'heureux état de pure nature, c'est-à-dire, à manger l'herbe ou leurs semblables. — Ah! oui, *le discours sur l'inégalité des*

Digitized by Google

conditions, n'eſt-ce pas? — C'eſt cela même. — Je l'ai lu autrefois, reprit *Dalicourt*, & de peur de l'oublier, je n'ai rien voulu lire depuis. — C'eſt-à-dire, que vous penſez à-peu-près comme l'auteur? — Non, c'eſt l'auteur qui s'eſt trouvé penſer à-peu-près comme moi. Bien entendu, pourtant, que je ne veux manger perſonne. *Dorval* fut tenté de lui faire un diſcours bien approfondi, bien éloquent, pour lui prouver l'utilité de la ſubordination; mais il ſongea qu'avec un tel homme, un tel diſcours ne prouvoit rien. Travaillons, diſoit-il, à mériter de plus en plus ſon eſtime par des actions louables: elles prouveront plus que des raiſonnemens profonds. Ainſi, avant de quitter *Dalicourt*, il termina entièrement le Procès que lui avoit ſuſcité la Baronne. Ce trait d'équité ne gliſſa point ſur l'ame de *Dalicourt*. A l'égard de *Cécile*, elle en connoiſſoit en partie le motif; mais elle n'en fut que plus ſenſible à l'effet. *Dorval* eut lieu de s'en appercevoir; & jamais découverte, dans tout autre genre, ne cauſa autant de joie à ſon auteur.

Quelques affaires privilégiées exigoient ſa préſence dans Paris. Il y reparut, comme auparavant, avec le même faſte, les mêmes prétentions. Le motif de ſon ſéjour hors de la Capitale n'avoit point été ſoupçonné. On le croyoit abſent pour viſiter ſes ter-

Digitized by Google

res, & faire payer d'avance les Régisseurs, sauf à les bien dédommager. L'éclat avec lequel il reparut n'annonçoit nul changement dans son caractère ; & lui-même ne vouloit point que ce changement fût annoncé. Le mystère avoit pour lui des douceurs, mais une raison plus forte le rendoit mystérieux : il n'osoit encore ni lever ni quitter le masque du ridicule. Enfin, notre Sage de la campagne s'annonçoit de nouveau pour un franc petit-maître dans Paris. Il y avoit retrouvé la Comtesse & *Sércourt*. Ce dernier ne renonçoit pas au dessein de les unir de sentimens, ou plûtôt d'habitude. Il avoit pour lui-même un autre dessein, qu'il se proposoit d'effectuer incessamment. L'image de *Cécile* ne le quittoit pas. Ce n'étoit point de l'amour : c'étoit le desir le plus vif de s'approprier cet objet tout neuf, de le former. Il plaignoit de bonne foi *Cécile* d'être enterrée dans un village, & ne soupçonnoit pas la moindre injustice dans ce qu'il méditoit contre elle.

Dans une de ces conversations vagues, où l'on passe sans motif & sans liaison d'un objet à un autre, la Comtesse parla de *Cécile* & de l'impression que ses champêtres attraits avoient faite sur trois hommes de Cour & du bel air. *Dorval* rougit. La Comtesse ne manqua point d'attribuer ce mouvement à l'espéce de honte que

Digitized by Google

devoit lui cauſer ce ſouvenir ; mais *Dorval* craignoit ſeulement d'avoir été pénétré : il ne ſe ſentoit point encore aſſez de réſolution pour défendre & juſtifier hautement ſon choix. A propos, ajouta la Comteſſe, vous ſavez peut-être que la vieille Baronne n'eſt plus. J'apprends qu'elle a pour ſucceſſeur un homme encore plus ſingulier qu'elle ne fut ridicule. Ce nouveau Baron borne toute ſa ſociété à ſes payſans. Il vit comme eux & avec eux. C'eſt une eſpéce de philoſophe, car tout homme inhabile à vivre dans le monde ſe targue volontiers de ce titre... Mais, Madame, interrompit *Dorval*, chacun ne peut-il pas vivre comme bon lui ſemble ? Des payſans ſont des hommes... Cela vous plaît à dire, interrompit à ſon tour la petite-maîtreſſe : au moins ne doit-on pas leur donner la préférence ſur ſes égaux & ſes ſupérieurs. Je n'en ſais rien Madame, reprit *Dorval* un peu plus vivement : paſſe encore pour ſes égaux ; mais pour les autres, je crois qu'il eſt plus naturel de ſe plaire avec ceux que le haſard nous a ſubordonnés. Le haſard ! s'écria-t-elle ; mais ſavez-vous, Marquis, que voilà de la philoſophie toute pure ? —— Non, Madame, je crois que c'eſt tout ſimplement de la raiſon.—— Eh mais ! depuis quand raiſonnez-vous ? ..... Venez, venez, Chevalier, dit-elle à

Digitized by Google

Séricourt, qui s'occupoit fort sérieusement à examiner un meuble de fantaisie ; venez entendre les sages documens de ce nouveau moraliste. C'est beaucoup, s'il ne vous détermine à vivre dans une de vos métairies. Ma foi, mon cher Marquis, dit alors *Séricourt*, je crois pouvoir tirer ton horoscope. Tu deviendras, avant qu'il soit peu, un franc noble campagnard, dont la société se partage entre son magister & ses chiens courans. Il n'étoit pas difficile à *Dorval* de répondre ; d'appuyer sur les avantages de la vie champêtre, sur l'utilité & les prérogatives de l'agriculture... Il n'en fit rien, & ce récit n'y perd que peu de chose.

D'ailleurs, notre Sage ne put encore prendre sur lui de le paroître entièrement. Il se défendit mal, parce qu'il craignoit de trop prouver en se défendant bien. Il reprit le ton frivole dont il n'avoit pas encore perdu l'habitude, & ce ton persuada. On lui fit grace sur celui qu'il avoit d'abord pris : cela fut regardé comme une saillie de raison qui ne tiroit point trop à conséquence. Ecoute donc, lui disoit *Séricourt* dans un moment où la Comtesse s'étoit éloignée, tu négliges furieusement l'occasion. A quel propos cette subite & longue absence ? J'ai eu la bonté de veiller à tes intérêts : il est bien tems que tu y veilles toi-même. J'en suis fâché,

Digitized by Google

reprit *Dorval*, mais une autre tournée m'appelle. J'entends, dit alors *Séricourt*, voilà qui ſent l'aventure ; & le myſtère eſt de la partie. Cela vaut encore mieux que de viſiter gravement ſes domaines. Croirois-tu que je veux auſſi dans peu recourir au myſtère. — Tant mieux pour toi ! — Ce mot dit tout. Mais ſatisfais-moi encore ſur une choſe. Te ſouviens-tu de cette petite *Cécile* ? Quelle *Cécile* ? demanda *Dorval* un peu ému. — Quoi ! tu ne le ſaiſis pas d'abord ? Point du tout, reprit *Dorval* avec plus de ſang froid. J'en ſuis comblé, ajouta *Séricourt*. Je croyois que ta compaſſion pour elle égaloit au moins la mienne : il n'en eſt rien, je me trouve être plus humain que toi, & je m'en félicite. Explique-toi mieux, repliqua *Dorval*, en cachant ſon inquiétude. — Eh non ! tout eſt dit. C'eſt à moi de me charger du reſte. J'avois cru le Comte un peu plus attentif ſur elle ; je lui ſoupçonnois des idées qu'il n'a pas. Un abandon ſi général ne peut ni ſe tolérer ni ſe concevoir. La Comteſſe reparut & mit fin à ce dialogue. *Dorval* fut inquiet & rêveur le reſte de la ſoirée. Il annonça ſon départ pour le jour ſuivant : ce qui parut ſurprendre & piquer la Comteſſe. Elle ne le témoigna que par des railleries ; mais, dans certaines femmes, la raillerie eſt l'expreſſion même de

Digitized by Google

l'humeur. *Dorval* partit en effet, & prit une route opposée à celle qu'il avoit dessein de suivre. A peine il eut fait quelques lieues qu'il ordonna à ceux de ses gens qui n'étoient pas du secret, de se rendre à une de ses terres peu éloignée, d'y conduire sa voiture, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Ensuite il monte à cheval, & prend lui-même le chemin de sa Baronnie.

Son premier soin fut de rendre visite à *Dalicourt*, c'est-à-dire à *Cécile*. Moins heureux que la premiere fois, il ne la trouva point seule, mais il eut le plaisir de voir qu'elle en avoit du regret. D'un autre côté, il voyoit dans ses yeux une sorte de satisfaction qui répondoit à la sienne; car *Cécile* n'avoit point appris à dissimuler, & *Dalicourt* lui-même ne croyoit point cette partie nécessaire à son éducation. Ah! disoit *Dorval*, qu'une joie naïve embellit encore la beauté! C'étoit un jour de fête. Une partie des jeunes filles du village étoient alors auprès de *Cécile*, vêtue elle-même à-peu-près comme elles. D'autres habitans du lieu étoient avec *Dalicourt* dans une chambre voisine. Il parut l'instant après, amené par *Cécile*. Elle jouit alors d'une satisfaction bien vive & bien pure. A peine *Dalicourt* eut fait connoître *Dorval* pour le Seigneur du village voisin, que tous les cœurs

Digitized by Google

parurent voler vers lui. Les pères en parloient à leurs filles avec reſpect, avec vénération, & leurs filles écoutoient ces louanges avec un intérêt que la préſence de *Dorval* redoubloit encore. Ces ames, quoique ſimples, trouvoient que dans un homme de trente ans & fait pour plaire, la bienfaiſance n'en plaiſoit que davantage. Mes amis, diſoit *Dalicourt* à ceux qui l'environnoient, ſi tous les nobles reſſembloient à celui-ci, ce ſeroit un très-grand malheur que de n'être pas noble; mais le plus grand nombre ſert à nous conſoler. Ces mots déſignoient aſſez clairement que *Dalicourt* étoit né dans la roture, & cette réflexion affligea *Dorval*. Ce n'eſt pas qu'il ne fût aſſez vivement épris de *Cécile* pour lui pardonner ſa naiſſance & mettre à l'écart le préjugé reçu; mais enfin, c'étoit un préjugé de plus à vaincre.

Il n'eut, pour cette fois, aucun entretien particulier avec *Cécile*; mais leur ſilence en avoit dit beaucoup. *Cécile* avoit tout entendu & avoit ſçu ſe faire entendre. Elle avoit même oſé riſquer, au milieu de tous ces témoins, certains regards qu'elle n'eût point haſardés dans un tête à tête. Une jeune fille timide ne devine pas toujours la cauſe de cette contradiction : il eſt même rare qu'elle cherche à la deviner; mais l'effet n'en

Digitized by Google

eſt pas moins précieux, & *Dorval* en ſentoit tout le prix. Il s'en retourna plus amoureux que jamais, & pleinement déterminé à ſuivre ſon penchant. On en parlera ; diſoit-il ; mais que m'importe ? J'aurai fait la fortune de *Cécile*, & *Cécile* fera mon bonheur : j'y trouve pour moi un double avantage. Il ſongeoit aux moyens de la revoir au plûtôt, & il fut ſervi par les circonſtances. La fête du lieu qui formoit ſa Baronnie approchoit. Elle occaſionnoit chaque année certains divertiſſemens qui attiroient toute la jeuneſſe des environs. Le nouveau Seigneur déclara qu'il vouloit rendre ces jeux plus brillans qu'à l'ordinaire. La premiere année de ſa réſidence en fourniſſoit un prétexte plauſible, & ce fut celui qu'il employa. Tout fut diſpoſé avec ſoin. *Dorval* ſongea en même temps à ne point ſe trahir par une dépenſe trop au-deſſus de ſon nouvel état, ce qui n'empêcha point que ſa fête ne fût très-digne d'exciter un nombreux concours. Elle ſe donnoit ſurtout pour les jeunes gens ; c'étoit l'uſage établi, mais les peres n'en étoient point exclus. *Dorval* n'oſoit pourtant eſpérer que *Dalicourt* voulût s'y rendre, & dès-lors pouvoit-il eſpérer d'y voir *Cécile* ? Cette incertitude le déſoloit. Il s'informa ſans affectation ſi *Dalicourt* & ſa fille avoient paru dans les fêtes précédentes.

Ni

Digitized by Google

Ni l'un ni l'autre ne s'y étoient montrés. C'étoit néanmoins chez une femme que ces fêtes se donnoient : pouvoit-il se flatter qu'on fît pour lui ce qu'on n'avoit point fait pour elle ? D'un autre côté, risquer une invitation particulière, c'étoit s'exposer à un refus ; c'étoit peut-être marquer un dessein & se rendre suspect à *Dalicourt*. Cet homme ne se conduisoit point comme un autre : il falloit donc se conduire tout autrement envers lui. Le jour de la fête arriva sans que *Dorval* fut délivré de son incertitude, ou plûtôt il n'avoit pas même d'incertitude. Il portoit un habit très-simple, & qui le distinguoit peu du reste de l'assemblée. Elle étoit déja très-nombreuse, quand il parut. Les acclamations se firent entendre, & *Dorval* y fut sensible ; mais il étoit toujours affligé : cependant il n'épargnoit rien pour exciter la joie chez les autres. Ses regards se promenoient sans s'arrêter ; ils cherchoient celle qu'il n'espéroit point appercevoir. Un groupe de jeunes personnes attira son attention : il s'en approche, & rencontre d'abord des yeux qui cherchoient les siens avec timidité, des yeux qui pénétrerent jusqu'à son ame ; c'étoit *Cécile*, confondue parmi la foule, vêtue comme les autres, mais qui n'avoit de commun avec elles que ses habits. Quoi ! c'est vous ? Lui dit *Dorval*, avec une joie qu'il ne put

Digitized by Google

dissimuler ; vous êtes ici, & je l'ignore ? Vous ne m'instruisez pas de votre arrivée ?

Ces mots, prononcés à haute voix & en présence des autres jeunes personnes, déconcerterent beaucoup la timide *Cécile.* Monsieur, lui répondit-elle d'une voix mal assurée, je n'ai pas cru devoir vous interrompre, & mon père ne me l'eût point permis. — Quoi ! Votre père est aussi des nôtres, & lui-même ne daigne pas... Où puis-je, du moins, le rencontrer ? Je vais, reprit *Cécile*, vous y conduire. C'étoit ce que desiroit *Dorval.* Il l'instruisit, en marchant, du motif réel de cette fête, & de celui qui avoit retenu son invitation particuliere. Ah ! lui dit *Cécile*, vous avez deviné ; mon père n'y seroit point venu, si vous l'eussiez invité d'y venir. — Et vous, charmante *Cécile* ? — Moi, je ne pouvois y venir qu'avec mon pere. L'amour m'a donc bien inspiré ! reprit *Dorval* ; mais quoi ! n'êtes-vous venue ici que par obéissance ? — J'ai du moins obéi bien volontiers. Ces mots transportèrent notre Sage. Il alloit multiplier ses remerciemens & ses questions, mais *Cécile* y mit fin, quoiqu'à regret : elle l'avertit que son père étoit à portée de l'entendre. *Dalicourt*, en ce moment, se trouvoit au milieu d'un groupe de villageois à peu près de son âge. Il étoit lui-même vêtu à peu près comme eux, &

Digitized by Google

s'amuſoit à regarder certains jeux qu'une troupe de jeunes gens venoit de commencer. *Dorval*, en l'abordant, lui reprocha de garder ainſi *l'incognito*. Vous auriez trop à faire, lui répondit *Dalicourt*, ſi tous ceux qui viennent ici vous avertiſſoient de leur arrivée. Je ne ſuis venu qu'avec mes voiſins & à titre de voiſin. — Ce titre eſt un peu général; j'aimerois mieux que vous en priſſiez un autre: celui d'ami, par exemple. — Celui-là me coûteroit un peu plus à prendre, & pourroit ne pas ſignifier davantage. Vous êtes Seigneur, & moi je ne ſuis qu'un bon villageois vaſſal de Seigneur. Mon rôle eſt de vous reſpecter, & je vous reſpecte. — Point de reſpect, ſur-tout; je veux qu'on m'aime. — On n'aime guère que ſes égaux, & vous êtes Baron; un Baron pourra ſe dire votre ami. Et puis, c'eſt toujours quelque choſe d'être reſpecté de ſes inférieurs : je connois quelques Grands qu'on n'aime point, & qu'on ne reſpecte pas d'avantage. *Dorval* inſiſta, & ne put rien obtenir de plus.

La danſe fait communément partie d'une fête, & ſur-tout d'une fête villageoiſe. *Dorval*, quoiqu'affligé de ce qu'il venoit d'entendre, vouloit au moins danſer avec *Cécile*. Une circonſtance légère en elle-même, mais qui ne l'étoit pas pour un amant, adoucit un peu ſa triſteſſe. Il vit

Digitized by Google

que *Cécile* étoit devenue en quelque sorte reine de la fête. Ce n'étoit point lui qui avoit préſidé à cet arrangement, c'étoit un mouvement d'équité naturelle. Parmi les jeunes perſonnes que raſſembloient ces jeux, il s'en trouvoit pluſieurs que la nature avoit favoriſées, & qu'il n'étoit point facile de voir avec indifférence ; mais elles-mêmes ſentoient combien la nature avoit encore plus fait pour *Cécile*. On les voyoit l'entourer, la ſuivre, la parer de leurs propres mains. Sa modeſtie & la grande ſupériorité de ſes charmes ne lui laiſſoient ni jalouſes ni rivales. Son amant jouiſſoit de ſon triomphe : il y joignit tout ce que cette occaſion & la préſence de *Dalicourt* lui permettoient d'y ajouter. *Cécile* danſoit avec une juſteſſe & des graces qui l'étonnoient. Où donc les a-t-elles puiſées, diſoit *Dorval* en lui-même ? Tout en elle marque une éducation ſoignée ; mais d'où lui vient cette éducation ? Il trouva encore une fois le moment de lui parler ſans témoins, c'eſt-à-dire, ſans pouvoir être entendu. Tout m'étonne & me charme de votre part, lui diſoit-il, mais votre père continue à me déſoler : il ne me pardonne pas même d'être Seigneur d'un village. Hélas ! reprit *Cécile*, que ſera-ce donc, lorſqu'il ſçaura tout ce que vous êtes ? —— Ma chère *Cécile* ! —— Monſieur le Mar-

Digitized by Google

quis, je ſens que je vais pleurer ; que dira-t-on, ſi l'on s'en apperçoit ? —— Ah ! de pareilles larmes me dédommageroient de tout : que je les voye, ces larmes précieuſes !... Mais non ; je ne veux point que ma *Cécile* ſoit calomniée, je vais même borner cet entretien : cependant, ſi la prévention de votre père continue... Elle continuera, interrompit *Cécile*. Elle continuera ! reprit triſtement *Dorval* ; eh ! que deviendrai-je ſi cela eſt ? Dois-je y ſouſcrire ſans appel ? ... Il le faudra bien ! ajouta *Cécile* ; & alors les larmes qu'elle s'efforçoit de retenir, coulerent en abondance. *Dorval* céde lui-même à ce ſpectacle : il oublie qu'il peut être apperçu ; il tombe aux genoux de *Cécile*. *Dalicourt*, qui alors s'approchoit d'eux, les ſurprend dans cette attitude, ce qui obligea *Dorval* à ſe relever avec une extrême vîteſſe. Son embarras & la confuſion de *Cécile* étoient extrêmes. *Dalicourt* ne parut ni piqué ni ſurpris. Monſieur le Baron, dit-il à *Dorval*, vous voyez que tout Seigneur agit en Seigneur. Il ne paroît procurer certains plaiſirs aux autres, que pour mieux aſſurer les ſiens. Je ne vous blâme point de trouver *Cécile* à votre fantaiſie ; elle pourroit ſatisfaire celle de bien d'autres : mais trouvez bon que je ne l'expoſe pas plus long-temps à l'honneur que vous lui faites.

Digitized by Google

Dorval, au déſeſpoir, employa pour ſe juſtifier toute l'éloquence de la douleur & de la paſſion. Il proteſta à *Dalicourt* qu'il n'avoit ſur ſa fille que des vûes légitimes. Peu m'importe, reprit *Dalicourt*, je ne veux pas plus de celles-là que des autres. Vous m'avez vû n'oſer accepter le titre d'ami que vous m'offriez, le titre de beau-pere me ſiéroit encore moins. Quoi ! s'écria *Dorval*, vous expoſeriez l'aimable *Cécile* aux diſcours qu'un départ ſi ſubit peut occaſionner ? —— Les diſcours ne ſont rien ; je ne crains que la réalité. —— Mais la calomnie eſt à craindre. —— Je la redoute moins que la médiſance. D'ailleurs, chacun eſt occupé de la fête, & il ne paroît pas qu'on ait vû autre choſe : faudra-t-il vous laiſſer le temps de fournir à toute cette aſſemblée une occaſion de mieux voir ? Encore une fois, Monſieur le Baron, je ne vous en veux pas de trouver *Cécile* jolie : ne m'en voulez pas de vous trouver dangereux. On peut l'être pour une jeune fille, même en faiſant du bien à tout le reſte. *Dorval* inſiſta vainement. *Dalicourt* fit entendre à ceux qui le connoiſſoient, qu'une affaire preſſante l'obligeoit de quitter la fête avant les autres. On regretta de voir partir *Cécile*, mais on n'en devina point la cauſe. Au moins, diſoit *Dorval* à ce pere obſtiné, permettez-moi de vous

Digitized by Google

accompagner une partie du chemin qui ſépare votre demeure de la mienne. A vous très-permis, reprenoit *Dalicourt*; vous êtes ſur vos terres. On préſume bien que *Dorval* uſa de ſa permiſſion. Chemin faiſant, il voulut ramener l'entretien ſur ce qui venoit de ſe paſſer : il eſpéroit encore émouvoir *Dalicourt* ou vaincre ſes préjugés ; mais *Dalicourt* ne voulut pas même entrer en matière. Il fit plus, il ordonna à *Cécile*, qui marchoit devant eux, d'accélérer encore ſa marche. Mets-toi, lui diſoit-il, hors de la portée de ſes diſcours : ils ſont plus à craindre pour toi, que le plomb du chaſſeur ne l'eſt pour la colombe. *Cécile* obéit ; mais il étoit facile de voir que la colombe ne fuyoit qu'à regret le chaſſeur.

Le jour baiſſoit, & ils avoient déjà fait une partie de la route, lors qu'une chaiſe paſſa auprès d'eux avec beaucoup de vîteſſe. Elle étoit ſuivie de quatre hommes à cheval. Un des quatre approchant de *Cécile*, dit tout haut : *la voilà* ! au même inſtant deux de ces hommes mettent pied à terre, enlévent *Cécile* à force de bras, & la jettent dans la chaiſe qui s'éloigne ſur le champ. *Dorval*, aux premiers cris de *Cécile*, avoit volé plûtôt que couru ; mais il étoit ſans armes, ce qui ne l'empêcha point de ſaiſir à la bride le cheval d'un des raviſ-

Digitized by Google

seurs, & de prescrire au Cavalier de rester là. Mon ami, lui dit ce dernier ; reste-là toi-même, & sois sage. On ne veut faire aucun mal à cette jeune personne ; je ne t'en ferai aucun non plus, à moins que tu ne m'y forces. Que vois-je ? Qu'entends-je ! Ah ! traître *Sérícourt* ! s'écria *Dorval* ; quoi ! tu oses me ravir ce que j'ai de plus cher ! arrache-moi donc la vie auparavant. Que diable vois-je à mon tour ? s'écria le Chevalier ; car c'étoit lui-même. Est-ce toi, Marquis ? Que signifie cette mascarade ? Venois-tu aussi pour l'enlever ? — Ordonne auparavant qu'on me la ramène, & je t'expliquerai tout. Rien de plus aisé, reprit *Sérícourt*, & à l'instant il fit courir un de ses cavaliers après la chaise. Es-tu content ? poursuivit-il, en s'adressant toujours à *Dorval*. Pourquoi m'as-tu caché que tu voulois prendre soin de *Cécile* ? Tu m'aurois épargné une démarche que la seule compassion m'a fait risquer. La seule compassion ! s'écria *Dalicourt*, qui pour quelques instans avoit perdu la parole ; quoi, barbare ! c'est la compassion qui vous porte à arracher une fille des bras de son père ? Sans doute, reprit *Sérícourt*, quand ce père est assez barbare lui-même pour vouloir enfouir un diamant précieux dans la fange. Voilà bien les Grands ! disoit le père de *Cécile*, voilà le fond de

Digitized by Google

de leur ame. Pour eux le vice prend les couleurs de la vertu, & le plus noir attentat n'eſt qu'un ſimple amuſement. Je vous jure, ajouta le Chevalier, que je voulois faire le bien de *Cécile*, & voilà tout. Mais toi, dit-il à *Dorval*, quel eſt ton but? Explique-moi cette énigme, cette biſarre métamorphoſe. Dis-moi, enfin, pourquoi l'homme de Paris le plus élégant, ſe trouve ici affublé en coq de village? Ces queſtions déſoloient *Dorval*. Il avoit un peu de confuſion du déguiſement qui y donnoit lieu; mais, ſur-tout, il étoit furieux des éclairciſſemens qu'elles fourniſſoient à *Dalicourt*. Quant à ce dernier, il n'en perdoit rien. Cependant, il étoit encore plus attentif au retour de la chaiſe qui emmenoit *Cécile*. A peine elle reparoît, qu'il vole à ſa rencontre. Il eſt ſuivi & bientôt devancé par *Dorval*. *Cécile* étoit à peine revenue d'un évanouiſſement que la ſurpriſe & la frayeur lui avoient cauſé; elle ſe raſſura en voyant ſon père. Tous deux verſoient des larmes de joie & d'attendriſſement: Viens, lui dit-il en lui tendant les bras, viens, ma fille; abandonne cette horrible voiture: c'eſt le ſiége du vice & de l'opprobre. Jamais elle ne fut conſtruite pour te recevoir.

Mais *Cécile* ne faiſoit que de la quitter, quand on en vit une autre s'avancer avec

Digitized by Google

une vîteſſe prodigieuſe. Eſt-ce encore un raviſſeur, s'écria *Dalicourt* ? Mais non, je reconnois plûtôt un appui de l'innocence, & c'eſt le ſeul que je connoiſſe. Je vois approcher le Comte d'O... Ciel ! s'écria *Dorval* plus embarraſſé que jamais. Ah ! parbleu, dit le Chevalier, en s'avançant vers la voiture, la rencontre eſt unique & tient du roman. Point du tout, Monſieur, lui dit le Comte ; je voulois & j'eſpérois vous rencontrer : je ſuis charmé de l'avoir fait ſi à propos. En vérité, Chevalier, dit la Comteſſe qui étoit avec ſon mari, vous êtes un Chevalier à hautes avantures. Il ne vous faut pas moins que des enlévemens ! n'avez-vous point eu auſſi d'enchanteurs à combattre ? N'en doutez pas, Madame, reprit *Sèricourt* : ce pays eſt celui des métamorphoſes. Jettez les yeux ſur ce magicien ; c'eſt lui qui a déconcerté mon entrepriſe. En parlant ainſi, il montroit *Dorval* qui eût voulu pouvoir ſe cacher. Ah, Ciel ! dit la Comteſſe, me trompai-je ? Eſt-ce le Marquis ? N'en doutons point... C'eſt lui-même. Eh ! mon pauvre *Dorval*, comme vous voilà fait ? Que veut dire cette caricature ?

L'étonnement du Comte égaloit celui de ſa femme, & étoit encore ſurpaſſé par la confuſion de *Dorval*. Il prit enfin ſon parti. J'avoue, Madame, dit-il à la

Digitized by Google

Comteſſe, que cet ajuſtement doit vous paroître biſarre ; il annonce que je me rapproche de la nature toute ſimple. Je n'en connois le prix que depuis quelque temps, mais j'ai bien appris à le connoître. Eh ! qui vous a ſi bien rectifié, demanda la Comteſſe : n'eſt-ce pas *Cécile* ? Tout, juſqu'au coſtume, l'annonce. Je voudrois bien, reprit *Dorval*, en avoir des preuves plus authentiques. La réſolution de me traveſtir a été motivée par une autre : mais toutes deux n'ont rien d'offenſant pour l'aimable & vertueuſe *Cécile*. Voilà qui devient ſérieux, dit la Comteſſe. Très-ſérieux, pourſuivit le Chevalier. Trop ſérieux, ajouta *Dalicourt*. Monſieur le Marquis doit prévoir ma réponſe : je ne ſouffrirai point qu'il s'abaiſſe juſqu'à ma fille, ni que ma fille s'élève juſqu'à lui. Mais, reprit le Comte, la diſproportion pourroit être moindre qu'elle ne le paroît. Qu'entends-je ! s'écria *Dorval*, achevez ! de graces tirez-moi d'incertitude ! Meſſieurs, ajouta le Comte, rendons-nous chez *Dalicourt*. Ce que j'ai à vous dire exige quelques détails ſecrets, & cette ſcène publique n'a déjà que trop duré. Dès ce moment, *Dorval* ne s'occupa plus que du ſecret qui alloit être dévoilé. *Cécile*, qu'on avoit admiſe dans la voiture du Comte, s'en occupoit comme *Dorval*. Quant à *Dali-*

Digitized by Google

court, loin de marquer nul empreſſement à cet égard, il doutoit d'avance de ce qu'on alloit lui dire.

Dalicourt avoit repris le ton & la gaité qui lui étoient propres. Il fit les honneurs de chez lui avec ſa franchiſe ordinaire. Toutes les généalogies du monde ne me changeroient pas, diſoit-il; & d'ailleurs, je crois peu aux généalogies. Il faut pourtant, lui dit le Comte, il faut vous réſoudre à ne point douter de la vôtre. Vous êtes noble. — Je ſuis noble? Oui vous l'êtes. — Je n'en crois rien. — Je vous le certifie. — Prouvez-le moi. — En croirez-vous mes preuves? — Nous verrons enſuite. — Eh bien! je n'ai pas avec moi vos titres; mais je déclare qu'ils ſont en mon pouvoir. Je déclare, en outre, que nous ſommes très-proches parens. Votre mere fut ſœur de la mienne: votre père fut un gentilhomme diſtingué, qui périt en commandant un vaiſſeau de haut-bord: vous êtes le ſeul fruit de leur union. Cette union étoit ſecrette, vû la haine qui diviſoit les deux familles. Votre père mourut avant que vous fuſſiez né, votre mère perdit le jour en vous le donnant. Une parente, qui avoit toute ſa confiance, devint pour vous une autre mère. Elle vous fit élever avec ſoin; mais elle garda un profond ſecret ſur votre naiſſance. La crainte de

Digitized by Google

voir éclorre des procès qu'elle ne pourroit voir finir, fut le principal motif de ſa diſcrétion. Il faut tout dire, votre père eut plus de conduite & de bravoure que de fortune. Votre mère étoit réduite à ſa légitime, que la Coutume des lieux rendoit fort modique. Enfin, cette parente mourut, lorſque vous n'étiez encore âgé que de douze ans. Elle vous avoit mis ſous la protection d'un oncle maternel, qui ſe garda bien de vous traiter en neveu. C'eſt chez lui que vous avez puiſé votre haine contre les Grands, & j'avoue qu'à cet égard elle eſt fondée. Le reſte ne doit pas être moins préſent à votre mémoire. Vous fites ſur mer quelques voyages qui vous réuſſirent. Vous vous mariâtes à Saint-Domingue. Je ne vous parlerai point des accidens qui renverſerent votre fortune... Dites plûtôt des perſécutions, interrompit *Dalicourt*; & ce fut encore un homme en place qui me les fit eſſuyer. Soit, repondit le Comte; j'acheve en peu de mots. Obligé de repaſſer en France, vous n'y trouvâtes pas un accueil propre à vous conſoler. Pardonnez-moi, interrompit *Dalicourt*; je vous y ai trouvé, (car je ſens qu'il eſt à propos que j'acheve moi-même ce récit). Vous eûtes pour moi des égards & des procédés qui m'étonnerent dans un homme de Cour. C'eſt à vos bienfaits

Digitized by Google

que *Cécile* doit l'éducation qu'elle a reçue ; & lorſque devenu veuf, je quittai la Province où j'étois né, lorſque je vins me fixer dans ce canton, ce fut encore par vos ſoins que j'y trouvai un aſyle, un bien-être & du repos. Tout cela eſt peu de choſe, reprit le Comte ; parlons de ce qui reſte à faire. Ce qui reſte à faire eſt peu de choſe, répliqua *Dalicourt* : vous aviez tout prévu ; mes ſouhaits ne s'étendent point au-delà. — Il faut prendre un état plus conforme à votre naiſſance, car je préſume que vous n'en doutez plus. — Ma foi, ſi tout autre que vous me l'aſſuroit... — Quoi ! le récit que je vous fais n'eſt-il pas circonſtancié ? Il porte conviction, s'écria *Dorval*... Il pourroit, interrompit *Dalicourt*, paſſer dans un conte où l'on ſe tire d'intrigue comme on peut ; mais, pour me croire noble, j'exige d'autres preuves. Hé bien, lui dit le Comte, ces preuves me ſuffiſent. Je me ſerois même, en un beſoin, contenté du ſoupçon. Nul préjugé ne peut tenir contre *Cécile*, & j'euſſe mis à l'écart tout ce qui tendoit à m'éloigner d'elle. Monſieur, pourſuivit-il, en s'adreſſant à *Dalicourt*, les obſtacles que vous m'oppoſiez ne ſubſiſtent plus : daignez conſentir à mon bonheur. Ces obſtacles reprit *Dalicourt*, ne ſont pas tous détruits : il en reſte un non moins embaraſſant

Digitized by Google

que l'autre. Je ſuppoſe *Cécile* noble, elle ne ſera jamais riche... Et moi je le ſuis! s'écria *Dorval*, j'aurai le bonheur inexprimable d'enrichir ce que j'aime! — Peut-on faire un plus digne uſage de ſa fortune?

Dalicourt ne ſe rendit pas encore. Il fallut que le Comte joignît ſes ſollicitations à celles de *Dorval*. On vit même la Comteſſe quitter le ton de l'ironie pour plaider la cauſe des deux amans: peu s'en fallut que *Séricourt* lui-même ne démentît ſon caractère. Mais il ſeroit difficile de peindre l'état où ſe trouvoit *Cécile*. On voyoit ſur ſon viſage la crainte le diſputer à l'eſpoir, l'agitation à la retenue. Son état eût pu toucher un ennemi, & *Dalicourt* étoit ſon père. Il s'approcha d'elle, & la ſerrant entre ſes bras: Hé bien! ma chère *Cécile*, ma chère enfant, lui dit-il, réponds avec confiance, avec ſincérité; crois-tu donc pouvoir être heureuſe avec un Marquis? Mon père! lui répondit *Cécile*, en tremblant... Et elle n'oſoit en dire davantage. Parle, acheve, reprit *Dalicourt*... Mon père! ajouta *Cécile*, je crois pouvoir être heureuſe avec *Dorval*! A ces mots, la crainte d'en avoir trop dit, mêlée avec une autre crainte; lui fit pour ainſi dire perdre toute connoiſſance. Va, lui dit ſon père, tu mérites au moins que ton

Digitized by Google

attente soit remplie, je ne veux pas que tu m'accuses de m'y être opposé. Je ne peindrai ni les transports de *Dorval* ni la reconnoissance de *Cécile*. Enfin, dit le Comte, nous voici au dénouement. Je pardonne au Chevalier son entreprise en faveur de ce qui en résulte. Au moins, reprit ce dernier, dites-moi comment cette entreprise est venue jusqu'à vous? Par une voie assez oblique, lui dit le Comte. Un de vos confidens, c'est-à-dire un de vos domestiques, a confié votre secret à l'un des miens, qui a cru qu'un tel secrêt pouvoit m'intéresser. J'ai profité de la découverte, & vous voyez que j'avois quelque intérêt de vous prévenir. A la bonne heure, lui dit *Sériçourt*, je me console d'avoir été prévenu. Je ne voulois qu'arracher *Cécile* à l'obscurité. Mon zèle pourra s'exercer en faveur de quelqu'autre, & j'espére qu'on n'en préviendra point l'effet. *Sériçourt* jugeoit la Comtesse piquée contre lui : elle n'étoit irritée que contre elle-même. Son cœur avoit été moins égaré que son esprit : elle sentit que *Dorval* & *Cécile* alloient être heureux, & elle se rappella qu'un pareil bonheur lui avoit été offert. Ne pouvoit-elle donc plus en jouir? Le Comte étoit aimable, il l'avoit aimée, il pouvoit l'aimer encore, & ces réflexions annonçoient qu'il seroit payé de

Digitized by Google

retour. Il le fut en effet. La Comteſſe oublia le perſifflage, pour adopter le ſentiment. *Dalicourt* abjura le ton de la miſantropie, & *Dorval* celui de la fatuité. Il aime encore *Cécile*, qui l'aimera toujours. Il ſe gouverne en *Sage*, & n'eſt plus *honteux de l'être.*

Digitized by Google

GRACES
AU MERCURE DE FRANCE,
HISTORIETTE.

DEUX freres vivoient à Châteaudun, lieu de leur naiſſance. Ils s'aimoient beaucoup, & logeoient enſemble avec leurs femmes, qui ne s'aimoient guères, & deux enfants très-jolis. Comme ils portoient l'un & l'autre le nom de *Gaſpard*, on étoit dans l'uſage de les diſtinguer par des ſobriquets. *Gaſpard* l'aîné s'appelloit *le Philoſophe :* il l'étoit en effet, & en quelque ſorte malgré lui. C'étoit une philoſophie de tempérament, où la raiſon n'entroit pour rien. *Gaſpard* le cadet avoit un ſobriquet que je crois devoir ſupprimer. Il avoit ſervi avec diſtinction pendant la guerre de 1688, ſoupiroit après le gouvernement d'une petite citadelle, & ne l'obtenoit pas. Il s'en plaignoit au Philoſophe, qui le conſoloit d'un air calme. Les circonſtances lui devinrent enfin favorables ; on le nomma Gouverneur de ce fort tant deſiré : il en fut tranſporté de joie. Cette nouvelle produiſit un effet bien différent ſur ſon fils & ſur ſa niéce.

Digitized by Google

L'un avoit dix ans, l'autre ſept. Ils ne s'étoient jamais quittés, ils ſe voyoient à tous moments. Ils s'aimoient, je ne dis pas avec paſſion (c'eſt l'unique bien qui manque à cet âge), mais avec une grace, une naïveté inexprimables. Leur phyſionomie étoit douce, riante, ingénue. La nature avoit ébauché avec une ſecrette complaiſance leurs traits délicats, peu formés, encore indécis; &, d'une main careſſante, elle les embelliſſoit tous les jours. Quand il fallut les ſéparer, ils connurent pour la première fois la douleur. Leurs adieux attendrirent tout le monde; & M. le Gouverneur, malgré l'ivreſſe de ſa dignité nouvelle, en fut lui-même fort touché. Les deux Dames eurent l'air de ſe ſéparer à regret : les deux enfants s'embraſſoient, pleuroient enſemble, & ſe déſeſpéroient. On a remarqué qu'en pareilles occaſions, la perſonne qui ne part point eſt pour l'ordinaire la plus affligée; mais il eût été difficile de dire lequel des deux enfants l'étoit davantage. Je ne dois pourtant pas diſſimuler qu'ils ſe conſolerent aſſez vîte : c'eſt un des priviléges de l'enfance. Ils paſſerent plus de huit ans ſans ſe voir. Les deux freres firent, à la vérité, pluſieurs fois des projets de voyage; mais aucun ne fut exécuté. On prétend que les belles-ſœurs y trouverent toujours quelque obſtacle. Quoi qu'il en ſoit, M. le Philoſophe ne ſortit pas de Châteaudun, & M. le Gouverneur

Digitized by Google

demeura dans sa fortereſſe avec ſon épouſe & ſon fils.

Mademoiſelle *Gaſpard*, qu'on appelloit communément *Sophie*, devint d'une beauté raviſſante. On s'étonnoit que la plus grande régularité de traits qu'on eût peut-être jamais vûe, n'ôtât rien à l'agrément ſingulier de ſa figure. Il eſt, ſi on oſe le dire, une certaine inſipidité qui s'attache quelquefois à la perfection, & dont *Sophie* étoit dans tous les points exempte. Elle avoit l'ame noble & généreuſe, un eſprit juſte & naturel, une mélancolie douce, entretenue par une extrême ſenſibilité; & ſa gaité étoit auſſi tranquille que naïve. Malgré ces avantages, ſi *Sophie* n'avoit pas été riche, il eût peut-être été aſſez difficile de la bien marier; mais ſes biens devoient un jour être conſidérables; & quoique ſa mere aimât la dépenſe, le jeu & la parure, le Philoſophe paſſoit avec raiſon pour être ce qu'on appelle *riche*. Il avoit eu d'abord quelque légère envie de marier ſa fille avec ſon neveu; mais Madame *Gaſpard* avoit écarté cette idée. Une telle alliance n'étoit pas digne de ſa fille, & ſon antipathie pour ſa belle-ſœur eût ſuffi pour l'en détourner. A force de chercher un parti qui la flattât, & qui par conſéquent lui convint davantage, la bonne Dame enfin crut un jour l'avoir rencontré dans le fils de la Baronne *d'Ornac*, qui habitoit un vieux château à

Digitized by Google

quelques lieues de Châteaudun. Quelques réparations néceſſaires ayant obligé cette Dame de paſſer plus de ſix mois dans cette ville, Madame *Gaſpard* avoit appris que la Baronne avoit un fils unique qui étoit à Paris, & s'étoit attachée à plaire à la Baronne.

Mais tandis que l'enthouſiaſme aveugloit Mme *Gaſpard*, le Philoſophe, qui voyoit les choſes de ſang froid, faiſoit des informations ſecrettes, & découvrit que les affaires de Madame *d'Ornac* n'étoient pas auſſi-bien arrangées que le penſoit Madame ſon épouſe. Mais celle-ci le raſſura bientôt. Elle avoit ſçu de la Baronne, que d'une branche des *d'Ornac*, établie depuis deux ſiécles dans le Comté de Foix, il ne reſtoit qu'un homme de quatre vingt-quatre ans, autrefois mortellement brouillé avec feu M. le Baron *d'Ornac*, mais dont tous les biens étoient, au défaut d'enfants mâles, ſubſtitués à ce Baron & à ſon fils; & le Philoſophe, après avoir examiné les actes, ne déſapprouva plus un mariage que ſa femme & la Baronne deſiroient avec la même ardeur. Le jeune Baron *d'Ornac* ne tarda pas à arriver à Châteaudun. Agé d'environ vingt-huit ans au plus, il paroiſſoit en avoir davantage. Une taille aſſez avantageuſe, un viſage auſſi long que maigre, un nez pointu, de grands yeux verdâtres, l'air auſſi triſte qu'important: telle étoit ſa figure.

Digitized by Google

Sophie, qui ne le trouvoit point aimable, ne conçut cependant aucune averſion pour lui. Ce qu'elle avoit à ſouffrir du caractère de ſa mere, lui donnoit peu d'éloignement pour le mariage; & elle entendoit ſi ſouvent répéter que M. le Baron étoit l'homme du monde le plus raiſonnable, qu'elle ne s'aviſoit même pas d'en douter. Madame *Gaſpard* avoit une jolie maiſon de campagne, où l'on convint que ſe feroit la nôce. On s'y rendit huit jours auparavant; & la joie animoit tous les conviés, excepté M. le Baron, qui paſſoit réguliérement trois ou quatre heures dans ſa chambre: à quoi ſa mere répondoit que la Géométrie étoit ſa paſſion la plus chérie, & qu'on verroit un jour en lui le plus grand Géometre du royaume; à moins que le goût de la Muſique, dans laquelle il excelloit également, ne fit trop de diverſion à celui qu'il avoit pour les ſciences de calcul.

Cependant le jeune *Gaſpard*, le fils du Gouverneur, étoit à Paris & s'y amuſoit fort. Sa tante crut pouvoir haſarder auprès de lui une politeſſe ſans conſéquence, en l'invitant au mariage de ſa couſine; & avec d'autant moins de riſque, qu'elle étoit poſitivenent informée que les parens de ce jeune homme, piqués de ce qu'on leur avoit fait myſtère de ce mariage, preſſoient ſon retour auprès d'eux. Madame

Digitized by Google

Gaſpard pria donc aſſez foiblement ſon neveu d'aſſiſter aux nôces de ſa couſine; mais lui, qui en avoit la plus grande envie, & penſoit qu'une invitation ſur laquelle il ne comptoit pas, lui ſerviroit d'excuſe auprès de ſes parens, ſe hâta de prendre la poſte & d'arriver chez ſon oncle au moment où on l'y attendoit le moins. La joie des domeſtiques qui, pour la plûpart, l'avoient connu dans ſon jeune âge, annonça dans l'inſtant ſon arrivée, & l'air de bonté qui brilloit dans ſes yeux, jointe aux charmes de ſa figure, leur faiſoit regretter que ce ne fût pas lui qui dût être l'époux de *Sophie*, & par conſéquent leur jeune maître. Madame *Gaſpard* ne le reconnut pas d'abord: le Philoſophe fut le premier qui s'écria: Ah, ciel! c'eſt mon neveu! *Sophie* étoit immobile d'étonnement; & *Gaſpard*, les larmes aux yeux, après avoir embraſſé ſon oncle & ſa tante, s'approcha de *Sophie*. Mais, ébloui de ſa beauté, ce qu'il lui dit n'avoit aucune ſuite; & ſon embarras fut ſi grand, qu'à peine oſa-t-il l'embraſſer: il ſe remit pourtant à la faveur des queſtions multipliées de Madame *Gaſpard* & de la Baronne ſur les nouvelles de Paris, ſur les avantures du jour; les promenades, les ſpectacles & les modes les plus courues. Le jeune *Gaſpard* s'exprimoit avec une facilité & une élégance dont on ne s'apperçevoit qu'à

Digitized by Google

peine, tant elle lui étoit naturelle. Vivement frappé par les objets, il les peignoit de même. Toujours occupé des personnes, jamais de lui, ne songeant à plaire que parce que les autres lui plaisoient; animé dans son action, dans son air, dans l'expression de ses idées, il avoit ce genre d'étourderie si rare & si aimable, dans laquelle il n'entre ni fatuité ni sottise, qui n'est que le feu de l'esprit & de l'âge, l'effet d'un caractère simple & facile, d'un cœur sensible & d'une gaité vraie. Sa figure n'étoit pas moins séduisante que sa conversation; il avoit l'air frais, des couleurs vives, une physionomie heureuse, tout le brillant de la jeunesse, & une taille agréable, quoique moins haute que celle de Monsieur le Baron.

Dans un instant de la conversation où il ne s'étoit pas trouvé d'accord avec lui sur je ne sais quel fait : voilà mon garant, dit-il, en tirant de sa poche le *Mercure* du mois, où il trouva la vérité de ce qu'il avançoit. Il se souvint alors du goût que *Sophie* avoit eu dans son enfance pour les énigmes, & lui proposa de lire celle de ce même *Mercure*. M. le Baron non-seulement s'y opposa avec dédain; mais, en invoquant l'autorité de la *Bruyere*, traita cet ouvrage périodique avec le plus profond mépris. Pardon, Monsieur, s'écria le jeune homme, avec une vivacité charmante: mais

je

Digitized by Google

je défendrai contre vous le *Mercure*, qui m'inſtruit & que j'aime. Rien de plus amuſant, rien de plus varié; il eſt néceſſaire en Province, utile à Paris, agréable par-tout; il établit entre les gens de lettres une correſpondance dont ils tirent de grands ſecours; il nous met au courant des piéces de théâtre & de la plûpart des ouvrages nouveaux: ſes éloges ſont éclairés, ſa critique polie, & quiconque s'en plaint a ſouvent des raiſons qu'il cache, & que l'Auteur de ce Journal, s'il étoit plus vindicatif, pourroit à leurs dépens nous dévoiler. Le Baron, à cette tirade, ne répondit qu'en ricannant avec un air de ſupériorité qui déplut au jeune homme, lequel ne s'en conſola qu'en regardant *Sophie* aſſez tendrement pour déplaire à ſon tour à Madame *Gaſpard*, déjà piquée du peu de déférence qu'il avoit témoignée pour la critique de Monſieur le Baron. Le jeune *Gaſpard*, cependant, feuilletoit d'autant ſon *Mercure*; & en jettant les yeux ſur l'article des ſciences: Monſieur le Baron (s'écria-t-il), voici cependant du ſolide, & de quoi vous raccommoder un peu avec cet ouvrage frivole. Ce n'eſt pas moins qu'un problême d'algèbre. — D'algèbre? s'écria la Baronne, de l'algèbre dans le *Mercure*? C'eſt juſtement ce qu'il faut à mon fils. Ah! Monſieur eſt algebriſte? (interrompit *Gaſpard*), je ne m'en étois point douté.

Digitized by Google

Je ne ſçais ſi j'ai deviné de même, dit le Baron, mais je ne vous ai pas ſoupçonné de l'être. Eh bien! reprit *Gaſpard*, vous n'avez pas deviné ſi juſte, car j'en ai du moins quelque teinture. Vous? dit Madame *Gaſpard*, en éclatant de rire: en effet vous en avez tout l'air! Perſonne ici, je crois, n'en diſpute le titre à mon oncle, reprit *Gaſpard* avec un ſérieux plaiſant. Je le prends donc pour juge du défi que je propoſe à Monſieur le Baron: qu'on nous donne du papier à l'un & à l'autre, & travaillons dès-à-préſent devant ces Dames à réſoudre le problême en queſtion. *Sophie*, qui n'avoit rien dit depuis long-temps, prit alors la parole & offrit de le copier. On apporta deux petites tables, & on les plaça chacune dans un coin de l'appartement. *Sophie*, qui s'étoit retirée un moment, reparut avec le livre & ce qu'elle avoit copié. Les deux rivaux s'approchèrent; le Baron, d'un air indifférent, *Gaſpard* les yeux baiſſés & tremblant de n'avoir que le livre & non pas l'écriture de *Sophie*, qui dès-lors avoit fait les plus grands progrès ſur ſon cœur. *Sophie* héſita un moment, & cette incertitude ajoutoit un nouveau prix au choix qu'elle alloit faire. Elle préſenta très-poliment le livre au Baron, & laiſſa ce qu'elle avoit écrit à *Gaſpard* ſans lui rien dire, & preſque ſans le regarder. *Gaſpard* n'o-

Digitized by Google

ſoit la remercier & ne pouvoit contenir ſa joie : il courut s'établir à ſa petite table ; & le Baron, de ſon côté, ſe plaça gravement à la ſienne Il ſe plaignit d'abord du bruit. Sa mère exigea qu'on ne parlât point, & tâcha d'en donner l'exemple. Il chercha querelle aux plumes, qu'il eſſayoit avec humeur ; il en demanda d'autres ; il lut & relut le problême, parut écrire quelque choſe, appuya ſa main ſur ſon front & joua la rêverie ; puis tout-à-coup ſe récria ſur les fautes d'impreſſion qui rendoient, ſelon lui, le problême indéchiffrable. Eh bien ! je ſuis moins malheureux : (s'écria en riant *Gaſpard*) ma couſine, probablement, poſſéde à fond l'algèbre, car ſa copie eſt correcte au point que voici le problême réſolu. Le Baron, un peu humilié, ſe rejetta ſur les diſtractions qu'avoit excité dans ſon eſprit la compagnie ; & *Gaſpard*, en jouiſſant modeſtement de ſon triomphe, remit ſon *Mercure* à la Baronne, qui, en tombant ſur l'air noté, préſenta le livre à ſon fils, dont la voix, ſuivant elle, étoit admirable, & dans l'eſpérance que la muſique le conſoleroit du petit chagrin que lui avoit occaſionné l'algèbre. Mais le Baron ne fut pas plus heureux : il trouva l'air auſſi plat que mal fait, & le rejetta ſur la table avec dédain. *Gaſpard*, qui ſçavoit la muſique, & ne s'en eſtimoit pas davantage, le prit,

Digitized by Google

chanta couramment cet air avec la voix la plus flexible, la plus légère, la plus brillante, & déplut cependant à tout le monde, excepté à sa cousine. La conversation tomba ensuite sur les vers. On est un peu prévenu, dit-il, contre ceux du *Mercure*, & je ne prétends pas que l'on ait toujours eu tort : la complaisance, la disette, la nécessité de remplir (*) douze fois le mois cet article, ont souvent forcé les Auteurs de ce Journal d'être moins rigoureux sur le choix des piéces. En voici, par exemple, que probablement vous trouverez bien foibles. Il lut ensuite le portrait d'une célèbre actrice de ce temps-là, dont la retraite projettée allarmoit tous les amateurs du théâtre. Quoi ! vous n'aimez pas ces vers-là ? dit *Sophie* ; j'ai tort peut-être, mais je les trouve charmans. Vous les trouvez charmans ? interrompit *Gaspard*, avec la plus grande vivacité ; je suis le plus heureux des hommes ! Il sentit cependant que ce transport pouvoit être traité d'extravagance, & reprenant la parole avec plus de tranquillité : Puisque ma joie m'a trahi, dit-il, il faut bien avouer qne les vers sont de moi : on n'est pas auteur impunément, & vous voyez que je ne suis pas fort accoutumé aux louanges. *Sophie*, dont la physionomie s'étoit animée depuis quel-

(*) On ne donnoit alors que douze *Mercures* par an.

Digitized by Google

ques moments, devint triſte & rêveuſe. Je ne ſçais ce que *Gaſpard* crut entrevoir dans ſon ame : il ſe hâta pourtant de dire qu'il n'avoit jamais parlé à cette actrice, mais qu'il étoit l'admirateur le plus déſintéreſſé de ſes talens.

La Baronne, ennuyée de la poéſie, fit reſſouvenir Madame *Gaſpard* qu'à l'arrivée de ſon neveu on diſcutoit un article important du contrat de mariage de ſa fille & du Baron. *Gaſpard*, jugeant qu'il étoit là de trop, ſortit avec le cœur oppreſſé de triſteſſe, ſe fit conduire dans l'appartement qu'on lui deſtinoit, & emporta le *Mercure* qui juſque-là lui avoit ſi bien réuſſi. Mais quel fut l'étonnement de la compagnie, lorſqu'un quart-d'heure après on le vit rentrer avec une vivacité dans le ſalon.....! Madame! s'écria-t-il, en s'adreſſant à ſa tante, ne m'avez-vous pas dit que le vieux Comte *d'Ornac* ſe trouvoit ſans enfans ? Oui, ſans doute, lui répondit Madame *Gaſpard*, & je le tiens de la Baronne elle-même. Eh bien! pourſuivit le jeune homme, jettez les yeux ſur cet article du *Mercure*, vous y verrez le mariage de ſon fils. De ſon fils! s'écria en pâliſſant la Baronne... Le fait, malheureuſement pour elle, étoit vrai : l'ancienne brouillerie & la mort des deux fils aînés du vieux *d'Ornac*, tués à la bataille de Nervinde, étoient également

Digitized by Google

vraies ; mais la Baronne, ou ignoroit, ou avoit feint d'ignorer, que le vieillard, amoureux de ſa poſtérité, s'étoit remarié, & que c'étoit un fils de ce ſecond lit dont le mariage ſe trouvoit préciſément dans le *Mercure.* Madame *Gaſpard*, furieuſe d'avoir été trompée, ne voulut rien écouter. L'imbécille Baronne & le triſte Baron prirent congé dès le ſoir même. L'heureux *Gaſpard* épouſa ſa charmante couſine. Un inſtant l'avoit rendu amoureux ; on aſſure qu'il le fut toute ſa vie. On prétend même encore dans le pays, que chaque fois qu'il ſe rappelloit l'excès de ſon bonheur, il s'écrioit, de l'air le plus reconnoiſſant : *Graces au Mercure de France !*

Digitized by Google

L'HEUREUSE BANQUEROUTE,

NOUVELLE ANGLOISE.

MISS DORMER étoit le ſeul enfant qu'eût un des plus fameux Négociant d'*Edimbourg*. Elle avoit à peine dix-huit ans, lorſqu'à ſon entrée dans le monde elle enchanta tous les hommes, & inquiéta toutes les femmes. A l'éclat de ſon teint, à la régularité de ſes traits, à l'élégance de ſa taille, *Miſſ Dormer* joignoit toutes les graces & tous les talens qui peuvent naître de l'éducation la plus ſoignée. Pour comble d'agrémens, l'aimable *Miſſ* n'en étoit pas plus vaine, &, malgré tout l'effet que produiſoient ſes charmes, croyoit ne les devoir qu'à l'indulgence qu'avoient droit d'inſpirer ſon ſexe, & plus encore ſon âge. Son père, reſté veuf depuis dix ans, n'aimant, n'adorant qu'elle, étoit payé du plus tendre retour; lorſqu'un événement inattendu vint troubler la félicité dont ils jouiſſoient l'un & l'autre. Cet honnête négociant, à l'inſçû de tous ſes amis, s'étoit depuis deux ans rendu caution d'un gentilhomme qui l'avoit ci-devant obligé, & ſe trouvoit dans le cas d'acquitter inopinément des créances

Digitized by Google

conſidérables. Peu fait à des chagrins de cette eſpéce, Monſieur *Dormer*, ſans abuſer des reſſources que lui laiſſoit encore ſon crédit, paya en ſoupirant pour celui qui le laiſſoit dans l'embarras, s'abandonna à ſon indolence naturelle, négligea ſes affaires, n'eut plus d'eſpoir que dans un ſeul vaiſſeau qu'il attendoit à chaque inſtant d'Eſpagne, & dont un de ſes aſſociés vint un matin lui annoncer la perte. Sa ſituation ne pouvoit plus être cachée : ſon déſeſpoir ne peut être décrit. Il ſe rappella pourtant qu'un de ſes anciens amis vivoit depuis quelques années dans la ſolitude, à quelques milles d'*Edimbourg*. Il lui écrivit; & Monſieur *Howart* (c'étoit ſon nom) arriva dès le lendemain chez l'infortuné négociant. Je ſuis perdu, lui dit *Dormer*, après lui avoir avoué ſa ſituation, & je ne puis l'imputer qu'à moi-même... O mon ami! que deviendra ma fille? Que deviendra ma chère & trop malheureuſe *Nancy*?... C'eſt pour elle, mon cher *Howart*, & non pour moi que je t'appelle ici : je ſuis indigne de tes ſoins; c'eſt elle ſeule qui me touche, & que je crois digne de te toucher... Pauvre *Nancy!* comment t'apprendre, comment t'annoncer mon malheur & le tien? Grand Dieu! quelle chûte pour toi!... Crois-tu, mon ami, qu'à l'inſtant même où je te parle, cette innocente

Digitized by Google

innocente & trop charmante créature, objet des vœux de mille amans, eſt à diner chez Mylady *Murray*, qui doit tantôt la mener au ſpectacle ? Sens-tu ce que diront demain d'impitoyables créanciers, s'ils la voyent aujourd'hui briller de tout l'éclat dont ma tendreſſe & l'aveugle incertitude de mon malheur ont cru devoir orner ſes charmes ? Sens-tu quelle eſt l'horreur de mon ſupplice à l'aſpect du coup de foudre inattendu, qui va frapper cette jeune & trop malheureuſe victime?... Conçois-tu tout ce qu'elle aura à reprocher à ſon indigne père ?... Voilà, mon cher *Howart*, la plus affreuſe de mes peines, & je ne vois que toi dont l'amitié puiſſe tenter de la calmer. *Howart* ne repondit qu'en embraſſant tendrement ſon ami, & courut chez Lady *Murray*. *Nancy*, couverte de bijoux, environnée d'adorateurs, alloit monter dans le caroſſe de la Dame. Il la pria (après l'avoir tirée à part) de vouloir bien le ſuivre chez ſon père, où des affaires auſſi importantes qu'imprévues exigeoient ſa préſence. *Nancy* aimoit trop ſon père pour balancer un ſeul moment. Elle fit ſes excuſes à Mylady & partit avec lui dans un caroſſe de place. Monſieur *Howart*, chemin faiſant, rêvoit, ne diſoit rien. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, Monſieur ? Je vois des pleurs que vous cherchez à retenir, & vous ſemblez étouf-

Digitized by Google

fer des ſanglots !... Seroit-il arrivé quelqu'accident à mon père ? Helas ! il ſe portoit bien ce matin... Vous ſoupirez ? Ah, Ciel ! qu'avez-vous à m'apprendre ? J'aime à trouver en vous un cœur ſenſible, lui dit Monſieur *Howart* ; c'eſt le plus beau préſent des Cieux, ma chère *Miſſ* ; mais ce cœur ſeroit-il également ſuſceptible de fermeté, ſi l'intérêt de vos amis, ſi peut-être le vôtre même en exigeoit de vous la preuve ? Ah ! Monſieur, s'écria en frémiſſant *Nancy*, mon père eſt-il mort ?... Prétendez-vous me préparer à cet horrible événement ? — Non, chère *Miſſ*, raſſurez-vous ; il n'en eſt rien, je vous le jure, & vous me connoiſſez... Mais ſon cœur & le mien ſont également déchirés... Quelqu'un de votre état, aimable *Miſſ*, quelqu'un dont les attraits avoient cependant plus beſoin de ce brillant extérieur, qui n'ajoute rien aux vôtres, vient de tomber dans la plus profonde misère. Elle ne peut s'en conſoler ; & des raiſons que vous ſaurez bientôt, nous forcent votre père & moi de partager ſa peine. — Quoi, Monſieur ! ce n'eſt que cela ? Me voilà raſſurée. Mon père apparemment ne peut dans cet inſtant réparer tous les malheurs de cette infortunée. Monſieur, voilà ma bourſe... Au beſoin, voilà mes bijoux — Vos bijoux ?... Eh quoi ! vous y tenez ſi peu, Mademoiſelle ? J'en ſuis ſurpris...

Digitized by Google

Et sur-tout à votre âge... Ils sont pourtant beaux! — Eh qu'importe, Monsieur? Je m'en détache sans regret, si je puis me flatter que ce soit obliger mon père. Monsieur *Howart*, enchanté de la noblesse des sentiments que lui montroit *Nancy*, craignit bien moins qu'auparavant l'effet de la nouvelle qu'il avoit à lui apprendre. Il lui fit le portrait des maux qu'éprouvoit une famille aussi opulente qu'honnête, par un revers de fortune aussi peu mérité qu'imprévu; & *Miss Dormer*, attendrie jusqu'aux larmes, s'écria de nouveau: Monsieur! cette famille m'est connue... C'est le banquier *Darmont*; c'est le père de *Miss Fanny*, ma plus intime amie, que de nouvelles pertes ont sans doute achevé d'accabler... Hâtez-vous donc, Monsieur! prenez encore un coup, & cette bourse, & ces bijoux dont je puis me passer; portez le tout, allez rendre la vie à ces infortunés que mon père aime & que je plains, tandis que je vais dans ses bras jouir du plaisir le plus pur que je goûtai jamais!... Gardez-vous cependant qu'ils puissent deviner la main qui les soulage... Malheur à qui fait rougir l'affligé! Monsieur *Howart* ne tint pas à ce dernier trait: son ame étoit brisée. *Nancy*, surprise de le voir muet, leva sur lui les yeux, & vit qu'il retenoit ses larmes. Ce spectacle, ce silence, & les pressentiments

Digitized by Google

de ſon propre cœur, lui révélèrent une partie de la vérité; & l'eſpéce de tranſport avec lequel Monſieur *Howart* lui rendit tout-à-coup la bourſe & les bijoux qu'elle lui avoit remis, lui confirma le reſte. Oh, mon père! s'écria-t-elle en ſanglottant, que je vous plains! pourvû que vous viviez, je ſuis contente.

Tandis que Monſieur *Howart* la conduiſoit à l'appartement de Monſieur *Dormer*, *Miſſ Nancy*, en rappellant ſon courage, & reprenant tout-à-coup une contenance qui dans ce cas ſembloit être un don particulier de la Providence : le ſervice que vous nous rendez, lui dit-elle, a dû coûter à votre cœur, & ſignale votre amitié pour nous. Epargnez-vous ces généreuſes larmes, gardez-les pour mon père; ſon âge & ſes infirmités l'en rendent plus digne que moi. Monſieur *Dormer*, aſſis, la tête appuyée ſur ſa main, repréſentoit la douleur même. A la voix de ſa fille, il ſe ranime, il s'élance vers elle & la preſſe contre ſon ſein, ſans pouvoir articuler un ſeul mot. *Nancy* lui rend careſſes pour careſſes, le flatte, le conſole, & lui proteſte en l'embraſſant avec la vivacité la plus tendre, que pourvû que ſon père vive & ſe conſole, elle ſera contente de ſon ſort. Surpris de tant de généroſité, lui qui ſe croyoit ſi coupable envers ſa fille, & qui n'en attendoit que

Digitized by Google

des reproches ; enchanté de trouver en elle une ame auſſi ferme que noble, Monſieur *Dormer* ſentit naître en la ſienne une lueur de conſolation.

Sans riſquer d'ennuyer nos lecteurs par les détails d'une ſi triſte ſcène, nous dirons ſeulement que les affaires de Monſieur *Dormer* ayant été miſes en évidence & jugées ſans reſſources ; *Miſſ Dormer*, hors d'état de pouvoir ſoutenir plus long-temps la vûe du funeſte tableau des infortunes de ſon père, ſe retira dans ſon appartement ; tant pour lui dérober ſes larmes, que pour mieux réfléchir ſur les moyens d'adoucir leur malheur commun. Elle en avoit entendu aſſez pour être sûre que Sir *Thomas Stanley* étoit le principal créancier de Monſieur *Dormer* ; elle ſçavoit également combien ce gentilhomme étoit généralement eſtimé. Son bon génie lui inſpira tout-à-coup l'idée d'aller lui confier ſes peines. Cette réſolution priſe, *Miſſ Dormer* raſſembla tout ce qu'elle avoit de bijoux, quoiqu'à elle appartenans par la libéralité de ſon aïeule, les mit dans une caſſette, fit venir un caroſſe de place, ſortit du logis ſans être vûe, & laiſſa les deux vieux amis enſemble. A ſon arrivée chez Sir *Thomas Stanley*, un ancien domeſtique auquel elle s'adreſſa, non ſans quelqu'eſpéce de trouble, la fit entrer dans un appartement très-riche, diſtinction

Digitized by Google

que probablement elle dut plus encore à sa modestie & à la candeur qui brilloit dans ses traits, qu'à son ajustement, plus propre à exciter compassion qu'à inspirer le respect. Au milieu des différentes idées qui agitoient la jeune *Miss*, tremblante avec raison pour le succès de sa visite, la porte, en s'ouvrant tout-à-coup, lui montra un homme d'environ quarante ans, de bonne mine & proprement vêtu, qui, sans l'avoir apperçue, s'approcha d'une table, y prit sa canne & son épée, & se disposoit à sortir. Sur quoi *Miss Dormer*, croyant n'avoir point été annoncée, imagina qu'il valloit mieux hasarder de s'annoncer elle-même, que de risquer à perdre une occasion aussi favorable que celle qui se présentoit de parler à Sir *Thomas*. Avec une voix timide, avec une rougeur intéressante, elle le supplia, en s'approchant, de vouloir bien lui accorder un moment d'audience, & ne le demanda pas vainement. Asseyez-vous, lui dit-il, Madame (en lui présentant un fauteuil, & en la regardant avec des yeux où se peignoit toute l'impression que cet aimable objet faisoit sur lui) & daignez me donner vos ordres. O Sir *Thomas*! répliqua-t-elle, ces mots ne sont pas faits pour une malheureuse suppliante, qui vient tenter d'intéresser votre pitié en faveur du meilleur, & du plus infortuné des pè-

Digitized by Google

tes, prêt à ſuccomber au malheur, ſi votre généreuſe main refuſe de le ſecourir !

Nancy alors, les yeux baignés de larmes, & plus belle encore en pleurant, avec cet air & ce ton de vérité auquel jamais bon cœur ne réſiſta, lui fit tout le détail du déſaſtre de ſa famille. Le gentilhomme, aſſis vis-à-vis d'elle, après l'avoir écoutée avec toute l'attention qu'inſpire cette eſpéce d'intérêt que nuls ſoupçons n'ont droit d'affoiblir, l'interrogea aſſez long-temps pour donner lieu à l'aimable affligée de lui dévoiler toutes les beautés d'une ame, dont il étoit au moins auſſi frappé que de celles du corps ; & finit par l'aſſurer que dès le lendemain matin il iroit conſoler le père d'une fille dont il ſeroit toujours jaloux de mériter plus eſſentiellement la confiance. *Miſſ Dormer*, en ſe levant, tranſportée de ſa réuſſite, alloit tomber aux pieds de ſon bienfaiteur, qui pour la prévenir penſa lui-même en cet inſtant tomber à ceux de la jeune perſonne. Permettez du moins, Monſieur, lui dit-elle, en laiſſant échapper un regard où la vérité du ſentiment qui l'animoit ſe peignoit avec énergie, ſouffrez que je remette dans vos mains cette caſſette, où tout ce qui nous reſte eſt renfermé !... Et plût au Ciel qu'elle valût mille fois davantage ! nous vous coûterions moins, & n'en ſerions pas moins vos obligés.

Digitized by Google

Non, Madame! s'écria-t-il, du ton de l'ame même, non, Madame! plus il eſt beau que vous me l'offriez, plus il ſeroit affreux que j'acceptaſſe (& ce qui plus eſt, de vous) un pareil gage... Allez, Madame, allez conſoler votre père : je me crois trop payé... Je me crois trop heureux d'avoir enfin connu dans le moment où j'y comptois le moins, la plus reſpectable des femmes... Et de pouvoir, à ſi peu de frais, l'obliger.

Miſſ Dormer, revenue chez elle, ſe garda bien de faire part de ſon aventure à ſon père. Son bonheur lui ſembloit ſi grand, qu'elle doutoit de ſa réalité, & qu'il falloit le lendemain pour l'en convaincre. Quiconque a connu l'infortune, en ſera peu ſurpris. On peut juger, par conſéquent, de l'impatience avec laquelle elle attendit le jour. Ce fut à peu près vers onze heures, qu'un grand coup frappé à la porte du logis la fit courir à la fenêtre, d'où elle reconnut & vit entrer celui après l'arrivée duquel elle aſpiroit depuis trois heures. Je viens, Monſieur, dit le gentilhomme, en entrant dans le cabinet de Monſieur *Dormer*, je viens avec plaiſir vous confirmer tout ce que je promis hier à la plus belle, à la plus noble, à la plus généreuſe des filles; & mon oncle, Sir *Thomas Stanley*, eſt tout auſſi ravi que moi de vous apprendre qu'il eſt le ſeul

Digitized by Google

créancier que vous ayez maintenant, puisqu'il se charge, ainsi que moi, de satisfaire tous les autres; & qu'il se propose, au cas que vous le trouviez bon, de vous associer à son commerce. Qu'on se mette à la place de l'affligé négociant, & qu'on juge de sa surprise. Monsieur, dit-il, avec le plus grand embarras, j'ignore en vérité... que ma fille vous soit connue... Et si votre oncle me l'étoit moins, je pourrois croire que son but seroit de se venger d'un malheureux... Quoi! s'écria le gentilhomme, quoi! *Miss Dormer* ne vous a donc pas informé de ce qu'elle me dit hier, en croyant parler à mon oncle?... Ah, Ciel! que vous me raviſſez!... Son action est mille fois plus belle encore!... Sir *John Stanley* raconta alors à Monsieur *Dormer* tout ce qui étoit arrivé la veille chez son oncle; la façon dont, par la négligence d'un domestique (qui probablement avoit oublié de lui annoncer *Miss Dormer*) lui Sir *John* avoit profité de l'erreur de *Nancy*, pour entendre le récit des malheurs de sa famille, tout l'attendrissement dont elle l'avoit pénétré, les promesses qu'il lui avoit faites, & qu'il venoit réaliser de la part de Sir *Thomas*, à qui dès le soir même il avoit raconté cette intéressante aventure; tout le plaisir enfin qu'il ressentoit de pouvoir être utile au digne père d'une fille, pour qui son oncle &

Digitized by Google

lui avoient conçu les ſentiments de plus la haute admiration.

Sir *John* eût pu, ſans riſquer d'être interrompu, parler encore long-temps. Monſieur *Dormer*, que mille ſentiments divers agitoient à la fois, n'en pouvoit exprimer aucun que par ſes geſtes. Mais lorſque Sir *John*, en continuant ſon récit, vint à parler de la caſſette contenant les bijoux que *Miſſ Dormer* avoit cru offrir à Sir *Thomas*... Ah, Monſieur! interrompit le père, ah, Monſieur, c'en eſt trop!... O ma chère *Nancy*! divine & reſpectable fille!... quoi! tu me ſavois ruiné? Quoi! tu me voyois ſans reſſource: & ces bijoux, le ſeul bien qui pût te reſter, le ſeul qui pût te faire vivre, que tu ne tenois point de moi, que tu tenois uniquement de ton aïeule; quoi! tu me les ſacrifiois! à moi, qui par mon imprudence avois détruit ta fortune & la mienne!... Arrêtez, à votre tour, Monſieur, s'écria Sir *John*; j'ignorois ce dernier trait: il l'emporte ſur tous les autres... Et ſi mes vœux n'étoient pas malheureuſement dans le cas de vous paroître intéreſſés, je vous dirois qu'un cœur tel que celui de votre fille, étoit déjà pour moi d'un ſi grand prix, que j'avois réſolu.... Mais non, le plus puiſſant Monarque même à peine en ſeroit digne. Pardonnez donc à la vivacité du ſentiment, qui vient de m'arracher un

Digitized by Google

aveu que je n'avois encore fait qu'à mon oncle, qui l'approuve; que nulle femme juſqu'ici, (quoiqu'il m'aſſurât tous ſes biens pourvû que j'en priſſe une) ne put obtenir de mon cœur; que je regrette enfin d'avoir laiſſé ſi groſſièrement échapper dans un moment où vous pourriez penſer que j'oſe ici me prévaloir des droits que l'embarras de vos affaires peut me donner ſur vous; & peut-être ſur votre fille... Pour me prouver que vous n'en croyez rien, pour me réconcilier avec moi-même, permettez-moi du moins de n'en rien dire à *Miſſ Dormer*, & d'oublier juſqu'à quel point mon cœur m'a sû trahi... Et pour prouver que vous me pardonnez, daignez ſur-tout ne pas refuſer les ſecours que vous offre un ami qui veut mériter mieux ce titre... Adieu, Monſieur; j'attends chez moi votre commis... Si vous me refuſez, s'il ne vient point avant dîner, Sir *Thomas* aura ſeul le bonheur de vous être utile; quant à moi, je quitte *Edimbourg*: vous ne m'y reverrez jamais. Sir *John*, après ces mots, ſans vouloir rien entendre; & Monſieur *Dormer*, encore troublé de tout ce qui venoit de ſe paſſer, ſe trouva tout-à-coup, & ſans ſçavoir comment, dans les bras de ſa fille. O le meilleur des pères! s'écria-t-elle, en pleurant de plaiſir, j'ai tout vû! j'ai tout entendu!... J'étois derrière cette porte... Vos malheurs ſont

Digitized by Google

finis... Je ſuis heureuſe ! Après leurs tranſports mutuels, & les tendres effuſions de deux cœurs ſi bien faits pour en ſentir les délices, Monſieur *Dormer*, jettant les yeux ſur ſa pendule, & s'appercevant que l'heure du dîner étoit prochaine, prit de nouveau la main de ſa *Nancy*... Ma chère fille ! lui dit-il (en la regardant tendrement) tu as, dis-tu, tout entendu?... Mais vois-tu cette horloge?... Ah, mon père ! s'écria-t-elle, il eſt preſque deux heures... Envoyez donc au plûtôt le commis cher Sir *John* !... Tout étant heureuſement arrangé, les nôces de Sir *John* & de *Miſſ Dormer* furent célébrées huit jours après, & le bonheur de ſes amis fait tout le ſien.

Digitized by Google

LE SOLITAIRE DES ARDENNES,

Anecdote intéreſſante.

MATHILDE DE GERVILLE, veuve du Comte de *Valmaure*, quelques années avant la mort de ſon époux, étoit devenue héritière, du côté maternel, du Marquiſat de Négremont ſitué dans les Ardennes, & qui étoit un franc-alleu d'où relevoient pluſieurs fiefs aſſez conſidérables. Rendue à ſa liberté par la perte d'un mari auquel le devoir l'avoit unie ſans l'aveu du penchant, mais à qui la raiſon, l'eſtime & la reconnoiſſance l'avoient attachée par des nœuds plus ſolides que ceux de l'amour; elle ne reſpira plus d'autre bonheur que celui de l'indépendance. Pour s'y livrer entiérement, elle avoit vendu tous les biens qui lui appartenoient dans le Pertois (1), où elle étoit née; & du produit de cette vente, elle avoit augmenté ſon domaine de Négremont, où elle étoit venue ſe retirer dans le deſſein d'y régner tranquillement au milieu de ſes vaſſaux.

Si la beauté ne donne pas la puiſſance,

(1) Le Pertois eſt une contrée de Champagne, qui a pris ſon nom du bourg de Perte.

Digitized by Google

elle ſert du moins à en faire chérir les droits. *Mathilde* n'étoit pas encore dans ſa vingt-ſixiéme année, lorſque les Ardennes s'embellirent de l'éclat de ſes charmes. Auſſi ravis des belles qualités de ſon ame qu'éblouis de ſes attraits; tous ſes vaſſaux ſe diſputerent l'honneur de lui rendre le premier hommage. Touchée de leur empreſſement, elle ne parut pas s'enorgueillir de l'effet que ſa vûe produiſoit ſur tous les cœurs. Pour rendre ſon triomphe plus complet, elle ne voulut point en effleurer la gloire en excitant, par aucune attention particulière, la moindre rivalité. Cependant, malgré les efforts de ſa modeſtie, malgré les ſoins qu'elle prit pour déguiſer toute eſpece de préférence, à travers le voile de la plus adroite politique, on crut s'appercevoir que les reſpects d'*Arnaud*, Sire de Clarange, avoient été les mieux reçus. Le préjugé étoit pour lui; c'en étoit aſſez pour éveiller la jalouſie.

Ce Sire de Clarange étoit un heureux aventurier, dont la fortune ſembloit prendre plaiſir à élever le crédit ſur les ruines de l'amour. C'étoit un eſprit liant, ſouple, affectueux, prévenant. Perſonne n'entendoit mieux que lui à concilier ſon humeur avec toutes les fantaiſies des femmes, à ſe prêter à tous leurs goûts; il ſçavoit ſe plier à tous leurs caprices. Tantôt original, tantôt ſinge, il ſe varioit ſuivant les jours,

Digitized by Google

les heures, les moments : fait pour ne se rebuter de rien, il n'étoit jamais éconduit. Avec l'air le plus avantageux, il avoit l'art de se rendre intéressant. Il ne parloit de sa valeur que du ton qui fait croire aux braves, & il n'en étoit que plus considéré des belles & redouté de ses rivaux. Trois femmes, qu'il avoit épousées successivement, & dont il avoit eu la précaution de s'assurer l'héritage, avoient contribué à le rendre le plus puissant des vassaux de *Mathilde ;* & quoique le chagrin les eût moissonnées toutes trois, on envioit encore le bonheur de plaire au délicieux *Arnaud.* Il semble qu'un homme de mauvaise foi soit une pierre d'aimant pour les femmes : elles s'y attachent en dépit de la raison & d'elles-mêmes. Leur vanité ou leur coquetterie les rend toujours dupes des fausses apparences. On devine bien qu'*Arnaud* ne manqua pas de profiter de la première impression que l'on présumoit que son hommage avoit faite sur le cœur de la nouvelle Marquise de Négremont. Ses visites furent d'abord fréquentes ; ensuite il eut l'air de se moins prodiguer ; peu à peu il céda aux reproches que l'on lui fit de sa rareté, & finit par devenir essentiel. Par ce manége, il s'étoit flatté de captiver le cœur de sa Suzeraine, & il comptoit déjà ses égaux au rang de ses vassaux.

Cependant *Mathilde* écoutoit encore as-

Digitized by Google

ſez la raiſon, pour ne point s'abandonner aveuglément aux dangers d'un penchant qui l'auroit conduite à ſa perte. En s'attachant *Arnaud* par des égards, elle n'avoit d'autre vûe, que d'en faire un eſclave dévoué à toutes ſes volontés. D'ailleurs, le plaiſir d'humilier ſes rivales ſatisfaiſoit en ſecret ſa vanité. L'amour-propre eſt naturel chez les femmes : c'eſt un foible inſéparable de leur être. Il devient en elles une ſource d'eſprit & d'agréments : pourrions-nous leur reprocher un défaut qui ne ſert qu'à les rendre plus aimables? Jalouſe de ſa liberté & veuve d'un époux qui, par les plus tendres complaiſances & les procédés les plus honnêtes, avoit ſçu fixer ſon eſtime, la Marquiſe ſentoit tous les riſques qu'elle courroit, en s'expoſant aux caprices d'un homme chéri de toutes les femmes, & par conſéquent fait pour les trahir toutes.

Depuis ſix ans, on ne parloit dans les Ardennes que de l'étrange biſarrerie d'un Solitaire nommé *Baſile*, qui faiſoit ſa demeure entre des rochers peu éloignés des bords de la Semoi, vers l'endroit où cette rivière prend ſa ſource. Le château de Négremont n'en étoit qu'à environ trois mille de diſtance. La manie de cet homme extraordinaire étoit de fuir tout commerce avec les humains. Seul avec un ſerviteur, dont il étoit plûtôt l'ami que le maître, ils s'occupoient enſemble à cultiver quelques portions

Digitized by Google

portions de terre qui lui appartenoient, & qui fourniſſoient à leurs beſoins. Une grotte qu'ils s'étoient bâtie eux-mêmes, leur ſervoit de retraite, & ils s'y étoient rendus inacceſſibles à tout le monde. Lorſque la chaleur interrompoit leurs travaux, *Baſile* alloit chercher dans l'épaiſſeur des forêts un aſile contre les ardeurs du ſoleil, & s'y livrer à ſes profondes rêveries. Si quelqu'un le rencontroit ou vouloit l'aborder, il ſçavoit bientôt ſe dérober à ſa vûe. Si quelquefois on oſoit le ſuivre ou l'interroger malgré lui, la fierté de ſes regards en impoſoit aux plus indiſcrets. A la nobleſſe de ſa figure, dont les traits ſembloient altérés par la douleur, à la dignité de ſa démarche qui démentoit la ſimplicité de ſes habits, il étoit aiſé de juger que c'étoit quelque homme d'une naiſſance élevée qui étoit venu enſévelir dans ces déſerts ſon nom & ſes malheurs. Du moment que l'on l'avoit vû, on n'éprouvoit plus à ſon égard d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de l'attendriſſement, & on ſe retiroit toujours plus pénétré de ſa triſteſſe qu'offenſé de ſa miſantropie.

Un ſoir que la Marquiſe donnoit à ſouper, on fit tomber la converſation ſur le chapitre du Solitaire; & le portrait ſingulier qu'on lui fit, excita ſi fort ſa curioſité, qu'elle ſe mit dans la tête de le voir & de lui parler, à quelque prix que ce fût. Le

Digitized by Google

Sire de Clarange, qui n'avoit ceſſé de diſſerter ſur les différents jugements que l'on en portoit, voulut bien le ranger dans la claſſe de ces prétendus Philoſophes dont l'extravagance fait tout le mérite. L'oiſiveté, dit-il, a ſes charlatans comme l'induſtrie : il y a des ambitieux de toute eſpece ; & tel qui n'auroit joui d'aucune diſtinction en vivant parmi les hommes, ſçait en acquérir en fuyant ou en dénigrant leur ſociété. Tout dépend du jour dans lequel on eſt vû ; la manière de s'annoncer donne l'opinion, & l'opinion fait le reſte. Il cita à ce ſujet beaucoup d'exemples de perſonnages ridicules, dont la folie publique avoit immortaliſé l'inutilité, & trouva que c'étoit mettre la célébrité à trop bas prix, que de s'occuper d'un être comme *Baſile.* Les hommes, ajouta-t-il, ſe dégradent eux-mêmes, en eſtimant les fous qui les mépriſent : ſongeons à ceux qui nous aiment, oublions ceux qui nous haïſſent.

Ce diſcours ne refroidit point l'empreſſement que la Marquiſe témoignoit de voir le Solitaire. *Clarange*, piqué, mais cherchant à déguiſer ſon humeur ſous une feinte gaité, lui propoſa, puiſque chacun en parloit avec tant d'admiration & deſiroit de le connoître, d'aller l'enlever dans ſa cabane & de le promener dans ſes terres, comme un animal curieux. Cette cérémonie achevée, pourſuivit-il, dès qu'il a fait

Digitized by Google

vœu de déteſter le genre humain, pour le remettre à ſon aiſe, nous lui ferons faire les honneurs de votre baſſe-cour. La Marquiſe improuva l'indécence de cette propoſition & de la plaiſanterie. *Clarange*, lui répondit-elle, j'avois meilleure opinion de votre cœur : ſçachez que la vertu eſt reſpectable en quelque lieu qu'elle habite, & que ce n'eſt pas le moindre effort que d'apprendre à borner ſes deſirs. Tranquille dans ſa chaumière, *Baſile* n'y eſt à charge à perſonne : content de peu, il vit ſans ambition ; ſa pauvreté l'exempte de remords. Si tous les hommes cherchoient, comme lui, à devenir indépendants de la fortune, croyez que la ſociété y gagneroit bientôt. La médiocrité n'eſt pas toujours ſi loin du vrai bonheur, que l'opulence. Ne nous éblouiſſons point de notre grandeur, & reſpectons le ſage qui ſçait ne point l'envier. Tous les convives applaudirent autant à la juſteſſe de cette réponſe, qu'aux graces avec leſquelles elle fut prononcée. *Clarange* confus rougit de ſon indiſcrétion, juſtifia l'inconſéquence de ſes avis en feignant qu'ils n'étoient qu'un pur badinage, par lequel il avoit voulu éprouver ceux qui l'écoutoient ; & ajouta que l'indignation générale qu'il avoit excitée parmi eux, faiſoit l'éloge de leurs ſentiments.

Lorſque la compagnie fut retirée, la Marquiſe repaſſa dans ſa mémoire tous les

Digitized by Google

points de converſation auxquels la vie ſolitaire de *Baſile* avoit donné ſujet. Les différentes raiſons qui juſtifioient la haute idée que l'on avoit de ſa naiſſance, exciterent en elle la plus tendre pitié. Elle cherchoit à deviner quels pouvoient être les motifs qui l'avoient déterminé à briſer volontairement les nœuds de la ſociété; pour s'anéantir dans un déſert. La haine conſtante qui le ſéparoit du monde à la fleur de ſon âge, le chagrin dont il paroiſſoit dévoré, l'ennui qui le ſuivoit par-tout, ne venoient ſans doute que d'un cœur griévement bleſſé; & l'envie qu'elle avoit d'en pénétrer la cauſe, l'entraina dans les plus ſérieuſes réflexions.

Le lendemain, dès qu'elle fut viſible, le Sire de *Clarange* ne manqua pas, ſuivant ſon uſage, de ſe rendre chez elle pour s'informer comment elle avoit paſſé la nuit. Il lui demanda ſi c'étoit à quelque mauvais rêve qu'il devoit imputer le changement qu'il remarquoit en elle; & le ton de froideur avec lequel elle lui répondit, lui fit croire qu'il venoit de commettre une indiſcrétion. *Mathilde* imaginant enfin que le plus sûr moyen de diſſiper ſes ennuis étoit de s'entretenir de l'objet qui les avoit cauſés, elle revint ſur le chapitre du Solitaire, & pria *Clarange* de lui avouer de bonne-foi ce qu'il penſoit de cet homme dont on faiſoit tant de récit, & s'il ne ſeroit pas tenté, comme elle, de ſoupçonner que c'é-

Digitized by Google

toit quelque paſſion qui le réduiſoit au parti déſeſpéré qu'il avoit pris de renoncer à toute ſociété. Il eſt vrai, lui répondit *Clarange*, que l'amour nous porte ſouvent à d'étranges extrêmités & je ne pardonne qu'à ſes fureurs de nous brouiller avec l'humanité. Je ſens de plus en plus de quoi ce ſentiment peut nous rendre capables; & la vraiſemblance, juſtifiant vos ſoupçons à l'égard de *Baſile*, me fait prendre un intérêt particulier à ſes infortunes. Pour moi, reprit la Marquiſe, je ne ſçaurois entendre parler d'un amant malheureux, ſans partager ſes peines : je n'ai que trop appris à connoître les funeſtes effets d'une paſſion ſi dangereuſe. *Clarange*, ſurpris de ce diſcours, qu'elle n'acheva qu'en pouſſant un profond ſoupir, s'empreſſoit déjà à lui demander les raiſons qui la faiſoient parler ainſi. Vous, Madame, lui diſoit-il ? Etes vous faite pour avoir la moindre idée des malheurs de l'amour ? Non, le Ciel n'a dû vous former que pour en connoître les douceurs.

Il alloit pourſuivre, lorſqu'une troupe de Gentilshommes entra chez la Marquiſe, ayant à leur tête le chef de ſa Vénerie, & vêtus du même uniforme. Dans le deſſein de lui faire leur cour, ils venoient l'inviter à être témoin ou compagne de la chaſſe qu'ils ſe préparoient à donner à un ſanglier monſtrueux qui déſoloit les Ardennes. La Marquiſe, jugeant que la ſolitude des bois

Digitized by Google

convenoit parfaitement à la mélancolie où l'amer reſſouvenir de ſes premières chaînes venoit de la replonger, accepta la partie avec plaiſir & voulut partager l'honneur de cette journée. Le galant *Arnaud* ſe chargea de remplir auprès d'elle les fonctions d'écuyer, & courut ſur le champ lui faire ſeller un cheval dont il pouvoit garantir la légereté, la ſoupleſſe & la docilité.

La belle *Mathilde*, vêtue en Amazone, traverſa comme en triomphe la ville de Négremont. Après une courſe aſſez longue, & pendant laquelle on avoit tué quelques loups & autres animaux ſauvages, on convint d'aller faire alte dans un endroit de la forêt où, par les ſoins d'*Arnaud*, le pourvoyeur de *Mathilde* avoit ſçu préparer, ſous une tiche tente, un repas impromptu qui fut trouvé délicieux. *Arnaud* ſe félicitoit de voir la Marquiſe reprendre ſa gaité ordinaire, & l'on ſe promettoit bien de ne pas retourner au château, que l'énorme ſanglier ne fût détruit. Un des gardes de la forêt vint alors avertir qu'il avoit apperçu la bête de très-loin, & qu'elle paroiſſoit diriger ſa courſe vers l'endroit où l'on étoit raſſemblé. Dans l'inſtant, les chevaux ſont bridés & les cavaliers en état d'attaquer le monſtre qui s'avance vers eux. La Marquiſe veut avoir la gloire de lui porter le premier coup, & tous à l'envi lui cedent cet honneur. Elle tend ſon arc, & la fléche qu'elle

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

lance atteint vers l'épaule l'animal, dont la bleſſure irrite la fureur ; ſes yeux s'enflamment de rage, & il ſe rue contre les aſſaillants avec tant de violence & en pouſſant des cris ſi affreux, que le cheval de la tremblante Amazone l'emporte à travers les ſentiers pratiqués dans la forêt, tandis que les chaſſeurs, occupés à combattre le ſanglier, ne s'apperçoivent point de ſa fuite. Revenue à elle-même, elle ſe trouve égarée au milieu de diverſes routes qu'elle ne connoît pas. Incertaine du chemin qu'elle devoit ſuivre, elle ſe laiſſa conduire au hazard par ſon courſier ; elle entra enfin dans une plaine qui ſéparoit la forêt & qui étoit bornée, d'un côté, par de hautes montagnes, & de l'autre, par de ſimples collines. Sur une de ces éminences, elle découvre une petite maiſon d'une ſtructure ſingulière. Dès qu'elle en eſt aſſez près pour pouvoir ſe faire entendre, elle ſonne du cor, & perſonne ne paroiſſant, elle traverſe un chemin frayé entre les collines, qui la conduit dans un vallon aſſez ſpacieux. Elle ſent un eſpéce de ſoulagement, en voyant que les terres en ſont cultivées. Ce vallon étoit terminé par un cercle de rochers qui ſembloient former un précipice, au fond duquel elle n'oſe jetter les yeux qu'en frémiſſant. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'une grotte bâtie dans cet abîme lui

Digitized by Google

fait conjecturer qu'il eſt habité ! Cette vûe la fait ſonger au Solitaire *Baſile*, & elle penſe reconnoître ſa demeure. Joyeuſe de pouvoir ſatisfaire ſa curioſité, elle côtoye ces rochers. En tournant les yeux du côté oppoſé, elle voit de loin, à l'entrée d'un bois épais, un homme d'un âge avancé aſſis auprès d'un arbre, & qui s'amuſoit à lire. Elle court vers ce vieillard, que l'éclat de ſa beauté ravit d'étonnement. Bercé de la lecture des fables, il croit que c'eſt quelque divinité qui deſcend des cieux pour s'entretenir familièrement avec lui, & ſe proſterne devant elle. Levez-vous, lui dit-elle, en ſouriant; le hazard ſeul me conduit ici, & mon deſſein n'eſt pas d'y troubler la paix dont vous jouiſſez. Si, pour achever de vous raſſurer, il faut me nommer à vous, je ſuis la Marquiſe de Négremont; je me ſuis égarée dans ce bois, & je vous prie de vouloir bien m'enſeigner la route qui mène à mon château.

C'étoit au bon-homme *André*, au fidèle ſerviteur de *Baſile*, que *Mathilde* parloit. Madame, lui dit-il, je m'offrirois volontiers à vous remener à votre château, ſi la loi à laquelle je me ſuis aſſervi, de ne jamais m'écarter de cette ſolitude, ne me le défendoit abſolument. Je ſais bien qu'il y a dans ces cantons une ville de Négremont; mais je vous avouerai que la carte des chemins s'eſt furieuſement brouillée dans

Digitized by Google

dans ma cervelle : pour ne vous point tromper, un plan exact & très-bien détaillé de ces forêts fait un des ornemens de la grotte que nous habitons ; en le conſultant, vous ne pourrez plus vous égarer : permettez-moi de vous quitter un moment & de deſcendre... Pourquoi, lui répliqua la Marquiſe, n'oſerois-je vous accompagner ? De grace, laiſſez-moi ſatisfaire le deſir que j'ai de connoître cette grotte. Le bon *André*, yvre de joie de pouvoir obliger une ſi charmante perſonne, oublia la défenſe que ſon maître lui avoit faite de ne recevoir chez lui aucune créature humaine. Il étoit ſûr que *Baſile* ne reviendroit pas avant le coucher du ſoleil, & ainſi il craignoit moins d'encourir ſa diſgrace. La Marquiſe, étonnée de l'honnêteté de ce vieillard, commençoit à douter qu'elle fût dans la ſolitude de *Baſile* ; &, comme il ſe mettoit à attacher à un tronc d'arbre la bride de ſon cheval, qui n'auroit pas pu deſcendre avec eux juſqu'à l'entrée de la grotte, elle lui demanda s'il n'y avoit pas de riſque à laiſſer ainſi cet animal ſeul dans un lieu où des brigands pouvoient ſurvenir & l'emmener. N'ayez aucune inquiétude, Madame, lui répondit *André*, le maître que je ſers a rendu l'accès de cet aſyle ſi redoutable, qu'aucun homme mal intentionné n'oſeroit s'y montrer. L'exemple que ſa valeur fit autrefois de ces ſcélé-

rats les en écarte pour jamais. Quel eſt donc, reprit-elle, cet homme ſi courageux, que l'on n'oſeroit plus venir troubler dans ſa retraite? ſeroit-ce *Baſile* dont on m'a raconté des choſes ſi merveilleuſes? C'eſt lui-même, Madame, c'eſt ce mortel aimable qu'un ſort funeſte, qu'une douleur cruelle enterre tout vivant dans ce gouffre où ſes propres mains lui ont creuſé un tombeau plûtôt qu'une demeure, & où tant de vertus n'étoient pas faites pour être enſévelies. — Que cette peinture, que vous me faites de ſa ſituation, m'intéreſſe vivement en ſa faveur! Apprenez-moi donc quel étrange déſeſpoir l'a pu conduire ici. — Il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire ſur ce point; ſes malheurs ſont un ſecret que j'ai toujours ignoré. — Mais depuis quand le ſervez-vous? par quelle aventure vous trouvez-vous enſemble dans ce déſert?

Depuis un temps immémorial le bon *André* n'avoit goûté les délices de converſer avec une jolie femme: auſſi s'empreſſa-t-il à profiter d'une occaſion qu'il étoit bien aſſuré de ne point retrouver ſi-tôt. Il invita la Marquiſe à deſcendre dans la grotte pour entendre plus à ſon aiſe le récit qu'il avoit à lui faire; elle y conſentit ſans peine, & ne lui refuſa point la grace d'accepter ſa main. Cet honneur le combla d'aiſe & il treſſailloit de ſaiſiſſe-

Digitized by Google

ment. Comme il tournoit du côté du bois, elle ne put lui cacher ſon inquiétude qu'il diſſipa en lui faiſant comprendre, qu'il eût été impoſſible de pratiquer à travers ces rochers eſcarpés un chemin aſſez facile pour pénétter ſans danger juſqu'au terrein qu'ils environnoient. Le hazard, continua-t-il, a prevenu les deſſeins de *Baſile* à cet égard, en creuſant depuis cette petite hauteur que vous voyez un peu avant dans les bois, un ſouterrein dont une porte, que nous avons conſtruite, ferme l'entrée, & qui conduit par une pente douce juſqu'au lieu que nous habitons. En diſcourant ils arriverent à cette porte. La naïveté d'*André* & la bonhommie qui régnoit ſur ſa figure rendirent la confiance à la Marquiſe; elle s'abandonna ſans crainte à la diſcrétion de ſon conducteur & entra en ſe courbant, comme lui, ſous cette voûte épaiſſe qui s'élevoit à meſure qu'ils avançoient. Ils parvinrent ainſi aux pieds des rochers. En entrant, elle vit ſur la droite une ſource d'eau qui tomboit d'une eſpéce de caſcade dans un baſſin étroit, au bout duquel elle s'alloit perdre dans le ſein de la terre. Elle fit aſſeoir *André* à côté d'elle, & le pria de lui raconter par quelle aventure il ſe trouvoit attaché au ſervice de *Baſile*, ainſi que les détails de la vie qu'ils menoient dans cette affreuſe ſolitude.

Vous avez dû remarquer, Madame,

Digitized by Google

avant que d'entrer dans le vallon qui mene à ce déſert, une maiſon peu étendue, bâtie ſur une colline & d'une architecture extraordinaire. C'étoit la demeure d'un ſavant philoſophe nommé *Balthaſar Prinxelles*, que le Baron de *Saint Arſenne*, à qui appartenoit la plaine voiſine, & la forêt qu'elle ſépare de celle où vous vous êtes égarée, s'étoit attaché particuliérement; il le logeoit dans ſon château, & il y avoit dix ans environ que j'étois au ſervice de cet homme célébre, lorſqu'il vint fixer ſon ſéjour dans l'hermitage que vous avez vû: le Baron l'avoit fait conſtruire à ſes dépens, & avoit cédé en pleine propriété à *Balthaſar* tout le terrein qui l'environne, ainſi que le vallon & le bois que bornent ces rochers. Aſtronome, géometre, chymiſte, & botaniſte, ce grand philoſophe employoit les dernieres années de ſa vieilleſſe à perfectionner, dans ce réduit ſolitaire, toutes les découvertes qu'il avoit faites dans ces différentes ſciences où il excelloit. Sa maiſon étoit compoſée de pluſieurs laboratoires propres aux divers genres d'étude qu'il s'appliquoit à approfondir. N'ayant choiſi que moi pour témoin de ſes travaux, rien ne pouvoit le diſtraire de ſes occupations dans un endroit ſi écarté. Il y trouvoit ſous ſa main les plantes dont il analyſoit les vertus; & les hautes montagnes qui s'élevent de l'au-

Digitized by Google

tre côté de la plaine, lui ſervoient d'obſervatoire : il traça lui-même le plan des forêts voiſines, qui tapiſſe une partie de cette grotte. Il y avoit deux ans que nous avions renoncé au commerce du monde, & que nous nous occupions dans cette retraite, lui à l'étude & moi à le ſervir, cultivant enſemble la terre qui nous nourriſſoit ; lorſqu'un ſoir, dans la ſaiſon où l'approche des frimats commence à dépouiller les arbres de leur verdure, nous promenant ſur la colline du côté du vallon ; un moment avant que le ſoleil nous privât de ſes rayons, nous entendîmes un bruit de feuilles que les pas d'un homme repouſſoient avec violence. Nous tournons la tête vers l'endroit d'où ce bruit venoit, & nous appercevons un guerrier armé de toutes piéces & de la plus haute taille, qui s'avance avec fureur juſqu'auprès de ces rochers. Là, il s'arrête & leve la viſière de ſon caſque ; la nobleſſe de ſes traits étonne *Balthaſar*. Après avoir jetté les yeux de tous côtés, ſans faire attention que mon maître & moi l'obſervions, il leve les mains au ciel avec des regards de déſeſpoir, puis les étendant vers les rochers, il ne nous laiſſe plus douter qu'il ne veuille ſe précipiter. *Balthaſar* effrayé, lui crie auſſi-tôt : Arrêtez, malheureux ! qu'allez-vous faire ? A ces mots, l'inconnu ſe détourne, & vient à nous. Loin de reculer, *Balthaſar* mar-

Digitized by Google

che à ſa rencontre. La fermeté & l'air vénérable de ce ſage l'interdiſent d'abord; enſuite prenant la parole : ô mon pere ! s'écrie-t-il, par quelle pitié cruelle empêchez-vous un infortuné de chercher dans cet abîme la fin de ſes tourments ? Mon maître, attendri par ces mots prononcés avec toute l'énergie de la douleur, épuiſe tout le charme de ſon éloquence pour calmer la violence de ſes tranſports; bientôt il parvient à lui faire ſentir combien le déſeſpoir eſt indigne d'une grande ame, & le détermine enfin à accepter l'hoſpitalité qu'il lui offre dans ſon hermitage. Nous rentrons avec cet hôte, dont nous avions eu peine à ſoutenir la marche chancelante; nous le dépouillons de ſon armure, & nous le couvrons de vêtements plus commodes. Le noir chagrin dont ſon cœur eſt enveloppé, ne lui permet pas de faire honneur au repas frugal que je ſers. *Balthaſar* l'invite à prendre du repos, & le conduit dans une chambre où je venois de lui préparer un lit; mais craignant que l'accès de ſes fureurs ne lui reprenne pendant la nuit, il ne le quitte point. Le charme de ſes diſcours adoucit la plaie de cette ame déchirée; la ſérénité revient ſur ſon viſage, un léger ſommeil ferme quelque tems ſes yeux appéſantis, & à ſon réveil il conſent à prendre quelque nourriture. *Balthaſar* l'ayant initié, par la ſuite, dans

Digitized by Google

les découvertes qu'il avoit faites des ſecrets de la nature, l'amour de l'étude diſſipa ſes ennuis ; & ſous le nom de *Baſile*, (car le ſecret de ſa naiſſance & de ſes aventures fut renfermé entre mon maître & lui) il devint compagnon de notre ſolitude & de nos exercices. Les complaiſances que *Balthaſar* avoient eues pour lui, furent bien payées environ deux mois après. Un nombre de brigands étant venus nous inveſtir dans notre hermitage, le courageux *Baſile* repouſſa leurs attaques avec tant de valeur, qu'aucun d'eux ne put échapper à la vigueur de ſon bras ; & cet exploit le rendit ſi redoutable, que depuis on ne s'aviſa jamais de venir nous inſulter.

Balthaſar & lui vécurent ainſi pendant deux ans, dans la plus parfaite union. Alors mon maître, ſuccombant ſous le poids de l'âge, rendit ſans ſouffrances, ſans remords & ſans regrets, une vie que ſes travaux avoient illuſtrée, qu'il avoit toujours paſſée dans la pratique de la vertu, & dont aucun vice n'avoit ſouillé la pureté : il laiſſa *Baſile* héritier de la ſolitude qui lui appartenoit, & je reſtai au ſervice de ce nouveau maître auquel j'étois déja accoutumé. *Baſile*, étayé de la ſageſſe de *Balthaſar*, ne fut pas plutôt privé d'un appui qui lui étoit ſi néceſſaire, qu'il retomba dans la plus ſombre mélancolie. Il ne trouva plus dans les charmes de l'étude

Digitized by Google

aucune diſſipation. Livré à l'ennui qui le conſumoit, il alloit s'enfoncer tout le jour dans le plus épais des forêts, où le hazard lui ayant fait découvrir ce ſouterrein, il trouva que l'hermitage que *Balthaſar* lui avoit laiſſé ne le cachoit pas encore aſſez aux regards du monde : il réſolut de l'abandonner & d'établir ſa demeure au milieu de ces rochers. Je l'aidai à élever cette grotte dont il fut l'architecte ; & ce travail, en rempliſſant le vuide de ſes moments, rendit ſon ame à la tranquillité. Par ce que vous venez d'entendre, vous jugez bien, Madame, que *Baſile* n'eſt pas un homme que la miſantropie a banni de la ſociété, dont il auroit ſans doute fait les délices. Ce n'eſt point par une haine dénaturée, qu'il fuit ſes ſemblables. Accablé de ſon infortune, il veut la cacher à tous les yeux. Son ame eſt fière & ſenſible, ſon caractère eſt doux & généreux ; il ne ſe rend inacceſſible aux grands, que de peur d'en être humilié, & aux malheureux, que dans l'impuiſſance où il eſt de les ſoulager.

La Marquiſe, charmée de ce récit, voulut en marquer ſa ſatisfaction au vieillard, en lui préſentant de l'argent, qu'il refuſa comme un bien qui lui devenoit inutile. Il vaut mieux, Madame, lui dit-il, en aider quelqu'indigent à qui il ſeroit néceſſaire, que moi qui ne ſçaurois en faire

Digitized by Google

uſage. Le déſintéreſſement & la politeſſe d'*André* donnèrent à la Marquiſe une idée du vrai bonheur, que ſon eſprit ne ſe ſeroit jamais formé. Elle courut alors à la grotte dont elle admira la ſtructure élégante, la diſtribution commode & l'extrême propreté : elle y examina le plan de la Forêt de Négremont qui en faiſoit un des ornements ; & après avoir reconnu le chemin qu'elle devoit prendre, elle ouvrit une porte, qui étoit celle d'un cabinet où, étant entrée, elle ne put revenir de ſa ſurpriſe & fut prête à s'évanouir, en conſidérant un buſte fait de terre glaiſe & dans lequel elle crut retrouver quelque choſe de ſa figure à l'âge de ſeize ans. Par quel événement, dit-elle à *André*, avec émotion, ce buſte eſt-il ici ? C'eſt, lui répondit-il, l'ouvrage de *Baſile* ; il l'a pêtri & formé lui-même. C'eſt apparemment l'image d'une perſonne qui lui fut chère ; car depuis qu'elle eſt placée dans ce cabinet, il s'y renferme tous les jours pendant pluſieurs heures. Je l'ai même ſurpris quelquefois la regardant & verſant des ruiſſeaux de larmes. Le trouble de la Marquiſe augmente ; elle lui fait mille queſtions ſur *Baſile*, dont elle le prie de lui détailler le portrait ; & les réponſes d'*André* ne faiſant que redoubler ſon agitation, elle veut abſolument attendre dans la grotte que ſon maître revienne, pour éclaircir à la fois tous ſes doutes.

Digitized by Google

Mais, dans cet instant, les échos retentissent du son de plusieurs cors, & la Marquise sent que ce sont ses chasseurs qui la cherchent. *André*, effrayé se jette à ses genoux pour l'engager à se retirer, & à ne point l'exposer aux reproches de *Basile* : il l'assure que, tant qu'il entendra du monde dans la plaine, il ne rentrera point ; il lui persuade enfin qu'en revenant souvent dans le bois à l'heure où il se retire ordinairement, elle trouvera assez d'occasions pour le surprendre & le questionner sur ce qu'elle desire sçavoir de lui. La Marquise n'insista point davantage, remonta le souterrein, retrouva son coursier, prit congé d'*André*, regagna la plaine, combla de joie les chasseurs inquiets, & revint avec eux dans la Ville. Chemin faisant, *Clarange*, qui s'étoit informé à la Marquise de l'endroit où on l'avoit retrouvée, lui demanda si, ayant été si près de la demeure du Solitaire, elle n'avoit pas eu la curiosité d'aller lui faire une visite. Elle rêve au lieu de lui répondre, & l'émotion qui accompagne son silence, fait soupçonner à *Clarange* qu'en effet elle a vû ce misantrope. Elle s'efforce de contraindre son agitation, & feint de n'avoir pas sçu qu'elle fût si proche de son habitation. Aussi-tôt, changeant de conversation, elle reprend un air de gaîté, & parle de choses tout-à-fait étrangères à *Basile*. On

Digitized by Google

rentre dans le château, & les chaſſeurs conviennent que, la Marquiſe ayant eu l'avantage de porter le premier coup au ſanglier, c'eſt à elle qu'en appartiennent les dépouilles : elle reçoit ce trophée de la manière la plus reconnoiſſante ; mais toute occupée de ce qu'elle avoit vû dans la grotte, & ne ſe ſentant pas en état de faire librement les honneurs de la ſoirée, elle prend prétexte de la laſſitude que lui ont cauſée les fatigues de la journée, & le beſoin qu'elle a de repos, pour congédier ſon monde ſans retenir perſonne à ſouper. *Clarange* eſt obligé, par complaiſance, de ſe retirer comme les autres.

Le diſcours d'*André* avoit réveillé dans l'ame de la Marquiſe le ſouvenir d'un jeune Chevalier que ſa beauté naiſſante avoit rendu éperdûment amoureux d'elle, & que ſon mariage avec le Comte de *Valmaure*, avoit réduit au plus cruel déſeſpoir. Sa mort, qu'elle s'étoit long-temps reprochée, lui avoit coûté des regrets d'autant plus ſenſibles, qu'elle auroit craint de les laiſſer éclater aux yeux d'un époux qui ne la ſoupçonnoit pas d'avoir jamais aimé. Le temps, la raiſon & le tourbillon du monde, au milieu duquel elle avoit vêcu, étoient venus à bout d'aſſoupir une douleur à laquelle elle avoit été ſur le point de ſuccomber. Le ſort de *Baſile* lui en rappella toute l'amertume. Hélas ! ſe diſoit-elle à

Digitized by Google

elle-même, si c'étoit quelque amant aussi infortuné que le jeune *Archambaud*, qui, désespéré de la perte d'une maîtresse enlevée à ses vœux, fût venu cacher dans la solitude sa honte & ses disgraces; que je le plaindrois de ne pouvoir plus trouver d'autre soulagement à ses peines que d'en confier le secret à des rochers insensibles! Bientôt après, se livrant à des espérances auxquelles elle avoit cru devoir renoncer pour jamais, elle fait appeller une de ses femmes, nommée *Gilberte*, qui la servoit dès le temps qu'elle demeuroit au couvent, & qui avoit été la confidente de ses amours avec *Archambaud*. Elle lui fait part de ses aventures du jour, de ce qu'elle a vû dans la grotte du Solitaire, & de ce qu'*André* lui avoit dit au sujet de cette figure que *Basile* avoit pêtrie de ses propres mains. *Gilberte* est bien éloignée de soupçonner, comme sa maîtresse, que *Basile* puisse être le même amant qu'elle a tant regretté. Réfléchissant sur les erreurs auxquelles l'amour expose la foible humanité, elle lui dit que, peut-être préoccupée d'un ressouvenir trop tendre, elle s'étoit imaginée retrouver ses premiers traits dans cette figure qui l'avoit frappée, ou que le Solitaire lui-même, en voulant se tracer l'image d'une personne qu'il chérissoit, l'avoit représentée sous un air que l'opinion seule lui faisoit trouver conforme à

Digitized by Google

ſon modèle. Et d'ailleurs, pourſuit-elle, comment pourriez-vous eſpérer jamais de revoir *Archambaud* ? Avez-vous oublié que le lendemain qu'il vous eut écrit cette lettre par laquelle il vous annonçoit qu'il alloit ſe priver de la vie, on trouva, ſur les bords de la Sault, le corps d'un jeune guerrier percé d'un coup d'épée, qu'il s'étoit donné lui-même, après s'être défiguré de manière à n'être plus reconnoiſſable. Perſonne n'a jamais douté que ce ne fût celui que vous avez pleuré. Il n'y avoit que la perte d'un objet tel que vous, qui pût réduire un amant à cet extrême déſeſpoir ; & ſans doute le ſeul *Archambaud* étoit capable de donner une pareille preuve de ſon amour. Les raiſons de *Gilberte* ne diſſuadèrent point la Marquiſe de ſes idées. Pourquoi, lui répondit-elle, veux-tu qu'*Archambaud* ait été alors le ſeul infortuné que l'amour ait pu réduire au parti violent de ſe défaire lui-même ? Le pays qu'arroſe la Sault n'avoit-il point d'autre beauté plus faite que moi pour inſpirer des tranſports ſi furieux ? Enfin je ne ſerai point tranquille, que je n'aie parlé à *Baſile*, qu'il ne m'ait inſtruite de ſes aventures ; & quelques difficultés que je trouve à obtenir cette grace de lui, je ne me rebuterai point. Elle convient donc avec *Gilberte* de ne plus être viſible pour perſonne, afin de prévenir tout obſtacle contre

Digitized by Google

le deſſein qu'elle a formé d'aller tous les ſoirs à la rencontre du Solitaire, juſqu'à ce qu'elle ait pu ſaiſir un moment favorable pour le faire parler. Le lendemain & les jours ſuivans, l'ordre qui défendoit l'entrée du Château à tous les courtiſans de la Marquiſe, fut exécuté à la rigueur, même à l'égard de *Clarange*, qui en fut vivement piqué. Vers le ſoir, la Marquiſe vêtue en homme, & accompagnée d'un ſeul écuyer, ſortit par une porte du jardin, courut à cheval au vallon qui rendoit à la demeure du Solitaire, & fit reſter ſon écuyer en deçà de la colline afin de paroître ſeule. Trois fois elle fit inutilement cette démarche. Un accident en fut la cauſe. Le jour même de l'entretien qu'elle avoit eu avec *André*, *Baſile* étoit revenu du bois ayant été mordu à la jambe par un ſerpent qui s'étoit dérobé à ſa vengeance, & dont le dard venimeux lui avoit fait une plaie qui fût devenue mortelle, ſans le ſecours des herbes ſalutaires dont il connoiſſoit la vertu, & qu'il appliqua ſur la partie offenſée. Ce contre-temps l'avoit retenu enfermé chez lui. Mais la quatriéme aurore avoit à peine commencé à naître que, ſe ſentant parfaitement guéri, il étoit ſorti ſuivant ſa coutume; &, au moment où le ſoleil alloit diſparoître, la Marquiſe, qui étoit encore venue à ſa rencontre & qui ſe tenoit aſſez près de

Digitized by Google

l'endroit où étoit la porte du ſouterrein, l'apperçut de loin. Il étoit accompagné d'un chien fidèle qui le ſuivoit toujours, & qu'il aimoit comme le ſeul être qu'il fût en état de rendre heureux. Ce chien rapportoit à la grotte le gibier que ſon maître avoit tué. *Baſile*, outre ſon arc & ſes fléches, étoit armé d'une énorme maſſue dont il ſe ſervoit pour combattre & aſſommer les monſtres qu'il rencontroit dans les forêts. Arrivé à la porte du ſouterrein, l'air terrible & ſauvage que lui donnoient ſes vêtemens effraya tellement la Marquiſe qu'elle n'oſa l'aborder, & le laiſſa refermer ſur lui la porte ſans avoir eu le courage de lui rien dire. Il n'avoit pas paru faire la moindre attention à elle, & elle étoit preſque certaine qu'il ne l'avoit point remarquée ; mais elle croyoit l'avoir obſervé d'aſſez près, pour n'avoir plus à douter qu'il n'étoit point celui qu'elle penſoit retrouver. A l'exception de la majeſté de ſa taille, elle n'avoit rien reconnu en lui de ſon cher *Archambaud*. Elle rejoint ſon écuyer, & ne lui cache point la confuſion où elle eſt du peu de ſuccès de ſa démarche. Mais il ne lui ſuffit pas de s'être aſſurée que *Baſile* n'eſt point celui qu'elle ſoupçonnoit ; elle veut abſolument apprendre de lui ce qu'il peut être, & elle ſe promet bien d'être bien moins timide à l'avenir.

Digitized by Google

Le Sire de *Clarange*, qui avoit mis dans ſes intérêts une jeune femme-de-chambre de la Marquiſe, avoit ſçu par elle que ſa maîtreſſe alloit tous les ſoirs courir la forêt avec un ſeul écuyer, & qu'elle n'en revenoit qu'à la nuit fort avancée. Depuis le ſouper qu'il avoit fait chez elle, & pendant lequel le Solitaire avoit été l'objet de la converſation, il avoit pris pour lui une haine d'autant plus vive, que la Marquiſe avoit eu l'air de ſe laiſſer prévenir en faveur de ce biſarre perſonnage. Soupçonnant qu'elle ne ſe rendoit inviſible tout le jour que pour avoir la liberté d'aller s'entretenir la nuit avec *Baſile*, il avoit été l'épier dans la forêt, &, s'étant mis en embuſcade il l'avoit vûe entrer dans le vallon après avoir laiſſé ſon écuyer dans la pleine, où elle n'étoit venue le rejoindre que long-tems après: c'étoit dans le moment qu'elle s'en retournoit avec la foible ſatisfaction d'avoir pu conſidérer de près le Solitaire, Furieux de ſe voir compromis avec un rival de cette eſpéce, il voulut dans le premier mouvement de ſa colère éclater aux yeux de la Marquiſe; mais jugeant bien qu'il ne feroit qu'aigrir ſon humeur en n'uſant d'aucun ménagement avec elle, il ſe contenta de la ſuivre de loin, & rentra chez lui dans la réſolution de ne s'en prendre qu'à *Baſile* de l'affront qu'elle faiſoit à ſa flamme. Le

deſir

Digitized by Google

desir de se venger l'occupe jusqu'au retour du soleil. Alors il ordonne à un héraut de monter à cheval & d'aller porter de sa part au Solitaire les menaces les plus terribles, s'il refuse de rompre tout commerce avec la Marquise.

Basile, à qui les charmes d'un sommeil doux & paisible qu'il venoit de goûter pour la première fois dans sa retraite, semblent préparer quelqu'événement heureux, s'étoit levé avec l'aurore. Le calme inconnu dont il se sent récréer fait succéder les idées les plus agréables aux tristes pensées qui l'avoient occupé depuis si long-temps. Il sort de sa grotte, &, après avoir respiré dans le vallon la fraîcheur du jour naissant, il s'assied entre deux pointes de rochers & se met à composer quelques vers latins sur le bonheur d'une ame affranchie du joug des passions. Le héraut de *Clarange* arrive, & interrompant le chant des oiseaux par les cris de sa trompette, il s'avance auprès des rochers qui cachent *Basile* & d'où il découvre sa grotte. Certain de se faire entendre de cet endroit, il prononce à haute voix ces paroles menaçantes: *De la part d'*Arnaud, *Sire de* Clarange, *Chevalier sans reproche, je viens signifier au Solitaire* Basile *de ne plus recevoir désormais les visites de la Marquise de* Négremont, *s'il ne veut point se voir brûler tout vivant dans sa chau-*

Digitized by Google

mière. C'eſt l'avis que mondit loyal Seigneur lui fait donner par moi. Qu'il y ſonge.

Baſile, qui s'amuſoit à écrire, ſent ranimer par cette bravade l'ardeur guerrière qui avoit rendu ſes premières armes ſi redoutables. Il ſe hâte d'y faire la réponſe dont il étoit capable. Le hérault, ne voyant paroître perſonne, répéte juſqu'à trois fois la menace de *Clarange*, & s'imaginant que le Solitaire n'oſoit ſe montrer, il ſe diſpoſoit à repaſſer le vallon, lorſque *Baſile*, courant à lui, lui crie d'une voix foudroyante : *Arrête, organe inſolent d'un téméraire Chevalier! prend cette réponſe que je fais à ſes menaces, cours la lui porter, & qu'il ne t'arrive jamais de te remontrer ici, ou je...* Le hérault, épouvanté de l'énorme maſſue qu'il léve en lui parlant, ne lui donne pas le temps d'achever; & ayant pris le billet avec précipitation, il regagne à toute bride la route de Clarange. La peur, qui le glaçe, le trouble au point qu'il perd dans la forêt l'écrit de *Baſile*. Celui-ci, étonné des menaces qu'il venoit d'entendre, ne ſçait à quoi les attribuer. *André*, qui étoit dans la grotte, n'en avoit pas été peu allarmé; il vient trouver ſon maître, & ſa conſcience ne lui permet plus de lui cacher la viſite que la Marquiſe de *Négremont* lui avoit faite; & *Baſile* pardonne à la ſincérité de ſon aveu une faute qu'il n'a commiſe que par bonté.

Digitized by Google

La Marquiſe, retournant au vallon à l'heure ordinaire, alloit quitter la forêt, lorſque ſon écuyer apperçoit le billet que le hérault avoit égaré. Sa curioſité le lui fait ramaſſer, & il le préſente à ſa maîtreſſe qui reſte interdite en y liſant la réponſe du Solitaire conçue en ces termes: *Le Solitaire des Ardennes offenſé de l'audace du Sire de Clarange, ſoi-diſant Chevalier ſans reproche, eſt capable de rompre pour l'éprouver, le vœu qu'il a fait de ſe rendre inacceſſible à tous les hommes. Si cet agreſſeur bien ſecondé veut ſe trouver cette nuit lorſque la lune ſera dans ſa plus brillante clarté, à l'étoile des limites, il connoîtra ce qu'eſt* Baſile, *qui le défie & l'attend avec un ſecond dont il répond comme de lui-même. A cette nuit.* L'étoile des limites étoit un eſpace qui ſe trouvoit dans la forêt, à moitié chemin de la demeure du Solitaire à celle de *Clarange*, & qui étoit percé de diverſes allées qui conduiſoient à autant de ſeigneuries différentes : elles donnoient à ce lieu la figure d'une étoile, d'où il avoit pris ſon nom. La Marquiſe empreſſée d'éclaircir un myſtère dont elle peut tirer le plus grand parti, revole vers ſon château dans l'intention de faire faire promptement toutes les informations néceſſaires pour ſçavoir à quoi s'en tenir ſur ce cartel : elle rencontre heureuſement le hérault de *Clarange* qui, honteux de ſa frayeur,

Digitized by Google

n'osoit reparoître devant son Seigneur & n'avoit cessé pendant tout le jour de battre la forêt pour tâcher d'y retrouver le billet perdu. Il confie à la Marquise le sujet de sa crainte & de son embarras. Charmée que sa faute lui procure le moyen de parler au Solitaire, elle lui conseille de dire à son maître que *Basile* n'a point fait de réponse à sa menace, & elle lui promet en même temps que *Clarange* n'aura bientôt plus lieu de se plaindre d'elle ni d'être jaloux. Le héraut la remercie & la quitte, très-satisfait du conseil & des assurances qu'elle lui a donnés. La Marquise, étant chez elle, instruit sur le champ son écuyer que son dessein est d'aller remplir la place de *Clarange* à l'étoile des limites. *Raimbaud*, lui dit-elle, en badinant, il faut que tu me serves de second dans cette affaire décisive; & je compte également sur ton zèle & sur ton courage. L'écuyer avoit un fils qui entroit dans sa quinzième année, & à qui il venoit de donner ses premières armes; sa taille étoit à peu près semblable à celle de la Marquise. *Raimbaud* courut aussi-tôt chercher l'armure, & la Marquise l'ayant essayée, s'y trouva comme si elle avoit été faite pour elle : elle ne voulut point la quitter de la soirée, & elle attendoit avec une extrême impatience le moment d'aller au rendez-vous.

Basile, revêtu de sa cuirasse & décoré

Digitized by Google

de ſes éperons dorés, fit armer auſſi le bon *André*. Ce fidèle ſerviteur avoit été ſoldat dans ſa jeuneſſe, & s'étant diſtingué dans ce métier, il avoit toujours conſervé ſes armes comme les témoignages précieux de ſon ancienne bravoure : il ſentoit, ainſi que ſon maître, ranimer ſa premiere valeur, & il ſe préparoit à mériter l'honneur qu'il lui faiſoit de le choiſir pour ſon ſecond. A l'heure marquée ils ſe rendent au lieu indiqué : ils ne furent pas long-temps à attendre leurs adverſaires qui deſcendirent de cheval comme à deſſein de rendre le combat égal entr'eux. Ils ſe préſentèrent tous quatre l'un à l'autre, la viſière du caſque levée. A la faveur des rayons de la lune, le Chevalier ſuppoſé parut aux yeux de *Baſile* dans un âge encore ſi tendre, qu'une noble pitié étouffa ſubitement dans l'ame de ce héros tout ſentiment de vengeance. « Jeune inſenſé, lui dit-il, par » quelle aveugle haine pour toi-même » voudrois-tu me forcer à te combattre? » crois-moi déſavoue ta menace indiſ- » crette. Je ne connois ni ne veux con- » noître la Marquiſe *de Négremont* dont » tu es ſi jaloux. Cette ſatisfaction de ma » part doit te ſuffire. Borne-là la témérité » de tes injuſtes reſſentimens. J'aurois plus » de regret de t'avoir privé du jour, que » ma victoire ne me feroit d'honneur ». La Marquiſe, quoique touchée de ſon hu-

Digitized by Google

manité, ne put s'empêcher de rire de sa mépriſe, & ne voulant point la prolonger inutilement, elle lui fit l'aveu du ſtratagême dont elle venoit d'uſer pour obtenir de lui un entretien qu'elle deſiroit avec tant d'ardeur. Le premier mouvement de *Baſile* fut de lui échapper par une fuite précipitée; mais il étoit né tendre & ſenſible : il laiſſa triompher l'aſcendant que le ſexe étoit fait pour avoir ſur lui. Les ſermens que la Marquiſe lui fit de ne lui point laiſſer de repos qu'il n'eût ſatisfait ſa curioſité par le récit de ſes infortunes, les aſſurances qu'elle lui donna de ne jamais trahir ſon ſecret, la confidence réciproque qu'elle lui promit des malheurs qu'elle avoit auſſi éprouvés, & enfin les moyens de conſolation qu'elle lui fit entrevoir dans cette confiance mutuelle de leurs cœurs, toutes ces raiſons, dis-je, vainquirent la réſiſtance de *Baſile*. Ils s'éloignèrent d'*André* & de *Raimbaud*, à qui ils défendirent de les ſuivre; & s'étant placés ſur une hauteur d'où ils ne pouvoient être entendus, la Marquiſe permet au Solitaire de lui taire les noms des perſonnes qui avoient eu part à ſes aventures, & à cette condition il commence ainſi :

Pourquoi me forcez-vous, inexorable Marquiſe, à vous révéler un deſtin qu'un éternel oubli devoit cacher à l'univers? De toutes les victimes dévouées à l'Amour,

Digitized by Google

il n'en eſt point, ſans doute, qui ait moins mérité ſes rigueurs, & qui en ait été plus cruellement accablé. Iſſu de ces braves *Leudes* qui aidèrent *Clovis* à fonder l'empire des François, l'origine de ma naiſſance ſe perd dans la nuit des temps. J'avois à peine ma dix-huitieme année, lorſqu'ayant ſervi *Louis* dans une guerre contre l'un de ſes plus puiſſans vaſſaux, j'y ſoutins l'honneur du nom de mes ancêtres, & méritai celui d'être armé Chevalier par ce ſaint Roi. Revenu dans la maiſon paternelle que le deſir de la gloire m'avoit fait abandonner, j'eus bientôt une nouvelle occaſion de me ſignaler. Un perfide Chevalier, dont l'air avantageux commençoit à me déplaire, n'ayant pu réuſſir à ſéduire une Dame auſſi belle que reſpectable, & dont le mari étoit Seigneur d'un fief voiſin de celui de mon père, avoit oſé, par une méchanceté des plus noires, publier les faveurs qu'il ſuppoſoit avoir reçues d'elle. Le mari, furieux de cet outrage, alloit livrer ſa femme aux rigueurs des loix. Indigné de la déloyauté du Chevalier, je courus le démentir & le défier. J'eus le bonheur de venger l'innocence: vainqueur de l'impoſteur, que j'avois laiſſé mort ſur le champ de bataille, je me hâtai d'aller moi-même annoncer à la Dame l'exemple que j'avois fait de ſon lâche calomniateur. Les tranſports de ſa joie ne furent pas moins vifs

Digitized by Google

que les témoignages de reconnoiſſance que je reçus de ſon époux, dont je venois de réparer l'honneur. Ils avoient une fille âgée d'environ ſeize ans, & à la beauté de laquelle je ne ſçaurois rien comparer : elle étoit dans un couvent peu éloigné de leur terre. La Dame, ne pouvant trop tôt porter à cette fille qu'elle adoroit, une nouvelle ſi intéreſſante, me pria de l'accompagner & me préſenta à ſa chère fille. Jamais victoire ne fut mieux payée que par le plaiſir que le ſuccès de mes armes répandit dans l'ame de la jeune perſonne. Un vainqueur eſt toujours bien ſéduiſant dans les premiers momens de ſa gloire. Je m'apperçus que ma vûe produiſoit ſur ſon cœur le même effet que ſes charmes venoient de produire ſur le mien, & nous nous quittâmes également prévenus l'un pour l'autre. Je partageai les jours ſuivans entre les ſoins que j'allois rendre le matin à la fille, & le ſoir à la mère, de chez laquelle l'aveugle jalouſie du mari me congédia bientôt. Le ſervice important que j'avois rendu à ſon épouſe me donnoit tant de droit ſur ſa reconnoiſſance, qu'il ne me voyoit plus ſans inquiétude. Sa délicateſſe étoit extrême ſur les dangers de l'honneur conjugal, &, par un excès de ſcrupule, il devint à mon égard le plus ingrat des hommes. Forcé de ſuſpendre mes aſſiduités auprès de la mère, je les redoublai auprès de

Digitized by Google

de la fille, & nous comptions déjà tous deux ces momens que nous passions sans nous voir. Cependant mes parens étoient sur le point d'arrêter mon mariage avec une des plus riches héritières de ma Province, & de son côté, le père de ma tendre amante lui destinoit un parti des plus avantageux. Son obéissance pour ce père qu'elle craignoit, me fit trembler : elle osa pourtant me promettre d'opposer toute la résistance de l'amour au despotisme de la nature. Pour moi, je ne cachai point à l'auteur de mes jours l'éloignement que je sentois pour la femme qu'il m'avoit choisie; je l'irritai au point qu'il me menaça d'exhérédation; mais rien n'étoit capable d'ébranler ma constance, & j'aurois mieux aimé renoncer à toutes les fortunes du monde qu'au plaisir d'être fidèle à ma charmante maîtresse.

Une nouvelle croisade que le Roi fit publier par toute la France, causa notre séparation. Mon père, pour me distraire d'une passion qui me dominoit malgré lui, me fit comprendre au nombre des Chevaliers que notre suzerain nomma pour accompagner *Louis* en Afrique. Familier avec la gloire & né pour la chercher, je ne gémissois point d'être forcé de lui consacrer des momens que je dérobois à l'amour. Tout mon regret étoit de partir incertain de la foi de celle que j'adorois.

Digitized by Google

Les ſermens réciproques que nous nous réïtérames à l'envi, les ſoupirs, les ſanglots, les tendres larmes qui rendirent nos adieux ſi touchans, bannirent de mon cœur une défiance qui ne m'eût point laiſſé de repos. Je m'éloignai, plein de l'eſpérance de la retrouver auſſi fidèle que je lui avois juré de revenir. Arrivé à Carthage avec l'armée de *Louis*, il ſemble que le deſir de me rendre plus digne de l'objet qui fixe tous mes vœux excite ma valeur aux plus rares prodiges. Maître de cette Ville, ſur les murs de laquelle j'avois planté le premier l'étendard des François, nous portons nos efforts contre Tunis. Pendant le ſiége, une maladie épidémique fait d'horribles ravages dans notre camp; le Roi lui-même en eſt attaqué, & la mort de ce Prince que ſes éminentes qualités & ſes vertus guerrières avoient rendu ſi cher à tous ſes ſujets, ayant interrompu nos exploits contre les infidèles & mis fin à cette guerre, nous nous diſpoſons à revenir chacun dans notre patrie. J'avois écrit régulièrement à la perſonne que j'aimois, & j'étois reſté dans une inquiétude continuelle de n'en point recevoir de réponſe. Un affreux preſſentiment m'avoit préparé ſans ceſſe au coup mortel dont je devois être frappé à mon retour, que je preſſois avec toute la vivacité d'un amant qui ſe doute qu'on le trahit. J'étois accompagné d'un

Digitized by Google

jeune Chevalier de la maison *d'Orcimont*, en Ardenne, & dont j'avois fait la connoissance pendant cette dernière guerre : il aimoit comme moi ; & la confidence que nous nous étions faite de nos amours, nous avoit unis de l'amitié la plus étroite. Comme il se nommoit *Amanjeu*, & sa maîtresse *Marie*, la conformité des premières lettres de nos noms & de ceux de nos maîtresses, faisoit que nos armes étoient décorées des mêmes chiffres auxquels nous joignimes les mêmes dévises. Nous étions aussi d'une taille égale ; & la visière du casque baissée, on nous prenoit l'un pour l'autre. Il n'étoit pas étonnant que la fortune eût pris plaisir à rapprocher deux cœurs qu'elle réservoit à ses plus barbares caprices. Il revenoit avec moi dans la douce espérance d'être bientôt l'époux de la fille du Marquis d'*Arlon*.

Arrivé dans une hôtellerie à quelques milles en-deçà du pays dont j'étois l'héritier, & près de la terre où étoit née ma perfide maîtresse, *Amanjeu* reçoit la nouvelle que son père, s'étant révolté contre son souverain, avoit été dépouillé de ses biens, & banni à perpétuité avec sa famille des terres de son obéissance. Ce malheureux père étoit mort de chagrin ; & le fils, privé par cet événement d'un état qui le rendoit digne de s'allier avec la maison d'*Arlon*, sentit bien qu'il falloit renoncer

Digitized by Google

à ſes prétentions. Il contraignit devant moi la douleur dont il étoit pénétré, & m'ayant chargé d'un dépôt qu'il m'avoit fait promettre, foi de Chevalier, d'aller remettre moi-même de ſa part à la Demoiſelle d'*Arlon*, devant qui il ne pouvoit plus reparoître, il me quitta ſous prétexte d'aller donner quelques ordres à ſes valets. Alors j'apprends, à mon tour, que l'himen a mis un autre que moi en poſſeſſion de celle que j'aime. Furieux d'un outrage à l'excès duquel toute ma raiſon céde, j'écris à ma parjure maîtreſſe que, n'ayant appris à chérir le jour que pour elle, puiſque ſa foi m'étoit ravie, j'allois abréger par ma mort des tourmens qu'une vie odieuſe ne feroit que prolonger. C'étoit auſſi le ſeul reméde que je voulois apporter à ma douleur. Je cours chercher mon ami pour dégager ma parole & lui rendre ſon dépôt; mais c'eſt en vain que je le demande par tout. Enfin ayant porté mes pas ſur les bords de la rivière voiſine, je le trouvai étendu ſur la terre, & je vis bien qu'il s'étoit percé lui-même de ſon épée. Il étoit ſi défiguré que je ne pus le reconnoître qu'à ſes armes. Ce douloureux aſpect me fit oublier quelque temps mon propre malheur pour déplorer celui d'un ami. Engagé par un ſerment inviolable à porter moi-même le dépôt qu'il m'avoit confié, je penſai qu'en imitant ſon déſeſpoir, une mort volon-

Digitized by Google

taire ne dégageroit point ma parole de Chevalier. Je résolus donc de satisfaire mon honneur en remplissant ma promesse, ayant que de m'affranchir des liens de la vie. Je me dérobai sur le champ à tous les yeux, je dirigeai ma course vers *Arlon*, j'exécutai les dernières volontés de mon ami, & le hasard m'ayant conduit à ces rochers où je me suis bâti une demeure, j'allois m'y précipiter, lorsqu'un sage, par la force de son éloquence, me rendit à ma raison. J'ai sçû que mon serviteur *André* vous avoit fait le récit de la vie que j'ai menée depuis ce temps. Ma plus douce occupation fut de former de mes mains l'image de celle que j'ai tant chérie. Je l'adore toujours sous le premier nom qu'elle a porté, tandis que mon cœur la déteste sous celui que l'hymen lui a donné.

La Marquise s'efforça de ne point interrompre ce discours qu'elle écouta dans un trouble continuel. A mesure que *Basile* parloit, elle reconnoissoit mieux le son de sa voix; elle retrouvoit dans ce récit l'histoire de ses propres aventures: mais il l'a crue perfide; & il paroît animé contre elle d'une haine implacable. Voudroit-elle se découvrir à lui, sans s'être assurée d'abord de ses vrais sentimens & sans s'être justifiée? Ah! généreux Chevalier, lui dit-elle, que j'aurois de plaisir à vous voir bientôt réuni avec cet objet dont l'image

Digitized by Google

vous eſt encore ſi chère ! — Moi ? Madame ! je pourrois pardonner à cette ingrate ? Non, ſi je la revoyois, je ne chercherois qu'à punir ſon infidélité, en affectant pour elle la plus cruelle indifférence. — Mais ſi je vous apprenois que l'on vous a trompés tous deux. — Quoi ? Madame, ſçauriez-vous le ſecret de ma naiſſance ? — Oui, je vous reconnois. L'impoſteur que vous avez puni de ſa lâcheté, étoit *Saint Amand* ; la Dame dont vous avez vengé l'honneur étoit *Eléonore de Marganne*, femme du Baron *de Gerville* ; leur fille, que le Comte *de Valmaure* épouſa, ſe nommoit *Mathilde*, & vous êtes *Archambaud*, fils du Sire *de Vitri*. Suis-je au fait ? *Archambaud* reſte interdit, & la Marquiſe continue ainſi de lui parler : Sçachez que toutes vos lettres pour *Mathilde*, furent interceptées, & qu'elle ne vit jamais de votre écriture. Un ſerviteur infidèle, à qui vous vous étiez confié, interceptoit auſſi celles qu'elle vous écrivoit. On lui fit accroire que votre ſilence venoit de la réſolution que l'on vous avoit fait prendre d'accepter le parti que votre père vous avoit choiſi, & ce ne fut que pour ſe venger de votre manque de foi, qu'elle ſe détermina à donner ſa main au Comte *de Valmaure*. — Non, Madame, quelque ſoin que vous preniez de la juſtifier, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir pris un autre époux ;

Digitized by Google

elle devoit mieux me connoître, elle devoit s'être mieux informée, avant que de trahir mon amour. — Que vous êtes injuſte, hélas ! & que ne l'avez vous vûe dans le moment où, après avoir reçu la lettre déſeſpérée que vous lui écrivîtes, ſuccombant à ſa douleur !... — Que dites-vous, Madame ? Quoi ? *Mathilde* eſt morte pour moi, & j'outrage encore ſa mémoire ! ah ! malheureux... Il ne peut en dire davantage, & tombe évanoui aux pieds de la Marquiſe. Saiſie de l'état où elle le voit, elle veut appeller du ſecours ; mais ſa langue embarraſſée n'a plus la force d'articuler. Elle baigne de ſes larmes la viſage d'*Archambaud*, qui revient au bout de quelque temps & r'ouvre les yeux en pouſſant un profond ſoupir. Elle éclaircit ſon erreur ; & certaine que ſon amour pour elle eſt toujours auſſi tendre, elle veut ménager ſa ſurpriſe en le préparant par dégrés au bonheur de la retrouver. Il avoit été ſur le point de mourir de douleur, il eſt prêt d'expirer de joie. Le plaiſir que ces amans goûtent à ſe reconnoître, eſt plus fait pour être ſenti que pour être exprimé. La Marquiſe inſtruit le Chevalier de la mort du Comte *de Valmaure*, & de l'événement qui l'a rendue maîtreſſe du domaine de Négremont, dont elle veut que la poſſeſſion le venge de la perte de la *Sirie* de Vitri ; *Robert*, ſon père, l'ayant cédé avant que de mourir,

Digitized by Google

même en cas du retour de son fils qu'il déshéritoit, au Comte de Champagne qui l'a réunie à cette Province. Elle le détermine sans peine à renoncer à sa demeure sauvage & à accepter un appartement qu'elle lui offre dans son château. Ils vont rejoindre *Raimbaud* & *André* qui se sent rajeunir par le plaisir de renouer avec la société, & qui desire bien sincèrement de ne jamais retourner à la grotte. La vieille *Gilberte*, qui s'impatientoit d'attendre la Marquise, ne fut pas moins contente que sa maîtresse en revoyant *Archambaud*.

La Marquise, voulant se divertir de la surprise de ses courtisans, les fait inviter le lendemain à dîner. Dès qu'ils furent tous rassemblés, elle passa dans le sallon où elle les avoit fait prier de rester jusqu'à ce qu'elle fût en état de se montrer, & leur fit part du dessein qu'elle avoit pris de leur donner un suzerain. *Clarange* s'imagine que la menace qu'il a fait faire au Solitaire, opére ce bon effet sur l'esprit de la Marquise; & il ne doute pas que ce ne soit lui que ce choix regarde. A l'instant, la Marquise fait paroître *Archambaud* couvert de ses armes: elle le présente aux invités & leur fait reconnoître en lui le Solitaire; elle leur dévoile le secret de leurs amours. Au nom illustre d'*Archambaud* de Vitri, tous sont pénétrés de respect & d'admiration. *Clarange* vit bien que, s'il ne déguisoit sa confusion, il

Digitized by Google

alloit devenir la riſée de toute l'aſſemblée. Pour prévenir les railleries, il affecta de prendre galamment ſon parti ; &, loin de montrer de l'humeur, il félicita ſon rival avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit marqué à rendre hommage à la Marquiſe : il eut même l'eſprit de s'en faire par la ſuite un protecteur & un ami. Les deux amants, devenus époux, ſe dédommagerent de leurs malheurs paſſés par les charmes de l'union la plus parfaite ; ils vêcurent ainſi juſques dans une extrême vieilleſſe, laiſſant pour héritiers de leurs biens des enfants qui héritèrent auſſi de leurs vertus.

Digitized by Google

AZAKIA,

Anecdote Huronne.

Les anciens habitants du Canada furent tous ſauvages, & l'étoient dans toute la rigueur du terme. Rien ne le prouve mieux que la deſtinée de certains François, qui aborderent les premiers dans cette partie du nouveau Monde. Ils furent mangés par ces hommes qu'ils prétendoient humaniſer & polir. De nouvelles tentatives eurent un ſuccès plus heureux. On repouſſa les Sauvages dans l'intérieur du continent : on conclut avec eux des traités de paix, toujours mal obſervés : on fit naître chez eux des beſoins qui leur rendirent notre joug néceſſaire. Notre eau-de-vie, notre tabac firent ſans peine, ce que nos armes euſſent opéré plus difficilement. Bientôt la confiance devint réciproque, & les forêts du Canada furent auſſi librement fréquentées par leurs nouveaux hôtes, que par ceux qu'elles avoient vû naître. Elles l'étoient ſouvent auſſi par des femmes & des filles ſauvages, à qui la rencontre d'un François ne cauſoit nulle frayeur. Preſque toutes ſes femmes ſont belles, & certainement

Digitized by Google

leur beauté ne doit rien aux prestiges de l'art. Il n'influe guères davantage sur leur conduite. Leur caractère est naturellement doux, leur humeur gaie, elles rient de la manière la plus agréable & la plus attrayante. Elles ont un penchant décidé pour l'amour, penchant qu'une fille dans ces contrées peut suivre, & suit toujours sans scrupule, sans craindre nul reproche. Il n'en est pas ainsi d'une femme: elle se doit toute entière à celui qu'elle a épousé; & ce qui n'est pas moins digne de remarque, elle remplit exactement ce devoir.

Une Héroïne de cette classe, & qui étoit née parmi les Hurons, s'égara un jour dans une forêt voisine des terres qu'ils habitent. Elle fut surprise par un Soldat François, qui ne daigna point s'informer si elle étoit fille ou femme. Il se sentoit d'ailleurs peu disposé à respecter les droits d'un époux Huron. Les cris que poussoit la jeune Sauvage, en se défendant, attirerent vers cet endroit le Baron de *Saint-Castins*, Officier dans les Troupes du Canada. Il n'eut pas de peine à obliger le soldat de s'éloigner; mais celle qu'il venoit de secourir avoit tant de charmes, que cet homme lui parut excusable. Il fut lui-même tenté d'exiger le salaire de sa démarche. Il s'y prit d'une manière plus engageante que son devancier, & ne réussit pas mieux. *L'ami qui est devant mes yeux*

Digitized by Google

m'empêche de te voir, lui dit la Huronne: c'eſt la phraſe ſauvage, pour exprimer qu'on a un mari, & qu'on ne veut abſolument point lui manquer. Cette phraſe n'eſt pas un vain formulaire; elle renferme un refus déciſif, & eſt commune à toutes les femmes de ces nations barbares, que notre voiſinage & nos exemples n'ont jamais pu civiliſer. *Saint-Caſtins*, à qui la langue & les uſages des Hurons étoient familiers, vit d'abord qu'il n'avoit plus rien à prétendre, & cette perſuaſion rappella toute ſa généroſité. Il ſe borne donc à accompagner la belle Sauvage, qui n'étoit venue que par cas fortuit dans ce bois, & qui craignoit de nouvelles rencontres. Chemin faiſant, il en reçut toutes les marques de reconnoiſſance poſſibles, ſi on en excepte celle qu'il avoit d'abord voulu exiger.

Au bout de quelque temps, *Saint-Caſtins* eſt inſulté par un de ſes confreres, lui fait un appel, & le tue. L'Officier mort étoit neveu du Gouverneur-Général de la Colonie; & ce Gouverneur étoit auſſi abſolu que vindicatif. *Saint-Caſtins* n'eut d'autre parti à prendre que la fuite. On préſuma qu'il s'étoit retiré chez les Anglois de la nouvelle Yorck, choſe effectivement très-vraiſemblable: cependant il n'en fit rien. Perſuadé qu'il trouveroit un aſyle également ſûr parmi les Hurons, ce

Digitized by Google

fut à eux qu'il donna la préférence. Le desir de revoir *Azakia*, (c'est le nom de la Sauvage qu'il avoit secourue) entra pour beaucoup dans ce choix. Elle reconnut d'abord son libérateur. Sa joie fut extrême de le retrouver, & elle la lui témoigna aussi naïvement qu'elle avoit résisté à ses attaques. Le Sauvage dont elle étoit la femme, & qui se nommoit *Ouabi*, fit le même accueil à *Saint-Castins*. Ce dernier l'instruisit du motif de sa fuite. *Le Grand-Esprit soit loué, de t'avoir conduit parmi nous*, reprit le Huron ! *Ce corps*, ajouta-t-il, en portant la main sur son estomach, *ce corps te servira de barriere, & ce casse-tête écartera, ou terrassera tes ennemis. Ma Cabanne sera la tienne : tu verras journellement le grand Astre reparoître & nous quitter, sans que rien te manque, ni puisse te nuire.*

Saint-Castins lui déclara qu'il vouloit absolument vivre comme eux, c'est-à-dire, partager leurs travaux, leurs guerres, leurs usages ; en un mot devenir Huron : aveu qui redoubla la joie d'*Ouabi*. Ce Sauvage tenoit le premier rang parmi ses semblables ; il étoit leur grand Chef, dignité qu'il ne devoit qu'à son courage & à ses services. Il avoit d'autres Chefs sous lui, & offrit une de ces places à *Saint-Castins*, qui n'accepta que le rang de simple guerrier. Les Hurons étoient alors en guerre

Digitized by Google

avec les Iroquois. Il fut queſtion de tenter une entrepriſe contre ces derniers. *Saint-Caſtins* voulut être de cette expédition, & y combattit en Huron déclaré. Mais il fut bleſſé dangereuſement. On le rapporta, non ſans peine, juſques dans la maiſon d'*Ouabi* ſur une eſpèce de brancard. A cette vûe, *Azakia* parut accablée de douleur: mais elle ne ſe borna point à le plaindre; elle ſongea à lui prodiguer les ſoins & les ſecours. Elle avoit pluſieurs eſclaves à ſes ordres, & ne ſe repoſoit que ſur elle-même de ce qui pouvoit tendre au ſoulagement de ſon hôte. Son activité égaloit ſes inquiétudes: on eût dit que c'étoit une amante qui veilloit ſur les jours de ſon amant. Un François ne pouvoit manquer d'en tirer les conſéquences les plus flatteuſes, & c'eſt ce que fit d'abord *Saint-Caſtins*. Ses deſirs & ſes eſpérances renaiſſoient avec ſes forces. Un ſeul point dérangeoit un peu ſes vûes: c'étoient les attentions d'*Ouabi*. Pouvoit-il le tromper, ſans joindre l'ingratitude à la perfidie? Mais, reprenoit *Saint-Caſtins*, le bon *Ouabi* n'eſt qu'un ſauvage: ſeroit-il plus vétillard ſur cet article, que beaucoup d'honnêtes gens de notre Europe? Cette raiſon, qui n'en étoit pas une, parut très-ſolide à l'amoureux François. Il renouvella ſes tendres avances, & fut ſurpris d'eſſuyer de nouveaux refus. *Arrête, Célario*,

Digitized by Google

(c'eſt le nom ſauvage qu'on avoit donné à Saint-Caſtins) *arrête*, lui dit *Azakia : les tronçons de la baguette que j'ai rompu avec Ouabi n'ont pas encore été réduits en cendres. Une partie reſte encore en ſon pouvoir, & l'autre au mien. Tant qu'ils ſubſiſteront, je ſuis à lui, & ne puis être à toi.* Ce diſcours prononcé d'un ton ferme, déconcerta un peu *Saint-Caſtins*. Il n'oſoit preſque plus inſiſter, & tomba dans une triſte rêverie. *Azakia* en fut touchée. *Que faire ?* lui dit-elle, *je ne puis devenir ta compagne, qu'en ceſſant d'être celle d'*Ouabi ; *& je ne puis quitter* Ouabi *ſans lui cauſer la triſteſſe que tu éprouves toi-même. Réponds-moi ; l'a-t-il mérité ?* Non, s'écria vivement *Célario*, non ; il mérite ſur moi toute préférence : mais il faut que j'abandonne & ſa demeure & même cette habitation. Ce n'eſt qu'en ceſſant de voir *Azakia*, que je puis ceſſer d'être ingrat envers *Ouabi*.

Ces mots firent pâlir la jeune Sauvage. Ses larmes coulerent preſqu'auſſi-tôt, & elle ne chercha point à les cacher. *Ah ! ingrat Célario*, s'écria-t-elle, en ſanglottant & lui preſſant les mains entre les ſiennes, *ingrat Célario ! eſt-il bien vrai que tu veuilles quitter ceux à qui tu es plus cher que la lumière du grand Aſtre ? Que t'avons-nous fait pour nous abandonner ? Te manque-t-il quelque choſe ? Ne me vois-tu pas ſans*

Digitized by Google

*cesse à tes côtés comme l'esclave qui n'attend que le signal pour obéir ? Pourquoi veux-tu qu'*Azakia *meure de tristesse ? Tu ne peux la quitter sans emporter son ame : elle est à toi, comme son corps à* Ouabi.... L'arrivée de ce dernier empêcha *Saint-Castins* de répondre. Pour *Azakia*, elle continuoit à pleurer sans se contraindre, sans même en cacher un instant la cause. *Ami*, dit-elle au Huron, *tu vois encore* Célario, *tu le vois, tu peux lui parler & l'entendre : mais bientôt il va disparoître à nos yeux, il va chercher d'autres amis.... D'autres amis !* s'écria le Sauvage, presqu'aussi allarmé qu'*Azakia* même; *eh quoi ! mon cher* Célario, *quelle raison te porte à t'arracher toi-même de nos bras ? As-tu reçu ici quelque injure, quelque dommage ? réponds-moi; tu sçais que j'ai de l'autorité dans ces lieux. Je te jure par le Grand-Esprit que tu seras satisfait & vengé.* Cette question devenoit embarrassante pour *Saint-Castins*. Il n'avoit nul sujet raisonnable de se plaindre, & le vrai motif de sa résolution devoit être absolument ignoré d'*Ouabi*. Il lui fallut se rejetter sur quelques raisons bannales, & que le bon *Ouabi* trouva très-ridicules. *Parlons d'autre chose*, ajouta-t-il, *demain je pars pour une expédition contre les Iroquois; & ce soir je donne à nos guerriers le repas d'usage. Prends part à cet amusement, mon cher* Célario... J'en

veux

Digitized by Google

veux prendre également à vos périls & à vos travaux, interrompit *Saint-Castins*; je suis de cette nouvelle expédition. *Tes forces trahiroient ton courage*, repliqua le Chef des Hurons: *c'est peu de sçavoir affronter la mort, il faut pouvoir la donner à l'ennemi: il faut pouvoir le poursuivre s'il prend la fuite, & même pouvoir l'éviter, s'il est trop supérieur. Telles furent, dans tous les temps, nos maximes guerrieres. Ne songe donc, pour le moment, qu'à te guérir, & à veiller sur cette habitation durant mon absence. Je t'en confie le soin & la charge.* Il eût été superflu que le François repliquât.

Bientôt les guerriers s'assemblent & le festin commence. A peine est-il fini, que la troupe se met en marche, & que *Saint-Castins* reste plus que jamais exposé aux charmes d'*Azakia*. Il est certain que cette jeune Sauvage aimoit son hôte, & l'aimoit d'un amour purement métaphysique, sans pourtant se douter de ce que c'étoit qu'un pareil amour. Elle prit même une résolution que nos Métaphysiciennes, dans ce genre, ne prendroient certainement pas; ce fut de procurer à *Saint-Castins* l'occasion d'obtenir d'une autre, ce qu'elle-même s'obstinoit à lui refuser. La rivale qu'elle se donna étoit des plus propres à opérer cette espèce de diversion: elle n'avoit que dix-huit ans, étoit très-elle, & ce qui ne

Digitized by Google

devenoit pas moins néceſſaire, étoit encore fille. J'ai déjà dit que chez ces Nations, une fille jouit de la plus grande liberté. *Saint-Caſtins*, excité par *Azakia*, eut divers entretiens avec *Ziſma*, c'eſt le nom de cette jeune Huronne. Au bout de quelques jours, il put lire dans ſes yeux qu'elle ſeroit moins ſévère que ſon amie. On ne dit point s'il profita de la découverte: du moins ne lui fit-elle point oublier *Azakia*, qui, de ſon côté ſans doute, ne vouloit point être oubliée. *Saint-Caſtins* ſe ſentoit malgré lui ramené vers elle. Un incident, qui par-tout ailleurs eût contribué à les unir, fut prêt à les ſéparer pour jamais.

On apprit par quelques fuyards, plus diligents que les autres, qu'*Ouabi* avoit donné dans une embuſcade d'Iroquois, qu'il avoit perdu une partie de ſa troupe, & étoit lui-même reſté ſur le champ de bataille. Cette nouvelle cauſa de juſtes regrets à *Saint-Caſtins*. Sa généroſité lui fit mettre à l'ecart toute vûe d'intérêt. Il oublioit qu'en perdant un ami, il ſe trouvoit défait d'un rival. D'ailleurs la mort de ce rival pouvoit entraîner celle d'*Azakia* même. Ses jours, dès ce moment, dépendoient du caprice d'un ſonge: ainſi le vouloit un uſage ſuperſtitieux, conſacré de tous temps parmi ces peuples. Si dans l'eſpace de quarante jours, une veuve, qui vient de per-

Digitized by Google

dre ſon époux, le voit & lui parle en ſonge deux fois de ſuite, elle en infére qu'il a beſoin d'elle dans le pays des ames, & rien ne peut la diſpenſer de ſe donner la mort. *Azakia* étoit d'avance réſolue d'obéir à cet uſage, ſi le double ſonge avoit lieu. Elle regrettoit ſincérement *Ouabi*, & quoique *Saint-Caſtins* lui fournît matière à d'autres regrets en mourant, le préjugé l'emportoit ſur l'inclination: il n'eſt pas facile d'exprimer les inquiétudes, les terreurs qui tourmentoient l'amant de cette belle & crédule Huronne. Chaque nuit il ſe la figuroit en proie à ces viſions ſiniſtres; il ne l'abordoit chaque matin qu'en frémiſſant. Un jour, enfin, il la trouva qui préparoit un breuvage mortel. C'étoit le ſuc d'une racine de Citronnier; poiſon, qui dans cette contrée ne manque jamais ſon coup. *Tu vois, mon cher* Célario, lui dit Azakia, *tu vois les apprêts du long voyage qu'*Ouabi *m'ordonne de faire....* Ciel! interrompit *Saint-Caſtins*, pouvez-vous en croire un ſonge qui vous abuſe? une illuſion frivole & trompeuſe? *Arrête*, Célario, reprit la Huronne, *tu t'abuſes toi-même.* Ouabi *s'eſt montré à moi la nuit dernière; il m'a pris la main, en m'ordonnant de le ſuivre. La peſanteur de mon corps s'y oppoſoit:* Ouabi *s'eſt éloigné d'un air triſte; je l'appellois: pour toute réponſe, il m'a tendu les bras, & enſuite a diſparu.*

Digitized by Google

Il reviendra, ſans doute, mon cher Célé-rio: *il faudra lui obéir; & après t'avoir pleuré, j'avalerai ce breuvage qui doit aſſoupir mon corps; j'irai rejoindre* Ouabi *dans le ſéjour des ames.*

Ce diſcours mit *Saint-Caſtins* hors de lui-même. Il y oppoſa tout ce que la raiſon, la douleur & l'amour purent lui ſuggérer de plus convaincant; rien ne parut l'être à la jeune Sauvage. Elle pleuroit, mais perſévéroit dans ſon deſſein. Tout ce que le déſolé François put obtenir d'elle, fut qu'en ſuppoſant même qu'*Ouabi* lui apparût une ſeconde fois en ſonge, elle attendroit pour ſe donner la mort, qu'elle fût un peu mieux aſſurée de la ſienne: choſe que *Saint-Caſtins* ſe propoſoit de vérifier au plûtôt.

Les Sauvages n'échangent ni ne rachetent leurs priſonniers. Ils ſe bornent à les arracher des mains de l'ennemi, quand ils le peuvent. Quelquefois le vainqueur deſtine ſes captifs à l'eſclavage; le plus ſouvent il les fait mourir: telle eſt ſurtout la maxime des Iroquois. Il y avoit donc à préſumer qu'*Ouabi* étoit mort de ſes bleſſures, ou avoit été brûlé par cette nation barbare. *Azakia* le croyoit encore plus que tout autre; mais *Saint-Caſtins* vouloit qu'au moins elle en doutât. De ſon côté, il ranime le courage des Hurons, & propoſe une nouvelle entrepriſe contre

Digitized by Google

l'ennemi. Elle est approuvée. Il s'agissoit d'élire un chef : toutes les voix se réunissent en faveur de *Saint-Castins*, qui avoit déjà donné des preuves de sa valeur & de sa conduite. Il part avec sa troupe ; mais il ne part qu'après avoir de nouveau tiré parole d'*Azakia*, qu'en dépit de tous les songes qu'elle pourroit faire, elle différera, au moins jusqu'à son retour, le triste voyage qu'elle médite.

Celui des guerriers Hurons fut des plus heureux. Les Iroquois les croyoient trop affoiblis, ou trop découragés pour oser rien entreprendre. Eux-mêmes s'étoient mis en marche pour venir les attaquer, & marchoient sans précaution. Il n'en étoit pas ainsi de la troupe de *Saint-Castins*. Celui-ci avoit envoyé quelques-uns de ses gens à la découverte : ils apperçurent l'ennemi sans en être vûs, & revinrent en donner avis à leur chef. Le terrein se trouvoit des plus propres à dresser une embuscade, les Hurons en profitèrent si bien, que les Iroquois se virent enfermés lorsqu'ils croyoient n'avoir aucun risque à courir. On les chargea avec une furie qui ne leur laissa point le tems de se reconnoître : le plus grand nombre est tué sur la place, le surplus est estropié ou garroté. On marche sur le champ au plus prochain village : on y surprend les Iroquois assemblés. Ils alloient jouir du spectacle de voir brû-

Digitized by Google

ler un Huron. Déjà ce dernier chantoit la chanſon de mort : c'eſt à quoi ne manque jamais tout Sauvage que l'ennemi eſt prêt à faire périr. De grands cris & une grêle de coups de fuſil diſperſent bientôt la foule des curieux. On tue & les fuyards, & ceux qui veulent réſiſter : toute la férocité Sauvage ſe déploie. Vainement *Saint-Caſtins* s'efforçoit d'arrêter le carnage; il ne ſauva qu'avec peine un petit nombre de femmes & d'enfants. Il craignoit ſurtout qu'au milieu de ce tumulte horrible, *Ouabi* ne fût maſſacré lui-même, ſuppoſé qu'il vécût encore & ſe trouvât dans cette habitation. Occupé de cette idée, il couroit ſans relâche d'un endroit à un autre. Il apperçoit dans une place où l'on combattoit encore, un priſonnier attaché à un pôteau, & ayant à ſes côtés les apprêts de ſa mort ; c'eſt-à-dire, de quoi le brûler à petit feu. Le chef des Hurons vole vers ce malheureux captif, rompt ſes liens, le reconnoît, l'embraſſe avec des tranſports de joie ; c'étoit *Ouabi*. Ce brave Sauvage avoit préféré la perte de ſes jours à celle de ſa liberté. A peine guéri de ſes bleſſures, on lui avoit offert la vie ſous condition de reſter eſclave : il avoit choiſi la mort, déterminé à ſe la donner lui-même, ſi elle lui étoit refuſée. Mais les Iroquois étoient gens à lui épargner cette peine.

Après avoir diſperſé ou fait eſclave ce

Digitized by Google

qui reſtoit d'Iroquois dans ce canton, l'armée Huronne reprit le chemin de ſes terres. *Saint-Caſtins* voulut remettre le commandement à *Ouabi* qui le refuſa. Il l'inſtruiſit du deſſein où étoit *Azakia* de mourir, perſuadée que lui-même ne vivoit plus, & qu'il exigeoit qu'elle le ſuivît; du poiſon qu'elle avoit préparé à ce ſujet, & du délai qu'il n'avoit obtenu d'elle qu'avec peine. Il parloit avec une véhémence & un attendriſſement qui frapperent le bon *Ouabi*. Il ſe rappella quelques traits qui l'avoient peu frappé dans le temps; mais, dans ce dernier inſtant même, il ne témoigna rien de ce qu'il projetoit. On arrive. *Azakia*, qui avoit fait un ſecond rêve, regardoit ce retour comme le ſignal de ſon trépas. Quelle eſt ſa ſurpriſe, de voir au nombre des vivants l'époux qu'elle croyoit aller rejoindre au ſéjour des eſprits! D'abord elle reſta immobile & muette; mais bientôt ſa joie alloit s'exprimer par de vives careſſes & de longs diſcours. *Ouabi* reçut les unes, & interrompit les autres. Enſuite s'adreſſant à *Saint-Caſtins*: *Célario*, lui dit-il, *tu m'as ſauvé la vie, & ce qui m'eſt plus cher encore, tu m'as deux fois conſervé* Azakia. *Elle t'appartient donc plus qu'à moi, je t'appartiens moi-même. Vois ſi elle ſuffit pour nous acquitter tous les deux. Je te la céde par reconnoiſſance, & je ne*

Digitized by Google

te l'eusse pas cédée pour me tirer des feux allumés par les Iroquois.

Ce que ce discours fit éprouver à *Saint-Castins* est difficile à exprimer, non qu'il lui parût aussi ridicule, aussi bisarre qu'il pourra le sembler à certains lecteurs. Il sçavoit que le divorce est très-fréquent chez les Sauvages: il se séparent aussi facilement qu'ils s'uniſſent. Mais persuadé qu'on ne pouvoit céder *Azakia* sans un effort surnaturel, il se croyoit obligé à un effort équivalent. Il refusa ce qu'il desiroit le plus, & le refusa envain: il lui fallut céder à la persévérance d'*Ouabi*. Pour la fidelle *Azakia* qu'on a vu résister à toutes les attaques de *Saint-Castins* & refuser de survivre à l'époux qu'elle croyoit mort, on s'attend peut-être qu'elle disputera longtems sur la séparation que cet époux lui propose. Point du tout. Elle n'avoit jusqu'alors écouté que le devoir: elle crut qu'il lui étoit libre enfin d'écouter son inclination, puisqu'*Ouabi* l'exigeoit. Les morceaux de la baguette d'union furent apportés, réunis & brûlés: *Ouabi* & *Azakia* s'embrasserent pour la dernière fois, & dès ce moment cette jeune & belle Huronne rentra dans tous ses droits de fille. On dit même qu'aidé de quelques Missionnaires, *Saint-Castins* la mit en état de devenir sa femme dans toutes les régles.

Ouabi,

Digitized by Google

Ouabi, de son côté, rompit la baguette avec la jeune *Zisma*; & ces deux mariages, si différents par la forme, furent au fond également heureux. Chaque époux, bien assuré de n'avoir point de concurrens, oublia s'il avoit eu des prédécesseurs.

Digitized by Google

CLÉOMIR ET DALIA,

Nouvelle Gauloiſe.

IL fut un temps où les Gaules étoient habitées par différents Peuples, & ces Peuples gouvernés par différents Souverains. La loi Salique n'exiſtoit pas encore ; mais la fierté Gauloiſe y ſuppléoit. Rarement lui voyoit-on décerner la couronne à une femme. Il falloit, pour opérer ce phénomène, une puiſſance ſupérieure à celle de la royauté même, une puiſſance à laquelle ni les Rois, ni les peuples ne ſçauroient réſiſter ; en un mot, la volonté des Druides. Un Druide étoit un prêtre : mais, dans ces temps ſi éloignés du nôtre, cette qualité n'éteignoit point toute autre ambition dans ceux qui la poſſédoient. Ils approchoient du trône, diſpoſoient des graces, des emplois, des dignités, & quelquefois même de la couronne, ſi le Prince qui la portoit avoit le malheur de leur déplaire.

Ambigat, Roi de la Gaule Celtique, eut l'avantage, infiniment rare, de ſatisfaire & les Druides, & ſon peuple, & juſqu'à ſes voiſins. On regrettoit qu'un ſi

Digitized by Google

digne Monarque n'eût aucun héritier mâle. Il n'avoit pour tous enfants que deux filles nées le même jour, belles au-delà de toute expression, & qui sembloient avoir été formées sur le même modèle. Jamais ressemblance ne fut plus parfaite : elle s'étendoit jusqu'au son de la voix; l'oreille & les yeux y étoient trompés. Le chef des Druides, qui sous le règne d'*Ambigat* étoit plus que premier ministre, espéroit être plus que roi sous le règne de la Princesse qui devoit lui succéder. Il craignoit seulement, que l'égalité d'âge & l'extrême ressemblance des deux sœurs n'occasionnât quelque trouble dans l'État. Il prit un parti qu'il jugea légitime, parce qu'il lui parut nécessaire : ce fut d'éloigner pour jamais de la Cour, celle des deux Princesses qui ne devoit pas occuper le trône. Il prévoyoit bien qu'un tel sacrifice répugneroit à *Ambigat*, qui n'étoit pas moins bon père que bon roi; mais *Ségovèse* (c'est le nom du Grand-Prêtre) usa du privilége qu'il avoit de faire parler ses Dieux : il supposa un oracle entièrement conforme à ses vûes. Un tel expédient ne pouvoit alors manquer son effet. *Ambigat* n'osa ni contredire cet oracle, ni même en douter. Les deux Princesses furent donc séparées. Le Druide assura, au nom de *Tautatès*, que celle des deux jumelles qui étoit née la seconde, étoit nécessairement la plus jeune. En conséquence, elle fut reléguée

Digitized by Google

parmi les Prêtresses d'Isis. Le but de *Ségovèse* étoit de pouvoir, en un besoin, opposer l'une à l'autre : c'est-à-dire, faire passer la Reine du trône à l'exil, & sa sœur de l'exil au trône.

Deux ans s'écoulerent ainsi, & *Dalia* (c'est le nom de la Princesse recluse) touchoit à sa quinziéme année. *Ambigat* régnoit encore : il soutenoit même la guerre avec vigueur contre le roi d'Aquitaine son voisin. Il finit par perdre une bataille. *Cléomir*, Prince du sang d'Aquitaine, commandoit l'armée ennemie. Il sçut profiter de sa victoire, pénétra dans les Provinces Celtiques, s'empara de quelques places fortes, &, qui plus est, du temple d'Isis, le même où la Princesse *Dalia* se trouvoit enfermée. Le culte d'Isis étoit absolument ignoré des Aquitains ; ils se promettoient bien de n'épargner ni son temple, ni ses trésors, ni sur-tout ses Prêtresses.

Cléomir en décida autrement. Il avoit sur ses troupes l'ascendant que donne à un Général une naissance illustre, un courage héroïque, &, qui plus est, une foule de victoires dans un âge où les hommes ordinaires sçavent à peine obéir. *Cléomir* n'avoit que vingt-quatre ans, & il en étoit chez nos aïeux comme parmi nous : un Prince, qui à cet âge avoit gagné des batailles, pouvoit prescrire l'impossible à son armée. Ce que le Prince Aquitain exigeoit

Digitized by Google

de la sienne, étoit quelque chose de plus qu'attaquer un ennemi supérieur en force: il en coûta, il est vrai, à la Déesse quelques sommes d'or, fruits de l'aveugle crédulité des peuples, & qui, par cette raison, devoient être bientôt remplacées par des sommes plus grandes.

Cléomir, qui n'exigeoit rien pour lui, voulut du moins passer en revûe toutes ces Vierges qu'il avoit conservées intactes. Le nombre en étoit considérable, & le coup-d'œil d'autant plus intéressant. Toutes portoient un voile, mais placé de manière qu'il gênoit peu les regards du Prince. Une des plus jeunes Prêtresses lui parut voilée avec beaucoup plus de soin; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne pût remarquer la noblesse de son port & l'élégance de sa taille. La beauté se cachoit, mais les graces s'échappoient de toutes parts. Le Prince ne put résister aux mouvements qui agitoient son ame. Il s'avance, non en vainqueur, mais en captif. Ah! daignez, dit-il à la jeune Prêtresse, daignez écarter ce voile imposteur & sacrilége; laissez-moi voir ce que je dois adorer. Ces mots parurent troubler singulièrement celle à qui le Prince les adressoit. Elle gardoit cependant le silence, & ne dérangeoit point son voile. *Cléomir*, en réitérant ses instances, ne fit qu'accroître son trouble & n'obtint rien de plus. Une des compagnes de la jeune Prêtresse jugea qu'il

Digitized by Google

étoit dangereux de pousser à bout un vainqueur de vingt-quatre ans : elle écarta ce voile incommode, & peut-être satisfit deux personnes à la fois. Il est du moins sûr que *Cléomir* fut ébloui, transporté. Ah ! que vois-je, s'écrie-t-il ? non, vous n'êtes pas une simple Prêtresse, vous êtes la Divinité de ce temple ; si pourtant Isis eut jamais les charmes que vous avez. Daignez vous montrer aux Aquitains, & votre culte sera bientôt établi parmi eux ; il l'est déjà pour jamais dans mon cœur.

Ce discours fit frémir la grande Prêtresse qui se trouvoit à portée de l'entendre ; mais on assure que celle qui en étoit l'objet n'en frémit pas. Un vainqueur jeune & bien fait, qui parle à genoux, & qui parle d'amour à une jeune personne, en est pour l'ordinaire écouté. *Cléomir* le fut, quoiqu'il parlât à une Princesse : car c'étoit à la fille d'*Ambigat* qu'il rendoit cet hommage. Trompé par cet extérieur, il prenoit la Princesse des Celtes pour une simple Prêtresse d'Isis ; il formoit dès-lors le dessein de l'enlever à la Déesse. J'ai déjà dit qu'Isis n'avoit nul crédit chez les Aquitains, & d'ailleurs l'Amour empiéte souvent sur le domaine des autres Dieux. *Cléomir* fit part de son projet à la prétendue Prêtresse. Il parloit d'un ton le plus respectueux, & n'effaroucha qu'autant que la décence l'exigeoit. Le Prince connut enfin qu'on ne lui

Digitized by Google

permettroit cet attentat, que lorsqu'il seroit effectué. Les mœurs du temps le dispensoient d'une retenue bien exacte ; mais les usages reçus n'étoient pas une règle pour lui. Il consulta deux choses, sa grandeur d'ame & son amour. L'un lui conseilloit d'enlever la jeune Princesse, l'autre de la traiter comme s'il eût connu sa dignité : il satisfit & son amour & sa grandeur d'ame. *Dalia*, tirée de sa captivité, ne crut point être retombée dans une autre. Du temple d'Isis elle fut conduite dans une ville dont *Cléomir* étoit le maître, & servie comme si elle eût été au milieu de la Cour d'*Ambigat*.

Cléomir visitoit souvent cet asyle, mais il agissoit toujours en amant respectueux. *Dalia* se taisoit encore sur sa naissance : elle réservoit cet aveu pour arrêter le Prince dans certaines poursuites un peu trop vives ; car elle présumoit bien que tôt ou tard il en viendroit là. Toutefois, avant que le danger devint extrême, la paix fut proposée entre les deux peuples rivaux. *Cléomir* fut bien surpris de voir le Roi des Celtes insister sur la liberté de la jeune Prêtresse, plus que sur la restitution d'une Province. Le bon *Ambigat*, disoit-il, a les mêmes prétentions que moi sur cette jeune beauté ; il m'est sans doute permis de me donner la préférence. Mais le Roi d'Aquitaine pensoit d'une autre manière. Il donna ordre à

Digitized by Google

Cléomir de rendre au Roi des Celtes toutes les Prêtreſſes qu'il pouvoit avoir enlevées, & de bien garder toutes les villes qu'il avoit conquiſes. Un tel ordre plongea *Cléomir* dans la plus extrême douleur. Il ſentit d'abord qu'il n'obéiroit pas; mais l'arrivée du Roi d'Aquitaine rendoit l'obéiſſance preſque indiſpenſable. Ce Prince, naturellement peu guerrier, vint durant la tréve ſe mettre à la tête de ſon armée, & réitéra ſes intentions à *Cléomir*. Seigneur, lui dit ce dernier, commandez-moi de ſubjuguer en votre nom toute la Gaule Celtique; je vais l'entreprendre, & je réponds du ſuccès ſur ma tête. Mais, de grace, laiſſez-moi ma captive; elle m'appartient ſelon toutes les loix de la guerre, & je préfére ſa poſſeſſion à l'empire des Gaules. C'eſt donc une merveille incomparable, reprenoit le Monarque? Vous en jugerez, ajouta imprudemment *Cléomir*. Il ne ſentoit pas que ces ſortes d'examens ſont toujours dangereux, quand on riſque d'avoir ſon maître pour rival.

Dalia, quoiqu'avec répugnance, parut aux yeux du Roi. Il fut ébloui de ſes charmes; & plus il les enviſageoit, plus la réſiſtance du Prince lui ſembloit excuſable. Il prit un autre parti, que lui ſuggéra l'extrême beauté de la jeune priſonnière; ce fut de ſe charger lui-même du ſoin de la rendre au Roi des Celtes, mais de ne la

Digitized by Google

rendre que fort tard. *Ambigat* eſt vieux, diſoit-il en lui-même; cette fantaiſie lui paſſera, ou du moins j'aurai le loiſir de contenter la mienne. Ainſi raiſonnoit *Tutor* (c'étoit le nom de ce Prince): il avoit pour maxime de ne rien refuſer à ſes deſirs, quand il pouvoit les ſatisfaire ſans danger pour ſa perſonne. Il étoit voluptueux & timide, foible & cruel. Depuis long-temps, pour mieux tromper *Cléomir*, il affectoit de le déſigner publiquement pour ſon gendre : il lui en réitéra la propoſition. Peut-être le Prince la jugea-t-il peu ſincère, peut-être ne prit-il conſeil que de ſon amour. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Tutor* ayant déclaré qu'il prétendoit avoir la jeune Prêtreſſe à ſa diſpoſition, alors *Cléomir* ne conſulta plus que ſon dépit & ſa douleur. Il ſe détermina à tout perdre, plûtôt que de renoncer à *Dalia*.

Elle étoit encore libre : du moins étoit-il permis à *Cléomir* de lui parler tête-à-tête. Il en profita pour l'informer des vûes que *Tutor* avoit ſur elle; vûes que lui-même avoit ſaiſies avec toute la pénétration d'un rival. *Dalia* frémit du danger qui la menaçoit. *Cléomir* s'apperçut bien de ſon trouble, & s'en trouva lui-même peu raſſuré. Cependant il cherchoit la vraie cauſe de cette agitation. Étoit-ce regret de le quitter, ou répugnance de tomber entre les mains du Roi ? Une telle diſtinction

Digitized by Google

n'eſt point frivole aux yeux d'un amant. *Cléomir* en ſentoit toute l'importance ; mais tout ce qu'il put tirer de la jeune Gauloiſe ne levoit point ſes doutes. Enfin il inſtruiſit *Dalia* du deſſein qu'avoit le Roi de lui faire épouſer ſa fille. A ce diſcours le trouble de la Princeſſe augmenta viſiblement, & après un moment de ſilence, elle demanda, en rougiſſant beaucoup, ſi la Princeſſe d'Aquitaine avoit autant de beauté que de naiſſance & de grandeur ? *Cléomir* enchanté de la queſtion, & ſur-tout de la manière dont elle avoit été faite, y répondit en amant qui ſçait profiter de ſes avantages. La Princeſſe d'Aquitaine, dit-il à *Dalia*, eſt après vous la plus belle perſonne du monde. Il faut vous avoir vûe, pour ſe défendre de l'adorer. Cette réponſe ne raſſura point la fauſſe Prêtreſſe, & ce n'étoit pas non plus ce que vouloit *Cléomir*. Ce Prince étoit aimé, l'ignoroit, & cherchoit à s'en inſtruire. *Dalia* craignit de le lui cacher trop long-temps. Peut-être, diſoit-elle en elle-même, peut-être la Princeſſe d'Aquitaine m'égale-t-elle en beauté ; mais quel avantage ne lui donne pas ſur moi l'idée de ſa naiſſance ? Ah ! prouvons qu'au moins l'avantage eſt égal entre nous !

Le Prince Aquitain n'ambitionnoit & n'eſpéroit qu'une ſorte d'aveu : c'étoit celui d'une tendreſſe réciproque. La preuve

Digitized by Google

qu'il en exigeoit, rendoit même tout aveu superflu. Il s'agissoit de fuir avec lui, & de fuir chez une Nation étrangère. La proposition étoit effrayante ; mais persuasive. *Cléomir* donnoit à *Dalia* l'exemple des plus grands sacrifices : il renonçoit aux avantages de son rang, aux fruits de ses exploits, à l'hymen d'une Princesse, jeune & belle. Il est bien peu de rivales, que de pareilles preuves d'amour ne subjuguent. *Dalia*, qui aimoit *Cléomir* avant toutes ces preuves, eut la force de contredire ses vûes. Elle lui fit enviſager ce qu'il perdoit volontairement, ce qu'il pourroit regretter un jour, & la décence qui dès-lors ne permettoit plus de suivre un amant. Cet amant veut être votre époux, interrompit vivement *Cléomir* ; j'en jure par *Tautatès*, *Mercure* & *Mars* : j'en jure par vous-même qui pouvez tout sur moi, par l'honneur que nul Gaulois ne peut trahir. Allons chez les Ibères goûter un repos que nous ne pouvons espérer ni dans votre patrie, ni dans la mienne. *Dalia* ne se rendit pas encore ; mais au fond elle étoit persuadée. Le danger étoit pressant, la fuite nécessaire, le conducteur agréable. C'en est fait, dit-elle à *Cléomir*, c'en est fait, cher Prince ; devenez l'arbitre de ma destinée : me voilà prête à suivre vos pas. Fuyons ces lieux suspects, & apprenez enfin, que c'est la Princesse des Celtes qui va fuir avec vous.

Digitized by Google

Ciel ! s'écria *Cléomir*, de quel étonnement venez-vous me frapper ? vous la fille d'*Ambigat !* Ce titre ne peut rien ajouter à mon amour, à mon respect. Mais par quel événement ? ... Que dis-je ? ah ! songeons d'abord à vous soustraire au danger qui vous menace : votre qualité ne seroit pas un moyen sûr de vous en garantir.

Dès la fin du jour suivant, tout étoit disposé pour l'évasion des deux amants. La place de Général, dont *Cléomir* faisoit encore les fonctions, lui facilitoit les moyens de sortir du camp à telle heure & avec telle escorte qu'il vouloit. Celle qui l'accompagnoit étoit des moins nombreuse, mais des plus fidelle. *Dalia*, déguisée en homme, étoit confondue parmi la troupe, de même que deux de ses esclaves déguisées comme elle. On s'éloignoit en diligence ; mais ce ne fut pas sans avoir surmonté bien des périls, qu'on arriva au pied des Pyrénées, & sur-tout qu'on pénétra en Ibérie, c'est-à-dire en Espagne. *Cléomir* emportoit avec lui des richesses considérables, & qui étoient le fruit de ses victoires. Ces trésors ne lui furent point inutiles : une partie servit à gagner les Prêtres d'un temple voisin des lieux où *Cléomir* se fixa. Il n'y pouvoit être en sûreté que sous leurs auspices. Les Ibères étoient des barbares sans mœurs & sans loix : la volonté de leurs Prêtres étoit le seul frein qui pût contenir leur férocité ;

Digitized by Google

& ces Prêtres, loin de la réprimer toujours, ſçavoient quelquefois en faire uſage.

Cléomir avoit choiſi pour ſa réſidence un vallon iſolé, d'un abord difficile, mais par lui-même très-agréable : c'étoit un des plus riants payſages que la Nature puiſſe étaler. Là *Cléomir* ne regrettoit rien, ſurtout lorſqu'il enviſageoit *Dalia*, qui, de ſon côté, remercioit Iſis d'avoir mal protégé ſon temple. *Dalia* avoit informé *Cléomir* de tout ce qui regardoit ſa naiſſance, & ſa métamorphoſe en Prêtreſſe. Il l'aſſura qu'on pouvoit revenir du jugement qui la privoit du trône ; c'eſt-à-dire, faire parler quelqu'autre oracle, & ſur-tout appuyer l'oracle par d'heureux faits d'armes. En attendant, il ne s'occupoit que de ſon amour, & cet amour devenoit chaque jour plus preſſant. Oui, Prince, lui dit enfin *Dalia*, j'en crois vos ſerments ; mais c'eſt aux autels que je veux les recevoir & dépoſer les miens. C'étoit ce que *Cléomir* deſiroit le plus lui-même. Il n'y eut point dans cette cérémonie ce faſte, cet appareil, qui pour l'ordinaire accompagnent les mariages des Princes ; mais, en revanche, il s'y trouva un témoin qui en eſt preſque toujours exclus, l'Amour. Il ne quitta pas même les deux époux, lorſque leurs vœux furent comblés. Leur tendreſſe réciproque ſembloit s'accroître de ce qui pour l'ordinaire l'anéantit. Il n'eût pas été en leur pouvoir

Digitized by Google

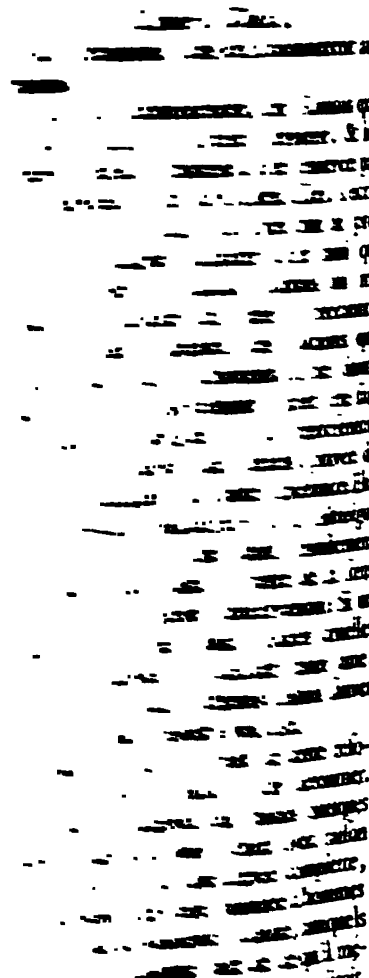
de s'aimer moins : ils ne pouvoient s'aimer davantage ; toute leur ame sembloit être de l'amour. *Cléomir*, il est vrai, ne put renoncer entièrement à la vie active à laquelle il étoit accoutumé. *Dalia* l'occupoit toujours & l'occupoit seule ; mais son caractère belliqueux ne se plioit point à une manière d'aimer purement pastorale. Ses divertissements tenoient de l'éducation mâle qu'il avoit reçue. N'ayant plus d'armée à conduire ni d'ennemis à combattre, il suivoit les cerfs dans les forêts ; il affrontoit & terrassoit les bêtes féroces.

Un an s'étoit écoulé depuis qu'il habitoit ce coin de l'Ibérie. Il ignoroit ce qui se passoit dans tout le reste de la terre. Nulle correspondance n'étoit alors établie entre les nations qui environnoient sa retraite ; mais, par-là même, cette retraite étoit plus sûre pour lui, étoit plus constamment ignorée. Ni *Tutor*, ni *Ambigat* n'avoient encore pû la découvrir. Cependant il arriva ce qui étoit presque inévitable. *Cléomir*, sans rien perdre de son amour, sentit renaître les idées de sa première grandeur. La vie qu'il menoit lui parut peu digne de lui, & même de *Dalia*. Elle est née pour le trône, disoit-il, & c'est à moi de l'y placer, à moi de régner avec elle, si *Ambigat* a cessé de vivre : une plus longue retraite seroit un opprobre. Il envoya quelques émissaires observer ce qui se pas-

Digitized by Google

soit dans les Gaules. Il envoya même jusqu'en Italie. Les premiers lui rapportèrent qu'*Ambigat* régnoit encore ; les seconds que *Brennus*, à la tête d'une armée Gauloise, marchoit pour subjuguer la Toscane & les pays voisins. *Cléomir* à cette nouvelle ne put maîtriser son ardeur. Il étoit frère d'armes de *Brennus* : il résolut d'aller prendre part aux travaux & à la gloire qui l'attendoient. Je suis, disoit-il, proscrit de mon pays, & je vis inconnu dans celui que j'habite : j'y vis sans éclat, sans défense : l'amour m'y tient lieu de tout ; mais peut-être cet amour est une foiblesse. Il se défia de son cœur, & son esprit fut persuadé. En vain *Dalia* opposa-t-elle à cette résolution ses prières & ses larmes. *Cléomir* la quitta, en pleurant lui-même, & résolu de se venger sur les Italiens de la violence qu'il se faisoit. *Brennus* le reçut avec la distinction qu'il méritoit à tous égards, mit une partie de son armée sous ses ordres, & promit de partager avec lui les conquêtes qu'ils alloient tenter ensemble. Elles furent aussi brillantes que rapides. Les Romains voulurent en arrêter le cours ; mais l'orage, qu'ils prétendoient conjurer, vint fondre sur eux. Ils n'y résistèrent pas. Rome fut prise & réduite en cendres : le Capitole alloit subir la même destinée, le nom Romain s'éteindre pour jamais, le monde être préservé d'un honteux esclavage. Les

Digitized by Google



Digitized by Google

ditoit. Il partit, laiſſant *Brennus* occupé à preſcrire un traité de paix aux Romains, qui ne vouloient que le tromper & qui y réuſſirent, parce qu'il étoit plus brave guerrier que fin politique. Pour *Cléomir*, ſon extrême empreſſement régloit ſa marche: auſſi fut-elle des plus rapides. Il trouva de grands changements à ſon arrivée. Le Druide *Ségovèſe* ne vivoit plus depuis ſix mois; *Ambigat* étoit mort depuis peu de temps; & une Princeſſe ſa fille venoit d'être élevée ſur le trône. Ces nouvelles augmentèrent l'agitation du Prince. Il craignit tout pour celle qu'il venoit ſecourir, & craignit même d'être venu trop tard. Le jour ſuivant, la Reine ſe fit voir en Public, & dans toute la pompe de la Royauté. Un fond de langueur ſembloit encore ajouter à ſes charmes. *Cléomir* accourt ſe confondre parmi la foule des ſpectateurs: ſes regards avides cherchent la Reine de toutes parts, & ne cherchent qu'elle: enfin il l'apperçoit, & reſte ſaiſi, ému, transporté. C'eſt *Dalia*, s'écrioit-il, ce ſont les mêmes traits, les mêmes charmes, la même grace. Jamais reſſemblance ne fut plus entière, & les dieux ne prodiguent pas des êtres auſſi parfaits. Peu s'en fallut qu'il n'interrompît la cérémonie par une ſcène vive & tendre. Il ſe rappella enfin tout ce que la Princeſſe lui avoit dit de l'extrême reſſemblance qui exiſtoit entr'elle & ſa ſœur:

Digitized by Google

cette réflexion dérangea toutes ſes idées, & rappella toute ſa triſteſſe. Il étoit ſeulement ſurpris que ſon cœur parût ſe méprendre à cette reſſemblance, comme ſes yeux mêmes.

Il y rêvoit encore, quand un Barde, qui avoit été autrefois de ſa Cour en Aquitaine, le reconnut & vint l'aborder. Un Barde étoit alors ce qu'eſt parmi nous un Poëte, excepté qu'ils étoient moins nombreux & plus révérés. On les reconnoiſſoit à des marques diſtinctives & honorables. C'étoient de plus les ſeuls hiſtoriens de la Nation. Leur emploi ordinaire étoit de chanter les actions des grands hommes. Ils alloient fréquemment de Province en Province, & l'on préſume bien qu'il n'en manquoit pas à la Cour. Celui-ci étoit venu tenter fortune à celle de la nouvelle Reine. Il fut ſurpris que *Cléomir* n'y parût point avec l'éclat qui convenoit à ſa dignité. Le Prince avoit beſoin d'un confident, ſurtout d'un confident de l'eſpèce de celui-là: il lui fit part des motifs de ſon ſéjour dans cette contrée, & le détermina facilement à ſeconder ſes vûes; il l'inſtruiſit même de l'impreſſion que la Reine venoit de faire ſur ſon ame, & de l'incertitude qu'elle y laiſſoit. Je connois peu cette Princeſſe, reprit le Barde: c'eſt la ſeconde fois que je parois à ſes yeux. Elle eſt certainement la plus belle perſonne de ſa Cour; elle en eſt

Digitized by Google

en même temps la plus triſte. Mais elle cache, dit-on, la cauſe de ſa mélancolie, & on la reſpecte aſſez pour ne paroître pas deviner ce qu'elle veut taire. Cependant, pourſuivit-il, j'eſpére avec le ſécours de mon art éclaircir vos doutes, & peut-être adoucir l'extrême triſteſſe de la Reine. Cette promeſſe en attira d'autres que le Prince fit au Barde, & tandis que celui-ci étoit allé préparer ſa Romance, *Cléomir* ſe replongea dans ſes réflexions. Il flottoit entre une foule de penſées contraires l'une à l'autre. Ses idées ſe confondoient : un rayon d'eſpérance étoit ſoudain couvert par un nuage d'incertitude. Non, diſoit-il enfin, non je ne puis croire que *Dalia* ſoit ſur le trône & me le laiſſe ignorer. Je connois ſon cœur.... Mais peut-être, ajoutoit *Cléomir*, peut-être *Dalia* douteroit-elle du mien ; peut-être mon départ d'Ibérie fut-il un crime à ſes yeux ; peut-être ce qui n'étoit que le fruit d'une noble ambition, lui parut-il l'effet d'une coupable inconſtance. Une femme de ſeize ans & qui aime, ſçait rarement mettre la gloire en balance avec l'amour.

Deux jours après, le Barde ſe préſenta chez la Reine. Elle l'apperçut & voulut l'entendre ; c'étoit ce qu'il deſiroit le plus. Il lui promit des chants qui n'avoient encore été entendus de perſonne : promeſſe qui rendit la Reine très-attentive. Le Barde

Digitized by Google

usa encore d'un autre moyen pour prévenir les distractions. Il commença par le portrait de son héros, qu'il affecta de ne point nommer. Mais quiconque avoit vû *Cléomir* ne pouvoit s'y méprendre; & quiconque ne l'avoit pas vû, aspiroit à le voir dès ce moment. La Reine devint tout-à-coup rêveuse & parut s'attendrir. Le Barde haussant le ton, chanta les exploits du jeune Guerrier; ses rapides conquêtes, son courage dans les combats, sa douceur après la victoire. Il rappella l'instant où subjugué par sa prisonnière, de vainqueur qu'il étoit, il devint esclave. Il peignit les plaisirs dont avoit joui le jeune couple dans sa retraite: la violence que se fit *Cléomir* pour s'arracher de ce lieu de délices, les nouveaux lauriers qui l'attendoient sur les bords du Tybre: mais le chantre se surpassa lui-même vers la fin de son récit. Il s'agissoit d'exprimer la douleur où *Cléomir* étoit plongé depuis que *Dalia* lui avoit été ravie. Le chantre, dis-je, eut recours à des termes si touchants, que toute l'assemblée en fut émue, & que la Reine laissa couler des larmes. Il parut même au Barde qu'elle se faisoit violence, pour ne donner que ces marques d'attendrissement.

Elle le retint lorsqu'il étoit prêt à s'éloigner, & le conduisant un peu à l'écart: Avouez, lui dit-elle, que vous venez de peindre un être de raison, un objet qui

Digitized by Google

n'a jamais exiſté que dans vos chants? Pardonnez-moi, grande Reine, reprit le Barde; mon héros exiſte; il eſt même à tous égards fort ſupérieur au portrait que j'en ai tracé. La Reine à ces mots reſta quelque temps rêveuſe. Le Barde qui s'y connoiſſoit, jugea qu'elle étoit plus perſuadée qu'elle ne vouloit le paroître. Enfin, elle lui demanda quel pays habitoit le Prince qu'il avoit ſi bien chanté? Le vôtre, Madame, répondit-il; mais c'eſt, je penſe, pour peu de temps. Quoi! reprit-elle avec émotion, n'y a-t-il rien dans mes États qu'il préſume pouvoir l'arrêter? Votre Prince aime la gloire; j'ai des armées & n'ai point de Général. Ce poſte ne me paroît pas indigne de lui être offert. La Reine ajouta qu'il y auroit pour lui le jour ſuivant une audience particulière, s'il jugeoit à propos d'en profiter. Le Barde crut pouvoir en répondre d'avance. Un ſuccès ſi rapide l'étonnoit, & il en faiſoit modeſtement tout l'honneur à ſes vers. Il eſt certain, diſoit-il, que ſi la Reine étoit ce que préſume *Cléomir*, elle lui en donneroit des marques plus promptes & plus claires. Elle s'eſt attendrie, elle a verſé des larmes; qu'eſt-ce que tout cela prouve? Rien, ſinon que j'ai ſçu être pathétique.

Le rapport qu'il fit au Prince ne fut que la ſuite de ce raiſonnement. *Cléomir* crut cependant y entrevoir quelque choſe de

Digitized by Google

plus ; mais ſon incertitude n'étoit pas levée. Il prit donc le parti d'accepter l'audience qu'on lui offroit. Qui ſçait, diſoit-il, ſi des raiſons de prudence n'obligent point *Dalia* d'en uſer ainſi ? Et fût-ce même la ſœur de *Dalia* qui occupe le trône, eſſayons du moins d'éclaircir l'aventure. Il ſe rendit au Palais à l'heure indiquée, & fut introduit ſous les auſpices du Barde. Mais il le fut pour lui-même dans l'appartement de la Reine. Elle étoit au lit ſous prétexte d'incommodité, & le mal parut s'accroître à l'aſpect du Prince. La Reine pouſſa un cri qui fit accourir toutes ſes femmes : elle ſe remit cependant, & leur ordonna de s'éloigner à une certaine diſtance. Le Barde en fit autant, même ſans en avoir reçu l'ordre. Seigneur, dit la Reine à *Cléomir*, il doit vous paroître extraordinaire d'avoir été prévenu ainſi par une Souveraine, à qui peut-être vous n'avez nulle demande à faire. Mais je veux le bien de l'État, & un défenſeur tel que vous n'eſt point trop acheté par une démarche telle que la mienne. *Cléomir*, moins frappé de ce diſcours que de la voix même qui le prononçoit, ſe trouva hors d'état d'y répondre. Le ſon de cette voix lui pénétroit l'ame : il croit entendre *Dalia ;* & malgré l'obſcurité qui régne autour d'elle, il croit la voir : mais la reſſemblance dont il eſt prévenu vient de nouveau croiſer ſes

Digitized by Google

idées. Il étoit d'ailleurs trop agité, pour voir ſi la Reine partageoit ſon trouble. Il répondit enfin ; mais ce fut pour éluder adroitement les offres qui venoient de lui être faites. Il ajouta, qu'occupé de la recherche d'un bien qu'il a perdu par ſa faute, nul objet d'ambition ne pouvoit le diſtraire de ce ſoin. *Cléomir* s'apperçut que ſa réponſe avoit vivement frappé la Reine ; mais il ne put démêler quelles ſortes de mouvements l'agitoient.

A l'inſtant même, ſurvient un courier chargé de dépêches affligeantes. Une armée de Germains avoit pénétré dans la Gaule Celtique, & dévaſtoit tout ſur ſon paſſage. La Reine parut effrayée. Alors *Cléomir* jugea qu'il étoit de ſa gloire de ſecourir une Princeſſe qui l'avoit prévenu par des offres, mais il n'accepta aucun titre dans ſon armée ; il partit comme ſimple volontaire. La Reine, il eſt vrai, le fit accompagner par tout ce qu'il y avoit de guerriers à ſa Cour, & envoya ordre au Général de le conſulter dans toute occaſion. Cet ordre produiſit l'effet qu'on en devoit attendre : le Général jugea qu'on lui envoyoit un collégue, & ne vit dès-lors dans ce collégue autre choſe qu'un ennemi. Pour *Cléomir*, il rêvoit, chemin faiſant, aux circonſtances qui dirigeoient ſa conduite. Elle lui parut biſarre, & celle de la Reine peu conſéquente. Il ne trouvoit point naturel

Digitized by Google

qu'une Souveraine prévint un inconnu par des distinctions si marquées : il en venoit à croire qu'il n'y avoit que *Dalia* qui pût le traiter ainsi. D'un autre côté, disoit-il, *Dalia* devroit en faire davantage : ce qui pour sa sœur diroit trop, ne signifie point assez pour elle. Ainsi, d'une ou d'autre part, *Cléomir* voyoit de l'inconséquence : il en voyoit jusques dans les propres démarches. Enfin, persuadé que dans une femme, & même dans l'homme le plus sage, des inconséquences ne prouvent rien, il attendit l'événement.

Celui de cette campagne fut promptement décidé. Les deux armées étoient en présence. Le Général Gaulois prit l'avis de *Cléomir*, pour être plus en état de faire des dispositions toutes contraires. Elles étoient si favorables à l'ennemi, qu'il enfonça l'armée des Celtes sans peine & presque sans péril. Le Général fut lui-même enveloppé, en combattant très-vaillamment. *Cléomir* vit alors que tout étoit perdu, s'il ne prenoit tout sur lui. Il rallie les troupes dispersées, encourage celles qui se défendoient encore, fait faire de nouvelles attaques, & combat lui-même avec cette valeur qui étonne & se communique. En peu de temps, la face des affaires changea ; les Germains enfoncés à leur tour, sont poursuivis jusqu'à leur entière défaite. On ne s'apperçut bientôt qu'ils eussent pénétrés dans

Digitized by Google

dans les Gaules, que par le grand nombre de morts & de captifs qu'ils y laiſſerent. L'armée Gauloiſe attribua hautement à *Cléomir* tout l'honneur de la victoire. Il eſt ramené en triomphe à la Cour, & regardé comme le libérateur de l'état. Ces hommages étoient volontaires de la part des peuples; ils avoient prévenu à cet égard les ordres de la Reine : mais on liſoit ſur ſon viſage la joie qu'elle reſſentoit; on eût pu même y lire que cette ſatisfaction étoit relative à la perſonne du vainqueur, autant & plus qu'à la victoire dont elle recueilloit les fruits.

C'étoit l'uſage alors dans les Gaules, que le Souverain au milieu de toute ſa Cour, & dans tout l'appareil de la Royauté, plaçât une couronne d'or ſur la tête du Général victorieux. Il fut décidé que *Cléomir* jouiroit de cet honneur, & la cérémonie fut renvoyée à deux jours. Il eut encore durant cet intervalle une courte entrevue avec la Reine, qui, comme dans la première, ne ſe laiſſa voir qu'à demi. De-là de nouvelles conjectures de la part du Prince, nouvelle incertitude, nouvelle impatience. Il étoit réſolu de tout perdre, ou de s'éclaircir ſur le ſort de *Dalia*; car c'étoit *Dalia* ſeule qui pouvoit l'intéreſſer. C'étoit ſon ame, ſa candeur, ſon amour, ſa manière d'aimer qui le captivoient. Il n'eût pas ſuffi, pour le diſtraire de ſa paſſion,

Digitized by Google

d'égaler *Dalia* en beauté, de réunir même tous ſes traits ; elle ſeule eût pu devenir la rivale d'elle-même ; & c'eſt ce que ſoupçonnoit quelquefois *Cléomir*.

Deux nouveaux incidens vinrent détruire en lui cette idée. Le Barde qui l'avoit ſervi dans ſes premières tentatives, ne l'avoit point accompagné dans ſon expédition contre les Germains. Il étoit reſté à la Cour où la Reine le combloit de diſtinctions & de bienfaits. Selon lui, c'étoit la beauté de ſa romance qu'elle récompenſoit : il dut cependant s'appercevoir que le héros y entroit pour beaucoup. La Reine l'en entretint ſi ſouvent, qu'il ſoupçonna ce qu'elle ne vouloit point lui cacher. Elle en vint même juſqu'à le charger d'une négociation qui marquoit la plus intime confiance. Il s'agiſſoit d'engager *Cléomir* à ſe fixer à la Cour. Une lettre qu'il lui remit de la part de la Reine venoit à l'appui de ſes diſcours, & laiſſoit entrevoir au Prince qu'il pouvoit aſpirer à tout. Le Barde n'épargna rien pour le déterminer. Son mariage avec *Dalia* n'étoit par lui-même qu'un léger empêchement. Les loix du temps autoriſoient le divorce ; & l'uſage n'empêchoit point qu'une ſœur, dans un cas pareil, ne pût remplacer ſa ſœur. L'obſtacle réel étoit l'attachement de *Cléomir* pour *Dalia*.

Il répondit à la Reine, avec reſpect, mais d'une manière vague. Son but étoit de

Digitized by Google

gagner du temps. L'écriture de la lettre lui étoit abſolument inconnue ; mais au bout de quelques heures, un eſclave lui apporta un autre billet dont il reconnut d'abord le caractère. Sa ſurpriſe égala ſa joie d'y trouver ces mots : *Epoux toujours cher, mais peut-être inconſtant, reconnoiſſez les traits de l'infortunée* Dalia. *Elle reſpire encore & ne vit que pour vous : ſuivez cet eſclave, & venez vous juſtifier, s'il eſt poſſible.* Oui, s'écria *Cléomir*, oui, ma juſtification ſera facile & prompte. Je ne veux pour juge que ſon cœur, pour témoins que mes actions. Il partit ſur le champ, guidé par l'eſclave, & ſans aucune ſuite. Après une heure de marche, ils arrivèrent à un bois des plus ſolitaires. Une marche à-peu-près auſſi longue que cette forêt, les conduit à un château qui reſſembloit beaucoup à une priſon d'état : ils y entrent néanmoins ſans difficulté. *Cléomir* fut ſurpris d'y reconnoître quelques-uns des eſclaves qui ſervoient *Dalia* en Ibérie ; mais que n'éprouva-t-il point en appercevant *Dalia* elle-même ! en la voyant ſe précipiter dans ſes bras, le ſerrer dans les ſiens ! en lui entendant prononcer d'une voix preſque éteinte : *Eſt-il bien vrai que* Dalia *vous ſoit encore chère ?*

Cléomir ne répondit d'abord que par des baiſers de flamme : enſuite, il lui parla avec ce ton qui perſuade toujours, parce

Digitized by Google

qu'il eſt celui du ſentiment & de la vérité. Les larmes de *Dalia* couloient; mais ce n'étoient point des larmes de douleur : c'étoient des larmes de tendreſſe & de joie; de ces larmes délicieuſes qu'inſpire la perſuaſion d'un bonheur dont on a lieu de douter, & d'un bonheur tel qu'en procure un amour mutuel. Ma chère *Dalia*, lui dit *Cléomir*, les momens ſont précieux. Il faut vous arracher à cette priſon : peut-être quelques jours plus tard ſeroit-elle pour moi d'un accès plus difficile. Fuyons ces lieux, fuyons la Gaule entière, juſqu'à ce que le moment ſoit venu d'y rentrer d'une manière digne de vous & de moi. Quoi! s'écria-t-elle enfin, quoi! Prince, vous renoncez, pour me ſuivre, à tous les avantages qu'une Reine puiſſante vous laiſſe eſpérer?... Rien ne peut vous remplacer auprès de moi, interrompit vivement *Cléomir*, pas même une Reine qui réunit vos charmes extérieurs. Un vif deſir de gloire & de vous procurer un état digne de vous m'avoient ci-devant arraché de vos bras : l'empire du monde, que vous ne partageriez point avec moi, ſeroit incapable de me ſéduire. Mais, Seigneur, ajouta la Princeſſe, après un autre moment de ſilence, n'eſt-ce pas demain que vous recevez, en préſence de tous les chefs de l'état, le prix de la victoire dont il vous eſt redevable? Cet honneur n'eſt point à dédaigner,

Digitized by Google

& il eſt bon que les Celtes s'accoutument à voir en vous un défenſeur. *Cléomir* étoit plus jaloux de rendre *Dalia* libre, que de ſe faire couronner comme vainqueur. Mais elle perſiſta ſi abſolument dans cette idée, qu'il ſe vit contraint d'y ſouſcrire. Il la quitta, après avoir pris quelques meſures pour leur commun départ, fort étonné qu'elle même s'obſtinât d'en retarder le moment, plus étonné encore des motifs de ce retard. M'obliger, diſoit-il, à contempler ſa rivale dans tout l'éclat du trône, & à partager moi-même cet éclat! certainement *Dalia* préſume beaucoup de ma fidélité, ou ne craint pas aſſez de la mettre en péril.

Cette idée l'occupa juſqu'au moment de la cérémonie. L'aſſemblée étoit des plus auguſtes : on y voyoit réunis tous les grands ordres de l'état. La Reine, aſſiſe ſur un trône magnifique, avoit à ſa droite le Conſeil des Druides, à ſa gauche le Sénat des dames Gauloiſes (*). Les principaux chefs des armées occupoient les dégrés du trône & ſes avenues : un Peuple immenſe rempliſſoit le ſurplus de l'eſpace. *Cléomir* parut aux acclamations de toute cette multitude, & conduit par les principaux guerriers qui avoient combattu ſous lui. Sa démarche,

(*) On ſçait qu'il y eut autrefois dans les Gaules un Sénat uniquement compoſé de femmes. Les Druides parvinrent à anéantir ce Sénat qui nuiſoit à leur deſpotiſme.

Digitized by Google

ſon air, toute ſa perſonne, avoient tant de nobleſſe, que la couronne qui l'attendoit parut fort au-deſſous de ce qu'il devoit prétendre. De ſon côté, la Reine lui parut ſi belle, qu'il frémit de l'imprudence de *Dalia*. La Reine elle-même ſembloit occupée d'un deſſein beaucoup plus grand que celui qui étoit indiqué. Une joie, mêlée d'un certain trouble, régnoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux. *Cléomir* approche & monte quelques dégrés du trône, où la Reine en ce moment l'attendoit debout. Elle poſe ſur la tête du Prince, au bruit des applaudiſſemens univerſels, la couronne d'or qu'elle tenoit à la main. On l'eût priſe pour Vénus qui couronnoit Mars. Une profonde génuflexion annonçoit déjà la retraite de *Cléomir*; la Reine le retint. Prince, lui dit-elle, votre fidelle *Dalia* ne veut plus être ſéparée de vous. Ces mots le jettèrent dans une ſurpriſe inexprimable. En même temps la Reine, ôtant ſa couronne, la dépoſe entre les mains d'un de ſes officiers, & deſcend ſur le même degré où étoit *Cléomir*. Alors un étonnement & un ſilence univerſels ſuccédent aux applaudiſſemens. *Dalia* (car c'étoit elle-même) élevant un voix qui pénétroit l'ame, s'exprima ainſi :

» O vous, noble Élite d'une nation re-
» doutée par toute la terre, écoutez votre
» Reine, & voyez à quel prix elle peut

Digitized by Google

» déſormais l'être. (*Montrant Cléomir*)
» Voici l'appui, le défenſeur, l'époux que
» m'avoient donné les Dieux, avant que de
» me choiſir pour gouverner cet État. Ne
» m'euſſent-ils fait que ce premier don,
» ma reconnoiſſance ne finiroit qu'avec
» mes jours. Et vous, généreux Gaulois,
» ſongez que c'eſt un préſent que le Ciel
» vous fait par mes mains. Né du ſang des
» Rois, mon époux eſt encore plus digne
» de commander aux hommes par ſon
» courage & ſes vertus, que par ſa nais-
» ſance. Il fut autant de fois victorieux
» qu'il donna de batailles ; il prit autant
» de villes qu'il en aſſiégea. Nul ne con-
» nut mieux l'art de ſubjuguer une nation,
» & vous ſçavez s'il connoît celui de les
» défendre. (*Aux Druides*) Miniſtres des
» Dieux, voilà le défenſeur des autels.
» (*Aux Dames Gauloiſes*) Sages diſpen-
» ſatrices des loix, voilà le bras qui en
» peut maintenir l'autorité. (*Aux Chefs*
» *des troupes*) Braves guerriers, voilà le
» chef digne de vous conduire. Peuples
» enfin, qui me reconnoiſſez pour votre
» Reine, voilà le Roi que ma tendreſſe
» vous propoſe, celui qu'elle a choiſi pour
» moi-même. Nos deſtins ſont inſépara-
» bles : ou détrônez *Dalia*, ou couronnez
» *Cléomir* ".

Ce diſcours prononcé d'un ton noble & touchant, par une Princeſſe qui ſéduiſoit

Digitized by Google

lors même qu'elle ne vouloit pas toucher ; quelques larmes qui couloient de ſes beaux yeux, la tendreſſe qu'on y liſoit pour ſon époux, & autant que tout cela même, le grand nom de *Cléomir*, tout contribuoit à un heureux dénoument. L'unanimité des ſuffrages s'annonça par des acclamations générales & ſubites. *Cléomir* fut élu Roi, avant que d'être bien perſuadé ſi *Dalia* étoit vraiment elle-même. Ses doutes à cet égard étoient faciles à détruire. *Dalia* l'inſtruiſit de ce que ſon abſence lui avoit laiſſé ignorer. *Ambigat*, ayant ſurvêcu à Ségovèſe, ſurvêcut auſſi à ſa prévention pour ce Druide, & même à ſa dévotion pour Tautatès. La Déeſſe *Iſis* devint l'objet de ſa confiance. Il étoit naturel que la Prêtreſſe anéantit ce qu'avoit fait le Druide ſon ennemi, &, qui pis eſt, ſon devancier. Il falloit des oracles, ils ne manquerent pas. Ainſi *Dalia* avoit au nom d'*Iſis* été déclarée l'aînée, par la raiſon même qui l'avoit d'abord fait déclarer la cadette : c'eſt-à-dire, parce qu'elle étoit née la ſeconde. *Ambigat*, informé du lieu de ſa retraite, l'en avoit retirée par un enlevement, l'avoit ſecrettement fait conduire à ſa Cour, l'avoit deſtinée au trône, & en avoit exclus celle qu'il avoit d'abord préférée. Elle avoit achevé de rendre la révolution complette, en remplaçant *Dalia* parmi les Prêtreſſes d'*Iſis*. Peut-être même

Digitized by Google

y deſiroit-elle l'arrivée d'un nouveau *Cléomir* pour la perfection du parallèle. Au reſte, ce n'eſt point à *Dalia* qu'il faut imputer cette réflexion critique : il ne faut pas la juger elle-même trop ſévèrement ſur ſa manie d'éprouver la fidélité d'un époux. Ces ſortes d'épreuves pouvoient ſe riſquer il y a trois mille ans : on imagine que de nos jours elles pourroient n'avoir pas le même ſuccès.

Digitized by Google

L'ÉPREUVE DANGEREUSE,

Conte moral.

Clarville & *Dorval*, jeunes & faits pour plaire, étoient intimes amis. L'intérêt, ce funeste écueil des plus beaux sentiments, ne les avoit jamais divisés; &, quoique leurs fortunes fussent à-peu-près égales, quelques circonstances les avoient mis à des épreuves réciproques, dont ils avoient été mutuellement satisfaits. *Clarville* cherchoit à se soumettre aux loix de l'hymen : un objet fait pour plaire fixa son choix. *Luzéide* avoit une de ces phisionomies prévenantes, où l'examen trouve toujours de nouveaux charmes; un esprit vif & orné les rendoit encore plus séduisants. Elle aimoit *Clarville*: ce tendre époux l'adoroit; & depuis un an qu'ils étoient époux, ils jouissoient du bonheur le plus rare. *Dorval* n'avoit cependant rien perdu de l'amitié de *Clarville*; & ce principe de sympathie qui les unissoit, sembloit être fixé pour jamais, lorsqu'une fatale circonstance détruisit en un moment l'ouvrage de plusieurs années.

Le bonheur chimérique d'un fat seroit

Digitized by Google

quelquefois préférable à la félicité réelle d'un homme de mérite. En effet, plus on aime une femme, moins on peut se persuader d'en être aimé de même. *Clarville* crut voir dans les yeux de *Luzéide* des nuages de froideur, & dans les caresses mêmes dont elle l'accabloit, il crut remarquer de l'ennui. Cette cruelle idée le plongea dans une tristesse affreuse. *Luzéide*, la tendre *Luzéide* s'en apperçut & la partagea bientôt. *Clarville* se confirma de plus en plus dans son opinion, &, loin de chercher l'explication que sembloit demander *Luzéide*, il fuyoit même les occasions de lui parler. L'expression la plus pathétique ne peindra jamais l'état déplorable où se trouva réduite cette femme sensible. Plus elle se cherchoit des torts, plus elle se trouvoit irréprochable, & c'est dans cette situation, que la perte d'un cœur est vraiment affreuse. Elle pensa qu'une rivale étoit la cause de son malheur; elle voulut s'en instruire: sa peine fut inutile. Bien des femmes se consolent aisément, lorsque leur vanité n'est point offensée; mais pour un cœur comme celui de *Luzéide*, cette consolation n'étoit pas suffisante. Elle abandonna presque toutes ses sociétés. Les cercles bruyants, loin de la dissiper, augmentoient sa mélancolie, & sa triste ressource étoit de s'entretenir secrettement de ses peines. Enfin, comptant sur *Dorval*, qu'elle

Digitized by Google

eſtimoit beaucoup, elle réſolut de ſe confier à lui pour arracher le ſecret de ſon époux.

Cependant *Clarville* ne voyoit aucun nouvel objet qui eût captivé *Luzéide* ; mais il lui ſoupçonnoit un beſoin de changer, & ce ſoupçon ſeul fait le malheur d'un cœur délicat. Il forme enfin un projet moins nouveau que ſingulier, & pour le mettre à exécution, il vole à l'inſtant chez *Dorval.*

Le jour des femmes du bel air étoit à peine fini, il étoit ſix heures du matin. *Dorval* ſe réveille à la voix de ſon ami. Quoi ! *Clarville* de ſi bonne heure ? cette viſite m'inquiéte. Te ſeroit-il arrivé quelqu'événement fâcheux ? Non, mon cher *Dorval*, aucun accident ſenſible en apparence ne m'eſt arrivé ; mais on ne doit juger du malheur que ſur la ſituation de l'ame : avant que je t'en diſe plus, jure-moi ſur notre amitié de me rendre le ſervice que je vais exiger de toi. — Je le jure, mon cher *Clarville ;* & d'un doute offenſant pour un ami, ce ſerment eſt la vengeance. — Eh bien ! pardonne au tranſport qui m'agite. Écoute-moi : tu ſçais que j'adorois *Luzéide*, que j'en étois aimé. Combien de fois as-tu remarqué ma félicité dans ſes yeux ? Ce bel organe, ce miroir du ſentiment, ſembloit aſſurer à jamais mon bonheur. Hélas, *Dorval !* ces inſtants étoient trop heureux pour être durables ; ils n'exiſtent plus.

Digitized by Google

— Quoi, *Clarville !* ta femme, *Luzéide* infidelle ? — Non, *Dorval ;* en vain ai-je cherché des convictions ; je rends juſtice à ſa vertu, mais.... peut-être en ſerois-je moins malheureux. Lorſque le ſentiment eſt le mobile du plaiſir, on ſe détache aiſément de ce qu'on n'eſtime plus. C'eſt ſa froideur ſeule qui cauſe tous mes maux : ſans affoiblir mon eſtime, elle irrite mon amour, & je ne ſçais même ſi elle ne l'augmente pas. Sers-moi donc dans le projet que j'ai formé. Il eſt certain que parmi ceux qui font cercle chez moi, tu es le ſeul que *Luzéide* ait remarqué. Cent fois je l'ai entendu rendre juſtice à ton mérite & s'applaudir de ta ſociété. Il faut que tu tâches de la ſéduire. Si tu ne réuſſis pas, j'irai tomber aux pieds de *Luzéide.* Au cas contraire, le mépris me conſolera bientôt. Mais je prévois ta réponſe : cette fourberie te révolte. Songe pourtant qu'il n'en eſt point, quand il s'agit de ſervir l'amitié pour une cauſe légitime.

Dorval, malgré ſes repréſentations, ſe vit forcé de céder à la fantaiſie de ſon ami. Dès le jour même, il parut chez *Clarville.* Il fut plus gracieux, plus attentif auprès de *Luzéide.* Elle en fut flattée ; & en partant du deſſein où elle étoit de ſe confier à *Dorval*, elle n'en fut que d'autant plus ſenſible à ſes prévenances. *Clarville* s'en apperçut, & les efforts qu'il fit pour cacher ſon

Digitized by Google

trouble, le rendirent encore plus rêveur. La saison étoit belle; la fraîcheur d'une soirée agréable invitoit à la promenade. *Dorval* la propose; *Luzéide* l'accepte. *Clarville*, sous un prétexte frivole, refuse d'en être; mais, en refusant, il ordonne que l'on mette les chevaux au carrosse. *Luzéide* n'insiste point sur le refus de *Clarville*. Pouvoit-elle trouver une occasion plus favorable pour parler librement à *Dorval*? L'ordre est bientôt exécuté, ils partent.

En vain prétend-on se guérir de l'amour, en cherchant à ne plus estimer ce qu'on aime. *Clarville* compte sur son ami; mais il croit voir *Luzéide* céder aux feux séducteurs de *Dorval*. Ce cruel soupçon redouble ses transports. Il se repent déjà de son épreuve; il voudroit n'avoir jamais conçu ce funeste projet.

Cependant *Dorval* & *Luzéide* sont portés au Boulevard. Ce théâtre des bigarrures sembloit gêner leurs idées: en effet, le tumulte n'est ami que des conversations à la mode, où la distraction joue le premier rôle. Celle de *Dorval* & de *Luzéide* avoit pour eux un intérêt particulier. Ils arrivèrent au Cours en moralisant. Ils agitoient cette question si ancienne & toujours nouvelle: quel est le souhait le plus avantageux que l'homme puisse former? *Luzéide* prétendoit que le vrai bonheur seroit de

Digitized by Google

lire dans les cœurs. Cette idée étoit analogue à sa situation, Oui, *Dorval*, disoit-elle, lire dans les cœurs, voilà ce qui me rendroit heureuse. Une fortune éclatante fait souvent le malheur de celui qui la possède. Il reçoit en aveugle les caresses qu'on lui prodigue. Ne soupçonne-t-il pas toujours que sa prospérité en est l'objet? Un homme d'une santé à toute épreuve n'auroit à la vérité besoin de rien; mais en lui supposant même des richesses, ne seroit-il pas exposé en amour ou en amitié à être trompé comme un autre? & ce sont les maux de l'ame qui nous affectent le plus! Un autre auroit desiré de prévoir l'avenir, ce souhait accompli l'enrichiroit à son gré & le feroit jouir également d'une santé parfaite, mais il prévoiroit la mort d'une maîtresse, celle d'un ami, la sienne propre; & cette connoissance fatale feroit seule son malheur. Au lieu, qu'en lisant dans les cœurs, & n'y lisant que le présent, je m'attacherois de plus en plus à un objet dont les sentiments seroient analogues aux miens. Si je venois à lui déplaire, je verrois dans son cœur la cause de son infidélité: je tenterois des remédes; j'étudierois leur action, & en continuant l'usage de celui qui feroit le plus de progrès, je serois toujours heureuse. Je ne lirois point un avenir perfide. Et quel plaisir n'aurois-je pas aussi dans le choix de

Digitized by Google

mes amis ? Qu'il eſt rare, mais qu'il eſt beau d'être aſſurée que des ames généreuſes s'intéreſſent pour nous-mêmes à notre félicité ! Par exemple, *Dorval*, je vous crois mon ami, mais j'en aurois la conviction, mon eſtime en ſeroit plus grande encore, mon amitié plus parfaite, & ces ſentiments élevés ajouteroient à mon bonheur.

Ah, Madame ! reprit *Dorval*, avez-vous beſoin de cette connoiſſance pour être perſuadée de mon attachement ? Le ſouhait même que vous formez, révolte ma délicateſſe à cet égard, & me détermine à le déſapprouver. Combien verriez-vous de cœurs malheureux, & qui ne méritent peut-être pas de l'être ? A ce ſpectacle attendriſſant, une ame comme la vôtre ſeroit-elle tranquille ? Non, Madame, vous ſouffririez avec eux. Par exemple, faite comme vous l'êtes pour inſpirer un ſentiment que l'on cache avec peine, & qu'on ne peut détruire ; que déviendriez-vous en reconnoiſſant que vous-même ſeriez la cauſe de leur malheur ? Un homme enfin que vous eſtimeriez, pour lequel vous auriez même de l'amitié, porteroit dans ſon cœur l'amour le plus vif & le plus tendre, ſans eſpoir d'être heureux... quel ſentiment éprouveriez-vous ? — Il eſt vrai, je le plaindrois. — Eh bien, Madame, plaignez-moi donc.... Oui ! mon cœur ne peut ſe contenter du ſeul titre d'ami. Belle

Luzéide,

Digitized by Google

Luzéide, dès l'instant où *Clarville* me présenta chez vous, je vous adorai : l'habitude de vous voir ne fit qu'augmenter la vivacité de mes sentiments, & mille fois je balançai. — C'en est assez, *Dorval* : un homme qui manque aussi essentiellement à un ami, ne mérite pas qu'on le plaigne. J'aime *Clarville* ; il me sera toujours cher ; & cet aveu suffit pour répondre à vos prétentions. *Luzéide*, aussi surprise que désespérée d'une déclaration si imprévue, & voulant mettre fin à des propos qui lui plaisoient si peu, donna ordre à son cocher de retourner promptement à l'hôtel.

Clarville, surpris d'un retour si précipité, en demanda la cause, & tâcha de la lire dans les yeux de *Dorval*. *Luzéide* donna pour prétexte un mal de tête violent qui exigeoit du repos, monta à son appartement & se livra à toute l'amertume de ses réflexions. Eh bien, dit *Clarville* à son ami, apprends-moi donc ma destinée ? — Ta destinée est d'être l'homme du monde le plus heureux. — Ah ! cher *Dorval*, tu me ramenes à la vie. Oui, belle *Luzéide*, tu vas revoir ton *Clarville* à tes pieds : il va te demander un pardon qu'il ne mérite pas. Mais dis-moi, cher ami, dis-moi donc promptement tout ce qui s'est passé entre elle & toi. *Dorval* alors lui en rend compte, recommande à son ami de détromper *Luzéide*, & le laisse en liberté.

Digitized by Google

Clarville vole à l'appartement de *Luzéide*. Elle étoit à peu-près immobile & plongée dans la douleur la plus attendriſſante. *Clarville* tombe à ſes pieds, ſe ſaiſit d'une de ſes mains & la preſſe dans les ſiennes. *Luzéide*, lui dit-il, vous voyez un coupable, mais un coupable qui ne ceſſa jamais de vous adorer. Oui, trop d'amour a cauſé mon malheur. Je vous ai crue refroidie à mon égard; & ce fatal ſoupçon, en faiſant mon malheur, ſans doute fait le vôtre, & mes chagrins ont dû vous offenſer.... Je ne mérite aucun pardon.... Mais *Luzéide* eſt généreuſe, & je ſuis trop heureux, ſi *Luzéide* m'aime encore.... Quel retour inprévu! Quel inſtant pour une femme tendre! .... Oui, mon cher *Clarville*, reprit vivement *Luzéide*, cette ſurpriſe raviſſante me fait oublier tous mes maux. Le devoir n'eſt pour le cœur qu'un être chimérique: en choiſiſſant un époux, j'ai cru prendre un amant, un ami, & je croyois avoir perdu chez vous ces titres précieux: ne pas vous pardonner, ce ſeroit me punir moi-même. — Ah! je ſuis donc vraiment heureux! s'écrie *Clarville* en tombant dans les bras de *Luzéide*.... Que l'hymen a d'appas, quand l'amour eſt à ſes côtés!

Après ces momens fortunés, où le ſentiment trop actif ôte l'uſage de la parole: Ma tendre amie! dit *Clarville* à *Luzéide*,

Digitized by Google

je vais te faire un aveu; je le dois à ton repos & à la gloire de mon ami. Cet aveu eſt auſſi une réparation pour ta délicateſſe offenſée.... Mon ami t'a parlé d'amour. Eh bien! c'étoit malgré lui; c'étoit à ma ſeule ſollicitation & uniquement pour éprouver ton cœur. Ce ſoupçon injurieux ne méritoit pas un retour ſi tendre, & je ne reſſens que trop ma faute; mais tes reproches n'égaleront jamais ceux que je me fais; & ſouviens-toi que tu m'as pardonné. — *Clarville*, tu m'étonnes! au ſurplus je ne t'en veux pas; je ne vois dans cette démarche que l'aveuglement d'un amour au déſeſpoir; je ne blâme que la légéreté des motifs qui ont pu t'y déterminer; mais la conduite de *Dorval* ne me ſurprend que d'autant plus. *Dorval*, ton ami, le mien, ne devoit-il pas me connoître? — *Dorval* a long-temps combattu, & il ne s'eſt rendu qu'aux marques touchantes de ma douleur. — Eh bien! que ne me faiſoit-il part de tes peines, & du projet que tu avois formé? C'eſt dans un cas de cette eſpéce, où l'on peut, où l'on doit tromper un ami pour le mieux ſervir. Devoit-il tâcher réellement de me ſéduire? Quel rôle affreux! — Quoi qu'il en ſoit, ma chère *Luzéide*, daigne lui pardonner en ma faveur. — A la bonne heure, mon ami; mais je demande une condition. Tu viens d'éprouver l'amour; il faut

Digitized by Google

que tu éprouves l'amitié. Feins auprès de *Dorval* de n'être pas tout-à-fait raſſuré par cette ſeule épreuve; exige qu'il continue ſon rôle : je lui paroîtrai moins ſévère, & nous verrons s'il eſt effectivement ton ami. *Clarville*, en homme certain des ſentimens de *Dorval*, ſourit du projet de *Luzéide*. Il ne pouvoit lui refuſer cette légère ſatisfaction ; il la lui promit. On trouvera peut-être aſſez peu de généroſité dans ce projet de *Luzéide*; mais dans les cœurs les mieux formés, l'amour-propre bleſſé peut conduire à quelques foibleſſes; & l'on ſent bien que ce motif, ſupérieur à celui d'éprouver l'amitié de *Dorval*, fit agir *Luzéide*.

Cependant *Dorval* lui même éprouvoit que nous naiſſons tous avec l'envie de plaire. Il réfléchit, il eſt rêveur. Les réponſes de *Luzéide*, lorſqu'il lui a parlé d'amour, révoltoient ſon amour-propre : il l'écoute, & l'écoute malgré lui. Déjà l'amitié ſe taît. Cette amitié ſi tendre, que l'intérêt n'avoit jamais pu refroidir, céde à cette dernière épreuve. *Dorval* reſſent un trouble dont il cherche la cauſe : il la trouve bientôt. *Luzéide* eſt toujours préſente à ſes yeux : ſon eſprit, ſa beauté lui paroiſſent dans un jour plus frappant, & il finit par envier le ſort de ſon ami. Quelques remords lui donnent cependant encore la force de chercher des défauts

Digitized by Google

chez *Luzéide*; mais ce triſte moyen, qui réuſſit à peine vis-à-vis d'un objet mépriſable, enfonce encore le trait plus vivement, lorſque les recherches ſont vaines. *Dorval* enfin n'écoute plus que ſon penchant; & l'amitié, comme un ombre légère, s'évanouit au flambeau de l'amour.

Le lendemain, *Dorval* vole chez ſon ami. *Clarville* l'embraſſe, le mene dans ſon cabinet, & lui dit : Mon cher *Dorval*, à peine hier étois-tu ſorti de chez moi, qu'au lieu d'aller trouver *Luzéide*, je fis des réflexions ſur l'épreuve que tu as tentée. Te l'avouerai-je, mon ami? Mon cœur ne peut s'en contenter : daigne donc compatir à ma foibleſſe & continuer notre épreuve. *Dorval*, charmé d'un caprice qui flattoit ſes eſpérances, eut l'air de céder avec peine aux inſtances de ſon ami, conſentit enfin à ſes deſirs, & ſe préſenta chez *Luzéide* avec cet air contrit & reſpectueux que les yeux démentent toujours. *Luzéide* feint d'en être touchée. Une diſparition momentanée de *Clarville* favoriſe ſon jeu : elle fait des reproches à *Dorval*, mais avec ce ton qui ſemble inviter à s'en attirer encore. L'amour & l'eſpoir brillent dans les yeux de *Dorval*, & *Luzéide* entrevoit ſon triomphe. Quelques perſonnes invitées arrivent pour dîner : on deſcend dans le ſallon. *Dorval* donne la main à *Luzéide*; il la ſerre doucement; on n'y

Digitized by Google

répond pas, mais on le laisse faire. Le repas fut charmant. La joie répandue sur les moindres actions de *Luzéide* étoit partagée par les convives, & *Clarville* en jouissoit doublement. *Dorval* auroit dû lire son malheur sur la physionomie de son ami; mais il étoit trop occupé de *Luzéide*. Il propose à la compagnie de venir passer deux jours à sa terre : on accepte, & le départ est fixé au lendemain.

Clarville fit promettre à *Luzéide* de finir son épreuve avant la fin du jour. Le rendez-vous pour le départ avoit été fixé chez lui. La jeune *Fatmé*, avec *Déricourt* son oncle & *Dormilly*, arrivèrent peu de temps après *Dorval*. *Luzéide* ne parla que des yeux, mais ils étoient éloquens : ils annonçoient avec vivacité le dénoument de la scène. *Dorval*, qui croyoit son bonheur certain, n'aspiroit qu'après l'instant d'un tête-à-tête avec *Luzéide*. Un repas fin & bien servi attira des louanges & des reproches à *Dorval*; & l'on se mit au jeu en attendant l'heure de la promenade. Le parc étoit charmant; & après l'avoir parcouru ensemble, chacun insensiblement se sépara du gros de la compagnie, occupée à disserter sur différents sujets. *Dorval*, occupé d'objets plus intéressants, avoit engagé *Luzéide* à se promener avec lui. Ils entrèrent insensiblement dans une espéce de labyrinthe, & se reposèrent dans

Digitized by Google

une petite grotte tapiſſée de verdure. Le jour étoit ſur ſon déclin ; & après un moment de ſilence : Voyez, dit en ſoupirant *Dorval*, à quel point je ſuis ſage ! depuis un quart-d'heure que nous ſommes ſeuls, je n'ai point prononcé le mot d'amour. Ah, belle *Luzéide* ! Faudra-t-il toujours reſpecter la cruelle loi du ſilence auquel vous m'avez condamné ? — Oui, *Dorval*, il le faut, pour mon bonheur & pour le vôtre. Renoncez à une paſſion que je tremble d'écouter, & dont les ſuites pourroient à tous deux être funeſte. — Ah, Madame ! n'enviſagez qu'un avenir heureux ; ma diſcrétion, ma prudence vous en ſont les garants. — Mais, dites-moi, *Dorval*, ſi je ſentois pour vous quelque retour, ſi je vous l'avouois, vous ne ſeriez donc pas encore content ? Et vous exigeriez ? — Oui, belle *Luzéide*, j'exigerois... tout ce que l'amour le plus tendre... — Mais *Clarville* eſt votre ami. — Oui, mais en ſuis-je moins le vôtre ? Et d'ailleurs ſa conduite envers vous-même, auſſi cruelle qu'envers moi... — Sa conduite ! expliquez-vous. — Apprenez donc, Madame, que votre époux, peu digne d'une épouſe auſſi charmante, & cédant à d'affreux ſoupçons, m'avoit chargé de vous parler d'amour & d'éprouver ſi votre cœur... Il ignoroit combien depuis long-temps je vous adore en ſecret ! l'occaſion de vous le dire pouvoit-elle être plus

Digitized by Google

favorable ? Ai-je eu tort d'en profiter ? Et pouvez-vous, & lui-même en ce cas, pourroit-il me trouver coupable ? — C'eſt l'être moins ſans doute. Mais qui put vous forcer, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites, à me cacher ſi long-temps ce ſecret ? Et que ſais-je, après tout, ſi ce que j'entends maintenant, ſi votre confidence même, n'eſt pas une ſupercherie pour m'éprouver ? — Ah, Madame, quels ſerments, quels garants exigez-vous de l'amour le plus tendre ? je vais les faire à vos genoux ; parlez. — Je n'en exige aucuns, *Dorval* ; il eſt temps de ceſſer un jeu qui m'humilie. Détrompez-vous enfin. J'ai voulu voir ſi *Clarville* pouvoit compter ſur ſon ami ; ne craignez pas que je le déſabuſe, ce ſeroit l'affliger. Je vous verrai toujours, mais n'oubliez jamais combien je l'aime. A ces mots, *Luzéide* ſe lève & ſe hâte de rejoindre la compagnie.

Un coup de foudre auroit moins accablé *Dorval*. Il ſuit à peine *Luzéide*, & n'arrive qu'après elle dans l'allée où le gros de la compagnie diſſertoit encore. *Luzéide*, en s'approchant de ſon mari, le tire à part. Tu avois raiſon, lui dit-elle, mes prétentions ont échoué vis-à-vis de *Dorval*, & je le crois ton ami. Ah, *Luzéide* ! s'écrie *Clarville*, je reconnois à ce trait la beauté de ton ame. Tu crains de m'affliger ! Va, j'ai tout entendu ; une charmille

Digitized by Google

mille ma caché : mon ami n'eſt qu'un traître. Mais je trouve dans *Luzéide* & l'amante & l'ami ; je ne regrette rien. Diſſimulons tous deux. Demain nous partirons au point du jour : un billet de ma main lui fera nos adieux. La compagnie ſe raſſembla, le ſouper fut ennuyeux, la contrainte en faiſoit les honneurs. *Dorval*, ſous le maſque de l'enjouement, laiſſoit entrevoir tout ſon trouble, & l'heure du coucher mit fin à cette partie de ſon ſupplice. Dès le matin du lendemain, *Clarville* & *Luzéide* s'éloignèrent du château ; & *Dorval* reçut ce billet :

» Je fus témoin, hier, de votre con-
» verſation avec *Luzéide*. Ainſi, *Dorval*,
» je vous connois. J'eus tort, ſans doute,
» en vous chargeant d'une épreuve dont
» je rougis ; mais les torts d'un ami n'ex-
» cuſent pas les vôtres. Adieu, *Dorval* ;
» je laiſſe à votre cœur le ſoin de me
» venger. »

LES DEUX AMIS,

Hiſtoriette.

CE n'eſt pas toujours de la conformité des caractères que naît l'amitié, & la même éducation ne forme pas toujours les mêmes idées ni les mêmes hommes: les tempéramens varient à l'infini, & les mêmes circonſtances développent différemment les diſpoſitions que l'on apporte en naiſſant. L'hiſtoire de *Saint-Phar* & de *Verſage* me fournit ces réflexions. Tous deux élevés au même collége, & par les mêmes maîtres, ils entrèrent dans le monde en même temps, mais avec des idées bien différentes. *Saint-Phar*, vif par tempérament, étoit léger par caractère; il voulut tout ſçavoir, il ne fit que tout effleurer. L'envie de plaire & de briller lui fit regarder l'*agréable* comme l'eſſentiel, & négliger l'*utile*; il comptoit l'eſprit pour tout, l'ame pour peu, le cœur pour rien. Sa figure répondoit à ſon caractère, fine, ſpirituelle, ſans traits, mais pleine d'expreſſion: ſes yeux vifs, brillants, ne reſpiroient que le plaiſir & peignoient ſa légéreté. *Verſage*, plus ſolide & plus ef-

Digitized by Google

ſentiel, étoit né plus tranquille ; il approfondiſſoit ſes connoiſſances, il croyoit que pour raiſonner il falloit connoître, que pour décider il falloit ſçavoir. Il vouloit être utile & eſtimé : c'étoit le but de ſon ambition. Sa phyſionomie étoit noble & intéreſſante ; de grands yeux bleus annonçoient un cœur tendre & une ame ſenſible. *Saint-Phar*, perſuadé que le ſuffrage des femmes décidoit pour un jeune homme, ne penſa qu'à leur plaire : des talens agréables, du goût dans la parure, de la légèreté dans le propos lui promettoient des ſuccès. Il voyoit les beaux eſprits à la mode, il avoit régulièrement le livre du jour, il ſçavoit toujours la chanſon du moment. *Verſage*, au contraire, occupé d'une vocation qu'il devoit embraſſer, vouloit s'en rendre digne. Il voyoit les vrais ſavans dans leurs cabinets, les vrais Philoſophes dans leurs retraites, & cherchoit la connoiſſance des arts dans les attéliers des grands maîtres.

Des occupations ſi différentes ne rapprochoient pas ſouvent les deux Amis ; il y avoit déjà pluſieurs mois qu'ils ne s'étoient vûs, lorſqu'ils ſe rencontrèrent aux Tuilleries. *Saint-Phar* vola dans les bras de *Verſage* : Ah, mon cher ami, lui dit-il, que j'ai de plaiſir à te revoir ! Que j'en aurai à te conter la vie charmante que je mène ! J'ai mille choſes à te dire ;

Digitized by Google

pourquoi m'as-tu abandonné? Fait comme tu es, tu aurois peut-être été auſſi occupé que moi. A peine ſuis-je entré dans le monde, que j'en ai goûté tous les charmes... Les femmes, mon cher, les femmes! elles ſeules rendent heureux, elles ſeules font valoir un homme; une femme dont on eſt aimé eſt le ſeul bien de la vie. Quel plaiſir de ſentir tout le prix d'une conquête que l'on ne doit qu'à ſoi, qu'à ſon propre mérite! Mais tu es trop timide, je le vois; tu ne feras jamais rien. Connois-tu la Préſidente de *Luzerre*? N'eſt-ce pas, dit *Verſage*, cette femme avec qui tu étois l'autre jour aux *François*? Il me ſemble qu'elle n'eſt plus jeune & que.... Elle eſt adorable! interrompit *Saint-Phar*, & je l'ai. Elle a la meilleure maiſon de Paris, & voit la meilleure compagnie; nous faiſons des ſoupers charmants; pas un moment de vuide; c'eſt une vie délicieuſe!

Ils étoient alors à la porte des Tuilleries, un carroſſe s'arrête: c'étoit la Préſidente. Elle appelle *Saint-Phar*, le fait monter & part.

Verſage reſté ſeul, fut étourdi de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Un équipage brillant, une parure éclatante, beaucoup de rouge l'éblouirent; il crut avoir vû la Préſidente jeune & charmante: elle ne l'avoit jamais été, n'avoit plus

Digitized by Google

le droit de l'être ; elle avoit quarante-cinq ans, vivoit depuis trente, & en étoit actuellement aux jeunes gens qui entrent dans le monde. Oui, diſoit *Verſage*, en lui-même, *Saint-Phar* eſt heureux ; il eſt aimé, ſon cœur eſt content ; ſon amour-propre eſt flatté ; qu'a de plus l'homme le plus fortuné ? Que donnent de plus le rang & le mérite ? Il envia le ſort de ſon ami, ſe crut preſque malheureux, & fut prêt à ſe dégoûter du train de vie uniforme qu'il avoit mené juſques-là. Il ſe ſouvint dans cet inſtant d'une viſite qu'il devoit à une amie de ſon père. Il ne trouva point Madame *de B...* & fut reçu par ſa fille, jeune, jolie, & depuis peu veuve d'un homme âgé, auquel elle avoit été mariée pour des raiſons d'intérêt. *Verſage*, ſeul avec elle, fut auſſi aimable & auſſi inſinuant qu'il put l'être. Il ſe rappella *Saint-Phar*, voulut l'imiter, haſarda une déclaration, devint même preſſant, mais d'un air ſi gauche & ſi embarraſſé, qu'on ne lui répondit que par un grand éclat de rire au moment où Madame *de B...* rentra. La veuve lui fit part de ce qui venoit de ſe paſſer ; & *Verſage*, perſifflé & plaiſanté, ſortit le déſeſpoir dans l'ame. De plus en plus mécontent de lui-même, il paſſa pluſieurs jours dans la peine & dans l'inquiétude. Il eſt un âge où la nature s'entend avec l'amour-propre. Dans ces diſpoſitions

Digitized by Google

il fut un jour chez ſon ami : Ah ; mon cher *Verſage !* lui dit *Saint-Phar*, tu me trouve encore un peu endormi ; nous avons fait hier un ſouper qui nous a menés juſqu'au matin ; je me réveille dans ce moment pour répondre à un billet aſſez preſſant. Tu es donc toujours amoureux de la Préſidente, lui dit *Verſage*, en ſoupirant ? — Je le ſerois encore ſi elle avoit voulu, mais elle veut être jalouſe ; elle ſe formaliſe de mes attentions pour la Marquiſe *de Beaubois*. J'en ai été piqué ; je m'en ſuis détaché ; & c'eſt à la Marquiſe que je fais réponſe dans ce moment : elle me propoſe d'aller paſſer quelques jours dans une campagne de ſes amies, & nous partons demain.

On apporta dans le moment un autre billet à *Saint-Phar*. C'eſt la Préſidente, dit-il, avec dédain, qui veut abſolument me voir ce matin. Elle cherche ſans doute une explication : je n'en veux point. Faismoi le plaiſir de m'y ſuivre ; tu me l'épargneras, tu me ſerviras d'excuſe, & à elle, ſi le cœur t'en dit, de conſolation. Mes chevaux ſont mis, allons.

La Préſidente étoit à ſa toilette. *Verſage*, fut ſurpris du changement de ſa figure ; à peine il put la reconnoître. Ami, dit-il à *Saint-Phar*, dans un moment où ils ſe trouvoient ſeuls, ta Marquiſe reſſemble-t-elle le matin à la Préſidente ? *Saint-*

Digitized by Google

Phar, pour éluder la queſtion, ſe reſſouvint tout-à-coup qu'on répétoit aux François certaine Tragédie dont il protégeoit l'Auteur. *Verſage*, ſeul avec la Préſidente, ne répondit à ſes agaceries que par des politeſſes. Il promit cependant de revenir chez elle, & ſe hâta de la quitter. Il ſentit bientôt que le bonheur de *Saint-Phar* n'étoit pas auſſi réel qu'il ſe l'étoit imaginé. Il entrevit que le ſuffrage des femmes que voyoit ſon ami, pouvoit bien ne tomber que ſur l'âge des hommes. Si tu ne connois que les ſenſations, diſoit-il, je n'ai plus rien à t'envier; mon cœur penſe différemment; le plaiſir, ſans amour, eſt à peine un plaiſir pour moi. Si ta vie eſt remplie, ton ame eſt vuide. Quelques réflexions de ce genre remirent le calme dans la ſienne. Que de bonheurs dont on ne voudroit point, pour peu qu'on les vît de trop près.

Verſage avoit pourtant promis de retourner chez la Préſidente. Il y fut quelquefois, & y vit un jour une jeune perſonne dont la beauté le frappa. Une taille noble & élégante, un air honnête & décent, une phyſionomie douce & modeſte, le touchèrent encore plus que la beauté des traits. C'étoit Mademoiſelle de *Sénoncourt*, il ne réſiſta point à l'impreſſion qu'elle fit ſur lui. Qui eſt cette jeune perſonne, demanda-t-il avec émotion à

Digitized by Google

Madame de *Luzerre ?* — C'eſt une de mes parentes que j'ai fait venir de province pour achever ſon éducation ; ſon ſeul mérite eſt d'être riche ; cela eſt aſſez bon pour la Cour, où je compte la marier : mais cela eſt ſi neuf, qu'on n'oſe point la produire ! *Verſage* en apprenoit aſſez pour comprendre qu'il devoit cacher ſes ſentiments à la Préſidente. Ah, *Saint-Phar !* s'écrioit-il, ſi tu poſſédes en effet l'art de plaire ; accours & viens l'apprendre à ton ami....Mais non : je ne veux que ſçavoir aimer, à moins que cet aimable objet n'exige de moi davantage.

Le timide *Verſage* chercha & découvrit bientôt le couvent qu'habitoit ſon amante, & ne trouva rien de plus ſimple que d'y voler. Mademoiſelle *de Senoncourt*, lui dit-on, ne voyoit perſonne que ſes parens : il ſe donne, ſans héſiter, pour avoir des choſes très-importantes à lui apprendre. Dès le moment qu'elle parut, après lui avoir demandé mille fois pardon de ſa témérité, il lui peignit ſes ſentimens & le deſir qu'il avoit de lui plaire, avec toute la chaleur dont il ſe trouvoit animé. Mademoiſelle *de Senoncourt*, après l'avoir écouté avec autant de bonté que d'innocence : Je ne vois perſonne, Monſieur, lui dit-elle, que de l'aveu de mes parents, & ſur-tout de ma tante : votre démarche peut m'expoſer, me faire

Digitized by Google

de la peine, & je ſerois fachée de vous en faire ; permettez cependant, Monſieur, que je me retire, & vous prie de ne revenir ici qu'avec mes parents.

Verſage, quoique très-conſterné, crut pourtant entrevoir qu'on ne l'avoit pas vû de mauvais œil. Il courut chez *Saint-Phar :* Tu te connois en femmes, lui dit-il ; dis-moi comment je dois me compotter dans le cas où je ſuis : dois-je voir les parents ?.. Tout doux, interrompit *Saint-Phar*, je ne ſuis pas encore *conſultant* : mais, par pitié pour toi, je veux bien te dire deux mots. Ecoute, tâche de m'entendre, & mets à profit mes conſeils. Quand la femme nous plaît, à quelque titre que ce ſoit, certain tact nous apprend dans le moment quel peut être le fondement de nos eſpérances. Il n'eſt à bien parler, qu'un certain nombre de femmes dignes de piquer à certain point l'ambition ou l'amour-propre des hommes, & de réveiller leur attention. Celles qui ont le plus d'eſprit ſont ordinairement les plus aimables, celles que l'on vante le plus, & dût la chronique en parler, celles qu'on recherche le plus, dont la Cour eſt la plus garnie, & dont la conquête a plus droit de nous plaire. Cette eſpéce de femmes ſemble pétrie d'un certain feu qui donne du reſſort à leur eſprit, qui les porte au plaiſir & met dans la ſociété certaine ac-

Digitized by Google

tivité qui en eſt l'ame. Le vulgaire des femmes, fait pour être ignoré, languit, végéte, & n'eſt preſque pour rien dans ce qu'on appelle *le monde.* Leur étalage de vertu n'eſt que platte froideur, inſenſibilité, vains dehors, en un mot, faits pour cacher l'inertie de leur ame....

Quoi donc! s'écria *Verſage*, indigné de la morale de *Saint-Phar*, vous les jugez toutes ainſi? Quoi! nulle exception?—Non, mon ami: nulle femme d'eſprit qui n'aime le plaiſir; c'eſt un point convenu, & ſi bien convenu, que la femme à ſentiment, la coquette & la prude même, ſe pardonnent du moins tacitement en ſa faveur tous les écarts & les faux pas qu'il leur fait faire. Lorſque l'objet dont vous êtes frappé porte ce caractère précieux; tâchez, en vous inſinuant dans ſon eſprit, d'en découvrir le foible, de le flatter, de l'exalter, &, s'il ſe peut, de la faire briller par ſes défauts mêmes. Tels ſont les grands principes, mon ami: c'eſt ainſi qu'on eſt sûr de vaincre & de courir à la célébrité.... Songe, ſurtout, à ne point effaroucher la prude, à piquer la vanité de la coquette, à toujours raiſonner, même juſqu'à la déraiſon, avec la femme à ſentiment. Celles-ci ſont terribles, & m'ont cruellement coûté: témoin la Comteſſe *de G****, qu'après trois mois d'attachement je ne devinois point encore, qui ne vantoit d'abord que l'amitié, &

Digitized by Google

& qui l'analyſoit au point d'en épuiſer les plus minces détails; avec laquelle enfin je ne revins à ce qu'on appelle *l'amour*, que par des détours infinis; avec laquelle, ami, lorſque nous fûmes parvenus à ce qu'elle appelloit *la théorie du cœur*, nous finîmes enfin par ne nous plus entendre. Croirois-tu cependant, qu'après m'avoir mené au point de travailler de mon mieux avec elle ſur le mot *ſentiment*, pour *l'Encyclopédie*, je n'en euſſe rien obtenu, ſi par bonheur pour moi, je n'euſſe à mon tour exigé qu'elle daignât m'aider pour creuſer, définir & compoſer le mot *ſenſation ?*... Mais je m'apperçois qu'il eſt tard, & que *Cydaliſe* m'attend... Adieu; reviens demain, je tâcherai de te débourrer un peu plus. Garde tes leçons, mon ami (lui dit *Verſage* en ſe levant), j'aime les femmes & les reſpecte plus que toi : la jeune beauté qui m'occupe eſt digne de mes vœux, & je prétends, s'il ſe peut, l'épouſer. — l'épouſer! — Oui, mon ami... D'où naît donc cet étonnement? — De te trouver ſi brave. — Je ne te conçois pas. — Tant mieux. Elle eſt jeune, dis-tu? Probablement jolie? Riche, bien née?... C'eſt fort bien fait. J'irai te voir, & ſuis à toi quand tu voudras la mettre dans le monde. Ah, mon ami! lui dit *Verſage*, en le quittant, tout eſt badinage pour toi; mais tu vieilliras comme un autre, & gémiras

Digitized by Google

peut-être un jour d'avoir si peu pensé !

Versage, en déplorant l'aveuglement de son ami, se ressouvint que Mademoiselle *de Senoncourt* l'avoit renvoyé à ses parens. Ses intentions étoient pures, & il s'étoit déterminé à s'adresser directement au pere de la Demoiselle, lorsqu'il apprit que Monsieur *de Senoncourt* ne vouloit marier sa fille qu'après la décision d'un Procès d'où dépendoit la fortune de sa maison. S'il le gagnoit, sa fille avoit droit de prétendre aux plus grands partis du Royaume. Il le perdit ; & *Versage*, qu'une grosse succession acheva d'enrichir, eut le double plaisir d'épouser son amante, & de relever la fortune d'un beau-père aussi illustre qu'estimé.

Il y avoit long-temps que les deux amis ne s'étoient vûs. *Saint-Phar* avoit été entraîné par le tourbillon des plaisirs ; d'autres circonstances avoient encore contribué à les éloigner. *Saint-Phar*, par pure ambition, avoit voulu servir ; il avoit fait deux ou trois campagnes, dans lesquelles il s'étoit beaucoup fait connoître & très-peu distingué. Les femmes cependant avoient sollicité pour lui des graces & les avoient obtenues. Il crut pourtant avoir lieu de se plaindre, & quitta le service. La paix survint bien-tôt ; & *Saint-Phar*, qui se trouva sans emploi, avec peu d'occupations, sentit tout le poids du désœuvre-

Digitized by Google

ment. Moins jeune, & par conſéquent moins fêté, inutile à ſoi-même, ainſi qu'aux autres, le cœur vuide & la tête aſſez peu *meubleé*, l'ennui s'empara de ſon ame. Les femmes n'avoient plus pour lui le même attrait, *Saint-Phar* n'étoit plus au ton du jour. Il les avoit aimées par vanité, elles le fuyoient par dégoût. *Saint-Phar* enfin, blaſé ſur toute eſpéce de plaiſirs, avec une ſanté à-peu-près auſſi délabrée que ſa fortune, quoiqu'aſſez jeune encore, ſentoit tous les déſagrémens d'une vieilleſſe malheureuſe.

Verſage, après l'avoir cherché long-temps, le rencontra dans l'anti-chambre d'un miniſtre. L'air ſombre & défait de ſon ami le toucha. Je ſçais tous tes chagrins, lui dit-il, mon cher *Saint-Phar*; & puiſſe le bonheur dont je jouis devenir en partie le tien! Mon mariage t'eſt connu: tu m'en vois enchanté, après trois ans, comme s'il venoit de ſe conclurre. Pour comble de bonheur, le Roi me nomme à l'intendance de B... Viens y vivre avec nous, mon ami; viens être le témoin de ma félicité; viens m'aider à remplir dignement mon emploi, à ſécourir les malheureux, à ſoulager le peuple & à bien ſervir l'état. La vûe d'un bonheur que *Saint-Phar* avoit négligé ne fit qu'ajouter à la noirceur de ſes idées. Après s'être ennuyé pendant deux

Digitized by Google

mois dans la Province, il prit congé de ſon ami, & ſe retira dans une terre qui lui étoit reſtée, & où ſes inutiles regrets mirent bientôt fin à ſes jours.

Digitized by Google

SIDNEY,

Anecdote Angloiſe.

QUELLE eſt donc la triſte condition de l'homme ! Il eſt environné d'êtres ſenſibles & périſſables comme lui ; un inſtinct puiſſant & ſecret le porte vers eux. Né dans la ſociété, il ſent que ſon cœur a beſoin d'elle. S'il oſe fuir ſes ſemblables, il eſt malheureux & coupable à la fois : s'il ſe livre aux douceurs de la vie civile, il s'expoſe à mille dangers. L'amitié le trahit ſouvent, l'amour le déſeſpere, ou la mort vient tout-à-coup briſer des liens chéris. Avec une ame noble, ſimple & vraie, on eſt preſque toujours à plaindre.

Vous ne devineriez pas qui pouvoit faire de pareilles réflexions ? C'étoit le jeune Lord *Sidney*. Né à Londres avec une fortune brillante & des qualités aimables, ſes mœurs étoient douces, quoiqu'auſtères, & ſa figure faiſoit tourner la tête aux femmes. Son air ſérieux le rendoit plus intéreſſant. On ne pouvoit voir ſans ſurpriſe & ſans émotion, cette fleur de jeuneſſe embellir une raiſon prématurée ; car il n'avoit pas vingt ans, & l'on ne parloit à

Digitized by Google

Londres que du ſage & beau *Sidney*. Il cherchoit ſouvent la ſolitude, il aimoit la chaſſe & les plaiſirs champêtres.

Un jour, à trois mille de Londres, excédé de fatigue & de chaleur, il erroit ſur les bords de la Tamiſe, lorſqu'il découvrit une petite maiſon iſolée & couverte d'un bouquet d'arbres qui l'ombrageoient. Le jeune Lord eut envie d'y entrer pour ſe repoſer. Il jugea qu'elle étoit habitée par des villageois, & il préféroit leur naïve franchiſe à l'empreſſement trompeur des gens du monde. Quelle fut la ſurpriſe de *Sidney*, de trouver dans cette humble retraite, dont la porte étoit ouverte, les meubles de la philoſophie & des beaux arts, des livres de morale, des inſtruments de géométrie, & quelques-uns de muſique; du reſte, une extrême ſimplicité; la propreté ſeule ornoit cet aſyle ſolitaire. *Sidney* ſort, impatient de trouver le maître du logis. Il fait le tour de la cabane, il parcourt des allées irrégulières de jeunes ormeaux, d'où l'on découvroit la mer & la campagne la plus riante. Il apperçoit enfin un vieillard encore frais, dont l'aſpect inſpiroit la vénération. Il ſe promenoit lentement. Une forte impreſſion de triſteſſe altéroit la beauté ſévère de ſes traits, & laiſſoit voir l'empreinte d'une ame ſenſible & profondément affectée. Le jeune Lord l'aborde avec toutes les marques du reſpect, & le vieillard ne put ſe

défendre

Digitized by Google

défendre d'une prévention favorable à *Sidney*. Jeune inconnu, lui dit-il, que cherchez-vous ici ? Le repos sans doute & la fraîcheur, après un violent exercice. Vous voyez ma demeure, il ne tient qu'à vous d'y entrer ; venez, & disposez de moi. Ils entrent.

Sidney, ravi de plaisir & d'admiration, parla ainsi à cet homme extraordinaire : J'ai déjà visité votre habitation : je ne comptois pas rencontrer un sage en ce désert ; mais souffrez que je vous le demande, pourquoi ces nuages à travers la sérénité de votre ame ? Daignerez-vous m'apprendre à qui je dois un accueil si flatteur ? Peut-être ne suis-je pas indigne de votre confiance : je sçais du moins respecter votre âge & votre vertu. Hélas ! répondit le vieillard, ce que je vais vous raconter pourra vous instruire ; & ce motif me détermine autant que la sensibilité que vous m'inspirez. D'ailleurs, dans l'excès de mon affliction, je saisis avidement la moindre lueur d'espérance. Puissiez-vous ne pas démentir la bonne opinion que j'ai conçue de vous ! Vous pourrez peut-être terminer mes maux : que sçais-je ? l'extrême infortune touche quelquefois au bonheur, & la Providence peut vous conduire ici pour m'être utile. Quoi qu'il en soit, profitez de mes disgraces. Votre ame ne fait que commencer à se developper : apprenez de mes malheurs, à

Digitized by Google

commander à vos affections les plus pures, à les subordonner à l'amour que vous devez au grand Etre; car rien n'est durable ici bas.

» J'avois à peu près votre âge, lorsque » je vis *Miss Murray*. Elle étoit belle & » vertueuse, née comme moi dans la mé- » diocrité, mais d'une famille noble ainsi » que la mienne. Je l'aimois éperduement, » & je sçus lui plaire. Ne vous attendez pas » ici à des événements extraordinaires. Nos » fortunes étoient égales : nos amours ne » trouverent point d'obstacles, & n'en fu- » rent que plus constants. La conformité » de nos mœurs & de nos sentiments, le » même goût pour la vertu, nous unirent » pour jamais. Le ciel bénit notre mariage. » Ma chere *Murray* me donna deux fils & » une fille. Mes fils servirent comme moi, » avec distinction, dans les dernières guer- » res, & furent la gloire & la consolation » de leurs parents. Ma fille ne nous fut pas » moins chere par son excellent naturel. » Croiriez-vous, aimable inconnu, que je » dusse éprouver la plus affreuse destinée ? » Tant de prospérités s'écoulerent comme » un songe, & je suis un exemple déplora- » ble de l'instabilité des choses humaines. » Jugez si vous pouvez prétendre à mon » estime : je me fais violence, & j'aime » néanmoins à me retracer auprès de vous » des souvenirs cruels. Mes deux fils mou-

TAYLOR OXFORD Digitized by Google

» rurent preſque en même temps d'une » maladie violente; & pour comble d'in- » fortunes, ma chere & tendre *Murray* ne » tarda pas à les ſuivre. Tous périrent dans » mes bras. Tant de revers m'accablerent. » Je fus long-temps incapable de ſonger à » l'éducation de ma fille, reſte unique & » précieux de ce que j'avois de plus cher » au monde,.. Mais que dis-je, malheu- » reux que je ſuis!... Je vais vous étonner, » mon jeune ami. Je devois ſouffrir davan- » tage encore, & le comble du déſeſpoir » m'étoit réſervé ». *Sidney*, très-affecté, conjuroit le vieillard d'interrompre un ſi triſte récit. » Non, mon enfant, dit-il, » vous me plaindrez, ſans doute, & je » ne dois vous rien cacher. Vous vivez à » Londres, vous ſçaurez peut-être quel eſt » le ſort d'un objet infortuné... Hélas! elle » me conſoloit, & ſa mère ſembloit re- » vivre pour moi... » Quoi! s'écria *Sidney*, quoi! vous auriez auſſi perdu cette aima- ble fille? Et par quelle fatalité?... O ſort! quels coups réſerves-tu donc aux méchans?

» Mon enfant, n'accuſons point la Pro- » vidence; reprend le vieillard très-ému. » Je commençois à ſupporter mes maux, » & je faiſois tous les jours le ſacrifice de » ma femme & de mes fils. Je me retirai » dans ce ſéjour tranquille. L'étude & quel- » ques talens agréables, une vie obſcure, » mais libre & douce, commençoient à

Digitized by Google

» tempérer l'amertume de mes douleurs.
» Le malheur & la perverſité des hommes
» m'ont pourſuivi juſqu'en ces lieux. Ma
» ſœur, qui demeure dans le voiſinage,
» & qui m'avoit demandé *Sophie*, vint
» me voir à l'ordinaire, il y a trois ſe-
» maines. Elle étoit ſeule, & je fus allarmé.
» Une légère indiſpoſition avoit retenu ma
» fille au logis. Ma ſœur, à ſon retour,
» ne la retrouva plus chez elle. Tout ce
» que nous pûmes apprendre d'une ſeule
» femme à qui ma ſœur l'avoit confiée,
» c'eſt que cette domeſtique, dont la fidé-
» lité nous étoit connue, ayant été obligée
» de ſortir un inſtant, elle avoit entendu
» le bruit d'une chaiſe de poſte qui ſem-
» bloit ſortir de la maiſon. Elle y courut,
» vit en effet la chaiſe qui s'éloignoit avec
» rapidité, & chercha vainement ma chère
» *Sophie*. Jugez de l'horreur de notre ſitua-
» tion! j'ai fait juſqu'à-préſent des recher-
» ches inutiles. Grand Dieu! l'ai-je perdue
» pour jamais, & ne permettras-tu pas
» que je découvre ſon infâme raviſſeur? ô
» mon jeune ami! je ne connois plus le
» repos; le jour, comme la nuit, n'offre
» à mes yeux que les plus funeſtes images.
» Je ne puis pourtant renoncer à l'eſpoir
» qui me flatte. Ah! ſi vous aimez la ver-
» tu, vous m'aiderez ſans doute par vous-
» même, ou par vos amis, dans la recherche
» du ſeul bien qui me fait tenir à la vie.

Digitized by Google

Sidney ne lui répondit que par ſes larmes. Je vous quitte avec regret, lui dit-il; mais j'oſe eſpérer que le Ciel ſécondera mes ſoins. Je tiens à des perſonnes en crédit, & je m'en félicite, puiſque par leur moyen je puis concevoir l'eſpérance de mettre fin à vos douleurs.

Milord *** étoit l'oncle maternel de *Sidney*, & l'aimoit beaucoup. Ce jeune homme ardent & vertueux, fit le tableau le plus touchant & le plus pathétique des infortunes & de l'affliction du vieillard. Mon oncle, diſoit-il, c'eſt un citoyen reſpectable qui réclame votre autorité; c'eſt un père de famille qui a ſervi l'état par lui-même & par ſes fils; il eſt plus recommandable encore par ſes vertus que par ſon nom. Il lui reſtoit une fille, ſeul appui de ſa triſte & languiſſante vieilleſſe; un homme vil oſe l'en priver indignement, & porter la mort dans le cœur du plus digne & du plus tendre des pères. Ainſi donc l'honneur même eſt maintenant à la merci de la brutalité, & le plus ſanglant outrage pourroit demeurer impuni? Vous ne le ſouffrirez pas, Milord; votre équité, votre humanité, la nobleſſe de votre caractère répareront cette horrible injuſtice... Milord *** changeoit de viſage. Il garda long-temps le ſilence le plus morne. Enfin regardant fixement ſon neveu: *Sidney*, dit-il, allez demain, dès le matin, chez ce reſpectable

Digitized by Google

infortuné. Dites-lui de ma part qu'il ceſſe de pleurer ſa fille, qu'il l'embraſſera dès ce jour même, & que je me charge de la lui remettre. Laiſſez-moi, j'ai des arrangemens à prendre, & comptez ſur ma parole. *Sidney* ne ſçavoit comment interpréter un diſcours ſi laconique, & ne concevoit pas comment ſon oncle, avec tout ſon crédit, pouvoit ſi légèrement ſe flatter de retrouver ſi-tôt *Sophie*.

Le lendemain & avant le lever de l'aurore, il vole chez *Sir Manly* (c'étoit le nom du ſolitaire); il l'embraſſe & le ſerre dans ſes bras. A la joie qui brille dans les yeux du jeune homme, *Sir Manly* livre ſon cœur à l'eſpérance. Vous allez la revoir, s'écria *Sidney*; Milord ***, mon oncle, me ſuit, & va vous l'amener lui-même. Le bon vieillard penſa s'évanouir. Peu de momens après, le bruit d'un caroſſe annonce Milord ***. Il paroît avec *Sophie*, qui ſe précipite dans les bras de ſon père, & jette enſuite ſur ſon conducteur un regard timide, mêlé de ſurpriſe & d'admiration. *Sir Manly*, lui dit Milord ***, votre ſœur eſt elle ici? J'ai beſoin de ſa préſence. *Sidney* courut la chercher. Dès qu'elle fut arrivée, Milord *** les pria tous de s'aſſeoir, puis, adreſſant la parole à *Sir Manly*, qui vouloit ſe lever: Je vous ſupplie tous, dit Milord, toujours debout, & faiſant aſſeoir *Sir Manly*, de ne pas m'interrompre.

Digitized by Google

» Mon neveu, pourſuivit-il, je vous dois » le plaiſir ineſtimable de faire une bonne » action, & d'effacer, s'il eſt poſſible, le » ſouvenir d'une injure dont je ſuis auſſi » pénétré que *Sir Manly* même. Je ſuis li- » bre, *Sidney;* vous êtes mon unique hé- » ritier; ce contrat vous aſſure dès ce jour » la jouiſſance de la moitié de mes biens, » & les proviſions d'une charge que je ne » veux plus exercer. Quant à vous, *Sir* » *Manly*, reprenez tous vos droits ſur une » fille dont la vertu n'a point d'égale, & » dont je prétendrois en vain récompenſer » les nobles ſentiments. Si mon neveu pou- » voit lui plaire & lui faire oublier mes » torts, j'oſerois peut-être me flatter de lui » montrer un véritable ami, dans celui qui » gémit à vos yeux d'avoir été ſon ravis- » ſeur ".

A ces mots, il ſe jette aux pieds de *Manly;* puis, en ſe relevant & en le regardant avec confiance: » *Sir Manly*, lui » dit-il, ſi la réparation n'eſt pas complette, » ordonnez, je ſuis prêt à tout. Ce qui me » reſte à dire pour ma juſtification, ſi tant » eſt qu'il en ſoit en pareil cas, c'eſt que » j'ignorois que vous fuſſiez le pere de cette » adorable & reſpectable fille. Sa douceur » & ſa beauté me ſéduiſirent; je me livrai » trop au plaiſir de la regarder plus d'une » fois dans le Parc à côté de ſa tante. Je » vous la rends du moins toujours digne de

Digitized by Google

„ vous : ma sœur pourra vous en répon-
„ dre ; elle n'est sortie de chez elle, que
„ pour venir ici. Jugez-moi maintenant “.

Milord, dit *Manly* éperdu, vous avez été foible, & vous étiez puissant.... vous avouez vos torts ; rien ne pouvoit vous y forcer.... embrassons-nous. Les tendres caresses dont *Sophie* accabloit son pere, la reconnoissance & l'embarras que lui causoit la générosité de Milord ***, la pudeur & la sensibilité de cette aimable fille animoient les graces naïves que lui avoit prodiguées la nature. Milord *** obligea son neveu d'accepter ses présents. La mélancolie de *Sidney* ne partoit que du besoin d'aimer : elle se tourna bientôt en sentiment auprès de l'aimable *Sophie*, qu'il épousa peu de jours après. Tous deux furent heureux, & tous deux méritoient de l'être.

Fin de la première Partie.

Digitized by Google

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

NOUVEAUX CONTES

AMUSANTS.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES;
Et se trouve
A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, Rue Saint-Jacques, près celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES QUIPROQUO,

ou

TOUS FURENT CONTENS.

NOUVELLE.

A peine *Damon* fut épris de *Lucile*, que déjà il lui avoit dit cent fois : *Je vous aime.* Six mois après que *Lucile* aimoit *Damon*, elle ne le lui disoit pas encore. D'où provenoit une conduite si opposée ? D'une opposition de caractère encore plus grande. *Damon* étoit vif, impétueux, impatient, plûtôt tourmenté qu'occupé de ce qu'il projetoit. *Lucile* étoit douce, modérée, timide, asservie à certains conseils qui la dirigeoient impérieusement. Elle étoit née tendre, mais elle sçavoit ne paroître que sensible ; elle sçavoit même encore mitiger ces apparences de sensibilité. Tant de retenue

Digitized by Google

mettoit *Damon* hors de lui-même. Non, disoit-il, jamais on ne porta l'indifférence aussi loin ; c'est un marbre que rien ne peut échauffer : oublions *Lucile*, & formons quelque intrigue beaucoup plus satisfaisante qu'un amour métaphysique & suivi. Il étoit fortifié dans ces idées par *Sainval*, jeune homme à-peu-près de même âge, mais infiniment plus expérimenté que lui. *Sainval* étoit devenu petit-maître par système autant que par goût : il en préférois le ton à tout autre, parce qu'il le croyoit le plus propre à tout faire passer : il aimoit à donner un air d'importance à des bagatelles, & un air de bagatelles aux choses les plus importantes. Il s'occupoit aussi volontiers des unes que des autres ; & étoit capable, tout à la fois, d'actions sublimes, de procédés bizarres & de menues tracasseries. Il conservoit une humeur toujours égale, parce qu'il ignoroit les passions vives ; &, ce qui n'est pas moins rare, il excusoit le contraire dans autrui. *Damon* étoit plus réflechi en apparence, & peut-être au fond moins solide. Son extérieur étoit plus triste que philosophique. Une seule passion suffisoit pour absorber toutes ses idées ; & ses idées n'étoient souvent que frivoles. En un mot, il restoit peu de chemin à faire au Philosophe pour devenir Petit-maître, & au Petit-maître pour devenir Philosophe.

Digitized by Google

C'étoit auſſi ce dernier qui dirigeoit l'autre. Quoi ! lui diſoit ce prétendu Mentor, tu te laiſſe gouverner par un enfant ? Pour moi je gouverne juſqu'aux douairières les moins dociles & les plus ruſées. Le temps n'eſt plus où l'on vieilliſſoit à ébaucher une intrigue. Les rives de la Seine différent en tous points de celles du Lignon. Crois-moi, voltige quelque temps & me laiſſe le ſoin de former l'innocente *Lucile*. Mais *Damon* ne vouloit point d'un pareil précepteur auprès de ſa Maîtreſſe. Il aimoit, &, par cette raiſon, étoit un peu jaloux. Il avoit d'ailleurs aſſez bonne opinion de lui-même, pour eſpérer de vaincre enfin la timidité de *Lucile* ; car il avoit peine à ſe perſuader qu'elle pût être indifférente. Mais la timidité vaincue, *Damon* eût encore trouvé d'autres obſtacles. *Lucile* vivoit à une petite diſtance de Paris, ſous la tutelle d'une Tante qui, à quarante ans, conſervoit toutes les prétentions qu'elle eut à vingt, & vouloit que ſa niéce n'en eût aucune à ſeize. Tout homme eſt trompeur, lui diſoit-elle, ou ne peut manquer de le devenir. Croyez-en mon expérience, & fuyez-en la triſte épreuve. Ce diſcours, ou quelqu'autre équivalent à celui-là, étoit ſi ſouvent répété, qu'il impatientoit *Lucile*, toute modérée que la nature l'eût fait naître. Cependant il faiſoit une vive impreſſion ſur ſon ame,

Digitized by Google

Il faut bien en croire ma tante, disoit-elle tristement ! elle est plus instruite que moi sur ces sortes de matières. Elle a sans doute été bien des fois trompée, (ce qui étoit vrai) ; mais, sans doute, ajoutoit *Lucile*, qu'elle ne le sera plus. Or, en cela, *Lucile* se trompoit elle-même.

Cinthie (c'est le nom qu'il faut donner ici à cette tante) avoit des vues secrettes sur *Damon* ; je dis secrettes, par la raison qu'elle ne vouloit point que *Sainval* en prît ombrage. Elle croyoit tenir ce dernier dans ses liens, parce qu'il avoit la complaisance de le lui laisser croire ; mais elle le trouvoit un peu trop dissipé. Elle se fût mieux accommodée du sérieux apparent de *Damon* : c'est-là ce qui la portoit à envier cette conquête à sa niéce ; aussi leur laissoit-elle rarement l'occasion de s'entretenir seuls. Elle étoit présente à presque toutes leurs entrevûes ; ce qui mettoit l'impatient *Damon* hors de lui-même. A peine répondoit-il aux questions qu'elle se plaisoit à lui faire. Il ne parloit que pour *Lucile* & ne regardoit qu'elle : mais *Lucile*, les yeux baissés, n'osoit pas même regarder *Damon*. Elle écoutoit, se taisoit, trouvoit *Damon* fort aimable & sa tante fort ennuyeuse. Les pauvres enfans ! disoit un jour *Sainval*, en lui-même : ils ont mille choses à se dire, & ne peuvent se parler. Peut-être n'en diront-ils pas davan-

Digitized by Google

rage ; mais n'importe, il faut, du moins, les mettre à portée de soupirer à leur aise. Il y réussit. Ayant imaginé un prétexte qui oblige *Cinthie* à s'éloigner, il laisse lui-même les deux amans tête-à-tête.

Lucile étoit contente, mais interdite. Pour *Damon*, il ne perdoit pas si facilement la parole. Il vouloit déterminer *Lucile* à s'expliquer nettement ; & de son côté, elle se proposoit bien de n'en rien faire. Elle parut même vouloir s'éloigner aux premiers mots que *Damon* lui adressa. Il la retint & ne fit qu'accroître son trouble. Serez-vous donc toujours insensible, ou dissimulée, lui disoit-il ? Quoi ! pas un mot qui puisse me satisfaire, ou me rassurer ? Vous rassurer, reprit naïvement *Lucile* ! Eh mais !... croyez-vous que je sois bien assurée moi-même ? — Dites-moi le sujet de vos craintes ? — Je l'ignore : mais quel peût être celui des vôtres ? — Je crains que vous ne m'aimiez pas. *Lucile* rougit & ne répondit rien. Parlons sans feinte, ajoutoit *Damon*, & souffrez que je m'explique sans détour : je vous aime, charmante *Lucile*..... Oh ! reprenoit-elle, je ne veux pas que vous me le disiez. — Mais, ingrate ! vous ne m'aimez donc pas ? — Je ne suis pas ingrate. — Vous m'aimez donc ? — Je n'ai point dit cela. Ciel !... s'écria l'emporté *Damon*, je le vois trop, ma présence vous est à charge,

Digitized by Google

il faut vous en délivrer : il faut renoncer à vous pour jamais. A ces mots *Lucile* changea de couleur, baissa la vûe, & resta interdite. Son silence étoit très-éloquent. Tout autre que *Damon* fût tombé à ~~ſes~~ genoux, mais il vouloit quelque chose de plus qu'un aveu tacite ; il vouloit que la timide, la douce, la tendre *Lucile* s'expliquât sans réserve, & mît dans ses discours autant d'impétuosité que lui-même. Heureusement *Cinthie* vint la tirer d'embarras. Ce fut peut-être là l'unique fois que son arrivée causa quelque joie à sa niéce. Pour *Damon*, il ne put dissimuler la mauvaise humeur qui le dominoit : ce qui donna beaucoup de satisfaction à *Cinthie*. En vérité, disoit *Lucile* en elle-même, *Damon* se comporte singulièrement. Que veut-il de plus ? n'en ai-je pas déjà trop dit ? ne peut-il deviner ? Ah ! sans doute, il veut m'entendre lui dire que je l'aime, pour ne plus l'écouter par la suite. Hé bien ! il l'apprendra si tard, que du moins il le desirera long-temps. Ma tante me l'a dit cent fois, les hommes n'aiment qu'eux & ne veulent être aimés que pour eux, que pour satisfaire leur amour-propre. En vérité, ma tante a bien raison.

Sainval s'étoit bien apperçu que le tête-à-tête qu'il avoit procuré au jeune couple avoit été perdu à disputer. C'est toujours un pas vers la conclusion, disoit-il ; une

Digitized by Google

fixé, en amour, vaut mieux que le silence. Mais *Damon* ne calculoit pas ainsi. Obligé de se contraindre en présence de *Cinthie*, il ne put long-temps soutenir cette épreuve. Il part sous un faux prétexte & se retire chez lui. Là, il se livre aux réflexions les plus emportées. Un obstacle étoit pour lui un supplice: il lui ôtoit le repos, l'appétit & la raison. Celui-ci lui ôta jusqu'à la santé. Il n'auroit pas été assez patient pour supporter trois jours de maladie; il fut réellement saisi d'une fièvre qui le retint beaucoup plus long-temps chez lui. *Sainval* le trouva dans cette situation, & fut très-surpris d'en apprendre la cause. N'est-ce que cela? lui dit-il, d'un ton ironique; j'entreprends cette cure. J'irai parler à ton inhumaine; je lui peindrai ton amoureux désespoir. Ce n'est plus de nos jours l'usage d'être inexorable. Je suis sûr que *Lucile* fera des vœux pour ta santé & ta persévérance. *Damon* fut plûtôt piqué que consolé par ce discours. Je ne veux point de toi pour médiateur, disoit-il à *Sainval*: de pareils agens ne travaillent guères que pour eux-mêmes. Continue à voltiger, & laisse-moi aimer à ma mode; sur-tout point de concurrence. Oh! ne crains rien, reprit *Sainval*. *Lucile* est fort aimable; mais je n'aime que quand & autant que je veux. Je te promets de ne devenir ton rival, qu'au cas que tu

Digitized by Google

ayes besoin d'un vengeur. *Damon* voulut répondre; mais *Sainval* avoit déjà disparu.

L'absence de *Damon* étonnoit beaucoup *Cinthie*, & affligeoit encore plus sa nièce. *Lucile* regardoit cette absence comme une preuve de légèreté; elle s'applaudissoit tristement de n'avoir point laissé échapper l'aveu que *Damon* avoit voulu lui arracher. Que seroit-ce, disoit-elle, s'il étoit certain de son triomphe, puisque n'en étant sûr qu'à demi, il vole déjà à de nouvelles conquêtes? En vérité, ma tante a bien raison! L'instant d'après survient *Sainval*, qui lui apprend que *Damon* est assez enfant pour être malade, qu'il sèche, qu'il languit, consumé par l'amour & la fièvre. Ce récit allarme & touche vivement la tendre *Lucile*. Elle paroît un instant douter du fait; mais ce n'est que pour mieux s'en assurer, & *Sainval* le lui affirme de manière à l'en convaincre. Il n'est pourtant pas vrai, disoit *Lucile* en elle-même, que *Damon* soit inconstant & qu'il n'aime que lui; on n'est point touché de la sorte de ce qu'on ne desire que par vanité. Mais ces réflexions ne servoient qu'à rendre sa perplexité plus grande. Elle n'entrevoyoit d'ailleurs, aucun moyen de rassurer *Damon*: elle continuoit à garder le silence. *Sainval*, que rien n'embarrassoit, & qui prenoit toujours le ton le plus propre à sauver aux autres tout embarras, exhorta

Digitized by Google

Lucile à réparer le mal qu'elle a fait. Quel mal, lui demanda-t-elle? — Celui d'avoir conduit le fidèle *Damon* au bord de la tombe. — Qui? Moi! — Vous-même. C'est un homicide dont vous voilà chargée. Croyez-moi, écrivez à ce pauvre moribond, ordonnez-lui de vivre. Il est trop votre esclave pour oser vous désobéir! — Oh! pour moi, je n'écrirai point. — Il le faut. — Mais, Monsieur, songez-vous bien à la démarche que vous faites? — N'en doutez pas. C'est un trait d'héroïsme qui doit servir d'exemple à la postérité. Je voudrois pouvoir y transmettre vos charmes, elle jugeroit encore mieux de la grandeur du sacrifice. Au surplus, je ne prétends pas faire de tels prodiges en vain. Ou déterminez-vous à aimer, à consoler *Damon*, ou souffrez que je vous aime.

L'alternative parut des plus singulières à *Lucile*. Cependant elle n'hésitoit pas sur le choix; elle ne balançoit que sur la démarche où *Sainval* prétendoit l'engager. Ce seroit, disoit *Lucile* en son ame, ce seroit bien mal profiter des avis de ma tante. Quoi? écrire tandis qu'elle me défend de parler? Mais, après tout, si le doute où je laisse *Damon* est la seule cause de sa maladie? si un mot peut le guérir? si faute de ce mot son mal augmente? Que n'aurois-je pas à me reprocher? Que ne me reprocherois-je pas?.... En vérité, ma tante

Digitized by Google

pourroit bien avoir tort. *Sainval* devinoit une partie de ce qui se passoit dans l'ame de *Lucile.* Le temps presse, lui dit-il; chaque minute pourroit diminuer mon zèle, & augmente à coup sûr le mal de *Damon.* Mais, Monsieur, reprenoit *Lucile*, que voulez-vous que j'écrive? — Ce que le cœur vous dictera : que la main ne fasse qu'obéir, & tout ira bien. — Oh! je vous proteste que mon cœur ne s'est encore expliqué pour personne. — Il s'expliquera. — Point du tout, reprit *Lucile* toute troublée : je ne sçais par où commencer. — Je vois bien, s'écria *Sainval*, qu'il faut m'immoler sans réserve. Hé bien! écrivez, je vais vous dicter. *Lucile* prit la plume en tremblant, & *Sainval* lui dicta ce qui suit :

Votre absence m'inquiétoit, & cependant, j'en ignorois la vraie cause. Maintenant que je la sçais, cette inquiétude redouble...

Mais, Monsieur, interrompit *Lucile*, après toute fois avoir écrit, cela n'est-il pas bien fort? Point du tout, reprit froidement *Sainval*, il n'y a point de prude qui voulût se contenter d'expressions si mitigées. Continuez, sans craindre. — Mais cela doit du moins suffire. — Laissez-moi faire. — *Lucile* continua donc à écrire, & *Sainval* à dicter. *On m'a dit que vous vous croyez malheureux; sçachez qu'il n'en*

Digitized by Google

eſt rien... En vérité, Marquis, interrompit encore *Lucile*, vous me faites dire là des choſes bien ſurprenantes! Bagatelle! reprit *Sainval*; rien de plus ſimple que cette manière d'écrire. Encore une phraſe, & nous finiſſons. — De grace, Monſieur, ſongez bien à ce que vous allez me dicter? — Repoſez-vous-en ſur moi. Voici quelle fut cette phraſe : *Ceſſez d'être ingénieux à vous tourmenter, & conſervez-vous pour la tendre Lucile...*

Oh! je vous jure, s'écria-t-elle, que je n'écrirai jamais ces derniers mots. Il le faut cependant, répliqua *Sainval.* — Je vous proteſte que je n'en ferai rien. — Il le faut, vous dis-je; autrement le ſecours ſera trop foible, & demain je vous livre *Damon* trépaſſé. — Comment, Monſieur! vous prétendez m'arracher un aveu de cette nature? — Eh quoi! Mademoiſelle, qu'a donc cet aveu de ſi extraordinaire? Sçavez-vous que je ménage prodigieuſement votre délicateſſe? Avec plus d'expérience, vous me rendriez plus de juſtice. Je vous jure qu'on ne s'eſt jamais acquitté ſi facilement envers moi; j'exige en pareil cas, les expreſſions les plus claires, les plus propres, les plus authentiques. Pour moi, répliqua *Lucile*, je ne veux point écrire des choſes de cette eſpéce. Belle *Lucile*, dit alors *Sainval*, de l'air du monde le plus ſérieux, je ſens que ma fermeté chancele, ne pré-

Digitized by Google

ſumez point trop de mes forces. Encore un peu de réſiſtance de votre part, & je croirai que *Damon* n'a plus rien à prétendre; je renoncerai à ſes intérêts pour m'occuper des miens. Oui, pourſuit-il, je tombe à vos genoux, & c'eſt encore pour lui que j'y tombe; mais ſi vous perſiſtez dans vos refus; j'y reſterai pour moi. *Lucile*, quoique très-agitée, avoit peine à garder ſon ſérieux. Elle craignoit, d'ailleurs, que ſa tante, occupée alors à conférer avec un célébre avocat ſur un procès prêt à ſe juger, & dont le gain ou la perte devoit accroître ou diminuer conſidérablement ſa fortune; *Lucile*, dis-je, craignoit que *Cinthie* ne vint les ſurprendre, & ne trouvât *Sainval* dans cette attitude. C'eſt de quoi elle avertit ce dernier: mais il parut inébranlable. Il fallut donc ſe laiſſer vaincre en partie; c'eſt-à-dire, que des quatre mots *Lucile* conſentit à en écrire trois. *Sainval* diſputa encore beaucoup avant de ſe relever. Il ne put, toutefois, empêcher que l'épithete de *tendre* ne fût ſupprimée. La lettre finiſſoit ainſi: *Conſervez-vous pour Lucile.* C'en étoit bien aſſez; mais pour l'inquiet *Damon* c'étoit encore trop peu. *Sainval* entra chez lui avec cet air de ſatisfaction qui annonce le ſuccès. Tiens, lui dit-il, voilà qui vaut mieux pour toi que tous les aphoriſmes d'Hypocrate. *Damon* étonné ſe ſaiſit avidement

Digitized by Google

de la lettre, & la dévore plûtôt qu'il ne la parcourt. Un mouvement de joie avoit paru le transporter : quelle fut la surprise de *Sainval*, en voyant cette joie se rallentir tout-à-coup ! Quoi ? lui dit-il, quel est cet air morne & glacial ? Espérois-tu qu'au lieu d'une lettre, je t'amenasse *Lucile* en personne ? Je doute que de tous les héros de l'amitié, aucun ait porté le zèle jusques-là. Ah ! mon cher *Sainval*, s'écrie *Damon*, je ne vois que de la pitié dans cette lettre : j'y voudrois de l'amour. Un *je vous aime*, est ce que j'exige, & ce que je n'ai encore pu obtenir ; ce qu'il ne m'est pas même permis de prononcer. Eh, qu'importe, reprit *Sainval*, que *Lucile* s'effraye du mot, pourvu qu'elle se familiarise avec la chose ? combien de femmes à qui la chose est inconnue & le mot trop familier !

Tandis que *Sainval* rassuroit ainsi *Damon*, *Cinthie* questionnoit & impatientoit sa niéce. Elle vouloit juger de l'effet que l'absence & la maladie de *Damon* produisoient sur son ame. Mais *Lucile*, qu'elle avoit instruite à dissimuler, usa de ce secret contre elle-même. Elle se garda bien sur-tout, d'avouer qu'elle eût écrit à *Damon*. Ce n'est pas qu'elle n'eût quelque inquiétude de s'être ainsi fiée à *Sainval* ; mais cette réflexion lui étoit venue trop tard. Elle résolut d'attendre l'événement. *Damon*, au bout de quelques jours, repa-

Digitized by Google

rut chez *Cinthie*. Il avoit l'air extrêmement abattu. *Lucile* en fut vivement touchée. Elle ne douta presque plus de la sincérité de son amour. Une seule preuve de cette espéce fait plus d'impression sur une ame tendre, que des protestations sans nombre. Il étoit naturel que *Damon* témoignât sa reconnoissance à *Lucile*; mais lui-même s'y croyoit peu obligé. Ses réflexions n'avoient fait qu'accroître ses doutes. Il ne regardoit la lettre de *Lucile* que comme l'effet d'une simple politesse, ou des persécutions de *Sainval*. De son côté, *Lucile* se reprochoit d'en avoir trop fait. Elle attribuoit cette froideur de *Damon* au trop d'empressement & de sensibilité qu'elle avoit laissé voir, à la lettre qu'elle avoit écrite. C'est à ce coup; disoit-elle, que l'inconstant ne va plus se contraindre : sa vanité est satisfaite; il va lui chercher de nouvelles victimes. Ainsi *Lucile* reprend un air timide & composé, qui disoit beaucoup moins que n'avoit dit la lettre, & infiniment plus encore qu'elle n'eût souhaité. Ah, Dieu! disoit à son tour en lui-même l'impatient *Damon*, ne l'avois-je pas deviné? Cette lettre est-elle autre chose qu'une froide politesse? une démarche qui ne signifie rien, ou qui peut-être signifie trop? *Lucile* n'a fait que céder aux persécutions de *Sainval*. Qui sçait même si ce n'est point un jeu concerté entre elle &

Digitized by Google

lui ? A l'instant même survient *Sainval*. Eh quoi ! dit-il, au couple consterné, vous voilà froids comme deux simulacres ! N'avez-vous plus rien à vous dire, ou suis-je encore nécessaire ? De tout mon cœur..... Soyez moins zèlé, reprit *Damon*, avec une sorte d'impatience. Sois donc toi-même plus ardent, répliqua vivement *Sainval* : je ne prétends pas qu'on gâte ainsi mon ouvrage. Qu'est-ce que cela veut dire, reprit *Damon* ? Que si vous n'êtes d'accord l'un & l'autre, ajouta *Sainval*, je me croirai par honneur obligé de vous séparer. Ma méthode n'est pas de rien entreprendre en vain : j'ai décidé que *Lucile* deviendroit sensible ; elle le sera, ou pour toi, ou pour moi.

Lucile sourit malgré elle : *Damon* frémit de la voir sourire. La déclaration n'est pas mal-adroite, dit-il avec dépit. Elle n'est pas nouvelle, reprit *Sainval ;* je ne fais que répéter en ta présence, ce que j'ai déjà dit à *Lucile* en particulier. On ne m'a jamais vû dérober la victoire : je veux bien cependant ne te la disputer, qu'autant que tu continueras d'attaquer comme quelqu'un qui ne veut pas vaincre. Ah ! c'en est trop, s'écria *Damon*... L'arrivée de *Cinthie* l'empêcha d'en dire davantage. *Cinthie* venoit d'achever sa toilette, à laquelle depuis quelques années personne n'étoit plus admis. *Sainval*, qui ne se lassoit ni de persifler

Digitized by Google

ni de servir *Damon*, crut l'obliger en proposant d'aller l'après dîné aux *François*. Il avoit accoutumé *Cinthie* à ne jamais le contredire; elle souscrivit à ce qu'il vouloit. *Lucile* applaudissoit tacitement; mais *Sainval* fut bien surpris de voir *Damon* s'y refuser. Cet amant bisarre méditoit un projet qui ne l'étoit guères moins. Peu assuré que *Lucile* soit sensible, il veut éprouver si elle sera jalouse. C'est ce qui le porte à rejeter la partie qu'on lui propose, sous prétexte qu'il est engagé avec la Marquise de N.... Cette Marquise étoit une jeune veuve, débarrassée depuis peu d'un mari vieux & jaloux: elle usoit très-amplement de la liberté que cette mort lui avoit laissée. Elle ne manquoit ni d'agréments, ni d'envie de plaire: aussi sa cour étoit-elle nombreuse. *Cinthie* & sa niéce la connoissoient. A peine *Damon* l'eut-il nommée, que la première rougit de dépit, & que la seconde soupira de douleur. *Damon* s'applaudit en voyant *Lucile* s'allarmer: il s'affermit de plus en plus dans son dessein; & partit pour son prétendu rendez-vous. Ce départ étoit pour *Sainval* un problême, une source de conjectures. Sans doute, continuoit-il, que *Damon* rectifie sa manière d'aimer, qu'il se produit, qu'il se partage, en un mot qu'il se forme: il a raison. Mais la tristesse de *Lucile* laissoit facilement deviner que, selon elle, *Damon* avoit tort.

Cinthie

Digitized by Google

Cinthie n'étoit cependant pas la moins piquée. Elle concevoit bien comment la Marquise pouvoit l'emporter sur une rivale aussi inexpérimentée, aussi novice que sa niéce; mais elle ne concevoit pas comment on ne lui donnoit point à elle-même la préférence, & sur sa niéce, & sur la Marquise.

L'heure du spectacle arrive; on s'y rend; & *Cinthie*, selon sa méthode, se place dans une loge des plus apparentes. Elle avoit relevé ce qui lui restoit de charmes par une extrême parure. *Lucile*, au contraire, étoit dans une sorte de négligé; mais ce négligé même sembloit être un art, tant la nature avoit fait pour elle. Un fonds de tristesse, un air languissant, la rendoient encore plus touchante. Tous les petits-maîtres, jeunes & vieux, la lorgnoient; toutes les femmes, belles ou laides, la censuroient, quand *Damon* parut avec la Marquise. Soit hasard, soit dessein, la loge où ils se placerent étoit opposée en face à celle de *Cinthie*. *Damon* la salua, ainsi que sa niéce, avec une aisance étudiée, & qui lui coûtoit. *Cinthie* n'eut guères moins de peine à cacher son dépit, & *Lucile* son trouble; mais, à force de saillies, *Sainval* leur en fournit les moyens. Il parvint même à les égayer véritablement. L'amour-propre dont une belle, si jeune & si novice qu'elle soit, est rarement exempte, vint à l'appui des discours de *Sainval*, & fit prendre à *Lucile*

Digitized by Google

un air de satisfaction qu'au fond elle ne ressentoit pas. Mais à mesure que sa gaité sembloit renaître, on voyoit s'évanouir celle de *Damon.* Il ne répondoit plus que par monosyllabes aux discours de la Marquise. Il releva même assez bruſquement quelques mots qui sembloient tendre à ridiculiser *Lucile*, & qui ne tendoient qu'à l'éprouver lui-même. La Marquise avoit assez d'attraits pour pardonner à celles qui en possédoient beaucoup : elle avoit une cour assez nombreuse, pour ne point chercher à dépeupler celle d'autrui. C'étoit d'ailleurs une de ces femmes qui ne traitent point l'amour sérieusement, pour qui cette passion n'est guères qu'un caprice, & chez qui un caprice n'est jamais une passion ; en un mot, c'étoit une petite-maîtresse digne d'entrer en parallele avec *Sainval*, & plus propre à lui plaire qu'à fixer & captiver *Damon.* Aussi ambitionnoit-elle moins la conquête de celui-ci que de l'autre : elle le connoissoit & en étoit fort connue. Il ne doutoit point qu'elle ne fût très-propre à débarrasser *Damon* de ses premiers liens : mais elle ne visoit qu'à désoler cet amant jaloux ; à quoi elle réussit parfaitement. *Sainval*, sans le vouloir, la secondoit de son mieux. Il achevoit de désespérer *Damon*, lorsqu'il croyoit ne faire que consoler *Lucile.* Le perfide, disoit-il, cesse de se contraindre ; il ne garde plus aucuns mé-

Digitized by Google

nagemens envers moi ; il se déclare hautement mon rival . . . Eh bien ! c'est en rival qu'il faudra le traiter.

On représentoit *Zaïre* Les soupçons & la jalousie d'*Orosmane* donnoient beau jeu aux plaisanteries de la Marquise, & encore plus de matière aux réflexions de *Lucile*. La situation de *Zaïre* lui arrachoit des larmes ; elle y trouvoit quelques rapports avec la sienne : elle s'en laissoit d'autant plus pénétrer. Une ame ingénue s'émeut facilement. Ce n'est point sur des cœurs blasés, que les *Zaïres* & les *Monimes* exercent leur pathétique empire. *Lucile* fut encore plus affectée par la petite Piéce. On eût dit que ces rencontres fortuites étoient l'effet d'un arrangement prémédité : on représentoit la charmante comédie de *l'Oracle*. La Fée, disoit *Lucile*, voudroit que *Lucinde* ignorât ce que c'est qu'un homme : *Cinthie* me défend de les écouter. Les raisons de la Fée ne pouvoient sans doute être mauvaises ; & pour ce qui est de ma tante, les siennes me paroissent assez bonnes.

Le spectacle fini, *Sainval* accompagne & la tante & la niéce jusques chez elles. *Damon* reste avec la Marquise. Il frémit de la loi qu'il s'est lui-même imposée. Il se représentoit *Sainval* mettant à profit, pour le supplanter, les momens qu'il lui laissoit. Pour combler son embarras, il y avoit à souper chez la Marquise, & il se

Digitized by Google

vit contraint d'y assister. Les convives étoient tous d'une humeur très-analogue à celle de l'hôtesse. La conversation fut vive & enjouée ; mais *Damon* y mit peu du sien. Il repoussa même fort mal tous les traits que la Marquise lui lança, ou lui fit lancer. Rentré chez lui, il ne put dormir ; & dès le jour suivant, après avoir beaucoup hésité, il reparoît chez *Cinthie*. Il est fort surpris d'en être bien reçu, & fort affligé d'éprouver le même accueil de la part de *Lucile* ; rien n'annonçoit en elle aucun ressentiment, aucune atteinte de jalousie. Ce n'est pas qu'elle en fût exempte ; mais les ordres de *Cinthie*, & sur-tout sa présence, l'obligeoient à dissimuler. Peut-être aussi un peu d'orgueil, bien fondé, se joignit-il à toutes ces raisons. Mais dans tout cela, *Damon* n'appercevoit que l'ouvrage de *Salval* ; il n'imputoit qu'à lui l'indifférence dont *Lucile* faisoit parade ; il le croyoit son rival, & son rival préféré. Les résolutions les plus violentes s'offroient à son esprit, l'amitié les combattoit. Obsédé par *Cinthie*, il ne pouvoit s'expliquer avec *Lucile* : peut-être même en eût-il fui l'occasion, si elle se fût offerte ; peut-être la vanité eût-elle imposé silence à sa jalousie. Inquiet, troublé, mais attentif à ne point le paroître, il sort & laisse *Lucile* persuadée plus que jamais de son inconstance. L'envie de se dissiper l'entraîne chez la Marquise. Il y

Digitized by Google

trouve son prétendu rival & le Chevalier de B..., leur ami commun. Sçais-tu bien, dit-il ce dernier, à *Sainval*, que la nièce est jolie ? A quoi songe la tante de la placer en perspective à côté d'elle ? Il y a là bien de la maladresse & de la présomption !... A propos, poursuivoit-il, en s'adressant à *Damon*, tu semblois destiné à former ce jeune sujet ? Mais cet honneur me paroît réservé à *Sainval* : on voit que la petite personne est très-disposée à mettre à profit ses documens. *Sainval* ne contredit en rien ce discours ; c'eût été déroger au ton que lui-même avoit adopté : mais son silence acheva de rendre *Damon* furieux. Dès-lors, il se résout à en venir aux dernières extrémités, à se battre contre lui.

La Marquise n'étoit point présente à ces propos ; *Damon* profita de son absence pour tirer *Sainval* à l'écart. Il l'invite simplement à se rendre avec lui à l'étoile sous quelques minutes. Je vais t'y devancer, reprit ce dernier, sans être cependant au fait du mystère. En effet il sortit l'instant d'après. *Damon* ne tarda pas à le suivre. Tous deux se rejoignirent au lieu indiqué. L'air sérieux de *Damon* ne surprit point *Sainval*, il ne lui en connoissoit guères d'autre. Comment va la nouvelle intrigue, lui dit-il ? Ma foi, Comte, je t'en félicite, ton choix ne pouvoit mieux tomber que sur la Marquise : elle te fera

Digitized by Google

faire plus de progrès en deux mois, que *Lucile* en deux ans. Mes progrès, répondit séchement *Damon*, sont encore plus prompts que vous ne pensez ; j'ai déjà appris à discerner un ami vrai d'avec un ami faux. Quoi ! répliqua *Sainval*, un peu surpris du ton avec lequel ces paroles avoient été prononcées, est-ce à ces sortes d'instructions que la Marquise borne ses soins ? Laissons-là la Marquise, reprit *Damon*, avec encore plus de hauteur, parlons de vos procédés : ce n'est pas la première fois qu'ils me choquent ; mais je songe à m'en venger plûtôt qu'à les définir. Sçais-tu bien, Comte, ajouta *Sainval*, qu'à la fin ce ton m'ôteroit la liberté & même la volonté de te désabuser ? Peu m'importe, interrompit *Damon* ; & d'ailleurs, ce seroit peine perdue ; je sçais à quoi m'en tenir. Cherchons quelqu'endroit plus écarté. Ils s'avancent sans aucune suite, & ne tardent pas à trouver ce qui leur convient. *Sainval*, qui n'avoit qu'un seul ton pour toutes les circonstances de la vie, n'en changea point dans celle où il se trouvoit. Il me semble, disoit-il, voir renaître le siécle de nos anciens Preux : quand ils n'avoient rien de mieux à faire, ils s'amusoient à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames. Il est vrai, poursuivoit-il, qu'un bras en écharpe eut toujours des graces aux yeux d'une belle.

Digitized by Google

Ils s'arrêtent en un lieu qui leur paroît propre à ce qu'ils méditent. Là ils mettent l'épée à la main, & se battent avec la même ardeur que s'ils eussent toujours été ennemis. Ils s'étoient déja blessés l'un & l'autre, quand le Chevalier de B.... arriva. Messieurs, leur dit-il, en les séparant, que signifie cette scène ? Ma foi, mon cher Chevalier, reprit *Sainval*, je l'ignore : demande-le à *Damon*; peut-être le sçait-il. *Damon* croyoit effectivement le sçavoir ; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer. Les deux prétendus rivaux avoient chacun besoin du secours d'un Chirurgien, on en fait venir un chez le Suisse du bois de Boulogne. Il pensa les deux blessés ; après quoi, l'un & l'autre ayant envoyé ordre à leurs équipages d'avancer, chacun remonta dans le sien. Le Chevalier accompagna *Damon* qu'il jugeoit avoir été l'aggresseur dans cette affaire. Il lui fit encore quelques questions inutiles pour en sçavoir le motif : il conclud enfin que la jalousie armoit les deux rivaux l'un contre l'autre, & que l'objet de cette jalousie étoit la Marquise. C'étoit du moins elle qui avoit soupçonné la première le motif de leur sortie. Elle étoit sans qu'on le sçût, dans un cabinet voisin, lorsque *Damon* avoit parlé en secret à *Sainval* ; elle avoit entendu nommer le lieu du rendez-vous, & c'étoit à sa prière que le Chevalier avoit suivi

Digitized by Google

les deux champions. De-là ſon apparition ſi ſubite, & que ni *Sainval* ni *Damon* n'avoient pû prévoir. Le Chevalier l'inſtruiſit de ce qui s'étoit paſſé, & lui fit part de ſes conjectures. Le mot de combat l'effraya d'abord. Elle n'étoit pas de nos coquettes qui dans ces ſortes d'occaſions regardent la mort d'un amant, comme une victime offerte à leurs charmes, comme le triomphe le plus réel de leur beauté. Le Chevalier la raſſura, en lui apprenant que les bleſſures des deux rivaux n'étoient pas dangereuſes. Rien, au ſurplus, ne pouvoit l'induire en erreur. Elle ſçavoit que *Damon* aimoit *Lucile*, elle ſçavoit qu'il étoit l'aggreſſeur dans cette diſpute. Elle n'avoit qu'une crainte; c'étoit que la jalouſie de *Damon* ne fût point mal fondée. Cependant, par un motif de tracaſſerie, aſſez commun parmi les femmes, elle fit ſécrettement informer *Cinthie* de la diſpute des deux amis. On ajouta de plus, par ſon ordre, que ſelon toutes les apparences, la Marquiſe les avoit rendus rivaux.

Il eſt facile de rendre jalouſe une femme qui ne peut que difficilement réparer ſes pertes. *Cinthie* étoit dans le cas. Lui enlever *Sainval*, c'étoit lui ravir tout ce qui lui reſtoit. Elle ne put déguiſer ſon déſeſpoir, même aux yeux de ſa niéce. D'ailleurs, elle diſſimuloit beaucoup moins avec *Lucile*, depuis qu'elle la croyoit oubliée de

Digitized by Google

de *Damon*. J'ajouterai même qu'elle avoit porté la confiance envers elle à un point excessif. *Lucile* s'amusoit à peindre en miniature, & y réussissoit parfaitement. *Cinthie* voulut qu'elle traçât de mémoire le portrait de *Dorval* : un prétexte assez frivole vint à l'appui de cette demande. *Lucile*, sans approfondir ses vûes, obéit à ses ordres, & songea à faire aussi usage de ce talent pour elle-même. Elle se trouvoit cependant encore plus humiliée que sa tante. Helas ! disoit-elle, s'il est vrai que *Damon* & *Sainval* s'étoient querellés pour la Marquise, il est donc bien sûr que *Damon* ne songe plus à moi, qu'il me sacrifie à cette rivale ! C'étoit pour accroître ce sacrifice, que l'ingrat vouloit sçavoir ce qui se passoit dans mon cœur. Je lui en ai tû la meilleure partie ; & lui en ai trop dit encore.

Tandis que *Lucile* accusoit ainsi *Damon*, il étoit lui-même partagé entre les regrets d'avoir peut-être injustement querellé *Sainval*, & la crainte d'avoir eu trop de raison de le faire. La fiévre l'avoit saisi & retardoit la guérison de sa blessure. *Sainval*, au contraire, fut guéri de la sienne au bout de huit jours. Il apprit l'état où étoit son adversaire & en fut touché. Toute rancune étoit bannie de son ame, ou pour mieux dire, son ame étoit incapable d'en conserver. Il s'étoit battu avec *Damon* sans être

Digitized by Google

ſon ennemi : il réſolut de le ſervir comme s'ils ne ſe fuſſent jamais battus, à le reconcilier une ſeconde fois avec *Lucile*. Ce ſont, diſoit-il, deux enfans qui s'aiment & qui ſe boudent ; il faut avoir pitié de leur inexpérience, il faut les obliger à s'entendre. Dans ce deſſein, il ſe rend chez *Cinthie*, à laquelle il ſe propoſoit de taire la vraie cauſe de ſon abſence depuis huit jours. Il fut ſurpris de l'en trouver inſtruite. Quoi ! Monſieur, lui dit-elle, auſſitôt qu'elle l'apperçut, vous vous expoſez aux riſques de ſortir ? Celle qui vous a fait braver les périls d'un combat, ne vous oblige pas, du moins, à prendre ſoin de votre guériſon ? C'eſt bien mal connoître le prix de certaines choſes. Je vous jure d'honneur, Madame, reprit *Sainval*, que j'ignore de qui vous voulez parler. — Comment, Monſieur, n'avez-vous pas eu affaire avec *Damon* ? — Je l'avoue, puiſque vous le ſçavez : mais c'eſt tout ce que je ſçais là deſſus moi-même. — Quoi ! vous vous battez ſans ſçavoir pour qui ni à quel ſujet ? — Eh ! Madame, eſt-ce donc une choſe ſi extraordinaire ? — Mais on s'explique du moins. — Madame, reprit encore *Sainval*, ces ſortes d'explications ne ſervent qu'à faire ſoupçonner la valeur de quiconque s'y arrête, un peu équivoque. Il vaut mieux paroître s'entendre : on s'explique après, s'il en eſt encore temps ;

Digitized by Google

mais *Damon* garde encore pour lui ſon ſecret. *Sainval* en étoit cependant bien inſtruit ; mais il n'en vouloit faire part qu'à *Lucile*. N'ayant pû alors l'entretenir en particulier, il revint le jour ſuivant. L'occaſion étoit favorable ; *Cinthie* étoit abſente, & *Lucile* abſolument ſeule dans ſon cabinet. *Sainval*, qui étoit en poſſeſſion d'entrer librement, uſe de ce privilége. Il pénétre ſans bruit juſqu'au cabinet, dont la porte ſe trouva toute ouverte. Il voit *Lucile* occupée à peindre, & reconnoît le portrait de *Damon* qu'elle traçoit de ſouvenir, en laiſſant de loin à loin échapper quelques larmes. L'ouvrage étoit aſſez avancé pour que *Sainval* ne pût s'y méprendre. Il comprit dès-lors que le ſoin d'appaiſer *Lucile* n'étoit pas le plus preſſé, & qu'on pouvoit s'en repoſer ſur elle-même. Il ſort comme il étoit entré, ſans faire de bruit, ſans être apperçu. *Lucile* étoit trop ſérieuſement occupée, pour qu'il fût aiſé de la diſtraire.

Voici, diſoit *Sainval*, chemin faiſant, voici un nouveau ſpécifique pour ce pauvre *Damon* : reſte à trouver le moyen de lui en faire part. Il craignoit d'irriter ſon mal, en s'offrant à ſa vûe : il ſe rendit chez le Chevalier, qui leva ſes doutes avant qu'il les lui eût expliqués. J'allois chez toi, lui dit-il, auſſi-tôt qu'il l'apperçut, & j'y allois de la part de *Damon*, qui t'invite ſincère-

Digitized by Google

ment à te rendre chez lui. De tout mon cœur, reprit *Sainval*; ma visite, je crois, vaudra mieux pour lui que celle de son médecin. Tous deux se rendent chez le malade, qu'ils trouvent au lit. A peine apperçut-il *Sainval*, qu'il lui tendit la main de l'air le plus intime. On m'assure, lui dit-il, que tous mes soupçons à ton égard sont faux: je commence à le croire; oublions le passé, & daigne encore être mon ami. Très-volontiers, repondit *Sainval*, je le suis, & n'ai point cessé de l'être. J'ai fait, de plus, une découverte qui doit anéantir ta fiévre & tes soupçons. Quelle est-elle, reprit vivement *Damon?* —— Des meilleures pour toi. Tu sçais ou ne sçais pas que la fille d'un certain Dibutade, craignant de ne plus revoir son amant, charbonna ses traits sur le mur de sa chambre? —— Hé bien! que m'importe? —— *Lucile* te traite avec plus de distinction; elle te peint en miniature. *Lucile* me peint! s'écria Damon..... Mieux que ne feroit un Peintre, répliqua *Sainval*: une jeune personne, dont l'amour conduit le pinceau, fait toujours des prodiges dans ces sortes d'occasions. Tu me flattes, mon cher Marquis, ajoutoit *Damon*, en se soulevant pour l'embrasser; tu me flattes: *Lucile* est trop indifférente pour en user ainsi. — Oh, parbleu! je veux t'en donner le plaisir. D'ailleurs, il faut bien que tu viennes obtenir ton pardon; c'est

Digitized by Google

une cérémonie préalable. — Je t'avoue que je crains les reproches de *Cinthie.* — *Cinthie* eſt occupée à faire juger un procès de la plus grande conſéquence : elle ſort tous les matins, & a la maladreſſe de ne pas mener *Lucile* avec elle. Tu profiteras de cette lourde bévue. *Damon* fut en état de ſortir au bout de quelques jours, tant le ſpécifique de *Sainval* avoit produit un prompt effet. Ce dernier conduit *Damon* chez *Cinthie.* Elle étoit abſente, comme ils l'avoient prévû. *Lucile* elle-même ne ſe trouva point dans ſon appartement. On leur dit qu'elle accompagnoit dans le parc une vieille parente qui étoit venue la viſiter. *Damon* pria *Sainval* d'aller la prévenir ſecrettement ſur ſon arrivée, ce que ce dernier exécuta avec plaiſir. A peine commençoit-il à s'éloigner, que *Damon* entre dans le cabinet de *Lucile.* Son but ne pouvoit pas être bien décidé : peut-être eſpéroit-il y trouver ſon portrait ; mais que devint-il, en appercevant celui de *Sainval* très-reſſemblant, & auquel *Lucile* paroiſſoit avoir encore travaillé le jour même ? Une pareille vûe déconcerteroit l'amant le plus flegmatique : pour *Damon*, il devint furieux. Quoi ! s'écria-t-il hors de lui-même, je ſerai donc ſans ceſſe le jouet d'une perfide & d'un traître ? C'eſt pour me rendre le témoin de ma honte, qu'il oſe me conduire ici. Ah ! je ne puis plus écouter que ma rage. Il s'en fallut peu qu'il ne

Digitized by Google

mît le portrait en piéces ; mais il ſe contenta de ſortir de la maiſon, ſans avoir parlé ni à *Lucile* ni à *Sainval*.

Tandis qu'il retourne chez lui, ne reſpirant que vengeance, *Sainval* inſtruiſoit *Lucile* de ſon arrivée. Cet avis la jette dans le plus grand trouble. Elle quitte avec précipitation ſa parente & *Sainval*, pour courir à ſon appartement. Voilà, diſoit ce dernier, une activité qui n'eſt point de mauvais augure pour *Damon*. Mais le deſir de le revoir n'étoit pas l'unique raiſon qui engageât *Lucile* à ſe preſſer ainſi. Elle vouloit ſouſtraire à ſa vûe le portrait qu'elle avoit laiſſé en évidence ; oubli dont l'arrivée de ſa vieille parente étoit la ſeule cauſe. *Lucile* arrive, retrouve le portrait à-peu-près à la même place. Mais elle n'apperçoit point *Damon* : elle ſonne, elle demande ce qu'il eſt devenu ; on lui apprend qu'il vient de remonter dans ſon vis-à-vis & de s'éloigner en toute diligence. Alors *Lucile* ne doute plus qu'il n'ait vû le fatal portrait. Je ſuis perdue, diſoit-elle, il va me regarder comme une perfide, rien ne pourra plus le déſabuſer : que je ſuis malheureuſe ! Elle s'étoit enfermée dans ſon cabinet ; elle y reſtoit accablée ; elle oublioit qu'elle eût compagnie dans le jardin. *Sainval*, qui s'ennuyoit fort avec la vieille, jugeoit qu'apparemment *Lucile* & *Damon* trouvoient les inſtans

Digitized by Google

plus courts. Il avoit été un peu surpris de voir *Lucile* s'éloigner avec tant d'activité ; il ne le fut pas moins de la voir reparoître avec un air de tristesse & d'abattement. La vieille cousine, ayant mis fin à sa visite, leur laissa le temps de s'expliquer. Eh bien ! belle *Lucile*, lui dit *Sainval*, ne vous ai-je pas ramené *Damon*, le plus docile de tous les hommes ? Je ne crains plus qu'une chose, c'est qu'il ne devienne timide à l'excès. Je n'ai pû le résoudre à se montrer, avant que vous soyez prévenue de son arrivée : mais que vous a-t-il dit ? — Qui ? *Damon*, reprit *Lucile* ! hélas ! je ne l'ai pas même vû ! — Quoi ! Mademoiselle, vous m'avez laissé morfondre une demie-heure auprès d'une Baronne septuagénaire, & vous n'étiez pas avec *Damon* ! — Je ne l'ai point vû, vous dis-je, il étoit déjà parti : sa visite n'est qu'un outrage de plus pour moi. — Oh parbleu, il y a là dessous du singulier, de l'extraordinaire ! *Lucile* soupçonnoit bien ce qu'il pouvoit y avoir, mais elle n'osoit en instruire *Sainval*. Je vais, lui dit ce dernier, éclaircir cette énigme, & reviens aussi-tôt vous faire part de ma découverte. Arrêtez, lui cria *Lucile*, je crains quelque nouvelle crise entre *Damon* & vous... Mais cette objection, & beaucoup d'autres, ne purent empêcher *Sainval* de s'éloigner.

Il arrive chez *Damon*, & le trouve seul

Digitized by Google

ſe promenant à grands pas. Sçais-tu bien, lui dit il, que tu deviens l'homme de France le plus ſingulier, & qu'on riſque de ſe couvrir de ridicule en s'intéreſſant pour toi ? *Damon*, ſurpris de ſa viſite, & le regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte : Monſieur, lui dit-il, venez-vous braver juſques chez lui un ami que vous trahiſſez indignement ? Alte-là, interrompit *Sainval*, je vois qu'il y a ici quelque nouvelle mépriſe. Non, non, reprit *Damon*, il ne peut y avoir d'équivoque ; tous mes doutes ſont éclaircis. *Lucile* & vous, êtes d'accord enſemble pour me jouer : mais que plûtôt... Ecoute, *Damon*, ajouta *Sainval*, nous nous connoiſſons ; que penſerois-tu qui pût me réduire à diſſimuler avec toi ? Sçais-tu qu'il y auroit furieuſement d'orgueil de ta part à me ſoupçonner de cette baſſeſſe ? — Hé bien ! ſoit ; je conſens à croire que tu n'es point le complice de *Lucile* ; mais je n'en ſuis pas moins trahi, tu n'en es pas moins la principale cauſe. — Oh ! explique-toi plus clairement, ſi tu veux que je t'entende. Mais non, réponds-moi d'abord : pourquoi, quand je vais annoncer ton arrivée à *Lucile*, & que cette pauvre enfant accourt vers toi, ſans prendre garde qu'elle riſque de fâcher une parente, riche, caduque, & qui veut la faire ſon héritière ; pourquoi *Lucile* ne te retrouve-t-elle plus ? Ah, la

Digitized by Google

perfide ! s'écria *Damon*, ce n'étoit pas moi qu'elle aſpiroit à voir, c'étoit la preuve de ſa trahiſon qu'elle vouloit ſouſtraire à mes yeux. — Comment ? Quelle preuve ? — Ton portrait, puiſqu'il faut le dire ; l'ingrate eſt actuellement occupée à te peindre. — Mon portrait ! mais tu te trompes, *Damon*, c'eſt le tien ; j'ai vû *Lucile* occupée à l'achever. — C'eſt le tien, te dis-je, crois-en l'attention avec laquelle je l'ai examiné ; crois-en la rage qui me poſſéde. — Parbleu, l'aventure eſt des plus comiques, le *Quiproquo* des plus biſarres : tu crois, dis-tu, être bien sûr de ton fait ? — Ah ! trop sûr : que n'en puis-je au moins douter ? Mais non, tout eſt éclairci. C'eſt toi que l'ingrate me préfére, c'eſt toi qu'elle aime. *Sainval* reſta un moment rêveur, après quoi il ajoute, en pirouettant ; Ma foi, mon pauvre *Damon*, cela pourroit bien être ; je ne vois rien de miraculeux : ce n'eſt pas la premiere fois que je triomphe ſans le ſçavoir & ſans y prétendre : après tout, il y auroit de la barbarie à rebuter cette enfant. — Songe que la vie n'eſt rien pour moi, ſi *Lucile* m'eſt enlevée, & que tu n'obtiendras l'une qu'après m'avoir arraché l'autre. — En vérité, *Damon*, tu ne te formes point ; tu es l'homme du monde que je voudrois le moins tuer ; mais, enfin, que veux tu que je faſſe ? Tu connois *Lucile* ; crois-tu qu'il ſoit bien

Digitized by Google

aiſé de lui tenir rigueur? — La perfide! — Qu'entends-tu par ce mot? — Quoi! peut-elle douter un inſtant que je ne l'adore? — Elle s'en ſouviendta quelque jour, & alors tu prendras ta revanche, en lui préférant une rivale. — Non, je veux, je prétends qu'elle s'explique dès aujourd'hui, qu'elle prononce entre toi & moi. — Tu n'y ſonges pas : as-tu donc oublié que *Lucile* n'eſt qu'un enfant? & qu'un pareil aveu embarraſſeroit la femme la plus aguerrie? — N'importe, je jouirai de ſa confuſion, je pourrai l'accabler de reproches. — Oh, parbleu! c'eſt ce que je ne dois pas ſouffrir. D'ailleurs, ſonge au ridicule de la démarche où tu veux m'engager : l'amour n'eſt aujourd'hui qu'une convention tacite; on s'aime, on ſe laiſſe, & tout cela doit ſe deviner; toute queſtion à cet égard eſt puérile, tout aveu ſuperflu, tout reproche ignoble & déplacé.

Il fallut, cependant, que *Sainval* cédât aux inſtances de *Damon;* mais ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance. Lorſqu'il avoit promis à *Lucile* de le lui ramener, il croyoit lui cauſer de la joie, & non de l'embarras. Leur arrivée la fit pâlir : c'eſt de quoi *Sainval* s'apperçut d'abord. Il prit ce ton léger qu'il employoit à tous propos. Belle *Lucile*, lui dit-il, banniſſez toute crainte. Le déſolé *Damon* veut être inſtruit de ſon ſort; il ſoupçonne votre cœur de

Digitized by Google

ſe déclarer pour moi ; il croit que certain portrait, dont vous faites myſtère, eſt le mien. C'eſt exiger un aveu bien authentique, je l'avoue ; mais tel eſt *Damon* ; il préfére un arrêt foudroyant à une plus longue incertitude. *Lucile* ne répondit rien, & parut encore plus agitée. Ah ! s'écria *Damon*, ce ſilence n'en dit que trop. C'en eſt fait, je ſuis ſacrifié. Mais, cruelle, celui que vous me préférez ne jouira pas de ſon triomphe, ou la mort que je recevrai de ſa main m'empêchera de voir mon opprobre. *Lucile* ne répondit rien encore. Ma foi, mon pauvre *Damon*, dit alors *Sainval*, j'ai pitié de l'état où je te vois ; & s'il n'étoit pas au-deſſus de l'homme d'être ingrat envers *Lucile*, peut-être eûſſé-je porté l'héroïſme à ſon comble : mais regarde-la, & vois ce qu'il eſt poſſible de faire. *Lucile* ne put ſoutenir plus long-temps cette biſarre mépriſe. Mais, Monſieur, dit-elle à *Damon*, avec une agitation extrême, depuis quand prenez-vous tant d'intérêt à ce qui ſe paſſe dans mon cœur ? Vous avez paru en faire trop peu de cas, pour... Oui, interrompit *Damon*, oui, j'ai mérité vos rigueurs, votre haine. J'ai paru oublier vos charmes, j'ai paru vous donner une rivale ; mais, en vous fuyant, je vous adorois ; je n'entretenois cette rivale que de vous. Elle a des charmes, & je ne lui parlois que des vôtres. Peut-être

Digitized by Google

elle m'abhorre, pour avoir connu à quel point je vous aime. —— Ah, ciel! s'écria *Lucile*, à quelle extrêmité me vois-je réduite? Parlez, reprenoit *Damon*, il n'eſt plus temps de feindre. Mais que pourriez-vous dire qui pût démentir ce que j'ai vû? Tranchez net la difficulté, diſoit *Sainval*, ou, du moins, expliquez-vous par emblême; laiſſez parler le portrait en queſtion. Je tremble, ajouta *Lucile*, en tirant un portrait de ſa poche. O ciel! s'écrioit *Damon*, cette vûe va donc régler ma deſtinée? Courage, diſoit *Sainval* à *Lucile* qui héſitoit toujours, faites ce que votre cœur vous preſcrira. Hé bien! lui dit-elle, en tremblant de plus en plus, voyez vous-même ce qu'il convient de faire... A ces mots elle lui donne le portrait. Grand Dieu! s'écrie de nouveau *Damon*, c'en eſt donc fait! Il ne me reſte plus qu'à m'immoler aux pieds de l'ingrate. Déjà il avoit tiré ſon épée, & la tournoit contre ſon ſein. Arrête, arrête! lui cria *Sainval*, voilà un déſeſpoir ſingulièrement placé: regarde cette peinture. *Damon* la fixe d'un œil égaré, & reconnoît ſes traits. Adorable *Lucile*, dit-il, en ſe précipitant à ſes genoux, que ne vous dois-je point? Et que mes ſoupçons me rendent coupable! Quoi! tandis que je vous outrageois, vous daigniez raſſembler les traits d'un ingrat?... Mais, reprenoit-il, en s'interrompant, un

Digitized by Google

autre a joui de la même faveur ! A ce discours, *Lucile* change de couleur & reste interdite. Nouvelles allarmes pour *Damon*. Oui, poursuivit-il, un autre portrait à tantôt frappé ma vûe. De grace, expliquez-nous ce qu'il signifie. En faites-vous une collection ? Ecoute, mon cher, interrompit *Sainval*, Mademoiselle a un talent si décidé pour ce genre, qu'il seroit affreux qu'elle l'enfouit. Craignez, dit alors *Lucile* à *Damon*, craignez que je n'éclaircisse vos injustes soupçons ; je ne vous les pardonnerois pas, après les avoir détruits.

Ces trois personnes étoient occupées au point que *Cinthie* entra, sans qu'on se fût même douté de son arrivée. Elle venoit annoncer à sa niéce le gain de son procès. Elle la trouve dans une agitation extrême, voit *Damon* à-peu-près dans le même état, & *Sainval* qui sembloit participer à cette scène. Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle ? demanda *Cinthie*. Mais *Lucile* n'avoit pas l'assurance de répondre. *Sainval* commençoit à se douter du fait : il résolut de mettre fin à toute cette intrigue, & d'user de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la tante. Il s'agit, Madame, lui dit-il, de certain portrait furtivement apperçu. Comment ! quel portrait ? demanda-t-elle avec empressement. *Lucile*, qui ne pouvoit plus soutenir l'état où elle voyoit *Damon*, fit un effort sur elle-même. Le voilà ce por-

Digitized by Google

trait, dit-elle à *Cinthie*; il n'appartient qu'à vous d'en disposer. Alors elle le lui donne. *Cinthie*, irritée, n'en prit que plus promptement sa résolution. Elle s'approche de *Sainval* & lui fait voir le portrait que *Lucile* vient de lui remettre. C'est le vôtre, lui dit-elle, & c'est par mon ordre que *Lucile* a imité vos traits. Vous ne doutez pas que l'on ne s'intéresse à un objet que l'on fait peindre. Je garde le portrait, & vous offre en échange ma main avec toute ma fortune augmentée de cent mille livres de rente par le gain de mon procès. Madame, reprit *Sainval*, voilà un concours de circonstances bien favorable; mais souffrez que je m'occupe d'abord des intérêts d'un ami. Sans doute qu'en vous décidant à vous marier, vous ne prétendez pas condamner *Lucile* au célibat : il y auroit de l'inhumanité dans cet arrangement. Ici *Damon* interrompit *Sainval*, & s'adressant à *Cinthie :* Je ne puis plus vous cacher, Madame, lui dit-il, que j'adore votre charmante niéce. Ma conduite, je le sçais, annonçoit tout le contraire; mais ce n'étoit qu'une feinte, & cette ruse est une faute que l'aimable *Lucile* me pardonne; daignez imiter son indulgence. Vraiment, reprit *Cinthie*, je m'apperçois bien que ma niéce est fort indulgente. Mais enfin, Marquis, dit-elle à *Sainval*, conseillez-moi; que faut-il faire? Il faut, Madame, répliqua-t-il,

Digitized by Google

unir *Lucile* avec *Damon*, & partager avec eux votre fortune. Madame, interrompit ce dernier, ce n'eſt point à vos richeſſes que j'en veux; l'aimable *Lucile* eſt au-deſſus de tous les tréſors de la terre, & d'ailleurs, ce que j'ai de bien peut ſuffire. Non, non, interrompit *Cinthie* à ſon tour, il en ſera comme le Marquis vient de le régler. Ah! ma chère tante! s'écria *Lucile*; ah, *cher Sainval!* s'écria en même temps *Damon*. *Sainval* ſe refuſa à de plus longs remerciemens. Maintenant, Madame, ajouta-t-il, voyez quelles ſont vos dernières réſolutions. Comment, Marquis, reprit *Cinthie!* que ſignifie ce langage? — Oh! Madame, il ne ſignifie que ce que vous voudrez. — Le mariage vous effraye-t-il? — Point du tout; le mariage n'effraye point quiconque ſçait ſon monde. — C'eſt-à-dire, que vous imiterez ceux qui ſe piquent de le bien ſçavoir? — Moi, Madame! oh, parbleu! je ne me calque ſur perſonne; mais il eſt des cas où il faut ſuivre l'uſage, ou ſe couvrir d'un éternel ridicule. — Et moi, Marquis, je vous déclare qu'un mari du bon ton me conviendroit fort peu. — Mais, Madame, comment donc faire? Faut-il ſe réléguer juſques dans la claſſe des moindres bourgeois? Ce ſont les ſeuls qui n'ayent pas encore mis à l'écart les gothiques entraves de l'hymen. Cela étoit bon du temps de Saturne & de Rhée. —

Digitized by Google

Je prétends vivre comme on vivoit alors. — Alors, Madame, l'hymen étoit le dieu de la contrainte : aujourd'hui c'eſt le dieu de la liberté. On a ſubſtitué aux froids égards, à l'éternelle aſſiduité, une aiſance toute aimable, une confiance à toute épreuve. En un mot, le domaine de l'hymen eſt devenu la maiſon de campagne de l'amour. C'eſt le lieu où il prend ſes vacances, & où il ſe remet de ſes fatigues. Il ſemble, reprit vivement *Cinthie*, que vous ayez reçu des mémoires de feu mon époux; il agiſſoit comme vous propoſez d'agir; mais il a ſçu me dégoûter d'un mari petit-maître. Oubliez l'offre que je vous ai faite: j'oublierai de mon côté... Ah! cher *Sainval*, interrompit *Damon*, tu me replonges dans l'abîme d'où tu ſemblois m'avoir tiré! Mais, point du tout, reprit *Sainval*, me voilà encore tout prêt à me dévouer. Il n'en eſt pas beſoin, ajouta vivement *Cinthie*; raſſurez-vous, *Damon*. En rompant pour jamais avec *Sainval*, je n'en tiendrai pas moins ce que je vous avois promis. Je conſens que vous épouſiez ma niéce, & je lui donne la moitié de mon bien, en attendant mieux. A ces mots, *Cinthie* entre & s'enferme dans ſon boudoir. Que ne te dois-je pas, cher *Sainval*, diſoit *Damon?* C'eſt toi qui as conduit les choſes juſqu'à cet heureux dénouement. Oublie mes torts & mes injuſtes ſoupçons : j'ai pour jamais appris à

Digitized by Google

te connoître. Comment donc ! reprit *Sainval*, tes craintes n'avoient rien de ridicule ; on craindroit à moins. Il n'eſt pas maintenant douteux que *Lucile* ne te préfére : mais franchement, j'ai eu peur pour toi.

Le temps éclaircit la deſtinée de ces différens perſonnages. *Cinthie* ſe jeta dans la réforme, y joignit la médiſance, & y prit goût. *Sainval* épouſa la Marquiſe, & tous deux vécurent dans une confiance & une diſſipation réciproques. *Lucile* & *Damon* vécurent en époux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes. Tous furent contens.

Digitized by Google

UN Archevêque de Cantorbéry étoit parti de Londres pour aller régler quelques affaires d'intérêt dans son Diocèse, & en recueillir les revenus. Il s'arrêta en route dans une maison de campagne agréable. La vûe étoit bornée d'un côté par un bois épais & solitaire, où le Prélat apperçut plusieurs fois un homme seul qui paroissoit profondément occupé, parlant avec action, comme s'il eût été avec quelqu'un. Il fut curieux de sçavoir ce que faisoit cet inconnu : les personnes qu'il envoya s'en informer redoublerent sa curiosité. L'étranger, disoient-elles, parloit & répondoit, quoiqu'il fût seul : il s'étoit plaint de leur obstination à l'épier & à l'interroger, & n'avoit point voulu les éclaircir.

L'Archevêque résolut de le voir lui-même. Il se rendit auprès du bois, ordonna à ses gens de s'écarter, & s'approcha seul de cet homme. Il lui fit un compliment auquel on répondit honnêtement. La conversation s'engagea, quoiqu'elle fût interrompue quelquefois par l'étranger, qui sembloit fortement occupé d'autres objets. Que faites-vous ici, lui demanda enfin le Pré-

Digitized by Google

lat? — Je joue, lui répondit l'inconnu. — Vous jouez! & avec qui? Vous paroiſſez ſeul. — Je conviens, Milord, que vous ne voyez pas celui dont je fais la partie: c'eſt Dieu lui-même. — Vous jouez avec Dieu! La partie en effet n'eſt pas ordinaire, reprit le Prélat en ſouriant. Il ne douta pas qu'il n'eût affaire à un foû, & réſolut de s'en amuſer, parce qu'il lui parut paiſible. Il continua ſes queſtions: Et à quel jeu jouez-vous? — Aux échecs. — Et intéreſſez-vous la partie? — Oui ſans doute, Milord. — Vous ne devez pas gagner ſouvent; car enfin votre adverſaire a de grands avantages ſur vous. — Il n'en prend aucun, Milord: il veut bien n'employer que la ſcience ordinaire à un homme, & la partie eſt toujours égale. — Il en réſulte néceſſairement perte ou gain; comment rempliſſez-vous vos engagements? — Avec beaucoup d'exactitude: nous jouons tous deux franchement, & le perdant paye toujours. — Où en êtes-vous de votre partie? — Elle finit, Milord; l'avantage eſt pour Dieu. — Et combien perdez-vous? — Cinquante guinées. — La perte eſt conſidérable; comment payerez-vous cela? Dieu prend-il votre argent? — Non, les pauvres ſont ſes tréſoriers: il m'envoie toujours quelqu'honnête homme qui reçoit ma dette, & en fait la diſtribution aux malheureux. Vous êtes venu, Milord: c'eſt Dieu lui-

Digitized by Google

même qui vous a conduit ici; je vais m'acquitter. A ces mots, le joueur tire une bourſe, compte cinquante guinées, les remet au Prélat, & ſe retire en diſant qu'il ne veut plus jouer.

Le Prélat étonné ne ſçavoit que penſer de cette aventure. Il regardoit l'argent, ſe rappelloit les diſcours du joueur, & ſe reprochoit de l'avoir jugé foû. Il continua ſon voyage, & n'eut rien de plus preſſé que de remettre aux pauvres le dépôt qu'on lui avoit confié. Après avoir fini ſes affaires, il reprit le chemin de Londres. Il eut envie de voir encore le joueur extraordinaire qu'il avoit rencontré : il ſe rendit au bois, & ne voulut être ſuivi de perſonne. Il y trouva l'objet de ſa curioſité, & même de ſa vénération : il l'aborda comme vieille connoiſſance, & lui demanda comment la chance avoit été depuis leur premiere converſation. Tantôt bien, tantôt mal, répondit le joueur; j'ai gagné, j'ai perdu. — Et aujourd'hui jouez-vous encore? — Oui, Milord, nous avons déjà fait pluſieurs parties. — De quel côté eſt l'avantage? — Je gagne, je fais actuellement dieu échec & mat pour la ſixième fois. — Et combien gagnez-vous? — Cinq cent guinées. — C'eſt un beau gain; mais quand ſerez-vous payé? — Tout à l'heure, Milord. — Et comment Dieu s'acquitte-t-il avec vous? — Comme je fais

Digitized by Google

lorſque je perds ; il m'envoie quelqu'un pour recevoir ce qu'il me gagne ; il m'envoie de même des perſonnes qui peuvent me payer : ſon choix eſt tombé aujourd'hui ſur vous. Ah ! Dieu eſt d'une exactitude ſingulière.

Le Prélat fut plus étonné que la première fois ; il vit alors ce qu'il devoit penſer de ce joueur ; il l'avoit cru d'abord un foû, enſuite un ſaint ; ce n'etoit qu'un filou. Il étoit ſeul ; l'autre étoit armé ; les cinq cent guinées furent payées, & l'Archevêque ne ſe vanta pas de ſon aventure.

Digitized by Google

CÉCILE,

ou

L'AMOUR GAULOIS;

Anecdote de la Cour de Sigebert, Roi d'Auſtraſie.

ON ne veut rien dérober à la Femme qu'on aime véritablement. Les deſirs qu'elle inſpire ne reſſemblent point aux mouvements rapides & emportés des ſens. L'attrait du plaiſir paſſager rend hardi, entreprenant, fait tout prétendre, tout enlever. L'amour, plus délicat, n'arrache point de faveurs: il les ſouhaite, conſent à les attendre, veut les mériter, jouit de ſes eſpérances; & quand il obtient, ce n'eſt point le triomphe, c'eſt le don qui le touche, & qui met le comble à ſon bonheur.

Une anecdocte de la cour de *Sigebert*, Roi d'Auſtraſie, que des mémoires ſecrets, mais authentiques, nous ont conſervée, prouve la vérité de ces réflexions d'un des plus ingénieux auteurs du ſiécle (*).

Ce Prince étoit né avec les diſpoſitions

(*) Monſieur Fielding.

Digitized by Google

les plus heureuſes ; une excellente éducation les développa. Des triomphes éclatans ſignalerent l'aurore de ſa vie, & porterent ſon nom au deux bouts de l'Univers ſur les aîles de la victoire. *Athanagilde*, Souverain des Viſigoths, nation de tous temps rivale des Auſtraſiens, ne vit pas ſans effroi les ſuccès du jeune prince ; il craignit que *Sigebert* n'envahît un jour ſon Royaume. Sa fille unique, *Brunehaut*, lui parut un parti digne du héros : ſa beauté la faiſoit rechercher de tous les Souverains de ſon temps ; & ceux qui vivoient familièrement avec elle, ne ſçavoient auquel donner la préférence, ou aux charmes de ſa figure, ou aux agréments de ſon caractère. La diſtinction flatta l'amour-propre de *Sigebert*. Il accepta ſans balancer les propoſitions d'*Athanagilde :* le mariage fut célébré avec toute la pompe poſſible dans une ville frontière des deux Etats, & peu de temps après, le Prince retourna dans ſon Royaume, emmenant avec lui ſa nouvelle épouſe.

Athanagilde, avant de laiſſer partir ſa fille, n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit rendre ſon équipage magnifique. *Brunehault* fut ſuivie en Auſtraſie de l'élite de la jeuneſſe de ſon pays. Cette Princeſſe diſtingua dans la foule la belle *Cécile*, qu'une heureuſe conformité d'eſprit & de goût, un rapport d'humeur & de conve-

Digitized by Google

nance éleverent bientôt à la dignité de favorite. *Cécile* joignoit aux traits les plus réguliers, l'eſprit le mieux fait & le plus ſolide. Chacun s'empreſſa de lui faire la cour. On ſçavoit que *Brunehaut* ne prenoit jamais un parti ſans la conſulter ; & que *Sigebert* écoutoit volontiers les conſeils de la Reine. *Cécile* n'abuſa point de ſon pouvoir ; elle mépriſoit trop ceux qu'un vil intérêt faiſoit tomber à ſes pieds, pour vouloir enfreindre en leur faveur les loix ſacrées du devoir.

Parmi les Seigneurs de la Cour de *Sigebert*, le jeune *Lhincorre* enlevoit tous les ſuffrages. Il avoit une phiſionomie intéreſſante, une taille noble & dégagée, l'eſprit orné, le cœur ſenſible. Voir *Cécile*, l'aimer, en être aimé, ce ne fut pour lui que l'affaire d'un moment. Comme Grand-Chambellan de *Sigebert*, il avoit ſes entrées par-tout & à toute heure. Un jour il apperçut ſa maîtreſſe qui traverſoit une gallerie ſeule, triſte & rêveuſe. Il l'aborde, & avec cette aimable franchiſe naturelle à ceux de ſon pays : Belle *Cécile*, lui dit-il en tombant à ſes genoux, *Lhincorre* ſeroit-il aſſez heureux pour être aimé de vous auſſi tendrement qu'il vous aime ? *Cécile* étoit auſſi ſincère que belle : la probité de ſon amant lui étoit connue ; elle ne fit point difficulté d'avouer à *Lhincorre* qu'elle partageoit ſes ſentimens. Au comble

Digitized by Google

comble de ſes vœux, il ne ſongea plus qu'à obtenir le conſentement du Roi pour unir ſon ſort à celui de *Cécile*. *Lhincorre* la voyoit tous les jours; il avoit occaſion de ſe trouver tête-à-tête avec elle; jamais l'amour ne le rendit téméraire: le reſpect modéra toujours ſon ardeur: sûr d'être aimé de *Cécile*, il ne vouloit point ravir ſes faveurs; il ne déſiroit de les obtenir qu'en les méritant.

Sigebert ſçavoit rendre juſtice à *Lhincorre*, & ſans partager avec lui ſon autorité, il ne l'aimoit pourtant pas moins que *Brunehaut* n'étoit attachée à *Cécile*. Un jour qu'il ſortoit du conſeil, notre amant l'aborda dans le deſſein de lui parler de l'établiſſement qu'il projettoit. Mon cher *Lhincorre*, lui dit *Sigebert*, ſans lui donner le temps d'ouvrir la bouche, mon frère *Chilpéric* viole tous les traités; ſon ambition lui fait rompre la paix qui nous uniſſoit; je dois le punir de ſa perfidie: mettez-vous à la tête de l'armée que je vais lui oppoſer; vous m'avez donné des preuves de votre valeur; je fais cas de vos talens: vous donner occaſion d'acquérir de la gloire, c'eſt les récompenſer comme ils méritent de l'être. *Lhincorre* ne répondit rien à des paroles ſi flatteuſes: une inclination profonde fut le ſeul remercîment que lui permit de faire l'état violent où il ſe trouvoit. *Cécile* apprit bientôt qu'elle

Digitized by Google

alloit être séparée de son amant. Je n'entreprendrai point de peindre l'excès de sa douleur : il n'y a que ceux qui ont eu le bonheur d'être chéris d'une maîtresse aimable, qui puissent le comprendre.

Les ordres du Roi étoient pressans : l'armée rassemblée n'attendoit plus que son Général pour voler à l'ennemi ; il fallut partir... Ames sensibles ! interrogez votre cœur : qu'il vous peigne la tendresse des deux amans au moment terrible du départ ; qu'il vous fasse imaginer la vivacité de leurs regrets.

La guerre n'étoit pas alors, comme à présent, un assemblage compliqué de régles certaines & de combinaisons sçavantes. La première, ou plûtôt l'unique vertu du militaire, c'étoit la valeur. Une campagne décidoit ordinairement du sort de l'ennemi. Celle de *Lhincorre* ne fut qu'un enchainement de victoires ; & *Chilpéric*, battu complettement, fut obligé de recourir à la clémence de son frère. Le bonheur n'enorgueillit point *Sigebert* ; il rendit généreusement au vaincu tout ce que le sort des armes avoit fait passer dans ses mains : une paix solide acheva de mettre le calme dans les deux états. Couvert de lauriers, *Lhincorre* n'imaginoit pas de plus grand bonheur après celui d'avoir servi son Roi, que d'aller les déposer aux pieds de son amante. Il entra en triomphe dans

Digitized by Google

la ville capitale aux acclamations d'un peuple nombreux. *Sigebert* l'attendoit dans son Palais : dès qu'il l'apperçut, il courut au-devant de lui. Brave *Lhincorre*, lui dit-il, que ne vous dois-je pas pour les services que vous m'avez rendu ? Heureux si je puis vous récompenser d'une manière qui réponde à votre mérite !... Ah, Sire, répliqua *Lhincorre* avec vivacité, *Cécile* seule... Le Roi ne lui donna pas le temps d'en dire davantage. Il le quitta, & le laissa interdit & confus au milieu des courtisans, qui, tous jaloux de sa gloire, s'empressèrent cependant de le féliciter de ses succès. Telle est la Cour : il est apparemment de convention dans ce pays-là, que couvert des masques les plus grossiers, on ne se paroîtra pourtant pas risibles aux yeux les uns des autres.

Débarrassé de leurs politesses importunes, *Lhincorre* vole chez sa maîtresse. *Cécile* est disparue ; *Brunehaut* même ignore sa retraite. Ah ! je ne le vois que trop, s'écrie avec transport ce malheureux amant ; c'en est fait, *Sigebert* m'a trahi, & peut-être *Cécile* elle-même... Non, elle n'en est pas capable ; je possédois son cœur, comme elle avoit le mien : elle m'est fidelle, le Roi seul est coupable... Et quel moment encore prend-il pour me réduire au désespoir ? Celui où je risque ma vie & mes jours pour le servir... Malheureux *Lhin-*

Digitized by Google

corre !... Il a donc cru me tromper par de feintes careſſes !... Ah ! *Chilpéric* ne ſera pas le ſeul qui aura ſenti la peſanteur de mon bras... *Sigebert*, tu ne poſſéderas tranquillement *Cécile*, qu'après m'avoir percé le cœur.

Soudain il retourne au palais, & trouve moyen de pénétrer juſqu'au cabinet du Roi. *Sigebert*, lui dit-il avec des yeux étincelans où ſe peignoient tour-à-tour la fureur, la jalouſie & le déſeſpoir ; as-tu donc oublié que nos aïeux étoient égaux ? Tant que tu as rempli tes devoirs de Roi, tu n'as pas eu de ſujet plus fidèle que *Lhincorre ;* tu les oublies, & moi j'oublie les miens. Rends-moi *Cécile*, ou conſens à ce que l'honneur doit t'inſpirer ainſi qu'à moi. J'accepte le défi, répondit avec tranquillité *Sigebert* : trouvez-vous demain avant le jour dans l'allée ſombre qui touche à l'aîle de mon palais, vous m'y verrez les armes à la main. *Lhincorre*, en frémiſſant de rage, ſe retire : il paſſe le reſte de la journée dans une affreuſe agitation ; il attend la nuit avec impatience, & ſes ténébres ne font qu'irriter ſes ennuis. L'heure s'avance cependant : il vole au rendez-vous... Quelle eſt la ſurpriſe de n'y trouver perſonne ! Quoi ! s'écria-t-il, après m'avoir enlevé *Cécile*, le Roi ſeroit-il bien aſſez lâche pour manquer au rendez-vous qu'il m'a donné lui-même ! chaque

Digitized by Google

instant redouble son inquiétude... Tout-à coup il voit briller un flambeau ; sa lumière lui fait distinguer le Roi suivi de quatre Seigneurs. Il entend une voix, c'est celle de *Sigebert* qui s'écrie : Le voilà, c'est lui-même, saisissez-le. Ah ! traître, reprend *Lhincorre*, en mettant la main sur son épée... Il n'acheve pas, on l'entoure, il résiste en vain, on le désarme, on le traîne malgré ses cris & ses efforts jusques au palais... Où le premier objet qui frappe sa vûe, c'est *Cécile*, vétue des plus riches parures & qui s'élance dans ses bras.

C'est ainsi que je veux me venger, lui dit *Sigebert*. Cessez de vous plaindre, *Lhincorre ; Cécile* vous est fidelle. Je sçavois votre amour pour elle ; mais j'ignorois qu'il fût si violent : ce que vous avez osé, m'en fournit une preuve à laquelle je fais gloire de me rendre ; & je vous dois trop d'ailleurs pour ne pas vous sacrifier des sentimens aussi involontaires que secrets, dont je cesse de rougir, puisque c'est à vous seul que je les confie. Venez, belle & vertueuse *Cécile ;* recevez votre époux de ma main, & donnez-lui la vôtre : c'est le prix que vous méritez tous deux. Vous, *Lhincorre*, rendez-moi votre amitié, & contribuez à ma félicité, ainsi qu'à celle de mes Peuples, en devenant mon premier ministre. *Cécile* & *Lhincorre* comblés de joie, ne purent d'abord témoigner au Roi

Digitized by Google

leur reconnoiſſance que par leurs larmes. Le Roi fit lui-même les frais de la nôce. La faveur de *Lhincorre* augmenta toujours, & *Cécile* ne ceſſa point d'être chère à *Brunehaut*. Ils vécurent long-temps l'un & l'autre; & aux tranſports fougueux de l'amour le plus vif, ſuccéda dans la ſuite la douceur d'une tendre & ſolide amitié.

Digitized by Google

LES DEUX PRIX,

Conte tiré d'un Manuscrit Grec.

LA Thessalie est le véritable Elysée de la Grece, le séjour du repos & des plaisirs. La Nature n'y paroît que sous l'extérieur le plus séduisant : elle y seme avec profusion les riches trésors qu'elle n'étale ailleurs qu'avec réserve. Jupiter se plaît sur la cime du mont Olympe ; Minerve, parmi les rochers de l'Attique ; Diane, au sein des forêts de l'Élide ; Mars, dans les plaines de la Thrace ; Vénus, dans les bosquets de Cythère, & l'Amour dans les délicieux vallons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne retentissent que du son paisible des flûtes & des musettes : jamais le Pénée, qui arrose la Thessalie, ne vit sur ses bords que des amants fortunés.

Therſandre & *Doris* l'étoient l'un & l'autre. Chaque jour, l'Aurore les voyoit aux pieds d'un autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adressoient à ce Dieu, leur unique maître :

» Souverain de notre ame, arbitre du » bonheur de nos jours, daigne en remplir » tous les instants. Ceux qui ne te seroient

Digitized by Google

» pas consacrés seroient perdus pour nous;
» ceux dont tu disposes sont les seuls dont
» nous jouissons. Fais que *Doris*, disoit
» *Thersandre*, n'écoute jamais aucun des
» rivaux que sa beauté m'attire. Fais que
» *Thersandre*, disoit *Doris*, me trouve
» toujours plus belle que toutes mes ri-
» vales; & tous deux ajoutoient ensemble:
» Fais que nous méritions de servir de mo-
» dèle aux amants qui doivent naître après
» nous ».

Thersandre & *Doris* avoient de quoi se rassurer contre l'inconstance. La Thessalie entière n'offroit rien d'aussi parfait que ce jeune couple. On eût dit que la nature, en les formant, avoit prévu les desseins de l'Amour : On eût dit que l'Amour, en les unissant, n'avoit fait qu'obéir à la nature. *Doris* n'en étoit qu'à son troisième lustre. Aux grâces touchantes & ingénues de cet âge, elle unissoit les charmes séduisants d'une beauté accomplie. L'éclat du lys & de la rose le cède à l'éclat de son teint. L'astre de Vénus brille moins au milieu de la nuit, que les yeux de *Doris* au milieu du jour, ses regards passent jusqu'à l'ame; son doux sourire semble l'appeller; toute sa personne est animée par les grâces. Les plus belles Thessaliennes évitent sa rencontre; elles ont soin sur-tout d'en préserver leurs amants. Il est difficile de la voir, & de rester fidèle à toute autre.

Digitized by Google

Mais *Doris* ne vouloit de fidélité que dans *Therſandre :* c'étoit à lui ſeul qu'elle vouloit plaire, c'étoit lui ſeul qui pouvoit la fixer. *Doris* jettoit-elle les yeux ſur le criſtal des fontaines ? c'étoit pour y voir ſi ſes charmes avoient toujours de quoi captiver *Therſandre. Doris* cueilloit-elle des fleurs ſur les rives du Pénée ? C'étoit pour en orner *Therſandre*, ou pour s'en parer à ſes yeux.

Le jeune Theſſalien répondoit à tant d'amour par un amour égal, un amour qui ne pouvoit ni diminuer ni s'accroître. Sa vûe occaſionnoit mille infidélités ; ſon cœur n'étoit le complice d'aucune. Abſent de *Doris*, il ne deſiroit qu'elle, avec elle il ne deſiroit plus rien. L'un & l'autre fuyoient les lieux trop fréquentés ; mais ils les fuyoient enſemble. Ceux où ils pouvoient être ſeuls étoient toujours ceux qui les charmoient davantage. En vain, diſoit *Therſandre* à *Doris*, en vain la blonde Iſmene & la brune Zirphé s'égarent-elles ſouvent de leur route, & ſe trouvent, comme par haſard, ſur la nôtre ; leurs charmes ne peuvent arrêter mes regards ; je ne les apperçois que pour mieux ſentir combien elles vous cédent ; je les fuirois, ſi elles avoient quelque choſe à vous diſputer.

Un ſeul point troubloit la félicité de ces deux amants. Ils ne pouvoient être unis

Digitized by Google

par les nœuds de l'hymen, qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les loix du pays. Elle se renouvelloit tous les ans, & ce temps étoit prochain. Elle consistoit à couronner de myrthes & de fleurs la plus belle des Thessaliennes, & le Thessalien le mieux fait : elle consistoit surtout à unir pour jamais le couple couronné ; union que n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs, & qu'elle ne suivoit pas toujours. Bien des fois l'Amour gémit de cet usage ; bien des fois cet usage rompit les desseins de l'Amour. *Therſandre* & *Doris* étoient ceux qui en devoient le moins redouter les suites ; cependant ils les redoutoient. La crainte l'emportoit en eux sur l'amour-propre. *Therſandre* n'osoit se flatter d'avoir le prix, & ne doutoit pas que *Doris* ne l'obtint. *Doris* croyoit déjà voir couronner *Therſandre*, & quelqu'une de ses rivales. Tous deux ainsi craignoient d'être bientôt séparés. En vain chaque Naïade offroit à la jeune Thessalienne un miroir propre à la rassurer ; elle ne s'y contemploit qu'avec défiance, elle se trouvoit moins belle de jour en jour : par la même raison, les charmes les plus médiocres dans toute autre lui sembloient devoir l'emporter sur les siens. C'étoit la première fois sans doute qu'une jeune beauté oublioit ses propres avantages, la première fois, sur-tout, qu'elle apprécioit trop ceux de ses rivales.

Digitized by Google

On a déjà vu que *Therſandre* jugeoit auſſi modeſtement de lui-même. Il eût voulu éloigner cette fatale cérémonie. Ce ſeroit, diſoit-il, retarder le triomphe de *Doris* : mais dois-je ſouhaiter que *Doris* triomphe, ſi je ne partage moi-même ſa victoire ? Si cette victoire qui l'attend, doit pour jamais nous ſéparer ? Peu s'en fallut qu'il ne regrettât que *Doris* eût tant de charmes. Il deſiroit qu'elle pût trouver des rivales, ou plûtôt qu'elle ne s'exposât point à la néceſſité de les vaincre. *Doris*, qui avoit les mêmes craintes, formoit en ſecret les mêmes vœux. Les ames de ces deux amants étoient d'accord, avant que leurs bouches ſe fuſſent expliquées. Ce fut *Doris* qui rompit le ſilence la première. Voici ce qu'elle diſoit à ſon amant qui l'écoutoit, l'admiroit & l'adoroit.

» Le jour approche, mon cher *Ther-*
» *ſandre*, ce jour où la jeuneſſe Theſſa-
» lienne doit accourir en foule aux Tem-
» ples de Vénus & d'Apollon. Bientôt vont
» ſe diſtribuer ces prix que la vanité ré-
» cherche, & que l'amour doit dédaigner.
» Votre victoire n'eſt pas douteuſe ; mais
» la mienne peut l'être, une de mes compa-
» gnes peut m'être préférée ; & vous-même
» alors ſeriez contraint de me la préférer. Ce
» dernier malheur eſt le ſeul que je redoute :
» ayons le courage de le prévenir. Peu m'im-
» porte que la Gréce entière me croie dé-
» pourvûe de charmes : je ne veux être

Digitized by Google

» belle qu'aux yeux de *Therſandre*. Je vais » réjouir la jalouſe Dircé en publiant » qu'une maladie ſubite a défiguré mes » traits au point de me réduire à les ca- » cher. Je ne crains pas de trouver d'in- » crédules. Ah ! s'écria *Therſandre*, pour » ſoupçonner un tel ſacrifice, il faudroit » ſoi-même en être capable ; il faudroit » avoir l'ame de *Doris*, il faudroit avoir » ſon amour. Jugez de mes tranſports, » ajouta-t-il en tombant à ſes genoux ! » Je le deſirois ce ſacrifice ; mais je n'oſois » l'exiger : trop sûr de vos ſuccès, je dou- » tois de plus en plus des miens. Le moin- » dre de mes rivaux me ſembloit redou- » table. Tout amour-propre ceſſe quand » il s'agit de s'expoſer à vous perdre. C'en » eſt fait ; nul hazard ne pourra plus nous » ſéparer. Je vais feindre comme vous ; » je vais ſuppoſer qu'un accident funeſte » m'interdit les moyens d'aſpirer au prix. » Eh ! quel autre prix pourroit me flat- » ter, après celui que *Doris* m'aſſure ? »

Cette explication rendit le calme aux deux amans. Ils ne ſongerent plus qu'à effectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour ſuivant, que *Doris* étoit ménacée de perdre la vûe. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle Theſſalienne : telle qui auparavant n'oſoit pas même ſonger au prix, oſa dès-lors y prétendre & ſe le promettre. Peu importoit au plus grand nombre que leurs amants fuſſent préférés ; elle

Digitized by Google

n'ambitionnoient cette préférence que pour elles-mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouſer l'amant d'une autre. Quelques-unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient ſe réſoudre à n'en pas courir les riſques : d'autres ne ſe perſuadoient pas qu'il pût y en avoir ni pour elles ni pour leurs amants. La ſeule *Doris*, le ſeul *Therſandre*, s'aimoient aſſez pour ignorer tous leurs avantages : ils ne vouloient point faire dépendre du hazard un bonheur qui ne dépendoit que d'eux-mêmes. *Therſandre*, à ſon tour, prit des meſures pour s'exempter du concours. Il attaque un ſanglier furieux, le tue ; mais il feint d'être lui-même fort bleſſé. Au bout de quelques jours, on publie par ſon ordre que cette bleſſure le prive pour jamais de l'uſage d'un bras, & par la même raiſon du droit d'aſpirer au prix. Cette nouvelle ſuppoſition trouve auſſi peu d'incrédules que la première.

Alors on vit s'accroître & le nombre & l'eſpoir des concurrents. Nul d'entr'eux ne ſoupçonnoit le ſtratagême, tous avoient intérêt de ne point s'y oppoſer. Un ſeul néanmoins s'affligeoit de l'événement. Ce n'étoit point comme ami de *Therſandre*, c'étoit comme ſon rival. Il aimoit *Doris* qui ne l'avoit jamais favoriſé d'un regard : mais tant de rigueur ne diminuoit ni ſes eſpérances ni la bonne opinion qu'il avoit

Digitized by Google

de lui-même. Il se croyoit assuré du prix: il ne doutoit pas que *Doris* n'obtint le même avantage sur ses rivales; *Doris*, par cette raison, ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainsi raisonnoit *Eurilas*, c'étoit le nom du Thessalien présomptueux. Il attendoit avec la plus vive impatience le jour qui devoit éclairer son triomphe. Il apprit alors que *Doris* étoit forcée de renoncer au sien, qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre. A cette nouvelle, sa douleur surpassa de beaucoup son amour. Il aimoit *Doris* parce qu'elle étoit la plus belle des Thessaliennes; c'étoit sa beauté seule qu'il aimoit. Quelques agréments de plus dans une autre l'eussent arraché à la première. La source de son déplaisir étoit que *Doris* ne pût être ni effacée ni remplacée. Il trouva un autre sujet d'affliction dans la blessure de *Therſandre*, qu'il croyoit réelle. C'étoit une fleur de moins à sa couronne, une victoire assurée que la fortune lui enlevoit. L'amour-propre étoit l'unique source des desirs & des regrets d'*Eurilas*. Bientôt même il soupçonna que *Doris* & *Therſandre* pouvoient être d'accord, & feindre des maux qu'ils ne ressentoient pas. Ils craignent, disoit-il, d'être séparés, & c'est moi seul qui cause cette crainte. Alors il songe à vérifier ce doute, à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un vieillard

Digitized by Google

iſſu de la race d'Eſculape, & qui avoit hérité de ſa ſcience. Les triſtes & nombreux accidents qui affligent l'humanité, ſembloient fuir devant lui. La confiance renaiſſoit à ſon approche, & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'*Eurilas* voulut d'abord conſulter, & voici comment il raiſonnoit : Si *Therſandre* & *Doris*, diſoit-il, ſont entre les mains de ce vieillard, leur guériſon eſt preſque aſſurée : Si, au contraire, ils n'ont pas eu recours à lui, c'eſt qu'ils redoutent ſa pénétration. Il arrive chez *Eurimaque*, ainſi ſe nommoit l'héritier du Dieu d'Epidaure ; il lui parle de *Doris* & de *Therſandre*. Ce n'étoit pas la première fois que ces deux noms avoient frappé les oreilles d'*Eurimaque ;* mais ni *Therſandre*, ni *Doris* n'avoient jamais eu recours à ſon art : la nature avoit joint en eux les heureux tréſors de la ſanté aux dons brillants des grâces perſonnelles. *Eurimaque* s'attendrit au récit d'*Eurilas* : Je ſçais, lui dit-il, ce qu'on publie à la louange de ce jeune couple ; ſon double accident m'afflige. Puiſſe mon art lui être de quelque utilité ! C'étoit offrir à *Eurilas* une faveur qu'il s'apprêtoit à demander. Il détermine facilement le vieillard à le ſuivre : tous deux s'avancent vers la demeure de *Doris*.

Les deux amans s'applaudiſſoient de leur feinte. Ils jouiſſoient de l'erreur qu'elle

Digitized by Google

avoit causée ; ils se promettoient d'en jouir encore mieux par la suite. Après un régime & des secours simulés, ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne soupçonnoient pas qu'aucun Thessalien, qu'aucune Thessalienne osassent les contredire & cherchassent à divulguer leur secret : chaque jour ils se rendoient ensemble au sein d'un vallon paisible & isolé. *Doris* avoit les yeux couverts d'un bandeau, *Thersandre* lui servoit de guide, & lui-même avoit le bras soutenu par une écharpe ; mais l'écharpe & le bandeau ne restoient pas toujours attachés. Souvent *Thersandre* faisoit usage de ses deux mains pour presser les mains de *Doris*, pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclorre sur sa rive. Souvent *Doris* attachoit sur *Thersandre* des yeux dont l'éclat brilloit au loin, & étoit bien propre à démentir le malheur dont elle se plaignoit. Que ne vous dois-je pas, lui disoit un jour *Thersandre* ? quel sacrifice ne me fait pas votre amour ? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû ; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle, à l'avantage de le paroître : vous cédez l'empire de la beauté à celles qui ne devroient qu'embellir votre triomphe !... Mon cher *Thersandre*, interrompit *Doris*, le seul empire qui me flatte est celui que vous me donnez sur votre ame : qu'il me reste, je n'en desire,

je

TAYLOR INSTITUTION OXFORD
Digitized by Google

je n'en regrette aucun autre. Ah ! s'écria l'amoureux Theſſalien, préſumez-vous qu'il ſoit en mon pouvoir de vous l'ôter ? qu'il ſoit même au vôtre de la perdre ? *Doris* régnera ſur tous ceux qui l'appercevront : elle ne ſçauroit fuir un regard ſans renoncer à une victoire. Que l'Amour en ſoit loué, reprenoit *Doris*, j'aime ſes dons pour vous les offrir ; je regretterois de vous offrir moins. Vous-même, mon cher *Therſandre*, vous-même ne faites-vous pas pour moi ce que je fais pour vous ? Vos ſacrifices égalent ou ſurpaſſent les miens : puiſſe votre ſatisfaction égaler la mienne ! A ce dernier diſcours, *Therſandre* ne répondit que par des tranſports ; langage toujours expreſſif chez les vrais amans. Non, ajouta-t-il, mon bonheur tel qu'il eſt, ne peut s'accroître : nul autre ſoin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous-mêmes ; laiſſons à d'autres le vain deſir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien qu'*Eurilas* les ſurprit, ſans en être lui-même apperçu. Ils n'étoient point ſur leurs gardes : les ſoupçons d'*Eurilas* furent confirmés. Il étoit trop vain pour témoigner un violent dépit ; il ne le fut pas encore aſſez pour paroître tranquille. *Eurimaque* arriva quelques inſtans après lui. Voyez, dit-il au vieillard, voyez ces deux amans ; ils n'ont beſoin ni de mes ſecours, ni des

Digitized by Google

vôtres. L'Amour dans cette contrée eſt fécond en prodiges: c'eſt lui, ſans doute, qui vient d'opérer une ſi belle cure. Tandis qu'il parloit ainſi, *Therſandre* & *Doris* continuoient à n'être occupés que d'eux-mêmes: ils ne voyoient ni *Eurilas* ni *Eurimaque*. Ce fut *Therſandre* qui les apperçut le premier. Il ſçut modérer ſa ſurpriſe, il ſçut même prévenir *Doris* à temps du parti qu'elle devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir. Tous deux ignoroient la profeſſion d'*Eurimaque*, & combien il étoit difficile d'échapper à ſes lumières. *Eurilas* étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoin avançoient toujours. Ils arrivent. Le bras de *Therſandre* a déjà repris l'écharpe: *Doris* les regarde, mais ſans qu'aucun ſigne annonce qu'elle les apperçoit. Telle Pigmalion vit d'abord ſa ſtatue, avant que l'amour l'eût animée en ſa faveur, telle parut *Doris* aux yeux d'*Eurilas* & d'*Eurimaque*. Mais la mépriſe ne pouvoit être longue. Le regard de *Doris* pour être immobile n'en étoit pas moins perçant. Le ſoleil qu'aucun nuage ne voile à nos yeux, ne peut nous dérober ſes rayons: il nous échauffe malgré lui-même. Non, s'écria *Eurilas*, de ſi beaux yeux ne peuvent être inutiles à *Doris*, ils ont trop de pouvoir ſur les nôtres! ils font trop ſentir à notre ame leur vive & douce influence! Vous en parlez comme un amant,

Digitized by Google

lui dit *Eurimaque*, & cette manière de voir a ſon mérite : la mienne, d'ailleurs, s'accorde avec la vôtre. Non, belle *Doris*, pourſuivit-il, vous n'êtes point privée de l'uſage de vos yeux. C'eſt ce qu'éprouveroient & atteſteroient en vous voyant tous les Theſſaliens ; c'eſt ce qu'affirme de plus ici un deſcendant, un ſucceſſeur d'Eſculape.

Ces derniers mots firent trembler & *Doris* & *Therſandre*. Ils reconnurent *Eurimaque* : ils virent qu'une plus longue diſſimulation ſeroit inutile. Eh ! comment pouvoir lui en impoſer ? Les maux réels ne lui réſiſtoient pas ; des maux ſuppoſés lui pourroient ils faire illuſion. Un autre motif excitoit encore le zèle du vieillard : il étoit du nombre des juges auxquels *Therſandre* cherchoit à ſe ſouſtraire. Il croyoit Apollon même outragé par ce deſſein. » Jeune homme, dit-il à *Therſandre*, apprends » à faire un autre uſage des faveurs que » la nature & les dieux t'ont bien voulu » départir : apprends que les maſquer, c'eſt » les méconnoître ; c'eſt te montrer ingrat » envers ceux à qui tu les dois. Ta modeſtie eſt un crime. Allez, pourſuivit-il, » en s'adreſſant au jeune couple, allez diſputer ou plûtôt recevoir le prix qui vous » attend. Pourquoi vous refuſer à un triomphe certain ? Voit-on l'aigle fuir le ſoleil, & les colombes le char de Vénus » ? Ce diſcours ſi flatteur pour *Therſandre*,

devoit peu flatter *Eurilas* : mais ſa vanité le raſſuroit. Il jugea qu'*Eurimaque* ſe connoiſſoit mieux en infirmités, qu'en agrémens : lui-même exhorta ſon rival à mettre à profit les conſeils du vieillard. Il fallut que les deux amans s'y déterminaſſent ; mais ils ne le promirent qu'en ſoupirant. Leur amour gémiſſoit de ſe compromettre ainſi, leurs craintes ſe renouvelloient. En même temps s'évanouiſſoient les eſpérances de la jeuneſſe Theſſalienne. Tels à l'aſpect du Phénix, les autres oiſeaux reconnoiſſent leur infériorité. Ils l'entourent dans un profond ſilence, & ceux qu'enorgueilliſſoit l'éclat de leur plumage, perdent toute leur fierté en contemplant le ſien.

Le ſeul *Eurilas* n'avoit rien perdu de ſa préſomption : il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva, & *Doris* & *Therſandre* frémirent. *Doris*, dans ce moment, trouvoit que la nature avoit bien peu fait pour elle. Ce fut la première fois qu'elle ſoupçonna que l'art pouvoit être employé : ce fut même à regret qu'elle n'en fit point uſage. L'onde juſqu'alors lui avoit tenu lieu de miroir : pour cette fois, elle y en joignoit un artificiel. Ses yeux conſultoient l'un & l'autre avec inquiétude : ni l'un ni l'autre ne les ſatisfirent. Jamais *Doris* ne s'étoit moins plû à elle-même ; jamais elle n'eſpéra moins plaire aux yeux d'autrui. *Thérſandre* étoit

Digitized by Google

dans la même ſituation, avoit les mêmes craintes pour lui-même. Il vit *Doris*, il fut ébloui. Le crainte de paroître moins belle ſembloit ajouter à ſa beauté. Ah! lui dit-il, votre triomphe n'eſt que trop certain! quelle rivale pourroit le balancer? La couronne eſt à vous; mais, hélas! dès ce moment peut-être ceſſez-vous d'être à moi! Non, répliqua *Doris*, la victoire que *Therſandre* me promet eſt le ſeul moyen de me conſerver à lui. La ſienne eſt aſſurée. Puiſſe mon triomphe n'être pas plus douteux!... *Doris*, interrompit vivement *Therſandre*, vous outragez la nature qui épuiſa ſes plus riches dons en votre faveur. Quel tribunal pourroit n'en être pas frappé? Ce ſont, il eſt vrai, des femmes qui vous jugent; mais vous leur êtes trop ſupérieure en attraits, pour exciter leur jalouſie. Voit-on l'aſtre de la nuit rien diſputer à celui du jour? Ecoutez-moi, *Therſandre*, reprit *Doris*: j'ignore ſi mes avantages ſont tels que vous les appréciez; j'ignore le ſuccès qui m'attend; mais ſi la déciſion du tribunal m'eſt contraire; ſi même, par quelque injuſtice, elle pouvoit ne t'être point favorable, crois que je ne ſurvivrois point au malheur d'être à quelque autre qu'à toi. Ah! s'écria l'amoureux Theſſalien, je jure par Apollon & tous les dieux de l'Olympe, que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que *Doris*, la mort au même inſtant

Digitized by Google

briſera ma chaîne ; je préférerai le trépas à cette infortune.

Doris verſoit des larmes en écoutant *Therſandre*, & *Therſandre* étoit hors de lui-même. On vint les ſéparer : on leur annonça que l'heure de ſe rendre au temple étoit venue. Quel moment ! quelle épreuve ! Il fallut pourtant obéir. Déjà une foule immenſe occupoit les avenues de l'un & de l'autre temple, ſur-tout du temple de Vénus. Déjà les plus belles Theſſaliennes y accouroient avec cet empreſſement que donne le deſir d'une victoire flatteuſe & brillante. La blonde *Iſmène* s'avança la premiére. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'aurore, ſes traits plus d'agrémens que de régularité. On l'eût priſe pour une Grace, mais on ne l'eût jamais priſe pour Vénus. La brune *Zirphé* parut enſuite. Sa taille & ſa démarche ſont celles d'une nymphe ; ſon œil lance les feux brûlans du midi. Il n'échauffe pas, il conſume. *Zirphé* a l'art de faire naître des deſirs ; mais rarement elle inſpire l'amour. On cherche à la vaincre, plûtôt qu'à lui plaire. *Dircé* eût voulu dévancer les deux premières. Son foible eſt de vouloir dominer par-tout. On ne dira point qu'elle manque de beauté, on ne dira pas que *Dircé* ſoit belle. Son air impérieux nuit à ſes agréméns ; il effarouche le timide eſſaim des Graces. Jamais *Dircé* ne marche en leur compagnie.

Digitized by Google

On la prendroit pour l'altière Junon qui vient, non pas diſputer, mais exiger la pomme. Une foule d'autres Theſſaliennes s'empreſſoient de paroître. Leurs charmes réunis, mais preſque tous différens, offroient la douce & riante variété des fleurs d'un parterre.

Doris n'arriva que la dernière. Tous les yeux, tous les cœurs volerent à ſa rencontre. Tous furent éblouis, tous furent émus. On douta ſi ce n'étoit point Vénus elle-même qui alloit préſider en perſonne dans ſon temple. On vit les plus belles des aſpirantes rougir, pâlir à l'aſpect de *Doris*, jetter un coup d'œil inquiet, tantôt ſur elle, tantôt ſur le tribunal qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même tribunal étonné qu'une même perſonne réunît tant d'attraits, donner de ſubites marques d'admiration qui valoient bien un jugement approfondi.

Cependant la cérémonie commença. Elle conſiſtoit dans l'examen ſcrupuleux des charmes de chaque aſpirante. Là, nulle d'entre elles ne pouvoit recourir aux preſtiges de l'art. Pour paroître belle, il falloit l'être, il falloit même l'être dans toute ſa perſonne. Une tête plus qu'humaine entée ſur un corps défectueux, une taille divine dépourvûe de la blancheur & de l'embonpoint ſuffiſant, telles autres perfections accompagnées de certains défauts, ne donnoient aucun droit

Digitized by Google

la joie : ſouvent elle prévint la réſiſtance.

L'autel où devoit être uni le couple victorieux, étoit placé au milieu d'un avenue qui conduiſoit d'un temple à l'autre. Une ſymphonie mélodieuſe fut le ſignal pour s'y rendre. *Doris* friſſonna de nouveau. On la conduiſoit en triomphe ; mais ſes pas chançeloient : on l'eût priſe pour une victime dévouée à la colère de Diane, plûtôt que pour une favorite de Vénus. De ſon côté, le vainqueur approchoit, conduit par les Prêtres d'Apollon. Une foule immenſe de ſpectateurs contemploit cette cérémonie. On chanta les hymnes de la Déeſſe & du Dieu qui préſidoient à ces myſtères. Vénus y étoit peinte, Apollon y étoit peint. Tel eſt *Therſandre*, diſoit *Doris*, en admirant le dernier tableau, tel eſt *Therſandre ;* pourroit-il n'être pas couronné ? Mais envain ſes regards perçoient le voile qui la couvroit ; en vain cherchoit-elle à démêler les traits de l'époux qu'elle alloit ſe donner : la viſière de ſon caſque entièrement baiſſée trompoit toutes ſes recherches. Elle crut voir, cependant, les yeux du jeune Theſſalien occupés du même ſoin qui l'occupoit elle-même : c'étoit avec auſſi peu de ſuccès d'une part que de l'autre.

Alors la grande Prêtreſſe de Vénus, & le chef des Prêtres d'Apollon, firent approcher le jeune couple juſqu'au bord de l'autel. On ne leur demanda point s'ils

Digitized by Google

vouloient être unis : l'usage leur en faisoit une loi irrévocable. Le grand Prêtre joignit leurs mains ; la Prêtresse les enchaînoit avec des fleurs ; le peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux-mêmes cependant n'osoient encore se la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut se décrire. La main de *Doris* trembloit dans celle du jeune Thessalien : il lui parut n'être pas moins agité. Hélas ! disoit intérieurement *Doris*, quelle situation peut se comparer à la mienne ? Peut-être m'unissai-je à *Thersandre* ? Peut-être deviens-je la conquête ou d'*Eurilas* ou de quelque autre : ce moment décide pour jamais ou de mon bonheur ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réserve, & je n'ose ni témoigner trop d'empressement, ni marquer trop de répugnance. *Doris* balançoit encore, & déjà elle n'étoit plus libre ; déjà elle avoit un époux sans le connoître, sans en être connue. Mais ce mystère alloit enfin s'éclaircir. *Doris* attendoit ce moment avec agitation, avec effroi. Il alloit décider de son bonheur, & même de sa vie : car elle étoit résolue de ne point survivre au malheur d'être séparée de *Thersandre*, au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui restoit à subir un autre usage. Il falloit que son époux détachât le voile qui la déroboit à ses yeux : il falloit qu'elle même, ensuite, le dépouillât de son cas-

Digitized by Google

que. Le silence dans cette occasion devoit continuer de part & d'autre. Le Thessalien leve le voile, jette un cri involontaire, & tombe aux pieds de *Doris* : mais *Doris* étoit hors d'elle-même ; *Doris* ne distingua point ces accens inarticulés. Etoit-ce la voix de *Therſandre* ? Etoit-ce la voix de quelqu'un de ſes rivaux ? L'attitude par elle-même annonçoit de l'amour ; mais combien d'autres que *Therſandre* ont paru l'aimer ! elle héſitoit, elle trembloit, en dénouant les liens du caſque ; ſon œil regarde & craint de voir ; ſes mains n'oſent preſque achever leur ouvrage. C'en eſt fait cependant : le caſque eſt enlevé, le ſort de *Doris* eſt éclairci : elle ſuffit à peine aux mouvemens qui l'agitent ; elle tombe, elle ſe jette dans les bras de ſon époux. C'étoit *Therſandre*. A cette vûe, tous les ſpectateurs pouſſent des cris d'acclamation : chacun applaudit au choix des juges, au ſort des deux amans. Les rivaux mêmes de *Therſandre* n'en murmurent pas, tant ce jeune couple ſemble fait pour n'être point ſéparé. Le ſeul *Eurilas* en jugeoit autrement ; mais l'amour-propre étouffoit ſes plaintes. Sa manière d'aimer écartoit ſes regrets : il attendoit tout de lui-même, & ſe trompa toujours dans ſon attente. *Therſandre* & *Doris*, au contraire, eſpéroient tout l'un de l'autre, & leur eſpoir ne fut jamais trompé.

Digitized by Google

LE BONHEUR.

DEPUIS quelque temps j'avois ſans ceſſe l'eſprit agité de penſées vaines; j'étois dégoûté de l'état de Philoſophe, qui me paroiſſoit trop peu reſpecté dans Athènes. Autrefois nous étions un objet de vénération, & ſouvent nous ne ſommes plus qu'un objet de ridicule. Il fut un temps où les plus grands Rois s'empreſſoient à nous appeller dans leurs cours: quelquefois ils eſſuyoient nos refus, & ces refus augmentoient l'eſtime qu'ils avoient pour nous & leur envie de nous poſſéder. Ce temps n'eſt plus: ils ne tirent plus aujourd'hui d'Athènes, que des mimes, des joueurs de flûte & des ſaltinbanques. Tantôt la fortune me tentoit, & d'autres fois c'étoient les honneurs. *Jupiter*, toujours attentif à m'éclairer, m'envoya *Mercure* qui me parla en ces termes: » Tu es mécontent de ton ſort, *Ariſtobule*, » & tu crois qu'il en eſt de plus digne d'en» vie que le tien. *Jupiter* m'envoie te tirer » d'erreur: tu verras des hommes de toutes » les conditions, & tu les verras tous mal» heureux. Suis-moi «.

Je le ſuivis dans une vaſte plaine, où je vis une foule innombrable. » Conſulte tous

Digitized by Google

» ces hommes divers, me dit *Mercure :* s'il » en eſt un dont tu deſires la deſtinée, tu » n'as qu'à la demander à *Jupiter ;* il a pro- » mis de te l'accorder «.

Je me mêlai dans la preſſe ; je vis un homme vêtu d'une longue robe où l'or & l'argent brilloient à l'envi, & étoient effacés par la beauté du travail. Oh ! m'écriai-je, *Mercure* dira tout ce qu'il voudra ; mais aſſurément voilà un homme dont je vais demander à *Jupiter* de partager le ſort. Je m'avançai vers lui. Oſerois-je vous demander, lui dis-je, quel eſt votre état ? Je juge, à vous voir, que vous êtes bienheureux..

» Ah ! s'écria-t-il, en levant au Ciel des » yeux mouillés de larmes, il n'eſt pas ſur » la terre d'homme ſi malheureux. Je ſuis » un des plus riches Marchands de Tyr, & » j'étends mon commerce dans toutes les » Parties du Monde : jamais Miniſtre n'a » tant appauvri ſa Nation, que j'ai enrichi » la mienne. Mon cœur ſeul avoit encore » des beſoins, & demandoit à être rempli. » Je connus une jeune fille des plus aima- » bles & des moins riches de Tyr : je l'a- » dorai, elle m'aima, je l'épouſai ; je fis ſa » fortune, & elle fit mon bonheur. Qu'elle » étoit bien digne de mon amour ! Douce, » prévenante, toujours égale, elle ſuppor- » toit avec patience toutes mes inégalités. » Avois-je quelque chagrin ? Elle le parta-

Digitized by Google

» geoit dans le fond de ſon cœur ; mais elle » avoit l'art de cacher ſa triſteſſe pour diſ- » ſiper la mienne. Si j'avois quelque ſujet » de joie, cette joie redoubloit par celle que » je lui voyois éprouver. Elle me donna » trois fruits de notre union : une fille, » deux fils, douce conſolation que je me » promettois pour ma vieilleſſe. Leur eſprit, » leur caractère, leurs graces, leur nobleſſe, » les faiſoient diſtinguer parmi toute la jeu- » neſſe de Tyr. Que j'étois heureux alors ! » Les Dieux mêmes pouvoient me porter » envie ; mais qu'ils accorderent à mon bon- » heur peu de durée ! Je commençai par » perdre mon épouſe. J'étois auprès de ſon » lit, les yeux inondés de larmes, elle me » prit la main, elle la ſerra d'une main » foible : Conſole-toi, cher époux, » tu ne me perds pas toute entière ; je te » laiſſe des enfants qui te rappelleront ſans » ceſſe cette épouſe que tu aimois. Em- » braſſe-moi, cher époux ; embraſſe-moi » pour la dernière fois, & que j'expire dans » cet embraſſement. Adieu, je vois que tu » m'aimes toujours, je meurs contente ». A ces mots, elle expira.

Le Tyrien interrompit ſouvent ſon récit, que ſes ſanglots l'empêchoient de pourſuivre. Enfin il reprit ainſi ſon diſcours :

» M'appellerez-vous encore heureux ? » Mais vous ne ſçavez pas toutes mes in- fortunes. La mort avoit étendu ſa faulx

Digitized by Google

„ ſur ma famille entière : le coup qui me „ ravit mon épouſe n'étoit que le premier „ de ſes coups ; je perdis bientôt après „ l'aîné de mes fils qui venoit de finir avec „ ſuccès les premiers exercices de la jeu- „ neſſe. Son frere me conſola de ſa perte, „ autant que je pouvois être conſolé. Il „ s'embarqua pour tranſporter les marchan- „ diſes du midi dans les climats glacés du „ ſeptentrion. Je le vis partir en trem- „ blant ; mon cœur ſe ferma, je l'embraſſai „ mille fois, je le baignai de mes larmes. „ Vingt fois je lui dis que les vents étoient „ favorables, qu'il falloit nous ſéparer : „ vingt fois je le retins encore. Il partit „ enfin, & je perdis bientôt de vûe ſon „ vaiſſeau qui voloit ſur les ondes. Je ne „ fus pas long-temps à apprendre que le „ vaiſſeau avoit péri avec tous ceux qu'il „ portoit.

„ Il ne me reſtoit plus que ma fille ; je „ la mariai au fils d'un négociant de mes „ amis, jeune homme riche, aimable & „ plein de mérite. Le jour des nôces, elle „ mangea d'un fruit qu'avoit touché ſans „ doute un animal vénimeux, elle expira „ dans mes bras & dans ceux de mon gen- „ dre. Quel ſort que le mien ! Il faut être „ époux & père, pour ſentir toute l'amer- „ tume de mon cœur „. L'infortuné Ty- rien ſe retira à l'écart pour ſe livrer tout entier à ſa douleur.

Digitized by Google

Je rencontrai enſuite un homme couvert d'un manteau de pourpre. Je lui demandai avec modeſtie qui il étoit : Je ſuis Roi, me répondit-il avec fierté. Vous êtes donc bien content de votre ſort, lui dis-je, car je crois qu'on doit être bienheureux, quand on eſt Roi. „ Je changerois mon „ état, reprit-il, contre celui du dernier de „ mes ſujets ; je ſuis un des plus puiſſans „ Souverains du monde, car je régne ſur „ les Perſes : mais vous ne ſçavez pas ce „ que c'eſt que de régner. Ou l'on eſt indigne d'être aſſis ſur le trône, ou l'on „ porte réunis dans ſon cœur les malheurs „ de tous ſes ſujets. On voudroit avoir la „ paix, & il faut faire la guerre : on voudroit voir ſes peuples fortunés, & l'on „ eſt obligé ſouvent de contribuer à leur „ infortune. La néceſſité cruelle nous enleve quelquefois leur amour ; &, après „ avoir paſſé nos jours dans les travaux, „ nous mourons ſans leur laiſſer de regrets. „ Hommes privés, que votre obſcurité eſt „ digne d'envie !

Après ce Roi, marchoit un grand homme pâle & deſſéché par un travail opiniâtre ; il me prévint : „ Je vois, dit-il, „ que votre manie eſt d'arrêter & d'interroger tout le monde. Je ſuis le premier „ Miniſtre du Roi que vous venez de quitter ; c'eſt-à-dire, qu'après lui, je ſuis „ le plus malheureux de tous les hommes.

Digitized by Google

» Je fais ce que je peux, mais combien » d'inconvéniens ſont attachés aux projets » les plus utiles ! On croit les avoir conſi- » dérés ſous toutes leurs faces : une ſeule » eſt échapée, & c'eſt une ſource de mal- » heurs. On fait le mal en voulant faire » le bien, & quelque fois ce bien même » ne peut être produit que par un mal » néceſſaire. Je travaille le jour & la nuit, » je me tue ; mais puis-je faire ce qui » n'eſt poſſible qu'aux immortels, rendre » un état parfaitement heureux ? le peuple » qui m'accuſe de tout, me déteſte, & » mon Prince ne m'aime guères. D'un cô- » té, je crains la diſgrace ; de l'autre, le poi- » ſon, l'aſſaſſinat. Ma ſanté ſe perd, je » maudis le métier cent fois par jour ; & » cependant je mourrois de douleur, ſi » mon Prince m'obligeoit à le quitter. »

Je vis un Général d'armée, couvert de bleſſures, blanchi ſous les armes, & décoré de toutes les marques que ſon Roi avoit accordées à ſon courage. Je le félicitois ſur ſon bonheur ; il jouiſſoit, lui diſois-je, d'une réputation éclatante, & de la reconnoiſſance de ſes concitoyens qu'il a défendus contre les ennemis..... » Ecoutez-moi, interrompit-il, & ne » précipitez pas votre jugement. J'ai em- » braſſé dès ma jeuneſſe le parti des ar- » mes, & dès ma jeuneſſe je m'y ſuis diſ- » tingué. Je ſuis parvenu de bonne heure

Digitized by Google

» aux premiers emplois : toujours plein » de zèle pour mon Prince, & toujours » persécuté par mes envieux, je servois » mon Roi ; & tandis que je prodiguois » mon sang, les oisifs de la cour cher- » choient à me perdre. Le peuple, tran- » quille dans les villes, veut être notre » juge. Si j'amusois l'ennemi pour le » détruire en détail, on m'accusoit de foi- » blesse & d'irrésolution : si je le battois, » on disoit que j'avois négligé mes avan- » tages, & que j'aurois pû le détruire. » Que je revinsse à la Cour, j'y étois re- » çu avec froideur ; les Princes ne sçavent » des services de leurs Généraux, que ce » qu'il est impossible de leur cacher. Un » lâche qui les flatte est mieux accueilli » qu'un brave homme qui les sert. Enfin, » j'ai eu à combattre dernièrement un Gé- » néral qui a les mêmes lumières, le mê- » me courage que moi : nos troupes étoient » égales par le nombre & par la valeur ; » il falloit bien qu'un des deux partis fût » vaincu, la fortune pouvoit seule déci- » der : elle se déclara contre moi, & » après une vigoureuse résistance, je fus » défait. Je passe à présent dans ma patrie » pour le dernier des Généraux, je suis » déshonoré, & je n'attends qu'une ba- » taille où je puisse me faire tuer. »

Après ce Capitaine vint un voluptueux Sybarite ; la mollesse étoit peinte sur son

Digitized by Google

visage. Je crus que le bonheur accompagnoit un homme qui comptoit ses instans par des plaisirs, il me détrompa en ces termes : » Vous voulez juger de ce que vous » ne connoissez pas ; non je ne suis point » heureux ; tantôt je veux quitter une maî- » tresse le soir, elle me cause l'humilia- » tion de me devancer, & me quitte le » matin : tantôt je lie une partie de plaisir » où je dois m'amuser infiniment, j'invite » les convives les plus agréables, & préci- » sément ce jour-là ils sont maussades ou » mauvais plaisans : toute la ressource qui » reste, c'est de cacher son ennui. Je veux » briller par un habit d'un goût unique, » & personne ne paroît me remarquer. Il » me prend envie de donner un concert. » J'ordonne qu'on me fasse de la musique » nouvelle ; elle est insipide, & tout le » monde s'endort. Je commande une fête, » je suis forcé par complaisance d'avoir » de la cohue : tout manque par la négli- » gence des Intendans. Je veux un meu- » ble d'un goût exquis, je donne mes or- » dres avec soin, & les ouvriers imbécilles » ratent mon idée. Toutes ces choses vous » paroissent indifférentes, & la moindre » de ces choses est désespérante pour moi. » On croit que je m'amuse sans cesse, & » je ne connois que l'ennui. Mais il faut » que je vous laisse, & que j'aille monter » un char ; on n'en a jamais vu de sem-

Digitized by Google

» blable. » A ces mots mon Sybarite me quitta en bâillant.

Un Bourgeois de Crete parut. En vain il avoit des richeſſes ; en vain il étoit chéri & reſpecté de ſes concitoyens ; il n'étoit pas plus heureux que les autres. Mari d'une femme du caractère le plus bizarre & le plus acariâtre, il avoit des enfants lâches, bas, ſans eſprit, ſans talens, ſans mœurs, ſans probité, qui, pour ſatisfaire à leurs honteuſes paſſions, ſouhaitoient la mort du plus vertueux des peres. Malgré leurs vices, il ne pouvoit s'empêcher de les aimer. L'amertume empoiſonnoit ſes jours. Il fuyoit ſa maiſon comme un lieu de ſupplices, & quand il falloit y rentrer, il croyoit deſcendre dans les enfers.

Je crus alors que le bonheur réſidoit dans les conditions que le préjugé regarde comme viles. Je vis un laboureur qui me parut aſſez opulent : j'allai l'interroger. » Rien n'égale, dit-il, la calamité des ha- » bitants de la campagne. Le travail le » plus dur ne nous épouvante pas ; nous » faiſons vivre les autres, & nous pou- » vons à peine nous ſoutenir. J'ai aſſez » grand nombre d'arpents d'une terre fer- » tile que je cultive avec ſoin ; mais quand » j'ai payé les impôts dont elle eſt char- » gée, à peine ce qui reſte ſuffit-il à me » faire vivre. J'avois quatre fils, ils m'ont » été enlevés pour ſervir dans les armées

Digitized by Google

» du Prince : tous y ſont morts. Ils me» ſoulageoient dans mes travaux, je ſuis » forcé maintenant d'employer des do» meſtiques, & tout va fort mal. Je ſuis » riche en fonds de terre, & cependant je » gémis dans la misère & dans le déſeſ» poir d'avoir perdu mes fils. »

Je ne pus converſer davantage avec perſonne. Un nouveau ſpectacle s'offrit à ma vûe; de tous ces hommes répandus dans cette vaſte plaine, je vis une partie ſe ranger en corps d'armée, ſe lancer de loin la mort, s'approcher, ſe mêler, fondre les uns ſur les autres comme des lions furieux, répandre le ſang avec plaiſir & s'y baigner avec volupté. D'un autre côté, je vis des hommes qui calomnioient, trahiſſoient, empoiſſonnoient, poignardoient leurs ennemis, & quelquefois ceux dont ils paroiſſoient les meilleurs amis, leurs parents même. L'envie, la fureur, la perfidie, la mort enfin, voltigeoient dans cette plaine immenſe, la mort, le ſeul bien que les mortels puiſſent eſpérer en arrivant à la vie. Epouvanté de ce ſpectacle affreux, je m'enfuis en frémiſſant. Inſtruit du malheur de tous les hommes, je n'enviai la ſituation d'aucun d'eux.

Digitized by Google

SILVESTRE,

Ce n'eſt pas tout-à-fait un Conte.

IL y avoit, dans une petite ville au nord de la France, un jeune homme plus diſtingué par ſes qualités perſonnelles que par ſa fortune. On l'appelloit *Silveſtre*. Né de parents obſcurs, quoiqu'ils portaſſent un grand nom, il fut élevé dans une heureuſe ſimplicité. Il avoit reçu de la nature une ame ſenſible avec une figure intéreſſante : elle promettoit de l'eſprit & des mœurs ; & plus on connoiſſoit *Silveſtre*, plus on l'eſtimoit. Sa mere étoit morte, & ne lui avoit laiſſé pour héritage que l'exemple de ſes vertus. Son père étoit pauvre, & plus d'une fois l'opulence étonnée étoit venue admirer ſous l'humble toît de ce bon vieillard l'indigence & la probité. Mon fils, diſoit-il un jour à *Silveſtre*, il s'en faut bien que je ſois riche ; mais le travail & la modération ont bien des reſſources. S'ils ne m'ont pas acquis d'utiles & dangéreux tréſors, ils m'ont ſoutenu dans la médiocrité, &, loin d'avoir rien attendu des hommes, j'ai gouté ce plaiſir ſi doux & ſi pur d'être utile à pluſieurs. Mon cher *Sil-*

Digitized by Google

veſtre, ſois toujours honnête, frugal, laborieux & bienfaiſant ; les ſources du bonheur ſont en toi-même. Conſerve précieuſement ta propre eſtime ; c'eſt un bien que ne peuvent nous ravir le ſort ni les méchants. Mais, ajouta ce tendre père, il eſt un ſecret important que je dois te confier. Ecoute, mon cher fils ; ſi jamais tu peux oublier qu'il ſuffit d'être homme, pour ſentir l'obligation de ſe reſpecter ſoi-même ; apprends que ton origine eſt illuſtre, & que tu dois honorer la mémoire de tes ancêtres. Les titres & les biens qu'ils avoient laiſſés à mon père furent perdus dans le cours de ces guerres inteſtines, qui, dans le dernier ſiécle, déſolerent la France ; mais dépouillés de notre ancienne opulence, nous garderons toujours l'honneur, & la Providence peut nous rendre un jour ce que nous a ravi l'injuſtice des hommes. Je vis ignoré depuis long-temps ; imite ma diſcrétion, mon cher *Silveſtre*. Que ſert un grand nom ſans fortune ? c'eſt preſque toujours un ridicule. A peine daigneroit-on nous plaindre, ſi nous étions connus.

Ces leçons, confirmées par l'exemple de celui qui les donnoit faiſoient de vives impreſſions ſur l'eſprit du jeune homme, & développoient dans ſon cœur le germe heureux des vertus. Il avoit à peine vingt ans : ſon père voyoit avec joie les inclinations

Digitized by Google

inclinations naissantes de ce fils chéri, & s'en promettoit un avenir consolant & flatteur, lorsqu'il fut frappé d'une maladie cruelle qui le mit bientôt au tombeau. Le bon naturel de *Silvestre* fait suffisamment présumer quel fut l'excès de sa douleur, privé du meilleur des pères dans un âge où il lui étoit si nécessaire. Il ne lui restoit que quelques connoissances, très-peu capables de modérer son affliction. Jeune, sensible, livré à lui-même, il se croyoit abandonné de la nature entière : son indépendance l'allarmoit ; il trembloit enfin de ne plus tenir à rien. Son éducation un peu sauvage, la vivacité de son imagination, son extrême sensibilité, lui présentoient son malheur sous une face effrayante. Bientôt il jugea des hommes par quelques particuliers, dont il eut à se plaindre. L'humanité ne s'offrit plus à ses regards, que sous l'aspect le plus affreux. O mon père ! s'écrioit-il, la justice & la candeur n'habitent plus sur ce malheureux globe ; elles en ont disparu avec toi ; ce tombeau les renferme avec ta cendre, ou plûtôt ton ame pure les a suivies dans les cieux.

Plein de ces accablantes idées, il se déterminoit à quitter le monde, lorsqu'il se ressouvint d'un ami qu'avoit eu son père. Ah ! s'il existoit encore, s'écria-t-il en soupirant, sans doute il accueilleroit avec

Digitized by Google

joie le fils d'un homme dont il doit chérir la mémoire. Il vivoit avec ſa femme & ſes enfants dans une campagne à quelques lieues d'ici. J'ai vû ſouvent ces heureux & ſages villageois travailler eux-mêmes leur champ ; & la terre, cultivée par ces vertueuſes mains, m'en ſembloit plus fertile. J'irai, oui, j'irai les trouver ; je ne leur ſerai point à charge. J'ai peu de fortune, mais je ſuis ſobre & j'ai de la ſanté. Je partagerai les travaux de ces reſpectables amis. Raſſure-toi, *Silveſtre* ; tu vas revoir le bonheur & la vertu ! Il part, il arrive, il voit ces bonnes gens le recevoir comme un enfant chéri. Il mérita bientôt toute leur confiance, & leur devint extrêmement utile. Il n'avoit garde de rougir du travail de ſes mains ; il aimoit un exercice qui le rendoit cher à ſes hôtes, & dont ſa ſanté ne ſe trouvoit que mieux. Je ſuis reconnoiſſant & juſte, diſoit-il ; j'ai des amis eſtimables ; ils étoient ceux de mon père ; je jouis du Ciel & de la terre ; j'ai la paix de l'ame & des forces du corps : ſans doute, il y a bien des hommes à qui mon ſort feroit envie. Une ſituation ſi douce n'eſt guères le partage des riches ni des grands. C'eſt ainſi que *Silveſtre* tâchoit de ſe conſoler. Ses hôtes l'aimoient toujours de plus en plus, il avoit pour eux le reſpect & la tendreſſe d'un fils. Ils remarquerent l'intelligence

Digitized by Google

du jeune homme, ils le conſulterent ſur leurs affaires, & ils n'eurent pas moins à ſe louer de la juſteſſe de ſon eſprit, que de la bonté de ſon cœur.

Silveſtre un ſoir, en revenant de ſon travail, s'enfonça, en rêvant, dans une épaiſſe forêt qui bordoit preſque ſon habitation. Il ſe plaiſoit parmi le ſilence & la fraîcheur des bois : leurs ombrages ſolitaires convenoient à la ſituation de ſon ame, ils entretenoient délicieuſement ſa mélancolie. Le bon *Silveſtre* erroit enfin à l'avanture, lorſqu'il apperçut à travers les arbres, une femme âgée & d'une taille majeſtueuſe. Elle ſe promenoit lentement & d'un air tranquille. Elle étoit miſe ſimplement, mais avec goût ; la négligence même de ſa parure annonçoit une perſonne d'un rang diſtingué. Son récueillement & ſa phyſionomie plurent au jeune homme. Un ſecret penchant l'entraînoit vers elle, mais il n'oſoit l'aborder. Elle étoit elle-même frappée de la triſteſſe du jeune inconnu, de ſa timidité, de la nobleſſe de ſa figure. Les ames ſenſibles ont, pour ainſi dire, une ſorte d'inſtinct qui mutuellement les attire. Qui vous amene ici, lui dit la Dame ? Ce n'eſt point la ſimple curioſité qui m'arrache cette queſtion : ſi j'en dois croire aux apparences, vous n'êtes pas heureux. Ne craignez rien de moi : j'ai dès long-temps appris à plaindre les maux d'autrui. Hélas, lui répon-

Digitized by Google

dit *Silvestre*, Madame a sans doute aussi connu l'infortune. Mon histoire n'est pas longue; elle touchera pourtant Madame; les cœurs sensibles sont compatissans; & c'est sans doute un grand bonheur pour moi de l'avoir rencontrée!

Après lui avoir raconté comment il avoit perdu sa mère & son père, lui avoir fait une vive & naïve peinture de leurs vertus, de leur pauvreté, de ses regrets; & lui avoir appris comment après s'être dégoûté du monde, il vivoit avec les amis de son père & les siens... Puis-je à mon tour, ajouta-t-il, Madame, vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? Vous, qui m'inspirez du respect, me refuserez-vous votre estime? Daignerez-vous payer ma confiance de la vôtre? L'humanité de mes hôtes me console; mais je ne sçais quel sentiment m'inspire que j'ai besoin encore de vos bontés. La Dame, après un moment de silence... Suivez-moi, vous êtes vertueux sans doute, lui dit-elle; j'aime à croire que vous méritez ma confiance: suivez-moi.

Silvestre, en la suivant dans plusieurs sentiers détournés, arriva avec elle à l'entrée d'une petite maison bâtie au bout de la forêt. Elle étoit propre, commode, médiocrement ornée, & située sur le penchant d'une colline qui dominoit sur un beau payſage. Asseyez-vous, lui dit la

Digitized by Google

Dame : je ne connois de vous que les dehors & les propos : mais vous m'intéressez ; & dans la solitude où j'ai vécu depuis long-temps, il n'est pas étonnant peut-être, que je céde à l'innocent plaisir de rencontrer dans ces déserts une ame que je croie sensible. On se soulage en racontant ses maux : apprenez donc mes infortunes ; & jugez si le sort m'a mieux traitée que vous.

» Je suis fille unique du Baron de *Montbrun*, dont le nom ne peut vous être » inconnu. J'avois quinze ans, lorsque je » perdis mon père. Mon éducation ne fut » pas négligée, elle devint la plus chère » occupation de ma mère, dont j'étois » tendrement aimée. Je parus bientôt dans » le monde ; & comme je passois pour » jolie, je ne manquai point d'adorateurs. » Parmi ceux qui composoient ma cour, » je distinguai le jeune Marquis d'*Olinville* ; » il étoit aimable, je l'aimai : mais sous » des traits charmants, sous les dehors de » la franchise & de la modestie, il me ca- » choit un caractère qui fit le malheur de » ma vie. Sans doute il avoit moins de » fausseté que de foiblesse, & son extrême » facilité fut la cause de mes infortunes. » Il avoit des amis estimables, & d'autres » qui ne l'étoient pas ; il s'y livroit indis- » crettement ; il aimoit passionnément les » femmes, & ne les choisissoit guères mieux

» que ſes amis. Mon époux me trompa » long-temps, & avoit eu mille intrigues » avant que je m'en apperçuſſe. Mais une » avanture cruelle dévoila tout-à-la-fois » ſes infidélités & le dérangement de ſes » affaires. Il y avoit ſix ans que j'étois ma- » riée, & je ne ſoupçonnois même pas » les maux auxquels j'allois être en proie.

» J'attendois un ſoir le Marquis, & » j'étois fort inquiéte de ne le point voir » arriver. La nuit ſe paſſa ſans qu'il re- » vînt. Jugez de ma douleur & de mon » effroi, quand le matin je ne vis ren- » trer que le domeſtique avec lequel d'*O- linville* étoit ſorti à pied! Qu'avez-vous » fait de votre maître, lui dis-je? Que » fait-il? où eſt-il?... Il ne répondoit » point, & ſes yeux ſe rempliſſoient de » larmes. Je répétai avec vivacité les mê- » mes queſtions. Il rompit enfin le ſilence... » Préparez-vous à de triſtes nouvelles, me » dit-il en ſanglottant: je ſuis bien à plain- » dre, & la peine que je ſuis forcé de vous » cauſer, ne me touche pas moins ſenſi- » blement. Que n'ai-je pu le ſecourir! » pourquoi l'ai-je quitté un moment!... » J'écoutois en tremblant... Mes craintes » augmentoient à chaque mot de ce fatal » récit. Il avoit pris fantaiſie à ſon maî- » tre d'entrer chez une femme qu'il ne » comptoit pas voir ce jour-là. Cette mi- » ſérable, qui n'attendoit pas le Marquis,

Digitized by Google

„ étoit avec un jeune homme qu'elle avoit
„ fait cacher au moment où elle avoit
„ reconnu la voix de celui qu'elle trahissoit.
„ D'*Olinville* avoit voulu souper ; elle
„ avoit paru un peu déconcertée. Il s'en
„ étoit apperçu ; mais après s'être remise
„ de son trouble, elle étoit parvenue à
„ dissiper les soupçons de mon époux, lors-
„ qu'il lui prit fantaisie de voir une piéce
„ de l'appartement de son indigne maîtresse,
„ qu'il avoit donné ordre de meubler. Les
„ excuses & la résistance de cette femme
„ lui étant devenues suspectes, il s'en étoit
„ fait ouvrir la porte & se préparoit à en
„ faire la visite, lorsque le jeune homme,
„ qui y étoit caché, avoit, en se sauvant
„ frappé mon malheureux époux d'un coup
„ mortel. Jugez de ma douleur ; car, mal-
„ gré sa légèreté, j'aimois très-sincèrement
„ le Marquis. Il laissa des dettes immenses ;
„ & ses biens suffisant à peine pour les
„ acquitter, je me suis retirée depuis quel-
„ ques années dans cette campagne, où
„ je ne vois presque personne, avec une
„ fille qui fait toute ma consolation, &
„ qui maintenant est absente pour quelques
„ jours ; mais que l'amie qui la retient
„ dans la ville voisine, me renverra d'au-
„ tant plûtôt qu'elle n'ignore pas combien
„ l'absence de ma fille est douloureuse pour
„ mon cœur. Cet asyle est à-peu-près le
„ seul bien qui nous reste ; en attendant le

Digitized by Google

„ rétablissement de nos affaires, nous
„ vivons dans une heureuse médiocrité. Le
„ sort de ma fille est le seul objet qui
„ m'occupe. Son respect, sa tendresse pour
„ moi, le repos & la liberté dont je jouis,
„ me font oublier la perte d'une fortune
„ brillante, que le bonheur n'accompagne
„ pas toujours. Madame, s'écria *Silvestre*,
„ vous avez une fille, elle vous aime; je
„ plains moins vos malheurs.

Le récit que vous m'avez fait, lui dit la Marquise, & la façon dont vous vous en êtes acquitté, vous ont acquis toute mon estime. Tout annonce en vous un heureux naturel; justifiez l'inclination que vous m'inspirez, & partagez quelquefois ma société & celle de ma fille. Si la naissance a mis entre nous une distance imaginaire, la nature, le malheur & la vertu nous rapprochent. *Silvestre*, pénétré de respect & de reconnoissance, quitta la Marquise, & courut chez ses hôtes exprimer son ravissement. Cette femme respectable étoit connue de tout le canton; elle avoit gagné tous les cœurs, & les éloges qu'on donnoit à son rare mérite enchantoient l'honnête *Silvestre*. Quelques jours après cette aventure, il alla, dès le point du jour, parcourir la campagne. La matinée étoit belle; & *Silvestre*, sans y penser, s'approchoit de l'habitation de la Marquise, lorsqu'il apperçut une jeune fille qui jouoit dans

Digitized by Google

dans la prairie. L'innocence & la douceur ſouriojent ſur ſes lévres & dans ſes yeux ; des boucles de longs cheveux du plus beau noir ornoient négligemment ſa tête & flottoient ſur ſa taille déliée. Elle cueilloit des fleurs. Elle vit *Silveſtre*, & rougit ; & *Silveſtre*, frappé de tant d'attraits, ne put que l'admirer en rougiſſant... C'eſt la fille de la Marquiſe, (ſe dit-il en lui-même) mon cœur ne ſçauroit s'y méprendre : achevons ſon bouquet. *Silveſtre*, après en avoir fait un très-beau, oſe enfin approcher d'elle, & d'une voix tremblante : Vous aimez les fleurs, lui dit-il ? Daignez permettre que je vous offre celles-ci...

La Marquiſe n'étoit pas loin, & jouiſſoit du trouble de *Silveſtre*. Elle s'approche, & ſa préſence achéve de déconcerter les jeunes gens. *Silveſtre* confus n'oſoit lever les yeux ; *Roſalie* conſultoit timidement ceux de ſa mère. Prenez ces fleurs, dit-elle gravement à *Roſalie* ; & vous, Monſieur, gardez-vous déſormais d'en offrir en mon abſence. Je vous crois fort honnête ; mais on ceſſe bientôt de l'être, lorſqu'on a recours au myſtère. *Silveſtre* avoit préſenté les fleurs en tremblant, & *Roſalie* les avoit reçues d'un air déconcerté. Quand ils furent un peu remis... Tu me crois bien fâchée, lui dit la Marquiſe ? Va, ſi je t'aimois moins, je ſerois moins ſévère. Ce jeune homme ne m'eſt pas inconnu ; il

Digitized by Google

eſt eſtimable, & je ſuis perſuadée que dorénavant il ſera plus circonſpect. Je pardonne à ſa jeuneſſe une imprudence qui, s'il y retomboit, ne ſeroit plus excuſable. Madame, répondit *Silveſtre*, je vous reſpectois déjà ſincèrement; mais comment exprimer les ſentimens que mérite une mère telle que vous? A Dieu ne plaiſe que je ſois aſſez malheureux pour perdre jamais votre eſtime! le bonheur de vous voir & d'admirer une fille digne de vous, eſt un bien auquel je n'euſſe oſé prétendre; & ſi j'oſois jamais m'en croire digne, je me croirois le plus heureux des hommes.

L'émotion de *Silveſtre* étoit viſible; celle de *Roſalie* n'étoit pas moindre. La Marquiſe, qui s'en apperçut, tourna la converſation ſur la beauté du ſpectacle de la nature & ſur les agréments de la vie champêtre; & *Silveſtre* ſaiſit cette occaſion pour faire l'éloge de ſes hôtes. Il vanta l'ordre & la paix qui régnoient chez eux. Que de vertus, diſoit-il, je vois briller ſous le chaume! Eſt-il au monde un plus digne & plus touchant ſpectacle, que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfants & faiſant le bonheur de ſon époux? Parmi les traits de ce tableau, il en étoit que le jeune homme traçoit avec une complaiſance plus marquée, & qui plaiſoient beaucoup à *Roſalie*. Cette même candeur, s'écrioit *Silveſtre*, cette même décence, cette même

Digitized by Google

élévation de ſentiments, cette même ſenſibilité qui font une fille accomplie, forment une épouſe vertueuſe, une mere adorable. Il eſt vrai, reprit la Marquiſe : mais qu'il eſt difficile de connoître les cœurs & de les aſſortir ! On ſe trompe d'autant plus aiſément ſoi-même, qu'on chérit ſa propre erreur. L'illuſion commence avec les paſſions ; l'imagination embellit tout, & ſouvent l'on n'embraſſe qu'un fantôme. *Roſalie* écoutoit ſa mere avec une attention mêlée d'inquiétude : ſes regards ne tomboient plus que furtivement ſur le triſte *Silveſtre*, & la Marquiſe obſervoit tout. Hélas ! diſoit-elle tout bas, comme la Nature & l'Amour ſe jouent de l'opinion ! *Silveſtre ! Roſalie !* couple aimable & tendre !... S'aimeroient-ils déjà ? Un préjugé cruel... Mais devroit-il balancer dans mon cœur le bonheur de ma fille, ſur-tout dans l'état où nous ſommes ? *Roſalie*, reprit-elle tout haut, la promenade te fatigue, retournons au logis. *Silveſtre*, encore plus interdit que ci-devant, reconduiſit les deux dames. La Marquiſe propoſa pour le lendemain une promenade au village prochain. Serez-vous des nôtres, dit-elle à *Silveſtre ?* Il n'eut garde de refuſer. — Venez donc nous chercher demain, *Silveſtre* n'y manqua pas. On trouvera ſans doute que la bonne Marquiſe eſt en effet trop bonne & trop facile. Eſt-il bien vraiſemblable (dira-t-on) qu'une mere avec

Digitized by Google

autant d'expérience & de diſcernement, ait pû concevoir l'idée d'une alliance auſſi diſproportionnée?... Mais pourquoi non, ſi l'on ſe rappelle tous les malheurs que la Marquiſe avoit eſſuyés dans le monde; le goût qu'elle avoit pris pour la retraite; l'eſpérance peu fondée de voir rétablir les affaires de ſa maiſon; & ſur-tout ſa tendreſſe pour une fille qu'elle imaginoit ſans doute rendre beaucoup plus heureuſe dans cet état de médiocrité, qu'elle-même ne l'avoit été dans la ſituation la plus brillante?... Quoi qu'il en ſoit, nous aſſurons, quant à ce point, l'hiſtoire vraie: & l'on doit d'autant mieux nous en croire, qu'il nous eût été fort aiſé de ſauver ce prétendu défaut de vraiſemblance, ſi nous euſſions voulu faire un Roman. Ajoutons à ceci, que quiconque a connu *Silveſtre*, n'a pû diſconvenir que ſes excellentes qualités ne ſuppléaſſent dès-lors à ce qui paroiſſoit lui manquer du côté de la naiſſance, & ne fiſſent oublier une diſproportion toujours de peu de poids aux yeux de la vraie Philoſophie. Après ceci, diſons donc que *Silveſtre* ne tarda pas à acquérir, & à plaire de plus en plus chez la Marquiſe; que cette dame, appellée à Paris pour ſes affaires, l'y mena avec elle; qu'il ne lui fut point inutile dans ce voyage, qu'il acheva d'y former ſon eſprit & ſon cœur, & de ſe rendre par conſéquent plus digne de ſon aimable *Roſalie*.

Digitized by Google

Un trait que je vais rapporter, acheva de mériter à *Silveſtre* toute l'eſtime de ſa bienfaîtrice. Il étoit allé avec elle & ſa fille chez une parente de la Marquiſe, nommée Madame *Aucour*, qui demeuroit dans un très-beau château attenant au village prochain, & où ils avoient déjà été enſemble. Sur le ſoir, Madame *Aucour* qui avoit propoſé une promenade dans le parc, après avoir donné quelques ordres à ſon jardinier, propoſa à ſa compagnie le récit d'une avanture arrivée depuis quelque temps à la fille de ce bon-homme. Mon jardinier, dit-elle, a une fille très-jolie. Un Seigneur, dont je tairai le nom, étant venu chaſſer dans les environs de ce château, rencontra une troupe de jeunes villageoiſes qui s'en alloient à la ville, & parmi leſquelles il diſtingua malheureuſement Jeannette qui portoit un panier de pêches. Il la trouva charmante; il la fit enlever, & nous ignorâmes long-temps ce qu'elle pouvoit être devenue. La perte de cette enfant m'affligeoit, & je déſeſpérois d'en avoir des nouvelles; lorſqu'étant à Paris l'hyver dernier, je reçus un ſoir cette lettre:

Madame, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai celui de vous connoître, & je crois vous obliger en vous procurant l'occaſion de faire du bien. Je ſuis jeune, ſenſible, mais honnête. J'ai découvert dans la maiſon où je ſuis logé,

Digitized by Google

*une jeune Payſanne vraiment à plaindre. Elle fut enlevée il y a quelque temps dans ſon village, par un Seigneur qui reſſemble à bien d'autres. Mais, après avoir inutilement tenté de la ſéduire, il l'a miſe ſous la garde d'une de ces femmes, dont l'indigne profeſſion n'eſt ici que trop connue, avec ordre de ne la laiſſer ni ſortir ni parler à perſonne. Il y a environ huit jours que ſon hôteſſe étant ſortie & ayant laiſſé la porte entr'ouverte, j'entrai pour demander de la lumière, & vis avec étonnement une jeune perſonne étendue dans un mauvais fauteuil, & dont la pâleur & la foibleſſe m'offrirent un objet digne de compaſſion..... ma préſence parut l'effrayer. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, lui dis-je; l'état où je vous vois ne m'inſpire d'autres ſentiments, que celui de vous offrir mes ſervices. Parlez & dites-moi ſans balancer, ce que je puis faire pour vous. Monſieur, répondit-elle d'une voix preſque éteinte, ſi vous êtes ſincère, vous pouvez me ſauver l'honneur & la vie. Courez, ajouta-t-elle, chez Madame d'*Aucour, *qui doit être actuellement à Paris; dites-lui que Jeannette la ſupplie de l'arracher d'ici & de la rendre au plûtôt à ſa famille dont elle eſt digne encore, & qui probablement pleure ſa perte..... Mais hâtez-vous, de peur que mon Argus ne rentre. Voici l'adreſſe de Madame d'*Aucour;

Digitized by Google

*daignez de grace lui écrire, au cas que vous ne la trouviez pas chez elle, & ſoyez sûr de ſa reconnoiſſance, ainſi que de la mienne. Du bruit que j'entendis ſur l'eſcalier, ne me permit pas de reſter plus long-temps avec Jeannette. Je la quittai, Madame; j'ai couru dans l'inſtant chez vous, où je n'ai pas eu le bonheur de vous rencontrer. On a promis à votre retour, de vous donner ma lettre, & je ne doute pas que vous ne ſoyez charmée d'exercer la bienfaiſance qui vous eſt ſi chère, en arrachant cette jeune perſonne à tous les dangers qui la menacent. Je ſuis avec reſpect, Madame, L. F***.*

A peine eus-je lu cette lettre, continua Madame *Aucour*, que je volai chez Jeannette. Ah, Madame, s'écria-t-elle, cette bonne œuvre eſt bien digne de vous! tous mes maux ſont finis; je ne craindrai plus mon tyran; vous me rendez à ma triſte famille! Viens, mon enfant, lui dis-je, (en confondant d'un ſeul regard l'infâme agente de l'illuſtre & mépriſable amant de ma petite jardinière) Viens, mon enfant, je me charge du ſoin de récompenſer ta vertu. J'ai depuis marié Jeannette au fils d'un riche laboureur. Ils s'aiment, ils ſont heureux; & je goûte tout le plaiſir, non ſeulement d'avoir ſauvé de l'infâmie une fille eſtimable, mais encore d'aimer en elle une ſage

Digitized by Google

& tendre mere de famille. Mon ſeul regret eſt de n'avoir jamais pu déterrer le vertueux jeune homme à qui j'ai dû le bonheur de faire une action dont je m'applaudirai toujours. *Silveſtre*, pendant ce récit, paroiſſoit agité de la plus vive inquiétude. On vouloit voir les jeunes mariés, & *Silveſtre* ſe vit forcé de ſuivre la compagnie. A la vûe de ſa bienfaitrice, Jeannette, ainſi que ſon époux, quittent précipitamment leur ouvrage, & reçoivent la compagnie avec cette gaité naïve que le cœur ſeul inſpire. Tandis qu'on les félicitoit ſur leur bonheur, & qu'on careſſoit leur enfant; Jeannette, après avoir fixé long-temps *Silveſtre* qui baiſſoit modeſtement la vûe..... Je ne me trompe pas! s'écria-t-elle avec tranſport, en s'adreſſant à Madame d'*Aucour*..... Ah, Madame! pourquoi ne me diſiez-vous pas que vous aviez trouvé mon cher libérateur? Ah, ciel! puis-je aſſez lui marquer tout ce que je lui dois de reconnoiſſance?... Tous les yeux étoient fixés ſur *Silveſtre* qui, ſurmontant enfin ſon trouble..... Ceſſez, dit-il, aimable & digne épouſe, d'exalter un ſervice que tout autre que moi vous eût rendu. Je m'en vois trop payé: je trouve dans le bienfait même la récompenſe du bienfait. Tout le monde embraſſa *Silveſtre*, excepté *Roſalie* qui le dédommagea par le plus tendre des regards.

Digitized by Google

En retournant chez Madame d'*Aucour*, *Silveſtre* & *Roſalie* marchoient enſemble: ils avoient un peu devancé les Dames, qui étoient convenues de les obſerver ſans affectation. Qu'ils ſont heureux ces deux époux, diſoit *Silveſtre* à *Roſalie* ! que j'envierois un pareil ſort ! Il eſt d'autant plus doux, que ces honnêtes gens ignorent les embarras ainſi que les dangers du faſte & des grandeurs; la crainte n'empoiſonne jamais leurs plaiſirs, & chaque jour améne le bonheur.... Ah ! ſi j'avois en partage tous les biens, tous les titres dignes de flatter la vanité; ciel ! avec quels tranſports je les mettrois aux pieds de *Roſalie*... Quoi, *Silveſtre* ! interrompit en rougiſſant *Roſalie*, avez-vous oublié ce que nous a dit ma mere, lorſque vous m'offrites des fleurs ?... Ah ! pardon, s'écria *Silveſtre*; jamais, jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois; mais, divine *Roſalie*, daignez m'apprendre à commander à mon cœur; à vous taire les vœux ardens qu'il fait à chaque inſtant pour vous !... Les deux amants, pendant cette converſation, s'étoient aſſis, & la Marquiſe, ainſi que Madame d'*Aucour*, qui s'étoit approchée, n'en avoient pas perdu un mot. Dès que la compagnie fut rentrée au Château, où l'on devoit reſter quelques jours, un jeune homme vint en courant annoncer à *Silveſtre* que ſon hôteſſe étoit indiſpoſée,

Digitized by Google

& déſiroit fort de le voir. A ces mots, quoique déſeſpéré d'un contre-temps qui l'arrachoit à une compagnie ſi charmante : vous me mépriſeriez, (s'écria-t-il, en s'adreſſant aux Dames & à *Roſalie*) ſi j'étois aſſez ingrat pour préférer le plaiſir au devoir.... Allez, *Silveſtre*, dit la Marquiſe ; j'eſpere vous revoir bientôt avec de meilleures nouvelles de votre bonne hôteſſe.

Dès qu'il fut parti, Madame d'*Aucour* prit la Marquiſe en particulier. Quel eſt donc en effet ce jeune homme, dit-elle, dont l'eſprit & les vertus nous étonnent ? quelles mœurs ! quelle grandeur d'ame, & quelle ſimplicité !... La Marquiſe raconta l'hiſtoire de *Silveſtre*, & l'interrompit ſouvent par ſes louanges. Je me reproche preſque, ajouta-t-elle, de l'avoir accueilli ; un mouvement s'eſt élevé dès la premiere fois que je l'ai vu, & s'éleve tous les jours dans mon ame en faveur de tant de mérite. Je ne ſçaurois en douter plus longtemps ; le cœur de ma fille & le ſien ſont d'intelligence, & je ſentois qu'ils étoient l'un à l'autre avant qu'ils s'en apperçuſſent eux-mêmes. Mais ils s'aiment trop aujourd'hui ; & j'ai ſans doute à m'imputer de les avoir livrés à leur penchant. Que feriez-vous à ma place ? Que vous êtes bonne, répondit Madame d'*Aucour*, de vous tourmenter ainſi ! J'avoue que vous euſſiez pû choiſir un gendre dont la naiſſance

Digitized by Google

fût plus conforme à celle de *Roſalie.* Mais de ſemblables préjugés ſont-ils faits pour qui penſe comme nous? Eh, mon amie! l'opinion doit-elle l'emporter ſur le bonheur? *Silveſtre* n'eſt pas riche; la fortune de votre fille eſt plus que bornée: je l'aime, je ſuis riche, il ne me reſte plus d'enfans: je veux la rendre heureuſe, & lui aſſurer la moitié de mon bien... La Marquiſe, à ces mots, voulut marquer à ſon amie tous les tranſports de ſa reconnoiſſance. Arrêtez, s'écria Madame d'*Aucour*; je ſuis payée, car je fais des heureux.

Silveſtre, dont l'hôteſſe étoit hors de danger, ne tarda pas revenir. La nobleſſe des procédés de Madame d'*Aucour* enchantoit la Marquiſe, & l'embarraſſoit en même temps: l'idée cruelle des bienſéances, combattoit encore dans ſon cœur ſon eſtime & ſon inclination pour *Silveſtre*, à qui Madame d'*Aucour* annonça tout franchement ſes vûes. Ah! s'écria-t-il, en ſe précipitant aux genoux des deux amies, tandis que *Roſalie* ravie & troublée croyoit à peine ce qu'elle entendoit; ſi l'infortune ne ſçauroit influer ſur la naiſſance & ſur les ſentiments, j'ai du moins le plaiſir de n'être pas abſolument indigne d'une alliance qui fera mon bonheur & ma gloire. Si je vous ai juſqu'à préſent caché de quel ſang je ſuis né, c'eſt que je n'en avois ni les biens ni les titres, depuis long-

Digitized by Google

temps perdus dans les ravages dont les fureurs de la Ligue ont déſolé la France. Mais ſi le nom de L. F... n'eſt pas in ligne de s'allier au vôtre, voyez en moi le dernier rejetton de cette illuſtre & trop malheureuſe maiſon. C'eſt à votre Avocat, Madame, ajouta-t-il en regardant la Marquiſe, que je dois une ſi précieuſe découverte. Mon nom, mes malheurs l'avoient intéreſſé pour moi; il a recouvré tous mes titres; & vous pouvez en juger par ſa lettre, que je reçus hier.... Ah, Madame! ah, Roſalie! ô vous, ſa digne mere! vivrai-je aſſez pour connoître à mon gré tout ce que je vous dois? Oui, mon cher *Silveſtre*, s'écria en l'embraſſant, la Marquiſe; oui, vous ſerez mon fils; oui, vous ſerez long-temps le bonheur de ma fille!.... O ma chère d'*Aucour*! c'eſt maintenant que, ſans rougir, j'accepte vos préſens: ils ſont dignes de vous, & mes enfants en ſeront dignes.

Silveſtre & *Roſalie* furent unis quelques jours après, & laiſſerent une poſtérité nombreuſe, qui hérita de leurs vertus comme de leur fortune.

Digitized by Google

L'AMOUR TEL QU'IL EST,

Conte tiré du Grec.

ATHÈNES la ſçavante pouvoit être auſſi appellée la voluptueuſe. Elle uniſſoit le goût des plaiſirs à celui des arts; elle maintenoit, elle perpétuoit les uns par les autres. Vainement quelques Stoïciens débitoient d'auſtères maximes; vainement *Timon* prodiguoit les ſarcaſmes: un couplet d'*Anacréon* ramenoit tout dans l'ordre naturel. On ſiffloit la morale, & par-tout on chantoit le couplet. La grande affaire des Athéniens étoit de badiner toutes les affaires: il n'y avoit que l'amour qu'on y traitât quelquefois ſérieuſement. On parloit cependant beaucoup dans Athènes d'une veuve qui, pouvant aimer encore, faiſoit profeſſion d'inſenſibilité, la vantoit comme une vertu, & prétendoit que cette vertu ſe retrouvât dans ſa fille. Fuyez l'amour, lui diſoit-elle, il ſeroit pour vous une ſource d'erreurs, de tourmens & de regrets. Il vous promet des plaiſirs, il vous trompera: ſes biens ſont chimériques, ſes maux ſont réels. On frémit en parcourant la liſte de ſes victimes: quel eſt juſqu'à

Digitized by Google

préſent le nombre des heureux qu'il a faits?

Ainſi parloit *Cinthie*, & malheureuſement elle ne moraliſoit que d'après ſon expérience. Elle avoit aimé ſon époux avant que de le haïr; ſon époux l'avoit haïe après l'avoir aimée: on dit même que depuis ſon veuvage elle avoit eu de nouveaux griefs contre l'amour. Pouvoit-elle ne le pas croire dangereux? Il fallut bien auſſi que *Flora* (c'eſt le nom de ſa fille) le crût tel, à force de l'entendre dire. *Cinthie* avoit ſoin d'éloigner d'elle tout ce qui pouvoit la détromper. Elle s'empara de ſon eſprit, avant que rien pût éclairer ſon cœur. *Flora* n'avoit guères alors plus de quatorze ans. Elle étoit belle & promettoit de l'être encore davantage. Elle réuniſſoit tout ce qui étoit le plus propre à détruire dans un jeune homme, & même dans un vieillard, cette indifférence que ſa mère vouloit nourrir en elle. *Cinthie* ne ſe diſſimuloit point la difficulté de ſon entrepriſe: elle jugeoit que *Flora* feroit bien des captifs parmi tous ceux qui l'appercevroient; elle jugeoit en même temps que *Flora* ne reſteroit pas toujours libre, ſi elle pouvoit tous les appercevoir. Quel parti prendre, diſoit cette veuve inquiette? Faut-il reléguer ma fille parmi les Prêtreſſes de *Minerve?* L'aſyle n'eſt point inacceſſible aux traits de l'Amour, aux ſtratagêmes des amants. De plus, une Prêtreſſe n'ignore pas toujours ce

Digitized by Google

qu'elle devroit ignorer. Celles qui ſont inſtruites inſtruiſent les autres; & de-là ces ennuis, ces regrets, que leur eût épargnés un heureux défaut de lumières. Je ne veux pas même que ma fille ſoit malheureuſe en idée: je veux la ſouſtraire à toutes celles qui peuvent nuire à ſon repos, & je ne dois confier un pareil ſoin qu'à moi même.

D'un autre côté, le ſéjour d'Athènes pouvoit rendre ce ſoin ſuperflu. Quelque jeune ſéducteur pouvoit être mieux écouté que *Cinthie*; il étoit même à croire qu'il le ſeroit. C'en fut aſſez pour déterminer cette mère prévoyante à fuir cette ville dangereuſe: elle choiſit pour ſa retraite & pour celle de ſa fille une maiſon qu'elle poſſédoit à la campagne, à quelques lieuës d'Athènes. C'étoit un ſéjour iſolé & preſque ignoré. Une chaîne de côteaux & de bosquets l'enfermoit, pour ainſi dire, de toutes parts; mais ces côteaux, ces boſquets & cette vallée formoient le plus riant payſage. On y jouiſſoit en repos des tréſors & des ornemens de la Nature: elle s'y jouoit & s'y reproduiſoit ſous mille formes. Voyez, ma fille, diſoit *Cinthie* à *Flora*, voyez ſi jamais Athènes vous offrit un pareil ſpectacle? A la ville tout eſt prodige; ici tout eſt vérité: rien n'y trompe l'ame ni les regards. Ecoutez le ramage de ces oiſeaux; il charmera votre oreille, mais votre cœur n'en doit rien redouter. A la ville,

Digitized by Google

à peine l'oreille eſt flattée, que déjà le cœur eſt ſéduit. *Flora* écoutoit les oiſeaux & ſa mère; il faut bien, diſoit-elle, que l'amour ſoit dangereux, puiſque ma mère en dit tant de mal: il faut bien que les oiſeaux ne ſoient point amoureux, puiſqu'ils paroiſſent ſi contens. Ses idées ne s'étendoient pas plus loin; mais *Cinthie* jugea qu'elles pourroient s'étendre. Cela n'eſt même pas douteux, diſoit cette mère éclairée. Hé bien! je veux moi-même en hâter le moment: je veux les faire éclorre, mais pour les détourner.

Elle crut en avoir trouvé un moyen fort ſimple, & d'autant meilleur que ſa fille étoit fort ingénue. Elle affecta de décorer l'intérieur de ſa retraite. *Flora* poſſédoit le deſſein, mais jamais elle n'avoit deſſiné que des objets indifférents, des fleurs, des oiſeaux, la figure de quelques Déeſſes, &c. Il eſt temps, diſoit *Cinthie*, d'offrir à ſes yeux d'autres images: ce qui frappe vivement les regards pénétre ſans peine juſqu'à l'ame. Dès ce moment, elle affecta de raſſembler chez elle divers morceaux de peinture & de ſculpture. Elle prenoit pour prétexte le ſoin d'embellir ſa retraite, mais ces tableaux, ces ſtatues, ne préſentoient que des images lugubres: c'étoient par-tout des amants perfides ou malheureux. La Fable, l'Hiſtoire de tous les temps, de tous les peuples, avoient fourni aux traits de cette collection,

Digitized by Google

collection. Ici, un grouppe repréſentoit *Thisbé* expirante à côté de *Pirame*, mort avant elle & pour elle. Plus loin, on voyoit *Didon*, le poignard dans le ſein, & mourante ſur ſon bûcher. Là, un Peintre avoit repréſenté ſur la toile une ſcène plus étendue : on voyoit au bord d'une Iſle *Ariane* délaiſſée & tendant les bras vers le vaiſſeau qui emportoit ſon parjure amant. On voyoit dans un autre tableau *Médée*, jalouſe & furieuſe, égorgeant ſes deux fils. Les autres objets n'étoient ni moins atroces ni moins effrayants. La triſte *Flora* ne pouvoit lever les yeux ſans rencontrer de quoi affliger ſon cœur. Et c'eſt l'amour, diſoit-elle, c'eſt l'amour qui a cauſé tant d'infortunes !... Je l'avoue, on ne peut ni aſſez le fuir ; ni aſſez le craindre. Chaque jour fortifioit en elle cette prévention, & rien ne s'offroit pour la combattre. Je crois avoir déjà dit que *Cinthie* gardoit une retraite ſévère ; aucun homme n'y pénétroit. La lecture contribuoit encore moins à égayer cette ſolitude. On n'y trouvoit que de gros livres de morale & de métaphyſique : ils ennuyoient *Flora*, & *Flora* ſe croyoit uniquement faite pour s'ennuyer. La ſeule eſpèce d'amuſement qui lui fût permiſe, étoit de deſſiner & de peindre. Elle y réuſſiſſoit parfaitement, & c'eſt toujours une conſolation que de réuſſir à quelque choſe. Il eſt vrai que cette occupation n'a

Digitized by Google

voit rien qui pût égayer ſes idées. Elle n'avoit pour objets d'imitation que des ſcènes tragiques, des cataſtrophes ſanglantes, les peines, les diſgraces de l'amour; & jamais ſes conſolations ni ſes douceurs. Ma fille, lui diſoit *Cinthie*, n'oublie pas de bien exprimer le déſeſpoir d'*Œnone*, trahie par l'infidèle *Paris*; tu peindras enſuite la fin déſaſtreuſe d'*Hélène*, ſéduite par ce parjure amant. *Flora* peignoit & frémiſſoit.

Un an s'étoit écoulé depuis ſa retraite. Au bout de ce temps, elle perdit ſa mère, qu'une maladie violente mit en peu de jours au tombeau. *Cinthie* eut à peine le temps de recommander à ſa fille l'obſervation des principes qu'elle lui avoit tracés; mais il étoit ſuperflu qu'elle lui en parlât: ils étoient profondément gravés dans ſon ame; &, devenue libre, elle ſe trouvoit moins diſpoſée que jamais à faire uſage de ſa liberté. On parloit beaucoup d'une réſolution ſi biſarre. Elle fit la nouvelle du jour dans Athènes & n'y trouva point d'approbateurs. *Sténor*, jeune Athénien, s'en affligeoit encore plus qu'il ne la blâmoit. Il avoit apperçu *Flora* dans le temps qu'il étoit encore poſſible de l'appercevoir, c'eſt-à-dire, avant que ſa mère la dérobât aux murs d'Athènes. Il avoit tout employé, mais inutilement, pour pénétrer dans ſa ſolitude, il s'occupoit alors des moyens de l'en arra-

Digitized by Google

cher. Mais comment y réuſſir? *Flora* étoit plus que jamais inacceſſible. Elle n'admettoit auprès d'elle qu'une Athénienne célèbre dans l'art de peindre, & qui la dirigeoit dans cet art. *Chérea* (c'étoit le nom de cette dernière) n'approuvoit point du tout la ſingularité de ſa jeune élève. Elle eût deſiré pouvoir la guérir de ſa prévention, de ſes craintes mal fondées. *Sténor*, qui la connoiſſoit, n'eut donc pas de peine à la mettre dans ſes intérêts. Il avoit lui-même ce qu'il falloit pour la bien ſéconder; une figure noble, intéreſſante, faite pour ſéduire; ce qu'on appelloit alors de l'eſprit, & qui en étoit vraiment; enfin, ce qu'il falloit pour intéreſſer l'ame & les yeux de toute femme capable de voir & de ſentir. Que ferons-nous? diſoit *Sténor* à *Chérea*; comment parvenir à la détromper? Comment me préſenter à ſes yeux? Ne vous y préſentez pas encore, lui dit ſa confidente. Ne lui montrons d'abord que votre image. Eh! mon image elle-même, reprit *Sténor*, va l'effaroucher! — Laiſſez-moi faire, elle s'y accoutumera. Mettons ſeulement la main à l'œuvre. Je vais commencer par vous peindre. — Ah! j'entends, vous m'allez repréſenter ſous l'emblême de quelque ancienne victime de l'amour. L'allégorie eſt juſte. — Non, je vais faire de vous le héros de l'indifférence, un *Hyppolite*. — Je ne lui reſſemble en rien, je

ne veux point lui reſſembler. — N'importe; laiſſez vous peindre, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

Sténor donna pluſieurs ſéances à *Chérea*. Elle fit de ſon portrait un fort grand tableau. Il y étoit repréſenté en chaſſeur, & avec tous les attributs, tout l'attirail que ſuppoſe cet exercice. Il paroiſſoit en avoir toute l'ardeur. Changez l'objet de cet empreſſement, diſoit *Sténor*, & jamais reſſemblance n'aura été plus complette. Je veux, reprit *Chérea*, que notre inſenſible deſire elle-même ce changement, lorſqu'elle connoîtra le modèle du tableau; &, en attendant, je veux qu'elle regrette que ce modèle n'exiſte plus. Dès le jour ſuivant, *Chérea* fit tranſporter ſon ouvrage chez ſa jeune élève. Il vous manquoit, lui dit-elle, ce morceau. Eſt-ce encore un amant perfide, reprit *Flora*? — Non, ce ne fut pas même un amant; ce fut un modèle d'inſenſibilité. Il eſt bon d'avoir plus d'un exemple ſous les yeux. — Volontiers; mais ſon nom? — C'eſt l'inſenſible fils du galant *Théſée*. Jamais fils ne ſuivit moins les traces de ſon père. *Théſée* aima toutes les fois qu'il en eut occaſion, & il la cherchoit. *Hyppolite* n'en chercha, ni n'en ſaiſit aucune. *Hyppolite*, reprit *Flora*, dut s'en trouver bien, & *Théſée* fort mal. — Pardonnez-moi; la fin de celui-ci fut moins triſte que celle de l'autre. *Théſée* mourut

Digitized by Google

vieux entre les bras de *Phédre* : *Hyppolite* mourut jeune, emporté & meurtri par ſes chevaux. — Ah, Ciel ! ah, la cruelle deſtinée ! en vérité, le ſort eſt bien injuſte; car enfin *Hyppolite* n'étoit point amoureux? — Hélas ! non. — *Théſée*, au contraire, l'avoit preſque toujours été? — Hélas ! oui. — Que ſert-il donc de ne l'être pas? — Je n'en ſçais rien. — N'importe, reprit *Flora*, c'eſt une exception à la régle qui ne tire point à conſéquence. En parlant ainſi, elle regardoit l'image du prétendu fils de *Théſée*. Elle plaignoit l'infortune d'un Héros ſi modeſte & ſi bienfait. Je veux, dit-elle, copier ce tableau ; j'en aurai plus ſouvent occaſion de réfléchir ſur la fermeté du Prince qu'il repréſente ; j'apprendrai mieux à l'imiter. N'en doutez point, lui dit *Chérea*, qui en doutoit beaucoup elle-même : c'eſt par les exemples que l'on s'inſtruit, que l'on ſe fortifie.

Dès le jour ſuivant, la jeune Solitaire mit la main à l'œuvre. Elle eſquiſſa le fond du tableau & s'attacha à copier la principale figure. Il étoit naturel de paſſer enſuite aux acceſſoires : preſque tous méritoient une ſorte d'attention, mais *Flora* n'en donnoit qu'à la figure du chaſſeur. Elle aimoit à trouver des fautes dans ſon ouvrage pour le recommencer : elle aimoit auſſi à croire que la vûe de cet ob-

Digitized by Google

jet devenait pour elle une excellente leçon. Que pouvoit-elle craindre en s'y arrêtant? l'objet réel n'exiſtoit plus. Sans doute qu'il eût été plus dangéreux de le contempler; car enfin, diſoit *Flora*, tout cet extérieur eſt frappant: ces yeux offrent un heureux mêlange de douceur & de fierté; ces traits ſont réguliers & nobles; on voudroit voir ſourire ou entendre parler cette bouche; on eſt forcé d'admirer cette taille. Il faut l'avouer, ce fut un bonheur pour les beautés de ce temps-là, qu'*Hyppolite* ſe plût à les fuir: elles ne l'euſſent pas fui, s'il les eût recherchées; & je rends grace à *Minerve* de n'avoir pas moi-même un pareil combat à ſoutenir.

Ainſi parloit *Flora*, & tantôt elle retouchoit une main, tantôt un œil. *Chérea* s'apperçut qu'elle adouciſſoit de jour en jour les regards du jeune chaſſeur: elle crut devoir la contredire à ce ſujet. Voilà, diſoit-elle, des yeux où il règne trop d'aménité. On ſçait qu'*Hyppolite* étoit fier, & même un peu farouche.... Farouche! interrompit *Flora*, le mot eſt dur: paſſe encore pour indifférent. Vous avez raiſon, reprit *Chérea*; mais *farouche* eſt le mot propre. *Hyppolite* ne ſe bornoit point à ne pas aimer, il avoit preſque l'air de haïr. La chaſſe l'occupoit ſeule, & lui parut ſeule digne de l'occuper. Je ne conçois point, reprit vivement *Flora*, quels

Digitized by Google

attraits si puissants peut avoir la chasse. — Il faut qu'elle en ait beaucoup. Voyez, dans un de ces tableaux, *Adonis* mourant; il s'étoit arraché des bras de *Vénus* pour chasser. — *Vénus* dut être bien piquée! aussi, pourquoi l'aimoit-elle? Mais lui-même, rien ne l'excuse. Attaquer des animaux féroces, est un amusement dangéreux: en massacrer d'innocents, est un plaisir barbare. — C'est toujours un plaisir. Que vouliez-vous que fit *Hyppolite?* qu'il aimât? — Non; mais sans aimer, on peut avoir des amusements plus paisibles. — Pardonnez-moi; il faut qu'un jeune homme soit amant ou chasseur. La chasse est l'unique préservatif contre l'Amour. — J'avoue que la chaste *Diane* en est un exemple. — Il est pourtant vrai que *Diane* eut quelques bontés pour *Endimion;* mais un Déesse qui n'aime qu'une fois, n'en doit pas moins passer pour insensible. — Il n'en doit pas être ainsi d'une mortelle; mais expliquez-vous mieux. Tout chasseur est-il indifferent? — Oui, lui dit *Chérea*, qui avoit son dessein, tout chasseur cherche à perdre des moments que l'Amour cherche à remplir. — J'ai donc eu tort d'éviter de les voir? — Sans doute; on peut les voir sans conséquence, à-peu-près comme vous regardez ces tableaux.

La jeune solitaire en crut *Chérea*, qui,

Digitized by Google

de ſon côté, préparoit un ſtratagême. Elle en inſtruiſit *Sténor* qui fut prompt à la ſéconder. Il étoit devenu voiſin de *Flora.* Il avoit, à force de ſoins & de dépenſes, acquis une maiſon peu éloignée de celle qu'elle habitoit. Il parut aux environs, à jour nommé, & vêtu en chaſſeur. Ses habits, ſon attirail étoient les mêmes que dans ſon portrait ; la reſſemblance en tous points étoit frappante. *Flora* ſe trouvoit alors ſur une terraſſe qui dominoit la plaine. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir à trente pas l'original de ſon tableau chéri ! elle jetta un cri d'étonnement, & peut-être de joie. Il ſeroit difficile de bien peindre ce qu'elle éprouva : elle n'eût pu le définir elle-même. Toutefois, cette ſenſation n'avoit rien que d'agréable ; & *Flora* en éprouvoit la douceur ſans en connoître ni en rechercher la cauſe. Pour *Sténor*, il connoiſſoit mieux ſes propres mouvemens ; il ne doutoit pas que ce ne fût de l'amour, & de l'amour le plus vif. Cependant il falloit jouer l'indifférence : il falloit marquer plus d'empreſſement pour ſuivre un daim, que d'attention à contempler *Flora.* Il falloit la regarder ſans paroître ni ému, ni flatté, ni ſurpris. C'étoit pour *Sténor* un rôle difficile, & qu'il joua un peu à faux. Toute femme tant ſoit peu expérimentée ne s'y fût point mépriſe ; mais *Flora* s'y méprit. Elle vit *Sténor* la fixer & s'éloigner quelque

temps

Digitized by Google

temps après, en ne paroissant occupé que des suites & du succès de sa chasse. Vous ne m'avez point trompé, dit-elle à *Chérea*; un chasseur est un homme tout-à-fait indifférent. Il n'est pas plus dangéreux d'en être apperçue, que de l'appercevoir. Celui qui s'éloigne ne paroît empressé qu'à faire la guerre aux animaux. Il a pour cet exercice la même ardeur que le fils de *Thésée*; il est vrai qu'il lui ressemble aussi par les traits. Il lui ressemble? demanda négligemment *Chérea*. Quoi! reprit vivement sa jeune élève, cette ressemblance ne vous a point frappée? — J'y ai fait peu d'attention. — Vous étiez, sans doute, occupée d'autre chose: jamais rapport ne fut plus parfait dans tous ses points! — J'en doute; il y a bien peu d'hommes faits comme l'*Hyppolite* de votre tableau. — Et moi, je vous soutiens que celui-ci est encore mieux fait. — Songez que cette figure d'*Hyppolite* est d'une régularité frappante. — Cela peut être. — Et vous voulez que la nature l'emporte sur tous les efforts de l'art? — Pourquoi non? L'art n'a-t-il pas été imaginé d'après elle? — Au reste, nous allons mieux en juger: notre chasseur ne manquera pas de reparoître. — Je n'en crois rien, dit *Flora*, avec une espéce de dépit; il s'est éloigné trop subitement, pour avoir dessein de revenir.

Il ne revint pas, en effet; on l'attendit

en vain. *Chérea* lui avoit preſcrit cette conduite ; mais qu'il lui en coûta pour s'y conformer ! Quoi ! diſoit-il, j'ai vu *Flora*, celle que j'aime, celle qui m'eſt cachée depuis ſi long-temps ; ſes regards ſe ſont fixés ſur moi, ils s'y ſont arrêtés ; elle a paru me voir ſans répugnance, peut-être même avec intérêt : & je la fuis ! & je me dérobe à ſa vûe que j'ai recherchée tant de fois inutilement, que je chercherai peut-être auſſi inutilement par la ſuite ! Mais il n'importe, ajoutoit *Sténor* ; ſuivons la route qui m'eſt tracée : j'ai beſoin des ſecours de *Chérea* ; ne paroiſſons point mépriſer ſes conſeils. Il s'éloignoit toujours en parlant ainſi. *Flora*, de ſon côté, ne quittoit pas encore la terraſſe. Vous voyez que j'avois raiſon, diſoit-elle à *Chérea*, rien ne reparoît. Il eſt ſurprenant, ajouta-t-elle, avec un eſpéce de chagrin, il eſt bien ſurprenant que ma pénétration l'emporte aujourd'hui à tant d'égards ſur la vôtre !

Le jour ſuivant parut à *Flora* délicieux pour la promenade, & ſa terraſſe l'endroit le plus commode pour ſe promener. *Chérea* n'en convint que foiblement : elle ſentit que le moyen de l'exciter étoit de la contredire. C'eſt un moyen dont l'uſage n'eſt pas moderne, mais il ſera toujours efficace. *Flora* ſe promenoit depuis près d'une heure, quand *Sténor* parut au pied

Digitized by Google

des murs de son jardin. Son attirail & son occupation étoient les mêmes que la veille : sa conduite fut peu différente ; le hasard lui fournit même l'occasion d'étaler son adresse aux yeux de *Flora*. Il s'applaudit de sa victoire ; mais, sur-tout, parce qu'elle lui offroit un prétexte de s'éloigner moins subitement. *Flora* elle-même avoit pris part à son succès. Elle croyoit ne s'y intéresser qu'en faveur de sa ressemblance avec *Hyppolite*. Cette extrême ressemblance l'étonnoit toujours : mais plus elle examinoit *Sténor*, plus la comparaison lui devenoit favorable. Il lui paroissoit, en tout point, très-supérieur à la figure du tableau. Il s'éloigna enfin, & *Flora* ne put rien voir dans ses yeux qui prouvât que ce fût avec regret. Il avoit encore sçu se vaincre pour cette fois. C'en est assez, disoit-il, c'en est même trop : je ne pourrai jamais feindre plus long-temps, ni sur-tout cacher ma feinte. Comment se peut-il que *Flora* s'y méprenne ?

Flora s'y méprenoit cependant. Il faut, disoit-elle, que la chasse ait bien des attraits. Elle fait diversion à toute autre chose ; nulle autre chose ne peut distraire un chasseur. Ma retraite, au contraire, n'est point inaccessible à l'ennui ; je n'y suis point à l'abri des distractions. Quel dommage qu'il soit encore plus dangereux de la quitter ! C'étoit à *Chérea* qu'elle adres-

ſoit ce diſcours : il ne reſta point ſans réponſe. Eh ! qui vous empêche, reprit cette dernière, d'égayer votre ſolitude ? Je ne vous parle pas d'y renoncer. Vous la croyez néceſſaire à votre repos : tant mieux ! je prie *Minerve* d'y veiller toujours ; mais faut-il être éternellement claquemurée ? Tout ce qui avoiſine votre retraite eſt preſque auſſi ſolitaire qu'elle-même ; oſez parcourir cette eſpéce de déſert. C'eſt le plus grand haſard du monde, ſi vous y appercevez quelque trace de figure humaine. Et le chaſſeur ? lui dit *Flora*, en rougiſſant un peu. — Le chaſſeur n'y reviendra peut-être plus. — Vous le croyez ? — Je le préſume. Un chaſſeur n'adopte jamais un canton plûtôt qu'un autre ; il ne conſulte que l'intérêt de ſa chaſſe. — Mais enfin, s'il y revenoit ? — Le grand malheur ! — Oh ! je crains ſa rencontre. — Eh bien ! attendez quelques jours ; vous verrez durant cet intervalle s'il reparoît ou non ; mais, encore une fois, peut-être a-t-il déjà perdu toute idée de revenir. Cette réflexion déplut à *Flora*, ſans qu'elle pût bien ſe dire pourquoi. Cependant elle ſuivit le conſeil qu'on lui donnoit ; mais intérieurement elle ſouhaitoit que le doute de *Chérea* pût être démenti. Il ne le fut point. *Chérea* prit les meſures néceſſaires pour l'empêcher. Gardez-vous bien, dit-elle à *Sténor*, de reparoître d'ici à plus

Digitized by Google

de huit jours. Huit jours ! s'écria *Sténor*, huit jours sont mortellement longs ! croyez-vous qu'un amant ? —— Tout amant extravague ; ayez de la prudence, autrement *Flora* ne cessera point d'en avoir. Alors elle lui détailla les raisons qui exigeoient de lui cette contrainte. Il n'en falloit pas moins pour maîtriser son impatience : il consentit à ne reparoître de quatre jours. Le lendemain *Flora* étoit sur la terrasse. Voyons, disoit-elle, si *Chérea* devine bien juste. Ce fut avec regret qu'elle s'en aperçue ; mais, enfin, il pouvoit n'en être pas ainsi le jour suivant. *Flora* revint à son poste plûtôt que la veille, & avec aussi peu de fruit. Je commence à croire, disoit-elle, que *Chérea* ne s'est point trompée ; après tout, que m'importe ? J'en serai plus libre & moins inquiette. Je pourrai parcourir ces lieux qu'il abandonne ; je ne pourrois les fréquenter, s'il n'y renonçoit pas.

Dès le troisiéme jour, *Chérea* fit venir quelques instrumens de chasse. Que voulez-vous faire de cet attirail ? lui demanda son élève. Je n'en sçais rien, répondit-elle ; nous verrons. Qui sçait si l'envie de chasser ne nous viendra pas ? La chasse n'est pas plus interdite à un sexe qu'à l'autre. Un arc, un javelot, peuvent très-bien figurer dans nos mains. Il est vrai, reprit *Flora*, que des armes peuvent nous être utiles. Vous dites que la chasse est un préservatif

Digitized by Google

contre l'amour : des armes peuvent en être auſſi contre les attentats des chaſſeurs. *Chérea* prévoyoit ce que ne pouvoit prévoir *Flora* : elle ſentoit, dis-je, que cette jeune ſolitaire n'ayant encore éprouvé aucun penchant, n'ayant même eu aucune occaſion de les voir ſe développer, elle réſiſteroit d'autant moins aux premières impreſſions. Elle étoit donc perſuadée que la chaſſe lui plairoit ; elle doutoit encore moins que ce genre d'amuſement ne favoriſât les vûes de *Sténor*. La chaſſe pouvoit lui fournir mille moyens de rencontrer *Flora*, qui, de ſon côté, n'auroit pas toujours les moyens, ni ſans doute la volonté de fuir. Car enfin, diſoit-elle, il faut bien que ces pauvres enfans ſe rapprochent & s'expliquent. Mais je veux que *Sténor* ſe montre plus tard qu'il ne ſe le propoſe ; je veux qu'il m'accorde le délai qu'il m'a refuſé. C'eſt à quoi *Sténor* ne conſentit qu'avec répugnance ; mais enfin il l'accorda. Rien ne parut diſtraire les nouvelles chaſſereſſes les trois premiers jours de leur exercice. *Flora*, durant cet intervalle, exerçoit ſon adreſſe. Je ſuis heureuſe, diſoit-elle, que perſonne ne ſoit témoin de mon inexpétience. On ignore toutefois ſi, en parlant ainſi, elle rédoutoit réellement toutes ſortes de témoins. Ce qu'on n'ignore pas, c'eſt que toutes les fois qu'elle manquoit ſon coup, elle s'écrioit avec une ſorte de complaiſance :

Digitized by Google

Que diroit notre chaſſeur ! Lui-même entendit cette exclamation dès le premier jour qu'il ſe permit de reparoître : *Flora* alors ne l'appercevoit point ; mais elle en étoit apperçue. Il parut tout-à-coup à ſes yeux, traînant un jeune faon qu'il venoit de percer d'une fléche. Il eſt à vous, cria-t-il à *Flora*, c'eſt de votre main qu'eſt parti le coup qui l'a terraſſé. *Flora*, ſurpriſe de l'apparition & du diſcours, peut-être même flattée de l'une & de l'autre, parut cependant vouloir s'éloigner : mais elle ne fuyoit pas, & *Chérea*, qui ſurvint à propos, n'eut pas de peine à la retenir. Qu'elle eſt belle ! diſoit *Sténor* en lui-même. Ces armes, cet habit, donnent encore plus de feu aux graces de ſa perſonne. On la prendroit pour *Diane*, ou plûtôt *Diane* voudroit elle-même être priſe pour *Flora*.

Sténor fut tout prêt d'oublier le rôle qui lui avoit été preſcrit. Il alloit parler d'amour à celle pour qui il devoit paroître indifférent. Un coup-d'œil de *Chérea* le remit ſur la voie : il ne parla qu'en chaſſeur déterminé. Cet exercice eſt donc bien délicieux ? diſoit *Flora*. Quoi ! reprit *Sténor*, vous le ſuivez, & vous ignorez ſes plaiſirs ? Je n'ai jamais connu de plaiſirs, ajoutoit naïvement *Flora*. Mais, reprit *Sténor*, la chaſſe a les ſiens. Par exemple, quelles délices de devancer l'Aurore, de la voir ſe lever dans ſa parure la plus brillante,

Digitized by Google

de reſpirer la fraîcheur que le Zéphire ſéme autour d'elle, de voir les fleurs s'embellir des larmes délicieuſes qu'elle répand ; d'écouter les oiſeaux chanter leurs amours à l'inſtant même de leur réveil !... Leurs amours ! interrompit *Flora* ; on m'a dit qu'un chaſſeur devoit mépriſer l'amour : celui des oiſeaux peut-il donc l'intéreſſer ? Il eſt vrai, reprit *Sténor* ; mais on aime à contempler de loin les périls dont on eſt exempt. Je vous ſuppoſe aſſiſe paiſiblement ſur les bords du Pyrée * : cette vaſte mer qui s'offre à vos regards les étonne & les effraye, mais le ſpectacle en lui-même vous intéreſſe. Un vent léger ſillonne à peine la ſurface des eaux ; on diroit que *Thétis* a choiſi cette journée pour ſon triomphe, ou que *Vénus* doit célébrer le jour de ſa naiſſance. Vous voyez dix vaiſſeaux s'empreſſer à fuir le rivage ; la voile s'enfle par dégrés ; on entend les cris de joie des matelots ; ils chantent les louanges de *Neptune* & de *Bacchus*. Ils ſe croyent déjà poſſeſſeurs des tréſors que renferment les plus lointains climats ; ils penſent avoir enchaîné les vents & la fortune. J'avoue, reprit à ſon tour *Flora*, qu'un tel ſpectacle peut intéreſſer. Il en eſt de même du chant des oiſeaux, ajouta *Sténor*, mais ne quittons pas le Pyrée. Le tableau change. Ce

* Port d'Athènes.

Digitized by Google

ciel, auparavant si pur, se voile & s'obscurcit; le tonnerre gronde, l'air siffle avec fureur, la mer s'enfle & mugit. Les vaisseaux qui la couvrent sont tantôt portés vers les nues, tantôt précipités au centre de l'abîme. L'air, l'eau & le feu se les disputent. L'effroi, la consternation, remplacent les cris d'allégresse. On fait des vœux, mais on n'attend que la mort... Arrêtez donc, interrompit *Flora*, vous me faites frémir. Je vois bien que par cette peinture vous figurez les périls où l'amour nous expose : on me les a toujours dépeints sous de pareilles couleurs. Il est vrai, dit alors *Chérea*, en s'adressant à *Sténor*, il est vrai qu'on ne lui fit jamais envisager l'amour que sous un aspect effrayant. Tout ce qui l'environne dans sa retraite lui rappelle cette idée rebutante, & vous cherchez encore à l'aggraver? Moi, reprit l'Athénien, en faisant un nouvel effort sur lui-même, je ne fais que peindre d'après nature; mais voici un exemple tout récent & dégagé de tout emblême. Peut-être on vous a parlé de *Sapho* la Lesbienne. On en a fait une dixiéme Muse, &, comme les neuf autres, elle se piquoit d'insensibilité. Les ans de *Sapho* se sont accrus avec sa gloire. On admiroit toujours ses ouvrages, mais on négligeoit sa personne. Elle n'a pu se résoudre à être négligée : elle a voulu fixer le jeune *Phaon*; ses liens n'ont pu le retenir. Vainement

elle chantoit ſon nom dans ſes vers & lui aſſuroit l'immortalité. *Phaon* diſparut & mit les flots de la mer entre *Sapho* & lui ; mais *Sapho* vient de ſe précipiter dans ces mêmes flots qui avoient facilité l'évaſion de ſon amant. Ah, ciel ! s'écria *Flora*, voilà un trait qui manque à ma collection. Que je plains *Sapho* d'avoir cédé à l'amour ! que de maux il entraîne à ſa ſuite ! Ah ! puiſque la chaſſe nous en préſerve, je veux chaſſer tout le temps de ma vie.

Cette réſolution n'effraya point *Sténor*. Il la préféroit à celle que *Flora* eût pu prendre de garder la ſolitude. Tout va bien, lui diſoit à demi voix la bonne *Chérea* ; vous avez bien fait de charger le tableau. Vous verrez *Flora* déſirer elle-même que les couleurs s'affoibliſſent. *Sténor* eût voulu pourſuivre l'entretien, dût-il encore parler contre l'amour. Il avoit du moins l'avantage de parler à *Flora* ; mais il fallut ſe ſéparer. Ce qui le conſola beaucoup, c'eſt que *Flora* dit tout haut à ſa compagne, qu'elle eſpéroit chaſſer le lendemain dans le même canton. Ce n'étoit pas une de ces choſes qu'il pût oublier. Le jour ſuivant, il étoit au rendez-vous avant que *Flora* y vînt, & cependant elle y vint plûtôt qu'à l'ordinaire. Il l'aborda avec ménagement, mais il n'eut recours à aucun prétexte. Sçavez-vous bien, lui dit-elle, que toute la nuit j'ai rêvé de

Digitized by Google

tempêtes, de naufrages & de noyés ? Cette pauvre *Sapho* ne me sort pas de l'esprit ! J'avoue, répondit *Sténor*, que la catastrophe est affreuse. Comment avec tant de génie, ajoutoit *Flora*, comment *Sapho* n'a-t-elle pu ni prévoir ni prévenir cette fin déplorable ? — C'est que le génie nous aide à diriger les autres, & nous égare souvent nous-mêmes. — Mais *Sapho* avoit longtemps vécu sans s'égarer ? — Trop longtemps peut-être. — Comment ? — C'est que vingt ans plûtôt on ne l'eût pas fuie, & qu'elle ne se fût pas noyée. — Quoi ! vous eussiez voulu qu'elle aimât ? — Je ne veux rien. Je dis seulement qu'elle-même voulant finir par aimer, elle devoit s'y prendre plûtôt. — Mais dans tous les temps, l'Amour est à craindre. Ne vous souvient-il plus de l'avoir comparé à la plus horrible tempête ? — Belle *Flora* ! une tempête n'engloutit pas toujours le vaisseau. Le plus souvent il fournit sa course & rentre au port chargé de richesses, orné de banderoles, & au milieu des cris de joie de ceux qui l'ont dirigé. Ainsi, ajouta *Flora*, votre comparaison n'étoit pas juste ? — Pardonnez-moi. Je n'ai jamais voulu dire que l'Amour fît le malheur de tous ceux qu'il soumet. Je crois même que le nombre des amans fortunés l'emporte sur celui de ses victimes. — Quoi ! s'écria-t-elle avec embarras, vous

Digitized by Google

ne cherchez donc point à l'éviter? Juſqu'à préſent, reprit *Sténor*, j'ai fait de mon mieux pour y réuſſir. En comparant ſes dangers aux périls que court un vaiſſeau, je me ſuis tenu au rang des ſpectateurs; je n'ai contemplé le vaiſſeau que du rivage.

Cette réponſe pouvoit tranquilliſer *Flora*, mais on ignore ſi elle la ſatisfit. On reprit la chaſſe, qui ne fut pas dès plus heureuſes. *Sténor* étoit diſtrait, *Flora* rêveuſe, & *Chérea* plus attentive aux mouvements qu'éprouvoit ſa jeune élève qu'à ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Elle ne doutoit point que la prévention de *Flora* ne s'affoiblit de jour en jour : elle recommanda à *Sténor* de mettre autant de réſerve dans ſa conduite que dans ſes diſcours. De ſon côté, il lui fit part d'un deſſein qu'il jugea plus efficace, que les diſcours les mieux préparés & la conduite la plus circonſpecte. On ſe rencontra encore les trois jours ſuivants, & l'entretien roula toujours à-peu-près ſur la même matière. Il arriva ſeulement que *Sténor* parloit contre l'amour en homme qui n'en veut pas être cru ſur ſa parole, & que *Flora* penchoit beaucoup à ne plus le croire. Deux jours après, elle chaſſoit avec ſa compagne. Le temps s'écouloit, & *Sténor* ne paroiſſoit point. *Flora*, au fond, en étoit ſurpriſe, & *Chérea* feignoit de l'être. La jeune chaſſereſſe étoit

Digitized by Google

infatigable, elle voulut se retirer plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit étoit proche quand elle rentra, mais *Sténor* n'avoit point paru. Il ne parut pas non plus le jour suivant. Pour *Flora*, elle se trouva plûtôt fatiguée que la veille. Le soleil n'étoit pas encore prêt à disparoître, & déjà elle avoit quitté la plaine. Qu'est-il donc arrivé à notre chasseur? disoit-elle à *Chérea*. Je ne puis le deviner, répondit cette dernière. Je présume qu'il aura voulu essayer si la chasse n'est pas plus avantageuse dans un autre canton, & que nous pourrons le revoir demain dans celui que nous venons de parcourir. Et moi, reprit *Flora* avec vivacité, j'en veux demain parcourir un autre: j'ai aussi quelque envie de juger s'il me sera plus favorable. *Chérea* ne se méprit point au ton de cette réponse. Elle avoit même prévu cette résolution, & elle étoit bien éloignée de la combattre. *Flora* dormit peu la nuit suivante. Quelle est donc cette inquiétude que j'éprouve? disoit-elle: pourquoi m'occuper ainsi de l'absence d'un inconnu? J'aurois dû moi-même éviter sa présence. Mais que dis-je? Pourquoi le fuir? Sa conduite prouve que j'aurois eu tort de le craindre.

Elle persista néanmoins dans sa résolution. Il est vrai qu'en préférant un nouveau canton à l'ancien, elle ne faisoit aucun sacrifice décidé. Le hasard pouvoit

Digitized by Google

diſoit à *Chérea* : Je voudrois que notre Inconnu entendît ces accens & ces paroles ; j'épierois avec ſoin l'effet que produiroient ſur lui les unes & les autres. Jugez-en donc, lui dit-il ; cet inconnu eſt à vos genoux. *Sténor* y étoit effectivement. *Flora* jetta un cri de ſurpriſe ; mais ſes yeux ne marquoient nul courroux, nulle envie de fuir. Que faites-vous, diſoit-elle à *Sténor* ? Cette attitude ne va point à un chaſſeur, à un ennemi de l'amour. Je ne dois pas moi-même..... Ah ! interrompit *Sténor*, oubliez une prévention injuſte & ſi peu naturelle. N'êtes-vous née avec tant de charmes, que pour les ſouſtraire à notre admiration ? Nous eſt-il poſſible de ne pas leur rendre hommage ? Cet hommage doit-il vous irriter ?

Flora ne trouvoit point de réponſe à ces queſtions. Mais enfin, dit-elle, vous ſçavez que l'amour a cauſé bien des malheurs ; on m'en a toujours entretenue, & je n'ai pas encore vu d'exemple démentir ces maximes. Vous en verrez, lui dit *Sténor*, en collant ſa bouche ſur une de ſes mains ; vous ſerez vous-même cet exemple ; en attendant, le hazard vous en offre un autre. Interrogez ce couple dont les accens ont mérité votre attention. Ce couple ne chantoit plus, mais il ne s'étoit pas éloigné. De grace, dit *Flora*, en s'adreſſant à la jeune perſonne qui avoit chanté,

Digitized by Google

chanté, délivrez-moi d'un doute : croyez-vous à tout le bien que vous disiez de l'amour il n'y a qu'un instant ? Il nous en a plus fait, répondit-elle, que jamais nous n'en pourrons dire. Quoi ! reprit *Flora*, vous en parlez d'après vous-mêmes ? — Nous ne faisons que peindre ce que nous éprouvons. — Et depuis quand l'éprouvez-vous ? — Depuis que nous nous sommes aimés. Etes-vous unis ? demanda *Chérea*. Oui, pour jamais, répondit le jeune homme. Chaque jour nous bénissons nos chaînes, & nous prions l'Amour de les resserrer. Chaque jour accroît notre bonheur ; & tant que rien ne nous séparera, il ne cessera point de s'accroître. Vous les entendez, belle *Flora*, disoit *Sténor* ; ils ont en effet le langage du bonheur & de la vérité. *Flora* commençoit à le croire, &, qui plus est, elle n'affectoit plus d'en douter ; mais les images lugubres qui avoient si long-temps affligé ses regards, occupoient encore son esprit. Vous en jugerez, disoit-elle à *Sténor*, vous verrez si je dus en être vivement frappée. *Sténor* ne demandoit pas mieux que d'être pris pour arbitre dans cette matière. On abrégea le temps de la chasse ; on se rendit chez *Flora*. Voyez, disoit-elle à *Sténor*, en l'introduisant dans un sallon, voyez si de tels exemples ont dû m'intimider..... Mais, ô ciel ! que vois-je moi-même ?

Digitized by Google

Quel changement inattendu ! Comment ces tableaux ne ſont-ils plus ce qu'ils étoient ? d'où provient cette métamorphoſe ?

Qu'on juge en effet ſi *Flora* dut être ſurpriſe ? Un ſpectacle tout nouveau s'offroit à ſa vûe : au lieu de ces cataſtrophes terribles qui l'avoient effrayée juſqu'alors, elle n'appercevoit plus que des ſcènes tendres & propres à la raſſurer. Tout dans ces tableaux annonçoit l'amour paiſible & fortuné. Rien n'y bleſſoit les regards, mais tout y intéreſſoit l'ame. Celle de *Flora* étoit vivement émue. On préſume bien cependant qu'elle n'attribuoit à nul pouvoir magique le changement arrivé dans ſa retraite. Elle ne doutoit point que *Chérea* n'y eût contribué ; mais elle ne s'en plaignit pas amèrement. Vous me trompez ! lui dit-elle d'un ton qui prouvoit qu'elle ne regrettoit pas de l'être ainſi ; vous me trompez ! Quel eſt votre deſſein ? De vous rendre heureuſe, lui répondit *Chérea*, de ſouſtraire votre ame à une réſolution peu réfléchie, à un préjugé funeſte. Vous voyez *Sténor*, ajouta-t-elle, ſon indifférence n'étoit que ſuppoſée ; ſa tendreſſe pour vous m'étoit connue : je le connois lui-même à tous égards, & à tous égards il eſt digne de vous. Durant ce diſcours, *Sténor* étoit aux genoux de *Flora*. Oui, lui diſoit-il, je vous avois vûe avant que *Cinthie* vous enterrât dans cette ſolitude :

Digitized by Google

je vous adorai toujours depuis, même en désespérant de jamais vous revoir. C'est l'amour seul qui m'a inspiré la conduite que j'ai tenue ; il doit être mon excuse. D'ailleurs, mes vûes sont aussi légitimes que mon amour est sincère.

On a pu voir *Flora* perdre successivement de sa prévention contre l'amour. Le changement des tableaux devenoit même à-peu-près superflu. Il acheva pourtant d'anéantir une crainte qu'un stratagême équivalent avoit fait naître ; mais il n'en fallut désormais aucun pour déterminer *Flora* en faveur de *Sténor*. En peu de temps il devint son époux, & ne cessa point d'être son amant. Chaque jour elle s'étonnoit d'avoir pu craindre l'amour. Ses idées se fortifioient & s'étendoient de plus en plus. Vous m'avez bien jouée, disoit-elle à *Sténor* & à *Chérea* ; je le méritois, & je vous le pardonne. Je regrette seulement que le couple chantant du bosquet n'ait eu qu'une félicité factice. Il jouoit assez bien son rôle, pour mériter qu'il lui fût naturel. Rassurez-vous, lui répondit *Sténor*, ce rôle n'étoit point joué. Apostés là pour me servir, ces jeunes gens n'en exprimoient pas moins leurs sentimens propres. On assure qu'ils sont encore les mêmes. Vous, ma chère *Flora*, conservez toujours les vôtres. Cet amour qui causoit votre effroi, causera votre bonheur & le

Digitized by Google

mien. Ce n'eſt pas cet amour frénétique, impérieux & jaloux, cette paſſion qui déchire l'ame au lieu de la conſoler ; c'eſt cette charmante union des cœurs, auſſi éloignée de la tiédeur que de l'emportement, auſſi douce que ſenſible, qui occupe ſans tourmenter ; qui ne néglige ni n'obſéde ; ce n'eſt point l'Amour tel qu'on ſe plaît ſouvent à le peindre, ou plûtôt à le défigurer ; c'eſt *l'amour tel qu'il eſt*, tel qu'il doit être.

Digitized by Google

L'ÉTONNEMENT RÉCIPROQUE,

Nouvelle Orientale.

CHAQUE Peuple a ſes uſages particuliers, les croit excellents, & trouve bizarres ceux des autres Nations, qui, de leur côté, lui rendent bien la pareille. On a peint Démocrite occupé à rire des défauts de ſes ſemblables; on pourroit repréſenter chaque Nation occupée à ſe moquer de toutes les autres. Le climat & la politique influent ſur cette prévention réciproque. Peut-être même eſt-il néceſſaire que l'habitant de la Nigritie éprouve à l'aſpect d'un Européen, la même répugnance qu'il inſpire à ce dernier; que l'Iroquois s'applaudiſſe de ſa ruſticité, & le Chinois de ſes révérences; que l'Italien ſoit ruſé, l'Allemand ſimple, l'Eſpagnol grave, le François gai, l'Anglois ſombre, le Hollandois plus ſage & plus fin qu'eux tous. Preſque toujours le jeu d'une machine dépend de l'oppoſition de ſes parties, & l'éclat d'un tableau de la variété de ſes couleurs.

L'exceſſive liberté dont jouiſſent les femmes parmi nous a ſes inconvéniens; mais ils ne méritent pas qu'on préfére de trou-

Digitized by Google

ver en elles des eſclaves au lieu de compagnes. Ajoutez que toutes les précautions Aſiatiques ne ſont pas toujours efficaces. Il ſeroit cependant bien difficile de les porter plus loin. Une femme dans tout l'Orient, & ſur-tout en Perſe, n'eſt viſible que pour ſon mari; un fille ne l'eſt pour aucun homme, pas même pour celui qui l'épouſe. Ce n'eſt, dis-je, qu'après en avoir fait ſa femme, qu'il peut juger de ſa laideur ou de ſa beauté. De-là naît pour l'ordinaire, d'un & d'autre côté, une ſurpriſe agréable ou douloureuſe. Voici un exemple où l'étonnement fut extrême des deux parts.

Un vieillard Perſan, noble d'origine, mais déchu d'une haute fortune, habitoit une demeure iſolée & de la plus modeſte apparence. Là ſe trouvoient en même temps la femme & la fille de ſon fils unique. Pour ce dernier, il ſervoit dans l'armée Perſanne, en qualité d'Officier très-ſubalterne & ſous un nom emprunté. Celui que portoit ſon père dans ſa retraite l'étoit également: des raiſons de politique & de prudence les obligeoient d'en uſer ainſi l'un & l'autre. Tous deux avoient encouru la diſgrace du Souverain ſans l'avoir méritée, & tous deux attendoient que l'inconſtance de la Cour & des événemens leur rendit ce quelle leur avoit fait perdre. *Aboutaher* (c'eſt le nom ſuppoſé

Digitized by Google

du vieillard) ne jouit même pas d'un entier repos dans ſa ſolitude. A la Cour un Grand eſt expoſé aux bouraſques: en Province, un homme obſcur l'eſt encore plus aux vexations. *Aboutaher* en avoit déjà eſſuyé plus d'une de la part du Begler-Beg ou Gouverneur de la Bactrianne, & pour ſurcroît d'affliction, il ſe vit forcé d'aller s'en plaindre à lui-même. Il attendoit peu de ſuccès d'une pareille démarche. N'ai-je pas, diſoit-il chemin faiſant, moi-même été Begler-Beg? N'ai-je pas cherché à faire le bien du Prince & des Sujets? N'ai-je pas été équitable? N'ai-je pas été déplacé? eſt-il juſte d'exiger que le Gouverneur de la Bactrianne ſe moule ſur une conduite qui m'a ſi peu réuſſi?

Il n'étoit plus qu'à deux lieues de la réſidence de ce Commandant, lorſqu'il fut abordé par un Coulomcha, ou Meſſager du Roi de Perſe. Un Coulomcha n'eſt pas un ſimple courier: c'eſt un jeune homme de diſtinction attaché à la perſonne du Monarque, à-peu-près ſur le même pied qu'un Gentilhomme ordinaire l'eſt en France. Ces ſortes de Meſſagers ne ſont jamais chargés que de commiſſions graves: mais une circonſtance rend cet emploi très-pénible. C'eſt qu'en Perſe, où l'on prétend que les poſtes furent inſtituées par Cyrus, il ne reſte aucunes traces de cette inſtitution. Il eſt vrai que dans

Digitized by Google

ce pays, un Meſſager-Royal eſt autoriſé à démonter les paſſants qu'il rencontre. Le Coulomcha dont il s'agit avoit uſé plus d'une fois de ſon privilége depuis ſon départ d'Hiſpahan. Mais il étoit à pied, lorſqu'il joignit *Aboutaher* qui montoit un fort bon cheval Arabe. Le ſage vieillard voulut en deſcendre. Il avoit reconnu d'abord l'emploi du jeune Gentilhomme à ſon extérieur ; il alloit céder à l'uſage. Le Coulomcha l'ayant fixé, lui trouva l'air ſi vénérable & ſi impoſant, qu'il ſe ſentit ému de reſpect. Non, lui dit-il, mon père, non je n'uſerai point contre vous d'un privilége tyrannique : ce ſeroit joindre la barbarie à l'injuſtice. Daignez ſeulement ſatisfaire ma curioſité. Habitez-vous la ville prochaine, ou quelques affaires vous y conduiſent-elles ? Je poſſède ſi peu de choſe, reprit le vieillard, que je devrois être exempt de toute eſpéce d'affaires. Cependant, le peu qui m'appartient m'eſt envié. Un dévot, qui me hait, & qui peut tout ſur l'eſprit du Gouverneur, prétend me dépouiller de mon foible patrimoine, ſous prétexte d'y faire conſtruire un hôpital en faveur des pauvres de ce canton. Le principal dédommagement qui m'eſt offert, ſeroit d'y être admis comme les autres.... Voilà une abominable injuſtice, interrompit le jeune Perſan ; je vous jure par le gendre du Prophête,

Digitized by Google

phête, qu'elle ne sera point effectuée. J'ai quelque crédit auprès du Gouverneur; & d'ailleurs, j'ai un moyen sûr pour m'en faire écouter. Soyez persuadé que votre adversaire ne fera point preuve de charité à vos dépens.

Ils porterent la conversation beaucoup plus loin, & elle les conduisit jusqu'à la résidence du Begler-Beg. A peine le Coulomcha se fut-il acquitté de sa principale commission, qu'il s'occupa des intérêts d'*Aboutaher*. Il le présenta au Gouverneur, qui parut ne l'écouter qu'avec peine, ajoutant qu'un homme aussi pieux que l'étoit son adversaire, ne pouvoit avoir que des vûes louables. Ce Gouverneur se piquoit lui-même de dévotion autant que d'avarice. Il n'ordonnoit jamais de concussions que l'Alcoran à la main. Le jeune Persan, qui le connoissoit, fit signe au vieillard de ne pas insister. Celui-ci se retira comme ils en étoient convenus. Alors *Séfi*, c'est le nom du Coulomcha, réïtéra ses instances auprès du Gouverneur, & en vint à l'argument qu'il sçavoit bien devoir être décisif. Il lui revenoit, selon l'usage, un présent considérable pour sa course, & c'étoit au Begler-Beg à lui faire ce présent. Il lui fit entendre qu'il y renonceroit volontiers, si *Aboutaher* obtenoit justice. L'avare Gouverneur saisit avidement cette proposition: il décida qu'en effet le

dévot Musulman portoit le zèle un peu trop loin. *Aboutaher* fut maintenu dans ce qu'il possédoit, & le Begler-Beg eût même ajouté quelques possessions d'autrui, si on l'eût exigé. *Séfi* courut rejoindre son protégé, qui l'engagea à venir au moins visiter l'hermitage qu'il lui conservoit. Le jeune Persan y consentit, n'ayant nul motif de presser son retour à Ispahan. Ils partent deux jours après, & au bout d'environ douze heures de marche, ils touchoient à l'habitation du vieillard. Ce dernier en faisoit un modeste détail à *Séfi*, & le prioit de mettre à l'écart toute idée de magnificence & de somptuosité. Mais quelle fut la désolation d'*Aboutaher*, en voyant tout-à-coup une partie de sa maison en flammes? Ah, chère *Fatime!* ah chère *Pehri!* s'écria-t-il; qu'allez-vous devenir? Qui vous arrachera au péril qui vous menace? Hélas! peut-être en êtes-vous déjà les victimes?

Séfi ne lui demanda point ce que signifioit ce discours. Il part avec toute la vîtesse du cheval qu'il montoit, arrive en un instant à la demeure du vieillard, & trouve un esclave qui se désespéroit. Il entend des cris lamentables, & qui sembloient sortir du sein des flammes. Il demande à l'esclave par où il est possible de pénétrer dans l'édifice embrasé. Ah, Seigneur! lui répondit l'esclave, j'aurois déjà

Digitized by Google

eſſayé d'en tirer *Fatime* & *Pehri*; mais, hélas! je ne ſuis point eunuque, & ſi malheureuſement vous ne l'êtes pas vous-même... *Séfi*, ſans répondre à ce ridicule propos, s'empare d'une maſſue, enfonce l'unique porte de ce bâtiment qui pour ſurcroit d'embarras ſe trouvoit fermée, paſſe à travers la fumée & les feux, & pénetre juſques dans une chambre où *Fatime*, *Pehri*, & une vieille eſclave n'attendoient que la mort. Déjà même les deux premières étoient évanouies. *Séfi* s'empare de celle que d'abord le hazard lui préſente: c'étoit *Pehri*. Il l'emporte à force de bras juſques dans la cour, & la remet entre les mains d'*Aboutaher* qui dans l'inſtant arrivoit. Il retourne au ſecours de *Fatime*, & la délivre avec le même bonheur, mais non ſans un extrême danger pour lui-même; ce qui ne l'empêcha pas de vouloir s'y expoſer une troiſiéme fois. Son but étoit de ſecourir la vieille eſclave: mais la chûte d'une partie du bâtiment l'empêcha de pénétrer juſqu'à elle. Il en fut au déſeſpoir, tant ſa généroſité étoit pure & déſintéreſſée.

Séfi n'étoit pas moins réſervé que généreux. Il s'étoit bien apperçu en ſecourant *Pehri*, qu'il portoit dans ſes bras une des plus belles perſonnes de l'Orient; elle étoit même alors dans un déſordre qui mettoit bien des beautés dans leur jour.

Digitized by Google

Séfi se rappelloit avec transport ce qu'il en avoit apperçu. Cependant, ne jugeant plus sa présence nécessaire, il n'en étoit pas ainsi de l'esclave d'*Aboutaher* : la fin du péril avoit mis fin à ses scrupules, & il aidoit son maître à rappeller *Fatime* & *Pehri* de leur évanouissement. Elles ouvrirent les yeux l'une & l'autre; mais le danger qu'elles avoient couru leur étoit encore si présent, qu'elles doutoient de leur existence. Ah ! leur dit le vieillard, en les baignant de ses larmes, votre surprise est bien légitime : c'étoit fait de vous sans l'arrivée du plus généreux de tous les hommes. Il vous a sauvé la vie en s'exposant à une mort presque certaine, & en s'y exposant à plus d'une reprise. Alors il leur détailla, en peu de mots, ce que *Séfi* avoit fait pour elles, & même ce qu'il avoit fait pour lui. Il en faut moins pour piquer la curiosité de deux femmes à qui la vûe de tout homme étranger est absolument interdite. *Aboutaher* crut pouvoir déroger à cet usage en faveur de *Séfi*. D'ailleurs il n'avoit presque plus la liberté du choix. L'appartement des femmes étoit entièrement incendié : il falloit donc qu'elles habitassent le sien, qui heureusement étoit à l'abri des flammes, n'ayant nulle sorte de communication avec l'autre. Ainsi le vieillard, courant autant qu'il le pouvoit à *Séfi*, l'invita à s'approcher de celles qui tenoient de lui

Digitized by Google

un nouvel être. A cette proposition, *Séfi* éprouva un doux saisissement, qui lui ôta la liberté de répondre. Mais son silence n'avoit rien qui pût faire soupçonner un refus ; il s'avançoit même sans presque s'en appercevoir, & beaucoup plus vîte que son introducteur, vers la salle où *Fatime* & *Pehri* l'attendoient. Il les aborde avec un trouble que la jeune *Pehri* partageoit d'avance, & qui redoubla, lorsqu'elle l'eût envisagé.

Pehri n'avoit guère que treize ans ; mais, dans ces contrées, cet âge suffit au beau sexe pour sentir qu'il est en état de plaire & pour le faire sentir à d'autres. *Séfi* l'éprouvoit : il eût également pû voir dans *Fatime* (qui le regardoit aussi malgré l'usage Oriental) il eût, dis-je, pû trouver en elle un objet capable de faire diversion aux charmes de sa fille. Elle étoit encore dans la fleur de la jeunesse & de la beauté. Mais *Séfi* étoit lui-même trop jeune pour diviser son hommage, quand même *Fatime* & *Pehri* n'eussent été que des rivales ordinaires. Il est un âge où le cœur devient l'esclave du premier coup d'œil, & ne songe ni à rompre ses fers, ni à les étendre. Quelques jours s'écoulerent d'une manière très-agréable pour le jeune couple, à qui la circonstance permettoit de s'entretenir librement. *Séfi* rendoit graces à l'accident qui les réunissoit, & *Pehri* ne

Digitized by Google

s'en affligeoit plus. Quant au vieillard, il ſongeoit à le réparer. Il ſoupçonnoit intérieurement la cauſe de cette incendie, & ſes ſoupçons étoient fondés. Le pieux Perſan dont il a déjà été parlé, inſtruit que le Gouverneur ceſſoit d'entrer dans ſes vûes charitables, avoit crû devoir ſe permettre un petit mal pour un grand bien. En conſéquence, il donna ordre à un de ſes eſclaves de brûler la maiſon qu'il ne pouvoit envahir. Peut-être, diſoit-il, brûlerons-nous en même temps trois ou quatre perſonnes; mais mon hôpital en fera vivre cent; & tout bien compté, la maſſe des humains gagne à ce calcul.

Il y avoit ſujet de croire que cet événement jettoit *Aboutaher* dans plus d'une ſorte d'embarras. *Séfi* rêvoit aux moyens de lui faire accepter des ſecours. Il étoit partagé entre la difficulté de les lui offrir, & la crainte d'être refuſé. Il le fut en effet: *Aboutaher* lui dit que ſa fortune, quoique bornée, le mettoit en état de retablir ce que le feu avoit détruit. Mais il n'en admira pas moins la conſtante généroſité du jeune Perſan. Il regrettoit de ne pouvoir le fixer dans ſa retraite, & l'envioit à la Cour ſi peu digne de le poſſéder. Il falloit cependant que *Séfi* en reprit bientôt le chemin: ſon devoir l'y rappelloit; ſon penchant luttoit contre ce devoir. Il eut encore divers entretiens avec *Pehri*,

Digitized by Google

& tous deux s'enflammoient de plus en plus, & tous deux remercioient le hasard de les avoir affranchis des entraves de l'étiquette. Usage barbare & ridicule ! s'écrioit *Séfi*, tu nous contrains d'épouser un objet qui nous ignore & que nous ignorons : tu fais, du lien le plus respectable, un jeu de hasard qui souvent ne satisfait aucune des deux parties ! Ah ! du moins, j'ai vû dans *Pehri* celle qui doit me rendre heureux : notre union sera le fruit d'un choix éclairé, notre choix le fruit d'un penchant reciproque & qui ne peut plus s'accroître ; qui, sur-tout, ne pourra jamais diminuer.

On voit par ce discours le but que se propofoit *Séfi* ; mais il n'y pouvoit parvenir qu'après avoir quitté l'emploi qui l'attachoit & le captivoit à la Cour. Une femme, une esclave même, lui étoit interdite par le Souverain. Il informa de ses projets, & *Pehri* qui les trouva merveilleux, & *Aboutaher*, qui en jugea tout autrement. Le sage vieillard l'exhotta vivement à ne rien précipiter. A votre âge, lui disoit-il, on doit sur-tout ménager la faveur de son maître ; il est plus facile d'être Courtisan que Philosophe. *Séfi*, qui dans ce moment, n'étoit qu'amoureux, fut peu ébranlé par ce discours. *Pehri* n'étoit pas mieux d'accord sur ce point avec son ayeul. Ce jeune couple, prêt à se séparer,

Digitized by Google

n'y songeoit qu'avec frémissement, il fallut néanmoins s'y résoudre ; il fallut mettre fin à une situation d'autant plus flatteuse, qu'elle étoit sans exemple dans toute la contrée. Mais ce n'étoit point cette singularité que *Séfi* regrettoit ; c'étoit la chose même. Ses larmes couloient abondamment. *Pehri* cachoit une partie de sa douleur ; *Aboutaher* pleuroit de tendresse, & *Fatime* sans bien pouvoir se dire à elle-même pourquoi.

De retour à Ispahan, *Séfi* se disposoit à effectuer son dessein, à quitter une place qui asservissoit jusqu'à son ame. Une révolution subite le retint à la Cour. L'autorité & même la personne du monarque étoient menacés ; dès-lors *Séfi* ne songea plus qu'à défendre l'une & l'autre. Il avoit été près d'immoler toute ambition à l'amour, il fit céder ce même amour au devoir. L'ennemi qu'il falloit combattre & repousser étoit le célèbre *Thamas-Kou-li-kan*, ennemi d'autant plus à craindre, qu'il osoit tout & qu'il joignoit une politique profonde au courage le plus déterminé. Ce qui achevoit de le rendre formidable, c'est que le Prince qu'il vouloit supplanter, n'avoit aucune de ces qualités, & ignoroit jusqu'à l'art de paroître les avoir. On sçait que l'usurpateur mit le comble aux attentats, & vit son ambition couronnée. Tout, cependant, ne fléchit pas sous lui d'abord,

Digitized by Google

& *Séfi* ſe diſtingua parmi ceux qui réſiſtèrent le mieux & le plus long-temps. Son pere lui en eût donné l'exemple, s'il avoit eu beſoin de modèle. *Thamas*, qui avoit lui-même trop de courage pour ne pas eſtimer cette vertu dans autrui, n'épargna rien pour s'attacher deux ſujets ſi braves & ſi fidelles. Toute la Perſe étant alors ſoumiſe & tranquille, ni l'un ni l'autre n'avoient deſſein d'exciter de nouveaux troubles ; mais aucun des deux ne voulut ſe fixer à la Cour du tyran, ni prendre parti dans ſes armées. Cependant il ordonna que leurs biens, qu'il avoit fait confiſquer, leur fuſſent rendus. Ce n'étoit point le ſeul exemple de modération qu'il eût donné juſqu'alors. Il affectoit, ſurtout, de réparer certaines injuſtices que ſon prédéceſſeur avoit commiſes, ou laiſſé commettre. Plus d'un grand, dépouillé de ſes domaines par ce malheureux Prince, en avoit été remis en poſſeſſion par *Thamas*. Tant il eſt vrai que dans un ſouverain, la politique ſupplée quelquefois à la vertu, & peut même briller d'un éclat ſupérieur.

Séfi, devenu libre, retourne en diligence vers la retraite où le conduiſoient l'amour & l'amitié. Depuis deux ans & plus, qu'il avoit quitté ce ſéjour, il ignoroit le ſort des perſonnes qui l'habitoient. Il voyoit ſur ſa route les déſaſtres occaſionnés par la guerre civile : il craignoit que ces ravages

Digitized by Google

ne ſe fuſſent étendus juſques ſur l'aſyle de *Pehri* ; & dans quel trouble cette idée ne le plongeoit-elle pas ? Ce fut bien pis, lorſqu'arrivé ſur les lieux mêmes, il n'y trouva que des reſtes de maſures abſolument inhabitées. Il faut avoir aimé, ou pour mieux dire, il faut aimer pour la première fois, & aimer en Aſiatique, pour concevoir ce qu'éprouva *Séfi* à ce déplorable aſpect. Il parcourt, en homme égaré, tout le canton, s'informe de ce qui peut concerner *Aboutaher*, n'apprend rien de poſitif, & retourne vingt fois queſtionner une même perſonne. Tout ce qu'on lui affirme, c'eſt que les troupes de *Thamas* ont habité & ravagé ce pays ; mais on ignore ſi le vieillard qu'il y cherche ne l'avoit pas quitté lui-même avant leur arrivée : incertitude qui redouble l'agitation de *Séfi*. Tout ce que la jalouſie, ſi naturelle aux Orientaux, a de plus accablant & de plus cruel, s'emparoit malgré lui de ſon ame. Tantôt il ſe repréſentoit *Pehri* au pouvoir de quelque officier féroce ; tantôt il ſe la figuroit au milieu du ſérail de l'uſurpateur, gémiſſant ſur ſon triſte eſclavage ; & (ce qui lui ſembloit beaucoup plus affreux) peut-être n'en gémiſſant plus. Il ſe réſout à parcourir toute la Perſe ; va de province en province, de ville en ville, s'arrête ſur-tout dans les lieux écartés, parle d'*Aboutaher* à tous les humains qu'il rencontre, & voit avec dé-

Digitized by Google

ſeſpoir que ce nom eſt par-tout ignoré. Un an s'écoule dans ces recherches ſuperflues; après quoi, *Séfi* vient retrouver ſon père, auſſi accablé de ſa longue abſence, que lui-même l'étoit de celle de *Pehri*.

L'extrême affliction exige un confident: c'eſt un moyen preſque sûr de la rendre ſupportable; mais il eſt rare de confier certaines foibleſſes à un vieillard, & ſurtout à ſon propre père: il eſt encore rare que ce même père goûte cet aveu. *Séfi*, dans la néceſſité où il étoit de ſe plaindre, ne fit pas cette réflexion & s'en trouva bien. D'ailleurs, l'amour eſt regardé en Aſie, moins comme une foibleſſe que comme un beſoin. Le père de *Séfi*, à qui ce beſoin s'étoit fait ſentir autrefois, ne trouva point étrange que ſon fils l'éprouvât à ſon tour. Je te plains, lui dit-il, d'avoir perdu cette beauté dont tu me parles & qui devoit t'aimer, vû ton âge, ton extérieur & ſurtout la ſingularité de l'aventure. Il n'eſt qu'un moyen de réparer ce malheur, c'eſt d'épouſer une femme aſſez belle pour te faire oublier celle que tu regrettes; & ſi ce remede ne ſuffit pas, d'y joindre quelques jolies eſclaves. Il ſeroit ſingulier qu'aucune d'entr'elles ne pût faire diverſion à ta douleur. En tout cas, ſi l'objet qui la cauſe t'eſt rendu quelque jour, il te ſera libre de l'épouſer auſſi. Le Prophête a pourvû à ces ſortes d'inconvéniens.

Digitized by Google

Ce discours qui eût pu consoler un Européen, sur-tout un François, ne fit que glisser sur notre Asiatique. Cependant, comme il n'est guères possible de résister perpétuellement à des avis de cette nature, *Séfi* se laissa vaincre; mais ce ne fut qu'après avoir lutté encore six mois, & fait faire de nouvelles & inutiles recherches d'*Aboutaher* & de sa famille. Persuadé enfin qu'il en étoit privé pour jamais, il fit ce qu'exigeoit son père; c'est-à-dire, qu'ayant chargé un Procureur d'épouser en son nom, & par le ministère d'un autre Procureur, une fille que ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vûe & ne devoient jamais voir, une fille qu'il ne connoissoit pas lui-même, il avoit consenti qu'elle lui fût ensuite amenée pour ne la voir en face qu'après le temps fixé par l'usage. Il la connoissoit, au surplus, pour la fille d'un noble Persan qui habitoit le même canton que lui, & avec qui son père s'étoit fort lié durant son absence.

Les dix jours de fêtes & de divertissemens, fixés par la coutume, étant expirés, la nouvelle épouse fut conduite en pompe, mais durant la nuit, chez son époux, qui l'attendoit sans impatience. Elle étoit voilée de manière qu'en plein midi elle n'eût pas même soupçonné qu'il fit jour. Des femmes destinées à la servir, l'introduisent dans l'appartement qui lui est réservé. Elles en

Digitized by Google

ſortent quand *Séfi* eſt ſuppoſé prêt à s'y rendre ; mais elles n'y laiſſent aucune lumière, & lui-même n'eſt pas en droit d'y en introduire. L'uſage le condamne à ne voir ni à être vû cette première nuit. Il entre, moins occupé de l'objet qu'il va trouver, que de celui qu'il a perdu. Il eſt ſurpris d'entendre des ſoupirs & des ſanglots : il ne peut douter de qui ils partent, & cette ſingularité réveille & fixe ſon attention. Il reconnoît bientôt que ces ſanglots & ces ſoupirs ne ſont point ſimulés : ils lui ſervent de guide pour s'approcher de ſa jeune épouſe. Hé quoi, Madame ? lui dit-il, comment dois-je interpréter ces marques de douleur ? Eſt-ce par contrainte que vous vous donnez à moi ? Je n'exige point un pareil ſacrifice.

L'accordée ne répondit rien, & ce ſilence vouloit déjà dire beaucoup. De grace, Madame, reprit *Séfi*, daignez me répondre avec confiance & ſans aucun détour : peut-être aurai-je moi-même quelque autre aveu à vous faire. Ah, Seigneur ! lui dit-elle, en pleurant & ſoupirant toujours, mes larmes pourroient-elles vous outrager ? Inviſible à vos yeux comme vous l'êtes aux miens, tous deux inconnus l'un à l'autre, nous ne pouvons encore ni nous aimer, ni nous haïr. Peut-être en vous épouſant, m'uniſſé-je à l'homme le plus parfait de toute l'Aſie. Mais, Seigneur, pardonnez....

Digitized by Google

Elle n'en put dire davantage : ſes ſanglots la ſuffoquérent de nouveau. *Séfi*, que la douceur & le charme de ſa voix venoient d'affecter ſingulièrement, frémit de l'état où cette jeune perſonne étoit réduite. Raſſurez-vous, Madame, lui dit-il, d'un ton attendri; vous n'êtes pas tombée entre les mains d'un barbare; il faudroit l'être pour abuſer de votre ſituation. Je reſpecterai vos ſentimens & vos regrets. Je ſçais par moi-même ce qu'un premier penchant... Mais, encore une fois, ne refuſez point votre confiance à celui qui en veut être digne par ſa franchiſe & ſon équité. Hé bien, Seigneur, reprit elle, d'un ton de voix mal aſſurée, je vais vous faire l'aveu d'une foibleſſe que je crois excuſable, & qui peut-être vous paroîtra légitime. Je garde encore le ſouvenir de quelqu'un à qui je dois le jour, de quelqu'un qui pour me ſauver la vie oſa s'expoſer à une mort preſque inévitable; mais qui me laiſſe en proie à des chagrins plus cruels que la mort qu'il m'a épargnée.

O ciel! s'écria *Séfi*, étonné du rapport qu'il y avoit dans cette aventure & ce qui lui étoit arrivé à lui-même; ô ciel!... Mais, Madame, reprit-il, en s'interrompant, votre nom n'eſt-il pas *Zulphi?*... Oui, Seigneur, & c'eſt auſſi le nom que portent mon père & mon aïeul. Quoi! juſqu'à ſon aïeul? diſoit triſtement *Séfi*, en ſongeant à *Aboutaher*; mes eſpérances ont

Digitized by Google

été bientôt détruites... N'importe, voyons jusqu'où le hasard peut porter la ressemblance dans des événemens opposés. Madame, qu'est devenu ce libérateur qui cause aujourd'hui votre désespoir? Mon désespoir est de l'ignorer, ajouta la jeune épouse. Les événemens qui viennent de déchirer la Perse, ont sans doute éloigné de lui toute autre idée : peut-être a-t-il fait céder l'amour à l'ambition ; peut-être n'a-t-il jamais bien connu l'amour. Autre point de conformité, disoit *Séfi* intérieurement : l'aimable *Pehri* a sans doute les mêmes soupçons à mon égard, & a peut-être subi la même épreuve que celle qui me parle en cet instant. Mais, hélas ! ses pleurs auront-ils été respectés?... Quoi qu'il en puisse être, je serai généreux ; je mériterai qu'on le soit, ou qu'on ait dû l'être envers *Pehri*. Madame, ajouta-t-il, en élevant la voix, votre destinée & la mienne ont entr'elles un rapport qui m'étonne. Votre cœur n'est plus à vous, le mien n'est plus à moi. Vous regrettez un amant qui vous sauva la vie ; j'eus le bonheur de la sauver à la beauté que je regrette. Vous ignorez la destinée de l'un ; j'ignore celle de l'autre. Vous soupçonnez votre amant d'inconstance ; j'ai les mêmes soupçons envers ma maîtresse ; & elle peut-être envers moi. Vous aimez encore, même en craignant d'être oubliée : je conserve un amour tout sem-

Digitized by Google

blable, en craignant un pareil oubli. Nos ames étoient faites pour se rencontrer : c'est dommage que le hasard ait dérangé leur cours. Mais, Madame, je le répète, je ne prétends point tyranniser la vôtre. Je vous admire & suis prêt à renoncer à vous, à vous rendre à vous-même, puisque vous ne sçauriez être à moi volontairement.

Ah, Seigneur! interrompit la jeune Persanne extrêmement émue d'un procédé si généreux, & agitée d'un mouvement qui l'étonnoit & qu'elle n'eût pû définir, ah, Seigneur! je n'ai fait que céder aux ordres absolus de mon père; mais vous méritez un cœur uniquement à vous, & qu'aucun autre objet n'eût prévenu d'abord. Hé bien, Madame, ajouta *Séfi*, j'entrevois un moyen de vous conserver à votre amant, & de prévenir les emportemens d'un père irrité. Restez avec moi; ces lieux seront désormais pour vous un asyle inviolable, un asyle que je regarderai moi-même comme sacré. Daignez du moins achever de rendre votre confident celui qui consent à n'être votre époux que de nom. Le rapport de votre situation avec la mienne rend cette curiosité légitime, & certain mouvement que je ne puis exprimer, la rend indispensable.

Alors *Zulphi* détailla ce qu'elle n'avoit fait qu'indiquer, & à chaque mot *Séfi* redoubloit d'attention & d'étonnement. Mais quand

Digitized by Google

quand après certains détails préliminaires, *Zulphi* en vint à citer la retraite où elle avoit vécu avec son aïeul & sa mère, l'incendie où l'une & l'autre s'étoient vûes prêtes à périr, le secours qu'elles avoient reçu d'un jeune courtisan, son séjour dans leur asyle commun, & enfin son départ qui tira encore des larmes de *Zulphi*, elle fut interrompue par un grand cri que poussa l'époux confident. Elle frémit, & crut l'avoir offensé, d'autant plus qu'il l'avoit quittée avec précipitation. Mais il étoit allé donner une libre entrée au jour qui commençoit à paroître. La jeune Persanne fit un mouvement pour courir à son voile. Arrêtez, lui cria son époux, bien résolu d'en prendre dès ce moment le titre & s droits ; arrêtez, aimable *Pehri !* Ce nom lui fit lever les yeux vers celui qui le prononcoit. Ciel ! c'est lui ! s'écria-t-elle, c'est *Séfi !*... Lui-même, reprit-il ; celui à qui vous donniez des larmes, celui à qui vous en avez tant coûté. Mais *Pehri* n'entendit point ces paroles ; elle étoit évanouie dans ses bras.

Revenue à elle, tout ce qu'elle voyoit lui parut un songe : mais ce doute ne pouvoit pas long-temps subsister. Vouloir exprimer les plaisirs & l'extrême satisfaction de ce jeune couple, seroit trop entreprendre. Heureuse la main qui excelle à peindre ces sortes de délices ! Plus heureux mille fois les cœur qui les ressent ! je

Digitized by Google

dois seulement ajouter que tout cet embarras, tous ces *quiproquo*, furent produits par quelques changements de nom. *Aboutaher* & *Pehri* ayant repris leur nom véritable en quittant leur solitude, les recherches de *Séfi*, qui d'ailleurs les fit un peu tard, étoient devenues inutiles. Celui-ci ayant repris pour se marier le nom de son père, sa future n'avoit pû y retrouver celui de *Séfi*, le seul qu'elle connût. Ce n'est pas tout; le père de cette belle Personne que *Séfi* croyoit réduit à l'état le plus médiocre, se trouvoit rétabli dans tous ses biens, & *Aboutaher* qu'il eut pû reconnoître à l'extérieur, habitoit alors une Province des plus éloignées. Tous ces motifs étoient plus que suffisans pour autoriser la mépriſe nocturne des deux époux & leur étonnement réciproque. Mais leur attachement mutuel & constant, leurs plaisirs, leur bonheur enfin, bonheur si rare entre époux, durent encore mieux produire l'étonnement universel.

Digitized by Google

LES LAMIES,

CONTE GAULOIS.

LES Gaulois eurent différentes espéces de Dieux & différentes manières de les honorer. A Esus, à Taranis, à Teutatès, &c., on immoloit des victimes humaines; mais les *Lamies*, Déesses qui se manifestoient souvent aux hommes, en exigeoient de plus doux sacrifices: elles n'obtenoient même, disoit-on, l'immortalité qu'en cédant aux desirs de quelque mortel. Beaucoup d'entre ceux-ci briguoient l'honneur de la leur procurer; mais pour cela il falloit d'abord leur plaire, il falloit des agrémens & de la jeunesse. En un mot, le choix que faisoient dans cette occasion ces demi-déités, ressembloit parfaitement à celui que pourroient faire nos femmes de goût.

Sémir, jeune Gaulois, eut en lui tout ce qui pouvoit plaire à ces Déesses; mais *Sémir* n'étoit qu'ambitieux. La route qui méne aux grandeurs, étoit la seule où il prétendoit marcher. Il alloit un jour consulter l'oracle de Diane sur quelques projets de conduite. Une jeune Prêtresse parut: elle avoit tant de charmes qu'elle fit oublier à

Digitized by Google

Sémir toute son ambition. Il sentit naître en lui d'autres desirs ; ils étoient même beaucoup plus ardens que les premiers : mais ce n'étoit plus à Diane qu'il falloit recourir ; Diane y pouvoit moins que sa Prêtresse. Malheureusement *Sémir* ne devoit point l'instruire de sa passion, ni elle y répondre, quand même elle en auroit été instruite. A cela près, on pouvoit consulter elle & ses semblables sur toutes les matières qui se consultent, même sur celles de l'amour, dès que cet amour ne les regardoit pas. On pouvoit leur dire : *J'aime telle ou telle beauté ; je voudrois qu'elle m'aimât* : on ne pouvoit pas leur dire : *Je vous aime, je desire que vous m'aimiez*. *Sémir* avoit oublié tous les points sur lesquels il vouloit d'abord consulter l'oracle : il ne sçavoit comment répondre aux questions d'*Adella*, (c'est le nom de la Prêtresse) & cependant il falloit une réponse. *Sémir* prit un parti que lui suggéra sa situation ; ce fut de raconter son aventure en la déguisant.

» J'allois un jour, dit-il, consulter l'o-
» racle de l'Isle de Sain : j'y portois une ame
» remplie de projets ambitieux : je regardois
» la Fortune comme la déesse la plus digne
» de nos hommages. En un instant je fus
» détrompé. Une jeune Prêtresse s'offrit à
» mes regards : on l'eût prise pour la Déesse
» de la beauté. A peine elle touchoit à son
» quatriéme lustre. La blancheur de son

» teint égaloit celle de ſon vêtement ; l'in-
» carnat de la roſe venoit s'y mêler ; un
» œil à la fois tendre & vif, des cheveux
» qui l'emportoient ſur la plus parfaite
» ébène ; une bouche qui attiroit l'ame
» de quiconque la regardoit ; une taille...
» Dieux ! quelle taille !... Voyez la vôtre,
» dit-il à *Adella*, & vous en aurez l'idée
» la plus entière, la plus exacte ». *Adel-
la* rougit ; elle n'avoit même pas attendu
juſques-là pour être émue. Le portrait
étoit trop reſſemblant pour s'y méprendre ;
mais auſſi, l'expédient lui parut trop heu-
reux pour s'en irriter. La Prêtreſſe la plus
ſcrupuleuſe en eût uſé comme elle. Quant
à *Sémir*, il pourſuivoit ſon récit. « Vous
» préſumez bien, diſoit-il, en fixant *Adel-
» la*, que je ne dus point réſiſter à tout
» ce que je voyois ? Je cédai comme tout
» autre eût cédé à ma place. Mais que ne
» pouvez-vous ſentir quelle contrainte j'é-
» prouvois » !... *Sémir* s'arrêta quelques
momens, *Adella* ne répondit rien : mais
elle regardoit *Sémir*, & ſes regards annon-
çoient de l'intention. Hé bien ! ajouta-t-elle
avec douceur, que pouvez-vous demander
à la Déeſſe dont je deſſers ici les autels ? Que
puis-je moi-même lui demander pour vous ?
Je n'ambitionne pas, reprit vivement *Sémir*,
que Diane me guériſſe de ma paſſion : je
n'en veux point guérir ; je ne puis plus
être heureux que par l'amour ; mais puis-je

Digitized by Google

eſpérer de l'être jamais ? Voilà ſur quoi je deſire que vous m'éclairciſſiez. Ne doutez pas que je n'en croye votre oracle. Il eſt rare, lui répliqua la jeune Prêtreſſe en rougiſſant avec grace, il eſt rare qu'on interroge l'oracle de Diane ſur ces matières. Il faut, avant de répondre à vos demandes, que je ſçache même ſi j'ai dû les écouter. Alors elle reſta quelques temps rêveuſe : après quoi, elle dit à *Sémir* de ſe retrouver au même lieu le ſixiéme jour de la lune.

C'étoit un jour très-reſpecté dans toutes les Gaules & ſur-tout parmi leurs Prêtres. Cette réflexion déſeſpéroit *Sémir*. Je ſuis perdu, diſoit-il, ſi la Prêtreſſe a la bonne foi de conſulter Diane ſur un point qui ne regarde qu'elle, & où Diane ſera toujours de trop. Il fallut, cependant, qu'il ſe ſoumît à ce qu'*Adella* exigeoit.

L'intervalle n'étoit pas long ; mais il parut immenſe à *Sémir*. Chaque jour ſon réveil devançoit l'Aurore, & au jour indiqué lui-même la devança aux portes du Temple. Il y étoit encore ſeul quand elles s'ouvrirent, & il fut le premier que les yeux d'*Adella* rencontrèrent. Elle ne lui reprocha point cet empreſſement. N'avez-vous, lui dit-elle, rien de plus à demander à la Déeſſe, ou plûtôt ne révoquez-vous point votre demande ? Non, répondit *Sémir*, Diane ſans doute ne me permettroit pas plus, & mon cœur ne peut ſe réſoudre

Digitized by Google

à moins. Mais, reprit *Adella*, quel prix attendez-vous d'une pareille constance? Le bonheur d'être constant, répliqua *Sémir*. En est-ce un que de l'être sans espoir & sans but? ajouta encore la Prêtresse. Oui, s'écria le jeune Gaulois; le plus grand malheur que je puisse imaginer, seroit de n'aimer plus, ou que mon amour changeât d'objet. Puisqu'il est ainsi, reprit *Adella*, écoutez votre oracle. A ces mots, un enthousiasme soudain parut saisir la jeune Prêtresse. Elle s'émut, son coloris redoubla; toute sa personne étoit vivement agitée. Le jeune Gaulois n'étoit pas plus tranquille. Ce moment alloit décider de son sort; il craignoit d'entendre sortir de la plus belle bouche du monde l'oracle le plus effrayant. Voici ce qu'elle proféra: « Ce Temple ne » doit être ouvert ni à l'amour, ni aux » amans. Il est d'autres divinités qui leur » sont plus favorables. Cherchez-les dans » la forêt prochaine, aux bords du lac de » Néhémia ».

Sémir troublé jugea qu'il s'agissoit des *Lamies*, & ne crut pas qu'elles pussent le dédommager de ce qu'il perdoit. Il voulut sçavoir du moins, si l'accès du Temple de Diane lui étoit pour jamais interdit. Non, répondit la Prêtresse, vous y serez admis comme tout autre: mais gardez-vous de consulter Diane sur vos desseins amoureux. Ne pourrois-je au moins, ajouta *Sémir*,

Digitized by Google

consulter sur d'autres sujets sa Prêtresse ? Oui, sans doute, répliqua-t-elle. Je parle de la même, poursuivit *Sémir :* & moi aussi, reprit *Adella.* Elle fit plus, elle l'instruisit des jours destinés à ses fonctions, chaque Prêtresse ayant les siens. L'amoureux Gaulois se promit bien de n'en pas oublier la datte, & fut toujours bien servi par sa mémoire. Il rêvoit, en s'éloignant, à l'oracle qu'il venoit de recevoir. Tout lui en paroissoit défavorable. Qu'ai-je à espérer, disoit-il, des divinités de cette forêt ? Je sçais qu'elles s'humanisent aisément, qu'elles ont moins de rigueur que les Prêtresses de Diane ; mais je préfére un regard de la sévère *Adella* à toutes les faveurs de ces divinités trop humaines. Il garda cette résolution, & tout le reste du jour & toute la nuit suivante. Le lendemain, il pesa de nouveau les paroles de l'oracle : elles étoient claires : elle ne lui laissoient que deux partis à prendre, celui d'obéir, ou de se résoudre à ne point changer de situation. Tout considéré, ce dernier parti l'effraya, &, tout en se plaignant, il donna la préférence au premier. Il s'avanca donc vers la forêt sacrée : on ne pouvoit y pénétrer sans ressentir quelque émotion. Un jour, qui tenoit de la nuit, n'y laissoit appercevoir aucune route suivie. La hauteur, l'épaisseur des arbres, formoient une voûte impénétrable aux rayons du soleil. *Sémir* erra quelque

temps

Digitized by Google

temps au milieu de ces ténébres ; mais il vit qu'insensiblement elles s'éclaircissoient ; bientôt même il se trouva dans un séjour aussi riant que les avenues en étoient lugubres : on eût dit que cette forêt sauvage venoit d'être métamorphosée en un jardin délicieux ; des tapis de gazon, émaillés de fleurs, conduisoient à différens bosquets isolés : l'intérieur de ces bosquets avoit son usage & ses ornemens. *Sémir* entra dans plusieurs ; il vit d'abord quelle en étoit la destination : tout y annonçoit l'asyle des plaisirs & du mystère. Dans l'un, il lut ces paroles gravées sur l'écorce d'un hêtre : *C'est ici que Zulmir procura l'immortalité à la Nymphe Elusia.* Dans un autre, il lut ces mots artistement formés par un tissu de fleurs : *Les cœurs de Tella & d'Asor sont enchaînés comme leurs noms.* Dans un troisiéme, il trouva ces vers gravés par un Barde sur une espéce d'obélisque :

Que d'autres dans leurs chants consacrent la victoire,
Qui des héros enflamme les desirs :
Trop long-temps j'ai chanté leur gloire ;
Je ne veux plus chanter que mes plaisirs.
Zilia m'enchaîne auprès d'elle,
Zilia comble tous mes vœux.
Mon amour la rend immortelle,
Et le sien des mortels me rend le plus heureux.

En un mot, *Sémir* ne pénétra dans aucun de ces bosquets, sans y trouver quelques traces d'un amour content & réciproque.

Digitized by Google

La plûpart des autres bosquets lui parurent être occupés ; raison pour laquelle il n'y pénétra point : il lui étoit d'ailleurs prescrit de s'approcher du lac Néhémia, qu'il découvroit dans le lointain. Il s'en approche, visite une partie de ses bords & n'apperçoit rien : mais toujours occupé de sa Prêtresse, il desiroit peu la rencontre d'une divinité. Enfin, jettant les yeux sur un bosquet voisin du lac, il voit une inscription suspendue à l'un des arbrisseaux. Il s'approche, & lit ces paroles : *Que Sémir attende ici l'apparition & les ordres de Séléna. Sémir* obéit ; il pénétre au sein de l'asyle qu'on lui indique, & cherche à y découvrir, comme dans les autres, quelque monument amoureux. Aucun ne s'offrit à ses regards : mais ce qu'il y apperçut, & qu'il ne cherchoit pas, furent des mets de différentes espéces. Le jeune Gaulois admira jusqu'où les Déesses portent la prévoyance. Il vit par le nombre des provisions, que *Séléna* vouloit sans doute le garder plus d'un jour, & cette réflexion l'affligea. Il se craignoit lui-même. *Séléna*, disoit-il, doit être belle ; il est rare qu'une Déesse manque de beauté. Peut-être en a-t-elle moins qu'*Adella* ; mais *Adella* est absente, & *Seléna* doit bientôt paroître ici : j'aurai l'image de l'une dans le cœur, & la personne de l'autre sous les yeux : l'une m'interdit toute espérance ; l'autre ne vien

Digitized by Google

pas, ſans doute, pour me déſeſpérer. Qui me répondra d'une inſenſibilité à toute épreuve? Une partie du jour ſe paſſa dans des réflexions de cette nature, & cependant *Séléna* ne paroiſſoit point. *Sémir* en étoit moins inquiet que ſurpris : il ne reſtoit que par déférence pour l'oracle, & trouvoit affreux qu'*Adella* eût pû ſe réſoudre à lui ſervir d'organe.

Déjà l'aſtre du jour avoit fait place à l'aſtre de la nuit, ou, pour parler plus ſimplement, déjà la lune avoit remplacé le ſoleil, quand *Sémir*, couché ſur un lit de gazon, entendit remuer quelques feuillages de ſon boſquet. Il leve les yeux, & voit une figure de femme s'avancer vers lui. Il étoit debout avant qu'elle l'eût joint. Elle l'aborde en ſilence, le prend par la main, le fait aſſeoir, ſe place à côté de lui, & cela ſans proférer une parole. Ce fut *Sémir* qui parla le premier. » Déeſſe, » ou qui que vous ſoyez, lui dit-il, dai» gnez m'inſtruire de mon ſort; l'eſpoir » de le changer m'a ſeul conduit dans cette » forêt : j'y viens, d'ailleurs, ſur la foi » d'un oracle; tout amant eſt crédule, » quand il peut eſpérer d'être heureux.... » Heureux! s'écria celle à qui *Sémir* par» loit, il n'eſt pas encore ici queſtion de » bonheur : vous ſçavez à quoi nous réduit » notre condition, à quel prix nous deve» nons immortelles. Je vous jure par *Né-*

» *hémia* que je n'ai point encore eſſayé de
» le devenir ; mais je renoncerois à ce pri-
» vilége, plûtôt que de précipiter mon
» choix. Je ne parlois pas de rien précipiter,
» reprit *Sémir*, fort étonné qu'une Déeſſe
» le devinât ſi mal ; mes vûes s'accordent
» parfaitement avec les vôtres : je ne de-
» mande qu'à me montrer tel que je ſuis.
» Il eſt, ſans doute, flatteur d'aider une
» Déeſſe à le devenir entièrement ; mais,
» vous l'avouerai-je ? pourſuivit-il d'un ton
» mal aſſuré... Avouez tout, reprit la Nym-
» phe. Apprenez donc, ajouta *Sémir*,
» apprenez, Déeſſe, qu'une ſimple mor-
» telle me rend le plus malheureux des
» hommes «. Alors il lui détailla ample-
ment & les charmes de la jeune Prêtreſſe,
& l'amour qu'elle lui inſpira dès la premiè-
re vûe, & le détour qu'il prit pour l'en
informer, & ſa réponſe, & la douleur
que cette réponſe lui cauſa. » Repréſentez-
» vous, pourſuivit-il, un malheureux amant,
» à qui un *je vous aime* eſt interdit auprès
» de celle qu'il adore, & qui peut encore
» moins attendre d'elle un ſemblable aveu !...
» Je vous plains, reprit encore la Nymphe,
» mais je ne puis me réſoudre à vous flatter ;
» n'attendez rien d'une Prêtreſſe à qui l'a-
» mour eſt interdit, &, qui plus eſt, entiè-
» rement inconnu. Ciel ! s'écria *Sémir*, que
» n'apprenez-vous ? Ce qu'il faut que
» vous ſçachiez, pourſuivit *Séléna*, & ce

Digitized by Google

» que l'oracle de Diane auroit déjà dû vous » apprendre «. A ces mots elle se leve, exhorte *Sémir* à prendre un parti sage, & paroît vouloir s'éloigner.

Sémir étoit abattu, consterné, résolu même de rester fidèle à l'insensible *Adella*. Cependant il apperçut quelque chose de si touchant dans l'air, la taille, &, autant que la nuit pouvoit le permettre, dans les traits de *Séléna*, qu'il en fut ému : il craignit de la voir s'éloigner pour jamais. » Belle Nymphe ! lui cria-t-il, ayez pitié » d'un misérable mortel, à qui tout es- » poir vient d'être enlevé, qui ne peut » démêler les sentimens qu'il éprouve, mais » qui sent déjà que votre perte est un » nouveau malheur pour lui. L'abandon- » nez-vous sans retour ? Prenez sur vous » de m'attendre, lui répondit-elle, & vous » en jugerez «. Elle prononça ces dernières paroles d'un ton qui valoit bien une promesse. Le jeune Gaulois obéit au signe qu'elle lui fit de ne point la suivre. Il passa le reste de la nuit dans une agitation qui laissa peu de place au sommeil. A peine le jour paroissoit, qu'il eût voulu pouvoir se rendre au Temple de Diane : mais quelle route suivre pour y arriver ? L'amour lui suggéra un expédient, ce fut de s'avancer à la rencontre du soleil ; le Temple étant, à l'égard de la forêt, situé au levant de cet astre. *Sémir* se trouva bien de la décou-

Digitized by Google

verte, & ce n'eſt point la première que l'amour ait produite. *Sémir*, chemin faiſant, ſe propoſoit d'exciter la jalouſie d'*Adella*. Il peut ſe faire, diſoit-il, qu'elle n'ait point de ce qu'on nomme véritablement de l'amour; mais, à coup sûr, elle a de l'amour-propre. Une belle, fût-ce Diane elle-même, n'en eſt jamais dépourvue. Hé bien! c'eſt cet amour-propre qu'il faut aiguillonner au défaut de l'amour que je demande. Plein de cette idée, & d'une eſpéce de ſatisfaction qui en étoit la ſuite, il arrive au Temple. Il demande, il cherche à voir *Adella*. Elle paroît, & bientôt il perd l'envie de lui parler de tout autre objet que d'elle-même: en vain, diſoit-il, voudrois-je lui perſuader qu'une autre l'égale en beauté; il ne lui eſt que trop permis de n'en rien croire. Jamais il ne l'avoit trouvée ſi charmante. Ses yeux brilloient d'un air de ſatisfaction qui acheva de le déconcerter. Il voulut, quoique d'une manière détournée, entrer dans certaines explications: la Prêtreſſe l'arrêta; elle prit un air ſérieux, & qu'elle parut même s'efforcer de rendre ſévère. En même temps, elle rappella au jeune Gaulois & l'uſage & l'oracle qui s'oppoſoient à ſes diſcours. *Sémir* piqué, répondit que l'oracle avoit eu déjà une partie de ſon effet. Je vous en félicite, reprit *Adella*, d'un air enjoué. Cet air contriſta encore plus *Sémir* que

Digitized by Google

tout le sérieux d'auparavant : mais lui-même s'efforça de prendre le ton gai. Il exalta les charmes de la Nymphe qui lui étoit apparue, appuya sur les détails de cette aventure, & sur les délices que lui en promettoit la suite. En parlant ainsi, il regardoit *Adella*, & voyoit avec désespoir que tout ce récit ne faisoit qu'accroître sa belle humeur. Je m'apperçois, lui dit-elle enfin, que de nouveaux oracles vous deviendront superflus : vous me semblez très-enclin à les prévenir. Il me reste cependant à vous consulter sur un seul point, repliqua *Sémir*. *Adella*. Très-volontiers; expliquez-vous. *Sémir*. Il me faut un oracle sans ambiguité. *Adella*. Voyons d'abord ce que doit décider cet oracle. *Sémir*. Il s'agit encore, mais pour la dernière fois, de cette Prêtresse qui m'avoit subjugué. *Adella*. Encore! *Sémir*. Pour la dernière fois, vous dis-je. *Adella*. L'oracle a déja décidé la question, & cet oracle est clair, sans ambiguité. *Sémir*. En jugez-vous ainsi? *Adella*. N'en doutez pas, & faites plus; jugez-en ainsi vous-même. *Sémir*. Songez qu'à la fin il faudra vous en croire. *Adella*. C'est ce que je desire. *Sémir*. Encore un mot: vous desirez, dites-vous très-clairement, que j'en croye le premier oracle : c'est-à-dire que je retourne dans la forêt des Nymphes; que j'y attende une seconde apparition de celle qui paroît m'avoir distingué de mes

Digitized by Google

ſemblables; que je mette à profit le bien qu'elle paroît me vouloir... Vous le deſirez?... Il faudra bien s'y réſoudre! *Adella*, (*gaîment.*) C'eſt ce que vous pouvez faire de mieux.

Ce dernier trait mit le comble à l'étonnement de *Sémir*. Il avoit aſſez d'amour-propre pour s'eſtimer ce qu'il valloit : d'après cela, il ne concevoit point comment une femme, Prêtreſſe ou autre, pouvoit rejetter ſon hommage, & le rejetter avec une telle aiſance. Il s'efforça lui-même d'en mettre beaucoup dans ſes derniers diſcours; mais il étoit facile à la Prêtreſſe de ne point s'y méprendre. *Sémir* la quitta de l'air d'un homme qu'elle ne devoit plus revoir; & en effet il étoit réſolu de ne plus reparoître au Temple. Il reprit le chemin de la forêt avec une promptitude égale à ſon dépit. C'en eſt trop, diſoit-il, fuyons l'objet qui nous dédaigne, & courons à celui qui nous cherche. La préférence que *Séléna* me donne eſt toujours d'un grand prix, quel qu'en ſoit le motif; & d'ailleurs, il eſt dans l'ordre qu'une Déeſſe faſſe toutes les avances auprès d'un ſimple mortel.

Il étoit à-peu-près nuit, quand la Nymphe reparut aux yeux de *Sémir*. Soit qu'il fût moins agité, ou plus curieux que la veille, il crut découvrir en elle de nouveaux charmes. Il deſiroit qu'elle pût égaler en beauté l'ingrate *Adella*; il deſiroit,

Digitized by Google

surtout, qu'elle pût l'arracher à ses fers : mais il sentoit qu'on n'aime point une Déesse comme une simple mortelle ; qu'il y a fort loin de la vénération à l'amour. Il eut lieu de juger que *Séléna* le sentoit comme lui : elle songea d'abord à le mettre à son aise, à le faire passer de l'ennuyeux respect à l'aimable confiance. » Je vois, lui » dit-elle, que vous m'attendiez, puisque » je vous retrouve ici ; mais avouez que » je ne sçais pas faire attendre ? Déesse, » reprit *Sémir*, l'attente pourroit être en- » core moins longue. N'est-ce qu'au sein » des ténébres que je puis jouir de votre » présence ? Ils me dérobent une partie de » cette faveur. Elle deviendra complette » avec le temps, reprit la Nymphe. D'ail- » leurs, où falloit-il vous chercher ce » matin ? Au Temple de Diane ?

Le jeune Gaulois, surpris d'être ainsi deviné, resta muet & confus. La Nymphe indulgente eut pitié de son embarras. » Vous » êtes, lui dit-elle, si mécontent de votre » voyage, qu'il y auroit de la barbarie à » vous le reprocher. Je fais plus, je vous » en permets d'autres «. Nouveau motif d'étonnement & d'embarras pour *Sémir*. Il eût préféré une défense précise à cette ample permission. *Séléna*, disoit-il, devine les actions & pénétre jusques dans les pensées. Elle me permet des voyages, parce que sans doute elle en prévoit l'inutilité,

Digitized by Google

peut-être aussi, parce que le succès lui en est indifférent. Cette idée piquoit son amour-propre. Il ne vouloit déjà plus être indifférent à *Séléna*. » Déesse, lui dit-il, je vois » que rien ne peut vous être caché : vous » connoissez donc l'objet de mes premiers » soins ? Jugez-moi : devois-je, ou, pour » mieux dire, pouvois-je résister à tant » de charmes ? Ignoriez-vous, reprit la » Nymphe, ignoriez-vous qu'une Prêtresse » de Diane est, ou doit être inaccessible » aux traits de l'amour ? Je n'ai jamais » cru que cette loi fût bien sérieuse, & » encore moins scrupuleusement observée, » repliqua *Sémir*; il falloit *Adella* pour » m'en convaincre.—Hé bien ! cette *Adella* » qui vous paroît si séduisante, la croyez-» vous sans égale ? Plût aux Dieux qu'il » n'en fût rien ! s'écria le jeune Gaulois. » C'est-à-dire, ajouta la Nymphe, qu'il » faut l'égaler en beauté pour fixer votre » attention ? Tant mieux " ? Ce *tant mieux* parut d'un augure favorable à *Sémir*. Il lui fit envisager de plus près la Déesse; mais l'obscurité nuisoit à ses découvertes. L'intérieur du bosquet n'étoit que foiblement éclairé par la lune; de manière que *Sémir* en voyoit assez pour juger que la Nymphe pouvoit dire vrai, & trop peu pour le décider entièrement. Elle paroissoit jouir de son inquiétude. » Je vois ce qui » vous occupe, lui dit-elle enfin; mais

Digitized by Google

» raſſurez-vous ; je ne le céde point en » attraits à votre *Adella* «. Cette aſſurance combla *Sémir* de joie. Ce n'eſt pas qu'il ne fût inſtruit qu'une femme ſe croit rarement inférieure en beauté à toute autre ; mais il crut devoir penſer autrement d'une Déeſſe. Il deſiroit cependant que ſes yeux puſſent en juger, non pour vérifier un doute, mais pour accroître ſon plaiſir. Ce fut encore inutilement pour cette fois. La Nymphe le quitta comme la nuit précédente : elle lui fit ſeulement eſpérer qu'il la reverroit, & rien de plus. *Sémir* en murmura, & commençoit à s'étonner beaucoup du peu d'empreſſement qu'elle marquoit à devenir immortelle.

Il eut encore avec elle pluſieurs entrevues nocturnes, ſans qu'il lui fût même permis de mettre en queſtion cet article. Ce qu'il obtint de plus qu'à l'ordinaire, fut la liberté d'accompagner *Séléna* hors du boſquet. Il vit, à la clarté de lune, des traits qui le charmerent. Il y remarqua même un rapport des plus frappants avec ceux d'*Adella* : mais, à la lueur pâle & toujours équivoque de l'aſtre de la nuit, il ne put décider ſi cette reſſemblance étoit complette. Quoi ! lui diſoit-il, jamais le ſoleil ne ſera-t-il témoin de la faveur que je reçois ? Ne vous en plaignez pas, reprit la nymphe ; ni vous, ni lui ne me verriez que ſous l'enveloppe d'un voile : telle eſt

Digitized by Google

la loi que nous impose notre condition. Il n'y a qu'un seul moyen de lever cet obstacle. Quel est-il, demanda vivement *Sémir ?* Que vous importe ? vous n'êtes pas dans le dessein d'en faire si-tôt usage, ni moi non plus ; je veux cependant bien vous l'aprendre dès aujourd'hui, ajouta la Déesse. Après quelques moments de réflexion : Sçachez qu'il ne nous est plus permis de paroître sans voile, en plein jour, qu'aux yeux de celui que nous avons choisi pour époux, & qui est en possession de ce titre. A ces mots, elle s'éloigne avec une extrême rapidité, & en défendant de nouveau à *Sémir* de la suivre. Pour lui, il resta plus étonné que jamais. Il jugea qu'on vouloit l'éprouver ; mais l'épreuve lui parut longue, & cette impatience vouloit déjà dire beaucoup. Ce n'est pas qu'il eût encore oublié sa Prêtresse ; il s'en occupoit souvent ; mais son cœur étoit partagé entre elle & *Séléna.* Il ne pouvoit oublier l'une, & craignoit de perdre l'autre.

Quelquefois il étoit tenté de reparoître au Temple : mais comment tromper une rivale pour qui rien n'est caché ? De plus, il se rappelloit avec dépit les dernières paroles d'*Adella :* il les comparoit avec celles de la Nymphe. Celles-ci lui donnoient tout à espérer ; les autres lui ôtoient toute espérance. Il s'en tint au plus sûr parti, & ne rendit plus qu'un léger com-

Digitized by Google

bat pour le prendre. Mais la Nymphe elle-même ſe montra encore long-temps indéciſe. Bien des fois *Sémir* l'attendit en vain. De ſon côté, il n'habitoit pas ſans ceſſe la forêt myſtérieuſe; mais il y revenoit avec empreſſement. Sa conſtance augmentoit avec les difficultés. *Séléna* crut enfin l'avoir aſſez mis à l'épreuve. Elle céda aux inſtances, aux tranſports du jeune Gaulois. Ce ne fut cependant qu'après l'avoir inſtruit des conditions attachées à cette faveur. Ces conditions étoient une fidélité à toute épreuve, & le nom d'époux reçu de part & d'autre. *Sémir* jura, ſelon l'uſage, de toujours garder ce titre. Le même uſage diſpenſoit la Nymphe de faire un pareil ſerment. Il lui étoit libre de rompre cette alliance, quand elle lui deviendroit à charge; privilége très-convenable à une Déeſſe. Mais *Sémir* ne ſoupçonnoit point *Séléna* d'en vouloir uſer. Il en jugeoit bien.

Le jour les ſurprit: c'étoit la première fois qu'il les trouvoit enſemble. Mais plus il éclaire les traits de *Séléna*, plus *Sémir* y voit de reſſemblance avec la jeune Prêtreſſe de Diane. Ce n'étoit pas même là le ſeul rapport qu'il apperçut entre elles deux: il en trouvoit & juſques dans la taille, & juſques dans le ſon de la voix. Sa ſurpriſe étoit trop réelle & trop bien fondée, pour qu'il n'en témoignât rien.

Digitized by Google

O ciel ! s'écria-t-il, croirai-je à un prodige de cette nature ? D'où provient cette exclamation, lui dit *Séléna*, qui marquoit elle-même beaucoup d'étonnement ? Eh ! ne le devinez-vous pas, reprit *Sémir*, s'il eſt vrai que vous deviniez tout, ou que vous ſoyez ce que je ſoupçonne ? Expliquez-vous, repliqua la Nymphe.... Pardonnez, interrompit le nouvel époux, peut-être je vous outrage ; mais la ſituation où vous me voyez eſt mon excuſe. Ou vous êtes *Adella* ; ou *Adella* fut modèlée ſur vous. La Nymphe alors prit un air d'enjoûment qui déconcerta encore plus *Sémir* que n'avoit fait tout le reſte. Ne vous ai-je pas inſtruit d'avance, lui dit-elle, que j'égalois, pour le moins, votre *Adella* en beauté ? Vous jugez que je lui reſſemble : hé bien ! tant mieux ! c'eſt ſans doute, le plus sûr moyen de vous plaire. Cette réponſe ne ſatisfit point *Sémir :* il perſévéra dans ſes queſtions & dans ſes doutes : mais la Nymphe ne changea point de ton. Elle finit même par exhorter ſon époux à faire encore un voyage au Temple de Diane. La Prêtreſſe, lui diſoit-elle, pourra mettre fin à vos ſoupçons : revoyez-la, j'y conſens : puiſque ſelon vous je lui reſſemble, je ne dois pas la craindre. Elle le quitta après ce diſcours ; mais ſans l'inſtruire ni du motif, ni du lieu de ſa retraite. Il ne lui fit à cet égard nulle queſ-

Digitized by Google

tion : il ſçavoit que toutes les Déeſſes de ſa ſorte en uſoient ainſi envers leurs époux, & que ces derniers en uſoient comme lui envers elles. *Séléna* ſeulement l'avoit inſtruit du moment où elle reparoîtroit, & cette attention étoit une faveur. Il dut même s'appercevoir qu'elle le quittoit à regret, & juger qu'elle le reverroit avec empreſſement. Il ne pouvoit douter que la Déeſſe ne l'aimât. Il ſentoit le prix de cet amour ; il y répondoit. La reſſemblance de la jeune Prêtreſſe avec *Séléna* étoit encore un attrait de plus à ſes yeux. Peut-être eût-il déſiré que la Nymphe & la Prêtreſſe ne fiſſent qu'une ſeule perſonne, mais il aimoit déjà la première pour elle-même.

Un ſeul obſtacle empêchoit ſon bonheur d'être complet : c'étoit la qualité même de *Séléna*. L'Amour cherche l'égalité ; il peut auſſi ſe réſoudre à deſcendre : l'Aurore aimoit Céphale, mais Céphale n'aimoit que Procris. L'époux de *Séléna* regrettoit que ſon amour en eût fait une Déeſſe, il eût préféré de n'avoir fait de cette Déeſſe qu'une ſimple mortelle. Ce n'eſt pas que cette divinité fît trop valoir ſon rang auprès de lui. Tout annonçoit en elle une tendre compagne : loin d'exiger ſon hommage, elle prévenoit ſes ſoins ; mais *Sémir* n'en étoit guère plus libre auprès d'elle. Certain reſpect, ſuivi toujours

Digitized by Google

de la contrainte, nuisoit à sa félicité. Bientôt même il cessa de se croire heureux; bientôt l'ennui fut empreint sur son front & dans ses regards. Il ne falloit pas être Déesse pour deviner une partie de ce qu'éprouvoit son ame. *Séléna* parut avoir tout deviné. » Mon cher *Sémir*, lui dit-elle un » jour, tout décéle vos déplaisirs secrets. » Qu'est devenue cette première ardeur, » cette satisfaction qui éclatoient & sur » votre visage & dans vos discours ? La » sombre mélancolie les a seule remplacés, » Je trouve en vous des égards, du res- » pect; je n'y voudrois que de la tendresse. » Banniſſez une contrainte si ennuyeuse; » l'Amour sçait tout rapprocher; & d'ail- » leurs un mortel que nous aimons, » est plus qu'un Dieu pour nous. Ah ! plût » au Ciel, s'écria *Sémir*, plût au Ciel que » l'Amour pût vous faire perdre à mes yeux » la qualité de Déesse ! Eh ! en quoi, re- » prit *Séléna*, cette qualité peut-elle vous » déplaire ? Je n'épargne rien pour vous la » faire oublier; je l'oublie moi-même..... » Et moi je m'en souviens, interrompit » *Sémir*; je m'en souviens; & c'est-là ce » qui trouble mon bonheur. Je contemple » avec admiration vos charmes; je sens » tout le prix de vos faveurs; mais peut- » être le sens-je trop : l'hommage que » mon cœur vous rend, tient malgré moi » de la vénération. Ce n'est pas ce que

vous

Digitized by Google

» vous exigez, c'eſt encore moins ce que » je voudrois vous offrir «.

Ce diſcours fit la plus vive impreſſion ſur l'ame de *Séléna*. Elle parut ſe troubler, & garda long-temps le ſilence. Elle le rompit ; mais ſa parole étoit mal aſſurée, ſes yeux parurent prêts à ſe couvrir de larmes, tout en elle annonçoit l'agitation & la douleur. Elle oppoſa aux raiſons de *Sémir* d'autres raiſons qui ne le perſuaderent point, & elle finit par lui demander s'il étoit donc vrai qu'elle ne dût plus compter ſur ſa tendreſſe. » Comptez, » reprit *Sémir*, comptez à jamais ſur les » ſentiments que je viens de vous expoſer : » comptez ſur une fidélité à toute épreuve, » ſur une reconnoiſſance égale à cette fi» délité ; en un mot, ſur tout ce qui » n'exige pas cette confiance familière que » l'égalité inſpire. Non, interrompit *Séléna*, je ne puis me ſoumettre à cette » reſtriction cruelle. Cette confiance eſt » ce que l'Amour offre de plus doux, & » *Sémir* me propoſe d'y renoncer ? Périſſe » plûtôt le rang qui la détruit en nous ! » Que faire donc ? repliqua triſtement » *Sémir* : vous la promettre eſt beaucoup » plus que je ne puis effectuer «. Un profond ſoupir fut toute la réponſe de la Déeſſe. Enſuite jettant un regard fixe ſur *Sémir* : » Parlez, lui dit-elle, mais ſoyez ſincère : » avouez que vous euſſiez eu cette con-

Digitized by Google

GIAFFAR ET ABASSAH,

Trait d'Hiſtoire Arabe.

AARON Al-radchid, Calife de Bagdat, étoit contemporain de Charlemagne, & régnoit aſſez paiſiblement ſur l'Aſie, tandis que ce dernier bouleverſoit l'Europe. Ces deux Princes étoient amis, & avoient beaucoup d'analogie dans le caractère: tous deux braves, tous deux hommes de génie, tous deux aimant les Arts, dans des temps & des lieux où le nom même des arts étoit preſqu'ignoré: tous deux bons Aſtronomes pour leur ſiécle, & peut-être un peu Aſtrologues; leurs penchans, leurs vertus, leurs vices eurent un rapport des plus frappants. L'Hiſtoire cite néanmoins un trait où leur conduite fut bien oppoſée. On dit que Charlemagne fit épouſer ſa propre fille à Eginard ſon Secrétaire, par la raiſon qu'ils avoient empiété ſur les droits de l'Hymen. Cette raiſon pouvoit ſuffire alors. Aaron, au contraire, donna ſa ſœur en mariage à ſon Viſir, ſous la biſarre condition de n'uſer jamais du privilége d'époux. Un tel caprice eſt inexcuſable dans tous les temps.

Digitized by Google

Ce viſir avoit nom *Giaffar*, & étoit de l'illuſtre famille des *Barmécides*. On nommoit ainſi les deſcendans d'un autre *Giaffar*, qui lui-même étoit iſſu des anciens Rois de Perſe. Obligé d'abandonner ſubitement ſa patrie, il avoit trouvé un aſyle à la cour du Calife Soliman : il s'y étoit même élevé au plus haut point de faveur. Une choſe aſſez rare, c'eſt que ſa poſtérité avoit joui des mêmes avantages auprès des ſucceſſeurs de ce Calife, quoique ſa dynaſtie eût été remplacée par une autre. Une choſe plus rare encore, c'eſt que tous ces *Barmécides* ſe montrerent dignes de leur haute fortune. Ils uniſſoient les talens aux vertus, & furent peut-être les premiers que la faveur du Prince conduiſit à celle du peuple. Revenons au moderne *Giaffar*. C'étoit l'homme de tout l'Orient le plus propre aux affaires, & le moins enclin à s'y livrer. Il avoit été fait Viſir dans un âge où il n'eſt pas même naturel d'ambitionner cette place, & l'avoit quittée lorſque l'ambition devoit être en lui la plus forte. Son penchant pour les lettres, le repos & les plaiſirs faiſoient de lui un homme aimable, un homme de ſociété, plûtôt qu'un homme d'Etat. Il ſoutint cependant avec honneur le poids du Miniſtère, parce que l'homme ſupérieur ne peut ſe réſoudre à être médiocre nulle part. Mais ayant réuſſi à ſe donner pour ſuc-

Digitized by Google

ceſſeur au Viſiriat ſon frère aîné, très-digne de lui ſuccéder, il put librement ſe livrer à ſes goûts : il devint l'écrivain le plus élégant qui fût alors ; il devint, qui plus eſt, l'ami intime du Souverain dont il n'avoit d'abord été que le premier miniſtre.

Aaron avoit une égale tendreſſe pour *Abaſſah* ſa propre ſœur, jeune Princeſſe qui vivoit avec les femmes de ce Calife, dans un lieu du Palais où lui ſeul pouvoit entrer. Chaque jour il venoit paſſer quelques heures avec elle, & retournoit enſuite auprès de ſon favori ; mais bientôt cette alternative lui parut fatiguante. Il regretta de ne pouvoir entretenir à la fois deux perſonnes qui lui étoient ſi chères. Il parloit ſouvent à *Giaffar* des charmes ſéduiſans d'*Abaſſah ;* il vantoit à cette Princeſſe le mérite extrême de *Giaffar.* Tous deux, par ce moyen, ſe connurent avant que de s'être vûs, & tous deux déſiroient de ſe voir. Le Calife, qui ne déſiroit que de les raſſembler, ne tarda pas à leur procurer cette mutuelle ſatisfaction. Il voulut, en dépit des uſages de tout l'Orient, que ſa ſœur quittât la compagnie des femmes, pour manger habituellement à ſa table avec tous les hommes qu'il daigneroit y admettre.

Giaffar profita aſſidûment de cette faveur. *Abaſſah* lui parut infiniment ſupé-

Digitized by Google

rieure au portrait que le Calife en avoit tracé ; ce qui étoit vrai. Aux charmes d'une beauté régulière, elle joignoit tous ceux d'un eſprit cultivé : elle y joignoit, de plus, tout le naturel de la candeur & toutes les graces de l'enjouement. Il eût ſuffi de la voir une fois pour en être épris, & *Giaffar* la voyoit tous les jours. Auſſi, chaque jour ſembloit-il ajouter un dégré de force à ſa paſſion. Des mouvements à-peu-près ſemblables agitoient le cœur de la Princeſſe. *Giaffar* n'étoit pas toujours le ſeul à qui le Calife procurât la faveur de ſe trouver avec elle : mais il fut le ſeul qu'elle diſtingua d'abord ; & bientôt elle eût voulu n'appercevoir que lui. Cette ſympathie réciproque étoit trop marquée, pour que le Calife n'en eût pas au moins quelque ſoupçon. Ses ſoupçons ne tarderent même pas à être changés en certitude : ce qui, toutefois, n'apporta aucune différence dans ſa conduite. Il ne parut point ſurpris d'une choſe que, ſans doute, il avoit dû prévoir. L'amoureux couple eut toujours les mêmes occaſions de s'entretenir : *Aaron* y contribua comme il avoit fait juſqu'alors, & ſongea même à faire quelque choſe de plus ; c'eſt-à-dire, que ce Calife prit la réſolution d'élever *Giaffar* au rang de ſon beau-frere, & de rendre époux ceux qu'il avoit pour ainſi dire forcés de devenir amants. Mais, par un caprice, des plus

Digitized by Google

embarraſſants à définir, ce Prince, d'ailleurs très-ſenſé, mit à cette faveur une condition auſſi abſurde qu'impratiquable. On ne dit point quel en fut le motif. Peut-être n'étoit-ce que le réſultat de quelques viſions aſtrologiques: peut-être n'en doit-on chercher la cauſe que dans la biſarrerie de l'eſprit humain; ſource intariſſable, & dans laquelle l'homme le plus ſage n'eſt pas toujours exempt de puiſer.

Un jour qu'*Abaſſah* & *Giaffard* s'entretenoient ſeuls avec le Calife, ce Prince fit tomber la converſation ſur une matière intéreſſante pour chacun d'eux; il s'agiſſoit de l'amitié. Le ciel, diſoit *Aaron*, m'a rendu maître d'un Empire des plus vaſtes. J'unis la Couronne à la Thiare, la dignité du Sacerdoce à la puiſſance du Souverain, mes armées ſont triomphantes, & j'en ſuis le Général; je fais fleurir les arts, & je les cultive. Tant d'avantages réunis, ne peuvent entiérement me ſatisfaire: il en eſt un qui me paroît infiniment plus précieux, & que peut-être le ciel s'obſtine à me refuſer. Ce diſcours jetta ceux qui l'écoutoient dans une extrême ſurpriſe. Tous deux la témoignerent avec le même empreſſement. Souverain Commandant des fidèles, ajouta *Giaffar*, que vous reſte-t-il à déſirer dans ce haut dégré de puiſſance & de gloire où toute la terre vous contemple? Une choſe, repliqua

pliqua le Monarque, une choſe que l'Empire du monde même ne peut donner & peut ſouvent faire perdre : en un mot, un ami, le ſeul tréſor qui pour l'ordinaire manque à un Souverain. Ah ! Seigneur, s'écrierent *Abaſſah* & *Giaffar*, également conſternés, quels vœux vous reſte-t-il à former ſur ce point ? Doutez-vous de ma tendreſſe, diſoit *Abaſſah ?* Doutez-vous de mon zèle reſpectueux & déſintéreſſé, ajoutoit *Giaffar ?* Ecoutez-moi, reprit à ſon tour, *Aaron Al-radchid.* Vous m'aimez, dites-vous ; je ſuis perſuadé que telle eſt du moins votre intention : c'eſt moi qui vous ai réunis ; c'eſt moi qui ſuis le premier moteur de votre attachement réciproque. L'effet en eſt trop agréable pour que vous en haïſſiez la cauſe. Je ne vous ſoupçonne donc pas de me haïr : mais il y a loin de cet état à celui de l'amitié. Qui ſçait même, ſi je ne ſuis pas devenu pour vous un tiers incommode ?

A ces mots, les proteſtations de la Princeſſe & du favori redoublerent. Non, Seigneur, s'écrioit *Abaſſah*, que le diſcours du Calife avoit rendu un peu confuſe ; non, il n'eſt rien qui ne céde à la reconnoiſſance que je vous dois : elle ſera toujours la premiére paſſion de mon cœur. *Giaffar* s'exprima en termes plus meſurés ; mais ce qu'il dit auroit pû ſatisfaire tout autre que le Calife. Il le ſupplia de mettre à l'é-

Digitized by Google

preuve ce dévouement dont il ſembloit douter. J'y conſens, reprit *Aaron;* mais cette épreuve ſera délicate : elle eſt cependant la ſeule qui puiſſe me convaincre de votre attachement pour moi. Je dirai plus; ma tranquillité intérieure dépendra de votre exactitude à me tenir parole. Eh bien! Seigneur, ajouta *Giaffar*, daignez manifeſter vos intentions : je jure par l'Alcoran même de les remplir. *Abaſſah* proteſta la même choſe, perſuadée, ajouta-t-elle, que le Calife n'exigeroit pas l'impoſſible. Ce que j'exige, répliqua ce Prince, n'eſt point au-deſſus des forces humaines; il ne s'agit que de ſurmonter certaines foibleſſes. Voici donc ce que j'attends de vous l'un & l'autre : il eſt certain que vous vous aimez; dès-lors vous devez craindre qu'on ne vous ſépare. Je veux bien dès-à-préſent vous épargner cette crainte; je ſuis prêt à vous unir.... Ah, Seigneur! interrompit *Giaffar* en tombant aux pieds du Calife, eſt-ce par des faveurs d'un ſi haut prix, que vous voulez mettre à l'épreuve ma docilité? Doutez-vous de ma prompte obéiſſance? Doutez-vous,.... Je n'ai aucun doute à cet égard, interrompit à ſon tour le Calife: mais levez-vous, & écoutez juſqu'à la fin. Je conſens à vous faire épouſer ma ſœur, ſous l'expreſſe condition que vous vivrez avec elle comme un frère, comme j'y vis moi-même. Vous ne lui parlerez qu'en ma pré-

Digitized by Google

ſence ; vous ne lui propoſerez aucun tête-à-tête, vous fuirez tous ceux qu'elle-même pourroit vous propoſer. A cela près, vous vous aimerez tant & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Tel eſt le ſacrifice que mon amitié exige de la vôtre. Une pareille loi vous paroîtra ſans doute bizarre & tyrannique : je l'abandonne à votre cenſure ; mais reſpectez-la dans votre conduite. Vous ne pourriez l'enfreindre ſans perdre pour jamais l'amitié qui m'attache à vous, ſans trouver en moi un ennemi implacable.

Une telle propoſition pétrifia pour quelques inſtans ceux à qui elle étoit faite. *Giaffar* la trouvoit révoltante, & la Princeſſe n'en jugeoit guères plus favorablement. Tout conſidéré, néanmoins, le Viſir crut devoir l'accepter. Il eſpéroit que cette fantaiſie du Calife n'auroit qu'un temps ; & à tout prendre, il aimoit encore mieux ne voir *Abaſſah* que comme une ſœur, que d'être entièrement privé de ſa vûe. Ainſi du conſentement de la Princeſſe, qui ſans doute avoit les mêmes idées que *Giaffar*, cet hymen fut conclu avec toutes les reſtrictions preſcrites par le Calife. Un aſſez long-temps s'écoula ſans qu'elles reçuſſent la moindre atteinte. La Princeſſe avoit un appartement iſolé où *Giaffar* n'oſoit paroître : elle n'oſoit encore moins pénétrer dans le ſien. Ils ne ſe voyoient que dans celui du Calife, & en préſence

Digitized by Google

de cet Argus d'un nouveau genre. Tous deux ſupportoient avec une impatience égale cette contrainte exceſſive : ils ne pouvoient ſe le témoigner que par des regards dérobés ; mais enfin ce langage fatigua la Princeſſe. Elle eut recours à celui des vers. Ceux qu'elle envoya à ſon époux dans cette circonſtance, annoncent un cœur vivement épris, & tiennent pour ainſi dire de l'emportement : ils ſont cités par pluſieurs Hiſtoriens. On ſera ſurpris de voir une Princeſſe habiller en vers, un aveu de cette nature ; mais il faut ſe rappeller que la poéſie étoit preſque devenue le langage ordinaire des Arabes. *Giaffar* l'employa dans ſa réponſe ; & la replique ne s'étant pas fait beaucoup attendre, il s'établit entre ces deux époux une correſpondance auſſi remarquable que leur ſituation même. Les vives peintures qu'ils traçoient & de cette ſituation & de leurs ſentiments réciproques, ne firent qu'accroître leur amour & leur ennui. Chaque jour aggravoit l'un & fortifioit l'autre. Enfin, le Calife perſévérant toujours dans ſes premières idées, l'amoureux couple en ſentit plus que jamais l'injuſtice. Il prit des meſures non pour ſe ſouſtraire entièrement au joug, mais pour le rendre plus ſupportable.

Il y auroit eu le plus grand danger pour les deux époux de ſe trouver dans l'appartement de l'un ou de l'autre. Heureuſe-

Digitized by Google

ment les uſages du pays leur fourniſſoient les plus grandes facilités pour ſe voir ailleurs. La même eſclave dont s'étoit ſervie la Princeſſe pour écrire à ſon époux, lui fut encore utile dans cette nouvelle occaſion. C'eſt une erreur de croire que, dans tout l'Orient, les femmes ne jouiſſent d'aucune ſorte de liberté : elles en peuvent même abuſer plus facilement qu'à Paris. En effet, à l'aide d'un triple voile inventé par la jalouſie, & qui le plus ſouvent ne ſert qu'à la tromper, une femme d'Aſie peut parcourir à ſon aiſe la plus grande ville. Nul homme, pas même ſon époux, n'eſt en droit de la ſuivre, encore moins de ſoulever ſes voiles. En revanche, l'amant qu'elle veut favoriſer la devance à certain lieu convenu entre elle & lui. Ce fut ſuivant cette méthode, & en jouant le rôle d'amant plûtôt que celui d'époux, que *Giaffar* ſe réunit à ſa chère *Abaſſah*. Je ne détaillerai ni leurs diſcours, ni leurs tranſports : c'eſt ici une de ces ſituations qu'on indique, mais qu'on ne décrit pas. Je dirai ſeulement, que la défenſe du Calife ceſſa d'être reſpectée, ſans que pour cela aucun remords troublât le plaiſir des réfractaires.

Ces rendez-vous multipliés eurent des ſuites capables de les trahir. Toutefois *Abaſſah* prit des meſures ſi juſtes, qu'elle mit au monde un fils ſans qu'on eût le

Digitized by Google

moindre ſoupçon ni dans ſon Palais, ni à la Cour du Calife. Mais au bout de ſix mois, ce Prince en fut inſtruit par certain eſclave qu'on avoit été contraint de mettre dans ſa confidence. *Aaron* apprit par la même voie quelques autres détails qu'il jugea néceſſaires à ſes vûes; & ſes vûes n'étoient que vindicatives, que ſanguinaires. Il jura la perte de ces malheureux époux, & du fruit de leur intelligence. Dès la nuit ſuivante, *Aaron* déguiſé ſortit accompagné du ſeul *Meſrou*, un de ſes plus intimes confidens. C'eſt le même dont il eſt ſi ſouvent parlé dans pluſieurs hiſtoires Arabes. *Meſrou*, accoutumé aux courſes nocturnes du Calife, ne crut pas d'abord cette dernière plus importante que tant d'autres. Mais le trouble qu'il remarqua dans les diſcours & dans toute la perſonne du Prince, l'eut bientôt détrompée. Il le fut encore davantage, en apprenant qu'ils avoient été devancés par une troupe de gardes du Calife, déguiſés comme eux, & qui ne devoient ſe réunir & les venir joindre qu'à certain ſignal. *Aaron* & *Meſrou* s'arrêtèrent dans une rue écartée, & non loin d'une maiſon de peu d'apparence. Au bout de quelque temps, ils virent, autant qu'il étoit alors poſſible de voir, deux femmes ſe gliſſer dans cette maiſon où elles paroiſſoient être attendues. Le Prince y ac-

Digitized by Google

courut, ſuivi de *Meſrou*, & entra ſans nulle difficulté. Il jugea qu'on le prenoit pour un autre ; ce qui étoit vrai. Il profite de la mépriſe, & ſe laiſſe conduire dans une ſalle beaucoup mieux éclairée que tout le reſte. Là il reconnoît, il voit ſa ſœur occupée à careſſer un jeune enfant ; il la voit prendre ce cher fardeau dans ſes bras, & accourir le dépoſer dans les ſiens, avec les expreſſions les plus tendres & pour ce fils & pour celui qu'elle croit en être le père. *Aaron* met à profit cette nouvelle erreur. Il ſe ſaiſit du dépôt & lance ſur *Abaſſah* un coup d'œil qui la détrompe à l'inſtant. Elle pouſſe un cri douloureux ; elle veut retirer ſon fils des mains de cet oncle qu'elle ſoupçonne devoir en être le bourreau. Non, perfide ; lui dit le Calife irrité, ce fruit de ta foibleſſe, ton parjure époux, & toi-même, deviendrez tous dès-aujourd'hui les victimes de ma fureur.

Abaſſah, que ſes forces étoient ſur le point d'abandonner, les ranime par un effort de vertu. Elle ſonge à ſouſtraire *Giaffar* au péril certain qui menace ſes jours ; elle ſe détermine à le juſtifier aux dépens de ſa propre gloire. Un tel ſacrifice dans une ame pure & élevée eſt, à coup sûr, le plus grand de tous. Seigneur, dit la Princeſſe au Calife, j'ai ſans doute mérité votre indignation ; mais *Giaffar* n'eſt point complice du crime que vous devez punir en

Digitized by Google

moi. Que dis-je ? Hélas ! je ſuis encore plus coupable envers lui qu'envers vous ! Qu'entends-je, repliqua le Calife indigné ? Auriez-vous pû tomber dans une ſi honteuſe foibleſſe ? Quel fut le téméraire ?.... N'eſpérez pas que je le nomme, reprit *Abaſſah* ; mon ſang peut ſuffire pour tous les deux. L'étonnement du Calife égaloit ſa colère. Un tel aveu lui paroiſſoit incroyable. Vous aimiez l'époux que je vous ai donné, diſoit-il à ſa ſœur ; on ne trahit pas ainſi ce que l'on aime. Il eſt vrai, repliqua la Princeſſe, que *Giaffar* me fut cher. Mais vous ſçavez les loix que vous nous impoſâtes en nous uniſſant l'un à l'autre. Son entière exactitude à les remplir annonçoit autant de reſpect pour vous que d'indifférence pour moi. Je ſuis femme, & dès-lors foible. Ainſi, ſoit fragilité naturelle, ſoit dépit, ſoit amour-propre bleſſé, ſoit même que toutes ces cauſes aient pu ſe réunir pour m'égarer, j'ai franchi les bornes que me preſcrivoit la vertu : j'ai mérité la mort, &, qui plus eſt, le mépris.

L'un & l'autre vous attend, reprit le Calife en fureur... De grace, interrompit *Abaſſah*, en ſe jettant aux pieds de ſon frère, épargnez le triſte fruit d'un crime que je vais expier. Comme le Prince alloit répondre, *Giaffar* parut. Il n'étoit prévenu de rien, & venoit à l'ordinaire trouver

Digitized by Google

dans ces lieux écartés une épouſe qu'il ne lui étoit pas libre de recevoir chez lui. Sa ſurpriſe & ſa douleur furent extrêmes d'y rencontrer le Calife. Il vit du premier coup d'œil, ce que ſa femme, ſon fils & lui-même avoient à redouter. Mais *Abaſſah* ne lui laiſſa pas le loiſir de témoigner ce qu'il éprouvoit, encore moins au Calife celui de l'embarraſſer par des queſtions. Venez, lui dit-elle, venez ajouter quelque circonſtance à l'arrêt de mon ſupplice. Vous êtes outragé, vous l'êtes d'une manière irréparable : en voilà les fruits & la preuve, ajouta-t-elle, en montrant ſon fils; obtenez que je ſois ſeule punie; & la mort me ſemblera douce.

Giaffar comprit dès le premier inſtant ce que ſignifioit ce langage. Il avoit l'ame trop élevée, pour ne pas ſaiſir d'abord ce qui partoit de la grandeur d'ame; il aimoit trop ardemment, pour ne pas ſçavoir de quoi l'amour eſt capable, pour vouloir ſurvivre à celle qui l'aimoit ainſi. Non, Seigneur, dit-il au Calife, non, *Abaſſah* n'a point trahi la foi qu'elle m'avoit jurée; elle eſt incapable de trahir. C'eſt pour me ſauver qu'elle travaille à ſe perdre. Son ſeul crime eſt d'avoir cédé à mes vives inſtances. L'enfant que vous voyez eſt mon fils. J'ai donc enfreint les loix que vous m'aviez preſcrites : mais quel homme eût pu s'y conformer? Ah! quand même j'échappe-

Digitized by Google

rois à la punition qui m'attend, puis-je me répondre à moi-même de ne pas chercher encore à devenir coupable? Hé bien! s'écria l'implacable Calife, prévenons les rechûtes, en nous vengeant des crimes paſſés. A ces mots, ſurvint ſa garde qui ſur un ſignal de *Meſrou* s'étoit réunie. Elle s'empare des deux époux & même du tendre fruit de leur union : de-là nouveau ſupplice pour la ſenſible *Abaſſah*. On part, on arrive au Palais du Calife, ſans que l'intervale du chemin ait changé ſes diſpoſitions ſanguinaires. C'eſt à regret qu'on termine ce récit par une cataſtrophe auſſi barbare; mais la vérité l'exige. Rien ne put fléchir *Aaron* en faveur d'un beau-frere qui avoit toujours été ſon ami. Toutefois le courage de ce dernier ſurpaſſoit encore la fureur du Calife. Il n'étoit occupé que d'*Abaſſah*, qui elle-même ne s'occupoit que de lui. Les regrets & la douleur de cette Princeſſe attendriſſoient juſqu'à ſes bourreaux, & ſon frère y étoit inſenſible. Apparemment qu'il craignit de n'y pas réſiſter toujours. Il fit hâter le ſupplice du malheureux *Giaffar*, qui, comme le diſent tous les hiſtoriens du temps, eut la tête tranchée. Le ſupplice d'*Abaſſah* offroit quelque choſe de plus cruel encore; elle fut, dit-on, précipitée au fond d'un puits. On ignore la deſtinée de cet enfant qui cauſa la mort de ceux à qui il devoit le

Digitized by Google

jour. Quelques écrivains Arabes prétendent, il eſt vrai, qu'*Abaſſah* fut ſimplement exilée; mais la mort ſeroit préférable à la manière dont ils la font vivre dans cet exil. Pour le Calife, il continua d'enſanglanter la ſcène. Honteux peut-être d'avoir immolé à ſon caprice un homme tel que *Giaffar*, il voulut que ce crime pût être enviſagé comme un trait de ſa politique, c'eſt-à-dire comme une précaution néceſſaire. Cette réflexion, très-dangéreuſe dans un Prince qui avoit le malheur de pouvoir tout ce qu'il vouloit, fut un arrêt de mort contre toute la famille des *Barmécides*. Mais enfin l'auteur de tant de déſaſtres devint lui-même la proie des remords, &, qui plus eſt, des viſions. Il mourut à Thous, ville du Koraſſan, peut-être parce qu'il avoit rêvé qu'il devoit y mourir. Sa mémoire eſt encore célébre chez les Orientaux. Il eut de ces qualités brillantes qu'on préfére trop ſouvent dans un Prince aux vertus toutes ſimples; il eut même auſſi quelques vertus. Le reproche le plus grave que lui faſſe l'Hiſtoire, eſt la cruelle deſtruction des *Barmécides*. On ſçait qu'il voulut anéantir juſqu'au nom de cette famille illuſtre; mais il lui avoit été plus facile de l'accabler que de la flétrir. Elle étoit pour jamais éteinte, & on la louoit encore. De tels éloges ne peuvent être ſuſpects. Enfans de *Barmeki*, diſoit énergiquement un Poëte Arabe, que

Digitized by Google

vous faiſiez de bien au monde, & que vous en euſſiez encore fait! La terre étoit votre épouſe, elle eſt aujourd'hui votre veuve.

Digitized by Google

L'AMOUR.

JE me promenois un jour dans le lieu le plus agréable du monde. Des arbres plantés dans l'ordre le plus recherché, & taillés avec art, formoient des allées où régnoit une douce obscurité. J'y errois avec plaisir, & mon esprit éprouvoit la gaieté que la beauté de ces lieux inspiroit. Au bout des allées, je vis des parterres jonchés des plus belles fleurs : les jets-d'eau qui s'élançoient avec impétuosité dans les airs, répandoient à l'entour une fraîcheur délicieuse. Je ne pouvois me lasser d'admirer. Enfin je vis un berceau, j'y entrai pour goûter un instant de repos : j'apperçus un lit de roses, & dessus, un enfant qui dormoit. Que de graces, que de charmes avoit cet enfant ! j'avouai dans ce moment qu'avant de l'avoir vû, j'avois toujours ignoré ce que c'est que la Beauté. Il étoit profondément endormi, & cependant on remarquoit sur son visage une vivacité inexprimable. Il y avoit dans son air quelque chose de malin, même, si l'on veut, de perfide ; mais je ne sçais comment cet air lui séïoit. Quoique ses yeux fussent fermés, il sembloit qu'on en démêlât les attraits.

Digitized by Google

Je ne pouvois le quitter, je m'assis à côté de lui; je l'éveillai, malgré moi, par un soupir qui m'échappa. Il soupira lui-même en ouvrant les yeux, & les tournant de mon côté: Ah! c'est toi, me dit-il, qui viens interrompre mon sommeil: il faut que je me venge. A ces mots, il me perça d'un trait qu'il tenoit caché. Mon premier mouvement fut de pousser un cri; je me croyois frappé d'un coup mortel. Ah! traître enfant, m'écriai-je, qui pourroit d'un âge si tendre, craindre une telle perfidie? Cependant un charme inconnu se glissoit dans mon ame; j'éprouvois, au lieu de douleur, un sentiment délicieux. Je ne me trouvois plus le même. Mon cœur s'attendrit, des pleurs coulèrent de mes yeux: mais que ces larmes étoient douces à verser! Enchanté, ravi, ne me connoissant plus, j'embrassai cet enfant qui venoit de me frapper. Il sourit: Eh bien! dit-il, les blessures de l'Amour sont-elles bien douloureuses? Pour toute réponse, je voulus l'embrasser encore. Ce n'est pas moi qu'il faut embrasser: c'est en rendant hommage à la beauté, que l'on doit révérer l'Amour. Tournes les yeux.... j'obéis, je vis une Nymphe.... qu'elle étoit belle! Après l'Amour, je n'avois rien vû de si charmant... Amour, lance encore un de tes traits dans mon cœur, je ne sçaurois assez l'aimer.

Je dis, je vole à elle, j'allois me jetter à

Digitized by Google

ſes genoux ; je n'oſe. Mon cœur le veut, la crainte m'arrête. Je la regarde ; elle baiſſe les yeux, je les baiſſe moi-même, je veux parler, je garde le ſilence ; je brûle, & je forme le deſſein de lui cacher mes feux. Ah ! que je puiſſe ſeulement obtenir d'être ſouvent auprès d'elle ! je la verrai, je lui parlerai, je ſerai trop heureux ! Cette permiſſion que je deſirois, je l'obtins. J'avois cru qu'elle ſuffiſoit à mon bonheur ; mais qu'il eſt cruel de voir ſans ceſſe ce qu'on aime, & de n'oſer le lui dire ! Quelquefois elle jettoit ſur moi les yeux avec douceur ; quelquefois elle me parloit avec bonté, & preſqu'avec tendreſſe : quelquefois elle ſoupiroit. Quelle joie je reſſentois alors ! une douceur inexprimable me couloit de veine en veine. Elle m'aime, diſois-je : peut-être auroit-elle autant de plaiſir à m'apprendre ſon amour, que j'en aurois à lui déclarer le mien. La pudeur de ſon ſexe eſt tout ce qui l'arrête. Ah ! parlons.... Mais ſi je me trompois... Si je lui étois indifférent... Si ce n'étoit que de l'amitié qu'elle eût pour moi.... Ah ! gardons le ſilence. Si j'allois l'irriter !...

D'autres fois elle étoit plus ſérieuſe, plus réſervée. C'en étoit aſſez pour inquiéter un amant. Quel tourment mon cœur éprouvoit alors ! je me ſuis toujours trompé : non, elle ne m'aime point. Eh ! comment ai-je cru qu'elle m'aimât ? Pourquoi lui aurois-je

Digitized by Google

plû ? Quel titre avois-je pour la charmer ? O la plus adorable des Nymphes ! ai-je pu me croire digne de toi ? c'étoit trop t'offenſer.... Tu ne m'as jamais aimé, tu ne m'aimeras jamais : l'inégalité eſt trop grande entre nous ... Fuyons loin d'elle ; cherchons loin de ſes yeux un repos qu'ils ne me rendroient jamais... La fuir !... Ah ! ſi je dois mourir de douleur, mourons du moins auprès d'elle.

Tels étoient les mouvemens qui ſe paſſoient dans mon cœur. Ils l'agitoient quelquefois enſemble, quelquefois tour-à-tour. Que l'amour, quand il eſt ſincere, donne de plaiſir & cauſe de douleur ! Enfin l'occaſion de me déclarer fut amenée par ma Nymphe elle-même. J'étois aſſis avec elle ſur le bord d'une fontaine : elle prononça le nom de l'Amour. Ah ! lui dis-je, que quelquefois il eſt cruel d'aimer ! Figurez-vous quel doit être l'état d'un amant qui craint ſans ceſſe d'offenſer celle qu'il aime, qui l'adore & n'oſe le lui dire. Tel eſt tout amant véritable : l'amour ſincere eſt toujours craintif. Je finis, en pouſſant un ſoupir qui s'exhaloit du fond de mon cœur.

A ce ſoupir, me dit-elle, à la chaleur avec laquelle vous parlez, on croiroit que vous êtes l'amant que vous peignez. — Ah ! ſans doute, j'aime... dois-je rendre grace à l'Amour, ou dois-je l'accuſer ? J'aime la plus aimable des Nymphes, & mon malheur n'en

Digitized by Google

n'en eſt que plus grand, ſi elle ne m'aime point... que devroit cependant m'importer ſon amour, puiſque ſans doute elle ignorera toujours le mien? Cette obſtination à garder le ſilence, interrompit-elle, me paroît aſſez mal fondée. Un amour ſincere mérite du retour, & vous en êtes digne à d'autres titres.

Ce mot me donna quelqu'aſſurance. Je lui parlai encore quelque temps de l'objet de mes feux: je l'obſervois: elle me parut inquiette. Il me ſembloit qu'elle craignît que ce ne fût une autre qu'elle. Elle m'ordonna d'un ton abſolu de lui nommer celle qui avoit triomphé de mon cœur. Je tenois toujours les yeux fixés ſur elle: je crus appercevoir qu'elle ſe repentit auſſitôt de l'ordre qu'elle m'avoit donné. Elle ne ſçavoit où porter ſa vûe; un léger tremblement la ſaiſit; la rougeur ſe répandit ſur ſon front. Si c'étoit elle que j'aimois? le moment d'une déclaration eſt embarraſſant, eſt difficile à ſoutenir. Mais ſi ce n'étoit pas elle? Je craignois de mon côté, parce qu'un amant craint toujours: mais l'inſtant étoit trop favorable, il falloit en profiter. Regardez, lui dis-je, d'une voix foible & obſcure: voilà celle que j'aime. En parlant, je lui montrois l'eau de la fontaine, que même le Zéphir n'oſoit agiter. Son ſort étoit décidé: elle étoit ſûre que je l'aimois. Son embarras augmenta,

Digitized by Google

de même que sa rougeur : elle détourna les yeux : qu'alloit-elle me répondre ? .... Son silence étoit aisé à interpréter ; je m'enhardis, je ne cessai point de la presser, que je n'eusse obtenu l'aveu qui fit mon bonheur.

Je passai quelque temps plongé dans les délices. Le soleil en se levant, le soleil à son coucher, nous voyoit enyvrés d'amour : la nuit, qui chassoit la clarté, ne pouvoit interrompre nos plaisirs. Mais peut-on aimer, & ne se point tourmenter ? Je crus que ma chere Nymphe ne m'aimoit pas autant que je l'aimois : quel supplice ! M'aimes-tu ? lui disois-je souvent... Peux-tu le demander ? répondoit-elle. Ne te l'ai-je pas assez prouvé ? ne te l'ai-je pas assez dit ? Ah ! m'écriois-je, répéte-le sans cesse, je ne l'aurai jamais assez entendu. C'est par trop d'amour, que je crains que tu ne m'aimes moins. — Je t'aime, je t'aimerai toujours ! — Ah ! qu'il m'est doux de te dicter ainsi ce que je veux que tu me dises !.... Viens dans mes bras, Nymphe adorée, appuie-toi sur mon sein ; prouve-moi que tu m'aimes, en me faisant mourir de plaisir.

Un tourment bien plus cruel m'étoit réservé, & bientôt j'en éprouvai toute l'horreur. Dans le lieu charmant que nous habitions étoient de jeunes bergers, qui tous inutilement se disputoient l'honneur de plaire à ma chere Nymphe. Tous l'adoroient, & j'étois seul aimé d'elle ; mais

Digitized by Google

j'eusse été trop heureux, si j'avois pu le croire. Je n'aurois point voulu qu'elle les regardât, qu'elle leur parlât. Si elle jettoit les yeux sur l'un d'eux, je le regardois à l'instant comme un rival: mais les yeux de ma Nymphe retomboient sur moi, & j'étois appaisé. Etoit-elle long-temps absente? Ah! m'écriois-je, c'est avec un berger qu'elle s'arrête: il lui déclare son amour, & peut-être elle lui avoue le sien. Perfide, tu m'as toujours trompé. Pourquoi m'abusois-tu? pourquoi ne m'avois-tu pas dit que tu ne pouvois m'aimer? Je serois mort sans doute, mais du moins je ne souffrirois plus.... Tandis que je parlois encore, ma belle Nymphe paroissoit, & je n'avois plus de colere. Quelquefois j'osois lui faire de tendres reproches, mais aussitôt après j'en étois honteux: elle y répondoit avec douceur, & ma confusion augmentoit.

Un jour, les bergers donnoient une fête: ma Nymphe y fut invitée. Ah! lui dis-je, tu vas donc t'éloigner de moi? veux-tu que je puisse être tranquille? Tu vas te trouver au milieu de tant de bergers aimables, ils te parleront de leur amour avec tant de chaleur, tant de vivacité!... pourras-tu y être insensible? n'y en aura-t-il pas un dans le nombre que tu croiras sincere? Croire un amant sincere, c'est être prête à l'aimer. Dans les

Digitized by Google

danses que tu vas exécuter, tu seras obligée de caractériser l'Amour : ô douleur ! tu vas feindre de l'amour pour un autre que pour moi ! Un autre verra tes yeux se porter sur lui avec tendresse ! Il te verra par tes gestes, par des pas enseignés par Vénus, l'inviter à la volupté ! L'art seul, que tu possédes si bien, aura part à tes mouvements : mais peut-être se croira-t-il adoré ; peut-être osera-t-il.... Dieux ! je ne puis y penser ! Eh bien ! viens avec moi, me dit-elle ; tu seras plus tranquille : tes yeux seront toujours sur moi, tu éclaireras jusqu'au moindre de mes regards. — Que j'aille avec toi ! que je me montre à cette fête ! que j'écoute les tendres propos que les bergers te vont tenir ! que je les voie s'empresser autour de toi, se disputer ta conquête ! l'un prendre ta main, l'autre peut-être oser porter sur ta bouche.... J'aimerois mieux tomber dans les enfers ! — Si tu ne veux point m'accompagner, je n'irai point, je reste auprès de toi. Que je ferai bien dédommagée des plaisirs de la fête ! Crois-tu que j'en puisse goûter d'autres que ceux que j'éprouve avec toi ? — Eh ! ne vois-tu pas que je suis un insensé ? Mes folles craintes t'arrêtent ! Vas, goûte les plaisirs, ils sont tous faits pour toi : n'en prive point les habitants de ces lieux. Vas, pars ; ils sont déjà tous rassemblés, ils t'attendent, & ton retardement porte la

Digitized by Google

triſteſſe dans tous les cœurs. Pars, je ſens à préſent que je ſuis tranquille.

Quelle tranquillité ! Elle partit, ou plûtôt elle m'arracha le cœur. La jalouſie m'offroit comme préſentes mille images cruelles : tous les tableaux affreux qui ſe peignoient dans mon imagination agitée, me faiſoient voir ma maîtreſſe infidelle. Elle eſt ſans doute, diſois-je, arrivée au lieu où ſe donne la fête : oui, elle l'eſt, & déjà tous les bergers l'entourent ; ils lui parlent tous enſemble, ils ſe preſſent les uns les autres pour venir l'embraſſer ; & la cruelle le ſouffre !... N'en entens-je pas un qui déclare ſa paſſion ?... Elle l'écoute ! elle lui répond !... Que lui dit-elle ?..... Elle lui dit qu'elle l'aime.... Le rouge de la volupté ſe répand réciproquement ſur leurs viſages !... La perfide ſouffre qu'il la couvre de baiſers ! Que dis-je ? Elle les lui rend avec fureur !... Ils s'éloignent des autres bergers ; ils gagnent des boſquets écartés ; ils vont s'entretenir de leurs feux, ſe jurer un amour éternel, ſe prodiguer mille careſſes..... Ah ! mon malheur eſt décidé ! Voilà quel fut mon état affreux juſqu'au moment où je la revis.

Je paſſai encore long-temps dans les tourments & dans les plaiſirs. Enfin, je ſentis que peu-à-peu mon ardeur s'affoibliſſoit. J'aimois toujours ma Nymphe, mais je n'étois pas inſenſible à tout autre plai-

Digitized by Google

sir qu'à celui de l'adorer. Elle s'éloignoit de moi pour quelques instants, & je n'étois pas au désespoir : les bergers approchoient d'elle, & je n'en étois point jaloux. J'aimois encore à lui prodiguer des caresses, mais j'aurois trouvé ennuyeux de lui en prodiguer toujours. Elle me reprocha ma froideur, & me parut injuste ; mais bientôt cette froideur augmenta tellement, que je vis bien que je n'aimois plus. Je sortis des lieux consacrés à l'Amour. A mon retour, je rendis graces aux Dieux de m'avoir fait connoître toute la cruauté de cette passion funeste.

Digitized by Google

LA BONHOMMIE,

HISTORIETTE.

Le père de *Dorval* étoit entré dans la Finance dans un temps où il n'étoit pas encore du bon ton de s'y ruiner à force d'indécences. Suivant la coutume, il avoit donné à son fils une très-mauvaise éducation, qui avoit coûté fort cher. On avoit employé les maîtres à la mode; c'est-à-dire, ceux qui sçavent bien & qui enseignent mal; qui ne voyent l'écolier que pour prendre un cachet; & qui cessent de mériter leur réputation, aussitôt qu'elle est faite. Sorti du collége, *Dorval* saisit avec fureur tous les travers. Il amusa son oisiveté par des fantaisies, prodigua de l'argent pour des sottises, s'endetta sans sçavoir comment, perdit sa santé sans sçavoir où, & ne se douta de ses inepties, que lorsqu'il se vit mépriſé par ses amis mépriſables dont il se croyoit adoré. Devenu vieux, il se jetta dans la métaphysique, devint important, sententieux, distrait, parla peu, & n'en pensa pas davantage. Ce grave personnage, oubliant que Platon avoit dit qu'il falloit placer ses enfans, non suivant les facultés

Digitized by Google

de leurs pères, mais suivant celles de leurs ames, s'embarrassa aussi peu de celle de son fils, qu'il s'occupa essentiellement de sa fortune : en conséquence il proposa de lui céder la place, à condition qu'il épouseroit *Belise*, fille unique d'un homme de robe, dont les terres voisines des siennes convenoient à ses vûes.

Belise, jolie sans grimaces, sage sans âpreté, simple sans ridicule, aimoit les auteurs de ses jours, & faisoit leurs délices. L'hymen projetté rencontroit cependant deux difficultés : *Dorval* se piquoit d'être Philosophe, conséquemment célibataire ; voilà celle de la chose. Celle de la personne n'étoit pas moindre. Comment quelqu'un qui avoit un système sur la génération des corps, sur la formation des idées, sur la correspondance des sens & des perceptions, sur l'être en général, qui raisonnoit avec une obscurité merveilleuse par analyse ou par synthèse ; comment un être de cette importance pourroit-il se résoudre à descendre jusqu'à une espéce telle que *Belise* ? Le père qui n'entroit pour rien dans ces distinctions sublimes, & qui trouvoit ce mariage avantageux, ordonna à son fils d'en presser l'accomplissement sous peine d'exhérédation. *Dorval*, piqué de l'entêtement de son père, crut pouvoir en éluder l'effet, en se déterminant à voir *Belise*, mais de façon à la dégoûter de lui.

Digitized by Google

lui. Les frais n'en furent pas conſidérables. Il perſiffloit ſi inſolemment la raiſon, contrediſoit avec tant de morgue, avoit tant de prétentions, & ſi peu de mérite, qu'il réuſſit au delà de ſes eſpérances. On étoit ſur le point de lui interdire la maiſon de ſon futur beau-père, lorſqu'un jour il voulut, par forme d'expérience, faire cauſer un honnête fermier qu'il y avoit quelque fois rencontré, & qui avoit dîné auſſi effrontément avec lui, que s'il eût été ſon ſemblable. *Dorval* étoit curieux d'apprendre comment les objets extérieurs agiſſoient ſur les organes d'un ruſtre; de quelle eſpéce étoient ſes idées; quel nombre il pouvoit en avoir; & s'il ne ſeroit pas poſſible de le conduire à des notions abſtraites par voie d'analogie. Aux queſtions multipliées, preſſantes & confuſes du ſophiſte, l'habitant de la campagne répondit dans un patois groſſier, mais énergique, ce qui a été traduit & énervé par un Rhétoricien dont les phraſes n'ont pas heureuſement tout-à-fait altéré le ſens de l'original.

» Si vous cherchez le bonheur & la » ſageſſe, qui en eſt la ſource, il me ſem- » ble que vous vous y prenez mal : ceux » qui font des livres & qui en liſent, ne » ſont, à ce je crois, ni les plus ſages ni » les plus heureux. Dans le village où je » demeure, nous ignorons tout ce que » vous ſçavez, & cependant nous nous

» aimons ; nous nous aidons les uns & les
» autres ; quelquefois nous avons de la
» joie, & sur-tout quand nous faisons une
» bonne action. J'ignore l'excellence de ces
» arts dont vous venez de m'entretenir ;
» mais s'ils sont si nobles, il y a plus
» d'arrogance que de mérite à imaginer
» qu'on les protége. A l'égard des artistes,
» suivant l'idée que vous m'en donnez,
» je pense qu'ils honorent ceux qui les
» fréquentent. Mais si vous comprenez dans
» cette classe les gens que j'ai quelquefois
» entendu disputer chez votre futur beau-
» pere, ils ne méritent pas qu'on les re-
» cherche ; ils sont trop envieux, & les
» envieux nuisent aux autres en se tour-
» mentant eux-mêmes. Quant aux décou-
» vertes que vous me vantez tant, je les
» crois au moins inutiles ; on n'est sûrement
» pas meilleur que quand on en étoit privé,
» & l'on paroît plus inquiet. Tenez, Mon-
» sieur, la vie est courte ; il n'y a de bon
» que la gaîté ; ce ne sont pas vos sciences
» qui la procurent ; j'en ai l'expérience ;
» c'est la vertu, c'est la simplicité. On res-
» pecte ses parens, on aime à leur obéir ;
» on est toujours l'ami & quelquefois l'a-
» mant de sa femme ; on chérit ses en-
» fans, on aime son Roi, on est bon
» voisin, sincère ami, on ne s'embarrasse
» des affaires des autres que pour leur en
» éviter, & on a aussi peu de peines qu'il

Digitized by Google

» eſt poſſible d'en avoir quand on eſt
» homme.

Doryal étonné, reſta muet. Le bon ſens, preſqu'étouffé en lui, reprit ſes droits : c'eſt à ſon cœur que le vieillard avoit parlé. *Doryal* comprit pour la première fois, qu'il eſt très difficile d'apprendre quelque choſe ; qu'il eſt impoſſible de rien ſçavoir parfaitement ; qu'il y a entre l'ignorant & le ſçavant une différence fort peu ſenſible, & des reſſemblances très-nombreuſes. Il conçut que l'argent ne rapporte en effet, que lorſqu'on l'emploie à obliger ; il découvrit que les honneurs ſont des eſpéces de bulles de ſavon dont l'éclat diſparoît dès qu'on y touche ; qu'il eſt plus ſatisfaiſant d'ignorer que de douter ; que l'humeur, l'impatience, les infirmités ſont peu voiſines de la vie retirée, des paſſions douces, & des deſirs aiſés à ſatisfaire ; qu'enfin il n'étoit que d'être bon-homme. Il le devint ; il épouſa *Beliſe*, fut bon mari, abjura les ſciences abſtraites & les faux airs, regagna un tempérament robuſte, & fit des enfans bien conſtitués, qui devinrent ſous ſes yeux de très-honnêtes gens.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

Premiere Partie.

Le Sage honteux de l'être,	Page 1
Graces au Mercure de France,	38
L'heureuse banqueroute,	71
Le Solitaire des Ardennes,	85
Azakia,	130
Cléomir & Dalia,	146
L'épreuve dangéreuse,	178
Les deux amis,	194
Sidnei,	205

Seconde Partie.

Les Quiproquo,	Page 1
Hiſtoire Angloiſe,	42
Cécile,	46
Les deux Prix,	55
Le Bonheur,	77
Silveſtre,	87
L'Amour tel qu'il eſt,	109
L'épreuve réciproque,	141
Les Lamies,	163
Giaffar & Abaſſah,	188
L'Amour,	203
La Bonhommie,	205

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

920010 Google

STD.

Digitized by Google

Digitized by Google